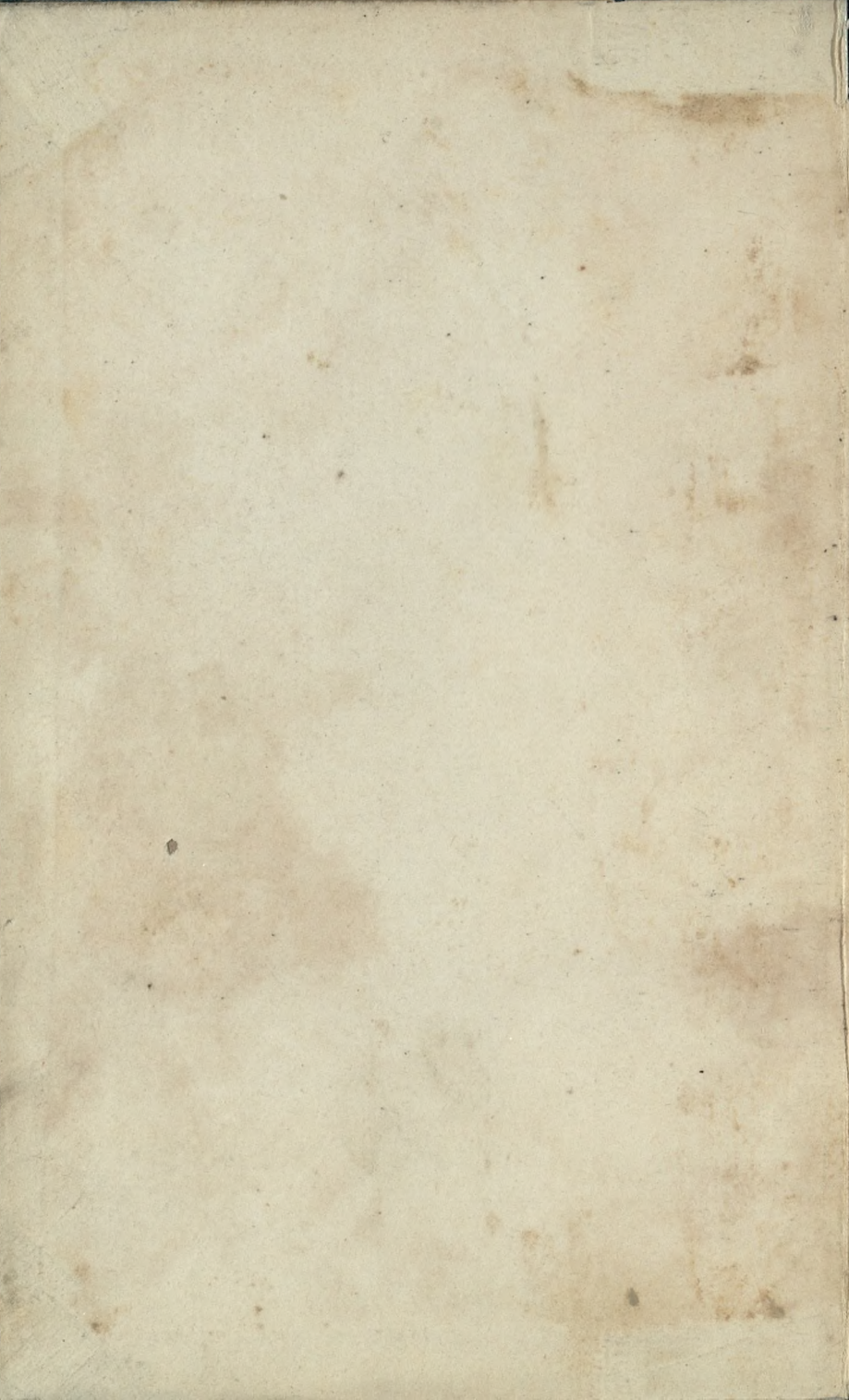
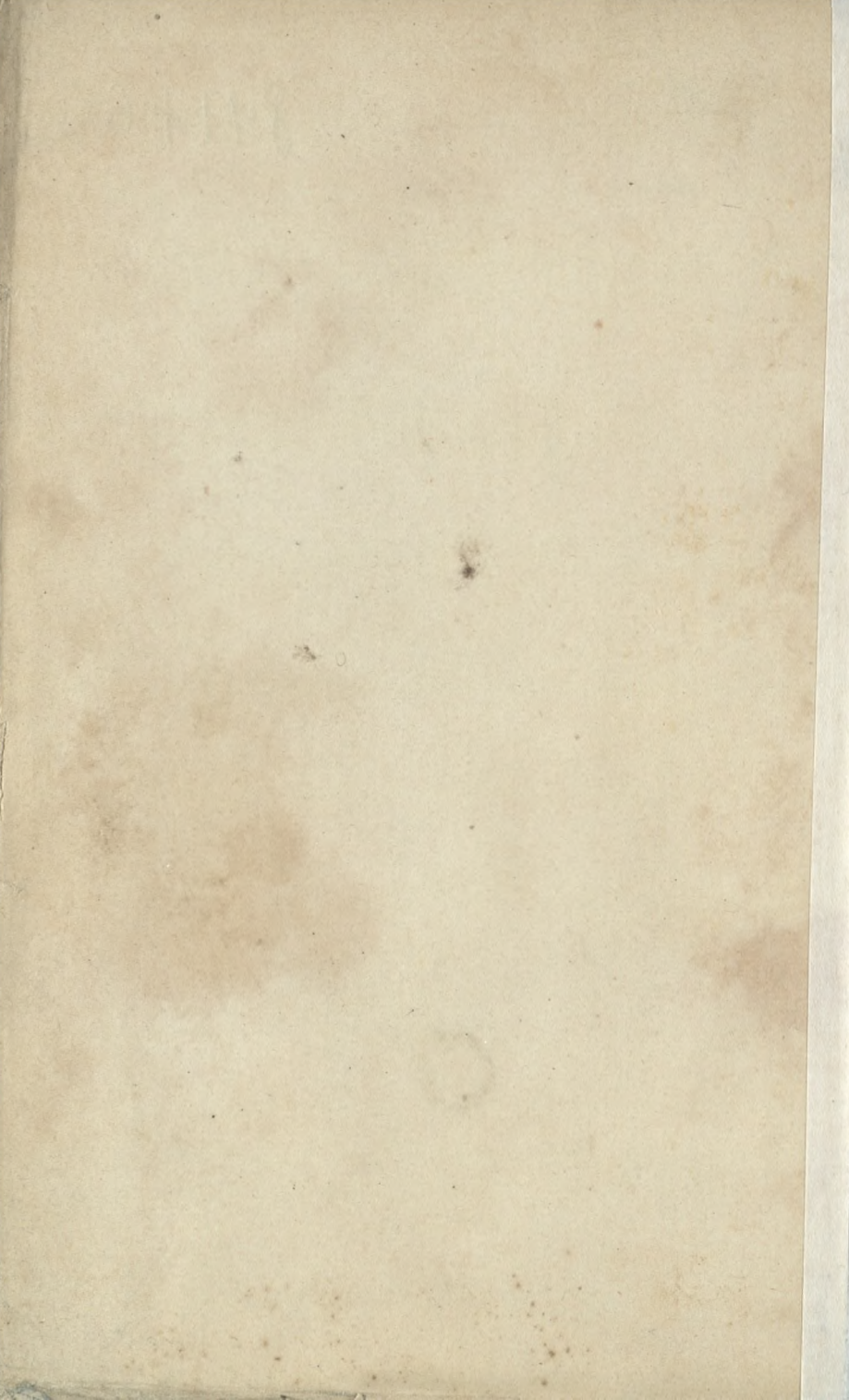


4 485



84176



332

VOYAGE
DANS LE NORD ET DANS L'EST
DE
L'EUROPE



4485

« Je dirai . j'étais là, telle chose m'advint... »

LA FONTAINE (les 2 pigeons).

Je n'ai pas la prétention d'écrire un livre; mais le désir, très-légitime assurément, de mettre en ordre des notes de voyage. Ceux qui me liront s'en apercevront bien vite : je ne les en préviens pas moins, et pour eux et pour moi, leur épargnant ainsi tout désappointement en même temps que je me ménage une bonne excuse. On ne se fait pas auteur à mon âge, je le sais. Et je le dis, pour que les autres ne prennent pas la peine de me le dire.

Ce petit avant-propos ne doit pas être autre chose que cet aveu et cet avis aux quelques amis qui me liront.

Jean-Jacques Rousseau a dit que « *l'homme est ce que le fait l'éducation.* » Je ne suis pas du tout de son sentiment, tout en reconnaissant l'influence de l'éducation sur ce qu'il appelle l'état de nature. Je crois que nous naissons avec de certains goûts et de certains penchants que l'âge développera, que modifiera le milieu où nous vivrons; je

crois que nous apportons au monde certaines inclinations d'instinct que la raison combattra avec plus ou moins de succès. Mais que l'éducation transforme l'homme, et me substitue à moi-même un autre moi, différent du premier, — Rousseau peut le dire ; j'en pense, moi, différemment et j'en crois d'abord ma propre expérience.

Il est certain que l'éducation n'a pas fait de moi le voyageur que vous connaissez, mais bien que je suis né avec les dispositions de Robinson Crusoë : seulement j'étais un Robinson plus soumis, moins tenté peut-être. Ainsi dans mon enfance je n'ai entendu parler de voyage que très-rarement ; presque jamais de voyage aux lointains pays, comme dit La Fontaine. Je me souviens cependant, bien jeune enfant encore, avoir entendu raconter ses aventures à un certain voisin de la famille, vieux loup de mer qui avait été esclave en Algérie, après avoir parcouru le monde et qui avait été rendu à la liberté par Bonaparte.

Ma mère n'avait quitté ses parents qu'une seule fois : pour la pension, et sa chère ville, que pour la Suisse. Mon père avait bien été dans les Pays-Bas et le nord de l'Allemagne, mais en homme d'affaires et pour le commerce ; il avait voyagé par nécessité, non par plaisir. Sa manière de raconter s'en ressentait : lorsqu'il nous parlait de ses voyages, nous ne l'écoutions qu'à demi. Un seul épisode me

rendait attentif. Un jour qu'il traversait à cheval les plaines marécageuses de Lunebourg, il avait failli périr dans les marais, et son cheval avec lui. Ce récit, je m'en souviens, m'avait frappé : je ne crois pas qu'il ait décidé mon goût pour les voyages, ce qui me fait dire encore : que j'étais né sans doute avec cette passion-là, puisque l'éducation a si peu contribué à la faire naître et à la faire développer.

Cependant, s'il faut remonter à une cause déterminante, voici ce que je trouve : nous étions plusieurs frères et sœurs, qu'on envoyait aux meilleures écoles de la ville ; mais alors, le meilleur établissement de Mulhouse ne valait pas une bonne école primaire d'aujourd'hui. C'était toujours assez pour apprendre à lire. Notre père, que ses affaires appelaient assez souvent aux différentes foires d'Allemagne, nous en rapportait des livres au lieu de jouets, contes moraux, voyages, etc. . . . une fois, l'*Anglais enrichi par le naufrage* ; une autre fois, *Robinson Crusoë*, mon héros. A peine savais-je lire que j'avais à ma disposition une petite bibliothèque de famille et de choix. Ce n'est pas tout : après avoir amassé sou à sou une somme assez rondelette, j'achetai les *Voyages de Campé*, douze volumes, s'il vous plaît ; et j'allais commencer un catalogue, quand les moqueries de mes frères et sœurs arrêtaient ce bel élan ! . . . Ils se moquaient, mais je lisais, je relisais mon cher Robinson ; et après bien des

années, j'aime à me rappeler ces vives impressions de mon enfance. L'œuvre de Daniel de Foë eut une réelle influence sur ma destinée : en me disant que Robinson n'avait jamais désespéré, j'apprenais à me raidir contre les difficultés et les douleurs. Et, dans les circonstances critiques, dans le malheur qui ne saurait être épargné à une longue existence, jamais je n'ai perdu courage.

Aimer les relations de voyage, et ne pas aimer voyager serait une étrange anomalie. Après avoir dévoré Robinson, il ne me restait plus qu'à faire comme lui, à cela près que je ne tenais pas rigoureusement à faire naufrage et que je ne voulais pas m'enfuir de la maison paternelle. J'attendais l'occasion : elle vint, quand j'avais dix-neuf ans, vers la fin de 1813 : on m'envoyait à Paris ! Grand et long voyage, ne vous déplaît : en ce temps-là, pour aller de Mulhouse à Paris, le courrier mettait cinq jours, et la diligence, une semaine. Au surplus, ce n'était pas là de quoi m'effrayer, et je partis allègre et joyeux pour revenir à Mulhouse six mois plus tard. A peine de retour, on me dépêchait, à ma grande satisfaction, vers Lyon et le midi de la France. Depuis, j'ai parcouru le sud et le centre de l'Europe ; j'ai visité l'Angleterre, d'abord en commerçant, plus tard en touriste.

On dit que l'appétit vient en mangeant ; le goût des

voyages s'accroît par les voyages mêmes. Depuis bien des années, je désirais voir le nord de l'Europe; par des raisons indépendantes de ma volonté, ce projet n'a pu se réaliser que dans la dernière année, au printemps de 1868. Quand on a eu 19 ans en 1813, on n'est pas loin de 75 ans en 1868;... n'importe. J'ai résolu de partir, et je partirai; je quitterai ma maison si confortable; ni la verdure ni les fleurs ne me retiendront. De plus exigeants que moi se contenteraient peut-être à moins; mais voilà les hommes! Ils aiment volontiers ce qu'ils n'ont pas. Mes parents, mes amis ont eu beau me dire que je faisais une folie; que le moment était passé des longs voyages. Au fond du cœur, je leur donnais bien un peu raison, mais je ne renonçais pas à mon dessein : si peu, que je suis parti, et même revenu, tout décidé à tenir ma promesse : car j'ai promis, si je ne restais pas en chemin, de raconter mon voyage; et me voilà, après plus de trois mois d'absence, la plume en main.

Je l'ai dit et je le répète : ce n'est pas un livre que je fais; je n'écris pas pour le public, je cause avec mes amis; rien de plus. Je veux leur dire :

« J'étais là; telle chose m'advint »,

et mon but sera atteint, s'ils croient un peu « *y avoir été* » eux-mêmes. J'ai voyagé trop vite et trop tard, je le sais,

pour étudier scrupuleusement toutes choses ; pour connaître au fond l'histoire et les hommes, leurs lois et leurs coutumes. Si je fais de la géographie, c'est par hasard ; de l'histoire, c'est sans le chercher. A dire vrai, je ne m'en soucie point. Ce que je veux, c'est vous dire, mes amis, ce que j'ai vu et l'impression que j'en ai gardée ; c'est raviver mon plaisir en le partageant ; c'est causer avec vous, comme je faisais durant la route avec mon jeune compagnon de voyage, M. Edouard Bœckel, docteur en médecine, de Strasbourg.

Car, à votre prière, j'avais emmené avec moi un médecin, dont la science éprouvée surveillât ma folie : j'ai donc emmené un médecin et ramené un ami dont l'affection m'est chère, et à qui je suis bien aise ici d'exprimer ma reconnaissance, en le prenant à témoin de ma véracité. Le proverbe est cruel au voyageur : « *A beau mentir, qui vient de loin !* » — Eh bien ! non ; mes notes ne sont point suspectes ! je viens de les mettre en ordre ; les voici, lisez-les !

Mulhouse en Décembre 1869.

ALLEMAGNE

STRASBOURG

Ce fut le 25 Mai 1868 que je quittai Mulhouse, à 7 h. 36 m. du matin; deux heures et demie après, j'arrivais à Strasbourg. Le temps était très-beau, mais très-chaud : ce dont je me serais plaint déjà, sans attendre la piquete des cousins, dont Strasbourg a le privilège, à rendre la Méditerranée jalouse. Chaleur et cousins, j'ai tout bravé pour serrer la main à quelques amis; et je n'ai quitté le chef-lieu du Bas-Rhin que le lendemain pour aller à Baden-Baden.

BADE

26 Mai.

J'avais à y rendre visite à la sœur d'un de mes amis, M^{lle} de Schubert, de Saint-Pétersbourg, et à lui demander ses commissions pour ses parents de Stuttgart et de Russie. Bade, pour l'appeler de son nom français, n'est pas encore animé; les étrangers y sont rares, et les boutiques de la promenade entr'ouvrent à peine leurs portes : quelques-unes en sont encore au déballage. Boutiques n'est plus le

mot, hélas ! Les magasins ont chassé les boutiques d'autrefois, et j'en suis bien fâché pour moi, et surtout pour Bade. Ces boutiques faisaient si bien ! Ces baraques en bois s'harmonisaient si parfaitement, il y a moins d'un an encore, avec les vieux tilleuls qui les abritaient ! Avec elles, a disparu ce je ne sais quoi de naïf et de provisoire, qui donnait tant de charme à la promenade ; cet air de fête champêtre, qui dure... ce que durent les foires en tout pays. Ces pauvres baraques primitives, charmantes, ont fait place, depuis l'automne dernier, à des constructions en pierre de taille, à des édifices, à une rue ! Quelle disparate avec ces grands et vieux arbres, de si belle venue ! Il me semble que ces constructions massives n'iraient bien que dans une allée, dessinée par Lenôtre, avec des arbres taillés et découpés, comme à Versailles. Ce boulevard, fait pour ravir un Parisien, me gâte la nature ; maintenant c'est une rue, plantée d'arbres, qui ôte au paysage sa naïveté, sa beauté : naguère, ces boutiques en planches, par leur provisoire même, semblaient respecter l'éternelle jeunesse du parc ; allées et pelouse formaient un agréable ensemble, bien encadré par la ville, la Trinkhalle, la salle de conversation et le théâtre. Aujourd'hui, la grande allée de tilleuls la coupe en deux et ressemble à une rue de la foire de Nijni-Novogorod. Ce n'est pas tout : voici le théâtre relégué dans une arrière-cour, pauvre théâtre, qui n'était pas déjà trop bien partagé ! On l'a enterré ; et sa lourde masse est écrasée par la rue nouvelle qui le domine, comme les figures de son frontispice sont écrasées par le toit qui les surplombe.

Mécontent de ce que je viens de voir, je me suis sauvé

dans la belle avenue de Lichtenthal où j'ai retrouvé mon Bade dans toute sa splendeur naturelle. Au détour d'un de ces petits chemins qui y sont si bien ménagés, je rencontre M. Opermann, de Strasbourg, avec sa femme et son beau-père, le D^r Eissen. Je me suis arrêté auprès d'eux à l'ombre d'un vieux chêne; et nous avons passé là, ensemble, une demi-heure bien agréable. Ce n'est pas que les hannetons n'aient quelque peu troublé l'entretien et tourmenté notre jeune dame : ces insectes n'ont de respect pour rien, et l'état intéressant de M^{me} Opermann n'obtient pas grâce plus que nos cheveux blancs.

La chaleur est accablante, quand je les quitte, et je me décide à prendre une voiture; car je ne voudrais pas quitter Bade sans revoir ce que j'y ai tant aimé, ces ombrages du Château-Neuf, qui ont abrité tant de belles heures de ma vie passée. Je suis donc allé me reposer quelques instants à l'ombre de ces arbres, de ces chers tilleuls qui ont l'air d'avoir survécu au déluge. C'est là que s'enivrent les yeux d'un spectacle enchanteur; c'est là que l'âme s'épanouit au sein d'une nature calme et reposée; c'est là, enfin, que mon cœur retrouve tant d'amers et tendres souvenirs! Comme j'aurais désiré rester là plus de temps! Qu'il m'aurait été doux d'y rêver aux longues heures que j'avais passées là auprès de ma chère Emilie! ah! du moins, ces aimables souvenirs me suivront; je les emporterai avec moi; car il me faut partir, puisque j'ai résolu de coucher à Stuttgart. Je m'en suis allé à l'hôtel de Strasbourg, et j'y ai diné, non sans me rappeler que c'est l'hôtel où nous avons séjourné pendant l'été qui a précédé la mort de ma femme bien-aimée.

STUTTGARD

J'ai quitté Bade un peu après-midi pour arriver le même jour à Stuttgart. Mon wagon est un salon, dont toutes les fenêtres sont ouvertes : ce n'est pas assez contre la chaleur. Bien que je sache la supporter, j'arrive à Stuttgart, sur les 9 h. $\frac{1}{2}$, accablé et trempé : je ne fais qu'un pas de la gare à l'excellent hôtel Marquart, qui avoisine la station, et je demande un peu de repos à mon lit et de fraîcheur à la nuit.

27 Mai.

Le matin, au réveil, un télégramme m'invite à aller retirer à la poste une lettre importante : j'y vais ; et, malgré l'heure matinale, je souffre déjà de la chaleur. Mais la lettre exige une prompte réponse, et n'ai pas grand temps jusqu'au départ du courrier. Hâtons-nous donc : voici un cabaret ; j'y entre. Au lieu de la chope réglementaire et de la saucisse que consomment déjà quelques campagnards attablés, je demande, à la grande surprise de l'assistance, du papier, une plume et de l'encre ; et me voici écrivant à l'extrémité de la table où mes paysans se rafraîchissent. La lettre écrite, et l'hôtesse payée, je sors à jeûn comme j'étais entré, et je crois que mes commensaux en chuchotent encore à l'heure présente.

Il va être onze heures ; la grande matinée est passée ; et je pense qu'on peut faire visite aux gens, même aux dames, sans blesser en rien les convenances. Je connais à Stuttgart Madame d'Adelung, née de Schubert, et il se peut qu'elle ait à me donner quelques commissions pour ses frères et sœurs de Saint-Pétersbourg. Il est de bonne

heure, sans doute, surtout pour une grande dame de la cour. Je n'en compte pas moins sur une réception des plus affables, comme je l'ai déjà éprouvé à mon dernier passage. Visite perdue : j'apprends à mon grand regret que toute la famille est partie de la veille pour une courte absence.

Consolons-nous avec Stuttgart. Qu'en dire, sinon que la vieille ville n'a guère changé d'aspect? Elle est plus gaie, cependant, et plus animée qu'elle n'était il y a trente ou quarante années; le luxe et le bon goût y ont pénétré; ce dont témoignent les beaux étalages des magasins. J'y retrouve les vieilles maisons avec leurs constructions si variées, et les anciennes rues qui, n'étant ni trop larges ni trop longues, offrent plus de distraction aux passants que les longues voies, droites et larges et les maisons uniformes des quartiers nouveaux. La résidence royale et ses alentours n'ont pas changé : le parc, qui relie Stuttgart à Canstadt, est aussi resté le même, et c'est fort heureux pour ses beaux arbres. M. Haussmann n'est pas préfet ici : tant mieux!

Il ne faut point, cependant, pousser l'horreur du nouveau jusqu'à critiquer la gare du chemin de fer, qui est de construction récente. La façade en est grandiose; et ce que je connais de l'intérieur me paraît bien aménagé : Plusieurs vastes issues y facilitent la circulation; les salles d'attente sont spacieuses, et précédées d'une sorte de vestibule, ou salle des Pas-Perdus, sur les murs de laquelle sont peintes à fresques de grandes cartes routières. Vous avez là les principaux chemins de fer de l'Europe, les lignes d'Allemagne, et, surtout, celles du Wurtemberg, avec plus de

détails. Ces cartes sont à la fois utiles, une agréable distraction et profit tout ensemble pour qui attend. Pourquoi ne trouvons-nous pas dans nos stations françaises des cartes de ce genre? Pourquoi surtout, comme dans le Wurtemberg, toute notre population voyageuse n'est-elle pas assez instruite pour en tirer parti?

Vis-à-vis la gare, qui est aujourd'hui en ville, reliée qu'elle est au vieux Stuttgart par un grand nombre de maisons nouvelles, je remarque une vaste construction qui sort déjà de ses fondations : ce sera l'hôtel des Postes. Je ne puis rien lui souhaiter de mieux que de faire pendant, par le style de son architecture, à cette gare élégante et dont l'ordonnance me paraît si heureuse.

Je rentre à l'hôtel, où m'attend un bon déjeuner à la fourchette : tout en mangeant, j'étudie mon itinéraire à l'effet d'arriver le soir à Nuremberg. Quiconque voyage en Allemagne et ne veut point avoir sa digestion troublée, devra s'occuper très-soigneusement avant son repas de ce genre de travail que je ne sais comment qualifier : tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il est fort délicat et fort pénible. Exemple : on ne mange pas vite à 75 ans ; eh bien, j'ai depuis longtemps achevé ma côtelette que je cherche encore le chemin de Stuttgart à Nuremberg. De guerre lasse, j'ai recours au maître d'hôtel, qui a recours à son portier : Tout portier, en Allemagne, est un personnage qui peut répondre à tout et sur tout. Celui-ci fait exception ; et je serais toujours en quête de ma route sans un voyageur de commerce qui survient fort à propos : Je sais enfin par où passer avec le moins de difficultés et en perdant le moins de temps.

Chose capitale en Allemagne! Voyagez-vous quelques heures seulement? Vous avez chance de passer par les lignes de plusieurs compagnies, qui, je ne sais pourquoi, combinent si bien les heures de départ et d'arrivée des différents trains que le voyageur est réduit à perdre un temps précieux dans les stations intermédiaires. C'est ainsi que j'ai attendu deux heures durant, à Nordlingen, le convoi qui doit me conduire à Nuremberg. J'ai profité de cet arrêt forcé pour entrer à l'auberge voisine et boire un verre de bière. L'hôtelier, qui me sert en personne, entame un long entretien sur la pluie et le beau temps, ou, plutôt sur la pluie toute seule; un orage bienfaisant a éclaté sur Nordlingen et s'est étendu assez loin, à la plus grande satisfaction du pays où, depuis deux mois, il n'était point tombé d'eau et où les diverses cultures souffraient beaucoup de l'extrême sécheresse. Après cette entrée en matière, mon homme se met à me vanter les écrevisses de Nordlingen, et, bientôt même il m'en offre de fort belles qu'il vient de recevoir. — « Bonne occasion, ajoute-t-il, d'autant meilleure qu'il a servi longtemps chez Véfour et à l'hôtel du Louvre, et qu'il sait les accommoder. Et puis, je n'arriverai que tard à destination, . . . vers les 11 heures du soir . . . » — « Soit donc; et va pour les écrevisses à la française de Nordlingen! » Mon homme disait, ma foi, vrai; il m'a servi une bonne et belle portion qu'il ne m'a pas fait payer cher : 45 kreutzers, c'est-à-dire un franc cinquante centimes!

De Stuttgart à Nordlingen, le chemin parcourt en grande partie une belle vallée, très-fertile et très-bien cultivée, où les gros villages se suivent de près. Les collines, qui la bordent sont plantées de vignes, au midi; de l'autre côté, la

culture est très-variée, et les hauteurs sont boisées : forêts d'arbres feuillés tout au long ; l'ensemble du tableau respire l'intelligence, le travail et l'aisance. De Nordlingen à Nuremberg, autant que le jour m'a permis de voir, la terre m'a paru cultivée encore avec soin, mais peut-être moins productive.

NUREMBERG

Nous n'arrivons guère que vers les 11 heures à Nuremberg : je descends à l'hôtel de Wurtemberg, tout proche de la station : Bon souper et bon gîte, que faut-il davantage ? dirait le fabuliste. Je lui répondrai pour cette fois : « un peu de fraîcheur. » Car les journées sont bien chaudes, et les nuits ne sont point fraîches. Aussi, le lendemain, me suis-je éveillé de bonne heure : je me lève, et déjà le soleil nous envoie des rayons brûlants.

28 Mai.

Je suis sorti dès 7 heures, et cette fois, contre mon habitude, en voiture : il faut éviter la chaleur et gagner du temps. J'aime à visiter les marchés et pour les gens de la campagne qu'on y rencontre et pour les différentes espèces de denrées qui s'y vendent ; c'est au marché que je suis allé ; et je ne le regrette pas. Hommes et femmes y ont bon air ; et leur vêtement fait deviner l'ordre et l'aisance. Les hommes portent assez généralement des vestes courtes ornées de boutons blancs ; le pantalon et la casquette sont en drap bleu ; la cravate noire se détache sur un gilet écarlate croisé et fermé par deux rangées de boutons ; pour chaussure, des bottes. La plupart des femmes ont des robes à corsage, en toile bleue, à pois ou à petites fleurs blanches ;

des bonnets blancs ou noirs, de diverses formes, mais qui couvrent fort peu la tête : bas bleus et souliers lacés composent le reste de la toilette... Ajoutons, en historien fidèle, que j'ai rencontré, au sortir de la ville, plus d'une femme qui portait ses souliers... à la main ou dans son panier. Quant aux denrées, j'y trouve la variété et la qualité qui réjouit les ménagères.

Nuremberg est coupé en deux moitiés à peu près égales par la Pegnitz, large et profonde rivière qui n'est point sans ressemblance avec la Sprée à Berlin. Elle coule lentement, et plus lentement aujourd'hui que d'habitude : c'est qu'il n'a pas plu depuis deux mois, et la sécheresse est très-grande. A peine si les eaux suivent leur cours : le plus fâcheux est qu'elles dégagent des miasmes fétides ; et j'appréhends sans trop d'étonnement que le pays est ravagé par les mauvaises fièvres.

Les rues de Nuremberg ne sont le plus souvent ni droites ni larges, ni uniformes dans leurs constructions. L'ancienne ville se trahit de toutes parts, et aussi, l'opulente cité du moyen-âge : Plus d'une maison date du xvii^e, et même du xvi^e siècle ; parmi les plus anciennes, celles des familles Peller et Peter. Le peintre verra avec plaisir les constructions, qui bordent la rivière ; rien de pittoresque comme ces vieilles maisons, avec leurs appentis en bois surplombant la rivière et s'y reflétant, quand l'eau est claire. En parcourant la ville, j'ai dû traverser d'assez vastes places, ornées pour la plupart de fontaines très-gracieuses : Il y en a une entr'autres, la Belle fontaine, comme on l'appelle, qui attire toute mon attention : elle est de style

gothique, et forme une pyramide ou tourelle de l'aspect le plus élégant.

Ville libre de l'Empire jusqu'en 1806, et renommée de bien longue date par ses établissements scientifiques, par son industrie et son opulence, Nuremberg renferme un certain nombre de beaux édifices publics, et d'églises gothiques du style le plus pur, entr'autres, Saint-Sébalde, avec son magnifique mausolée, œuvre de Vischer et de ses cinq fils, Saint-Lanrent et Notre-Dame. C'est dans cette dernière église que se trouvent les armoiries de plusieurs anciennes familles patriciennes de l'Allemagne méridionale. Je ne suis pas peu surpris d'y voir la fleur de lys telle que je la retrouve dans les armes de ma famille. Je ne dis rien des tableaux de l'ancienne école allemande qui décorent les parois de ces différentes églises, œuvres de peintres célèbres, et plus souvent d'artistes inconnus.

L'hôtel de ville est un grand édifice de la fin du xvi^e siècle, ou des premières années du xvii^e : on lui accorde avec raison une réelle valeur architecturale. La grande salle du Conseil mérite surtout d'y être remarquée : ses boiseries et ses peintures murales sont extrêmement curieuses. D'autres salles y constituent une sorte de musée : galerie de tableaux de valeur très-diverse, et qui appartiennent pour la plupart à l'école allemande.

De l'hôtel de ville, je me suis rendu au Burg, c'est-à-dire à l'ancien château qui n'a point l'air d'avoir été jamais une place bien forte : c'est présentement un musée d'antiquités, antiquités du moyen-âge surtout, recueillies dans la ville et dans les localités d'alentour. Près du Burg, est l'arsenal qui depuis près d'un siècle n'a guère de raison d'être : c'est

un vaste bâtiment, de construction simple et qui n'a rien de monumental ; la ville, voire même les particuliers, l'ont adapté à leur usage journalier et l'exploitent pour leur plus grande commodité.

Un bon voyageur ne doit pas quitter Nuremberg sans chercher à voir quelque-une de ces fabriques de jouets, qui font sa célébrité de temps immémorial, et une célébrité tout exceptionnelle. Désir perdu : j'apprends qu'il n'y a pas, à proprement parler, de fabrique et que dans l'industrie des jouets d'enfants, tout se fait par spécialité, au domicile des ouvriers qui parfois y travaillent en famille.

Bien que j'aie beaucoup vu, il n'est que midi quand je rentre à l'hôtel. Je commande mon déjeuner, avec l'intention de régler, tout en mangeant, mon itinéraire, comme j'ai fait hier à Stuttgart : même insuccès que la veille. Et comme je ne parviens pas même avec les gens de l'hôtel à savoir comment aller coucher à Cobourg, j'envoie prendre des renseignements à la station. Renseignements pris, je partirai à 2 h. 40 m. par train express, pour toucher Lichtenfels, à 6 h. 40, et arriver sur les 8 heures à Cobourg.

J'ai mon billet de première classe ; je pars à l'heure dite, et à l'heure dite, j'arrive à Lichtenfels : mais là, au lieu de poursuivre droit ma route sans m'arrêter, je suis forcé de rester une heure et demie, au moins, dans cette pauvre station. Attendrai-je donc dans cette salle enfumée, véritable cabaret, comme le sont toutes les salles d'attente dans les stations de l'Allemagne et du nord de l'Europe ? — Plutôt m'asseoir sur le quai de la voie ferrée, avec ma malle pour siège ; et, là, prendre patience jusqu'à ce qu'il plaise à mon convoi d'arriver. — Il arrive enfin ; non pas précisément

l'express espéré et payé, — mais un train de marchandises, qui se compose d'environ vingt wagons de houille et de trois wagons de voyageurs : Trois wagons ! Et il y en a deux de troisième classe, un seul de seconde qui n'est ni engageant ni propre. C'est là cependant qu'il me faut prendre place avec mon billet de première, train express. Remarque générale : les trains-poste, en Allemagne, se paient beaucoup plus cher que les trains-omnibus ; et l'on voit ce qu'ils valent, et ce qu'ils sont !

COBOURG

Le jour commençait à baisser, quand nous quittons Lichtenfels ; et c'est à 11 heures seulement, non à 8 heures que nous arrivons à Cobourg. Comme on m'avait bien renseigné ! Et que j'avais donc raison de dire qu'en Allemagne l'organisation des convois sur les lignes secondaires est une organisation déplorable ! La campagne est soigneusement cultivée de Nuremberg à Lichtenfels ; il me paraît toutefois que le sol ni les récoltes ne répondent aux peines du cultivateur. Peut-être faut-il s'en prendre à la grande sécheresse qui sévit depuis si longtemps ? peut-être aussi le manque d'engrais est-il pour beaucoup dans cette apparente maigreur du sol ? On connaît le dicton français : « Ayez des prés, vous aurez du blé » : je crois qu'il n'a pas ici d'application. Peu de prés naturels, moins encore de prés artificiels : l'absence de fourrage dénote l'absence de bétail, et, partant, l'absence d'engrais. J'ai voyagé de nuit entre Lichtenfels et Cobourg ; je n'en puis donc rien dire.

A la station de Cobourg, je prends l'omnibus qui me conduit à l'hôtel Leuchtenberg. Y trouverai-je un peu de fraî-

cheur après la chaude journée qui vient de s'écouler ? Bon Dieu, on m'assigne une petite chambre exposée au sud, et dont la température effraierait des vers à soie : je résiste, et j'insiste pour avoir une grande chambre bien aérée qu'on finit par me donner. La sincérité étant le premier mérite d'un conteur, je dois dire que cette chambre est très-convenable, qu'on y peut respirer à l'aise, et que l'hôtel, en deux mots, est très-recommandable ; mais que ce qu'il y a certainement de mieux dans la maison, c'est encore le propriétaire, qui est très-complaisant.

29 Mai

Je suis matinal, et très-matinal par les grandes chaleurs : si bien que le lendemain matin je suis debout de très-bonne heure, prêt à parcourir la vieille capitale des Saxe-Cobourg-Gotha. Les Cobourg-Gotha sont une des plus anciennes maisons princières de l'Allemagne : c'est d'eux que sont sortis, dans ces derniers temps, les souverains les plus aimés, les princes les plus sages : Léopold I^{er}, roi des Belges ; François, époux de Dona Maria Da Gloria, reine de Portugal, et, enfin, cet aimable prince Albert qui a laissé tant de regrets à l'Angleterre et à sa veuve, la reine Victoria.

Cobourg, tout ancienne capitale qu'elle est, n'est pas une grande ville : on m'assure qu'elle a 15,000 habitants ; je ne lui en donnerais pas plus de 10,000, à voir son peu de développement et à la connaître comme je la connais. Sa situation est des plus agréables : elle est entourée de belles promenades, au-delà desquelles, à fort peu de distance, s'élèvent des collines du plus riant aspect. Cultures variées ; arbres fruitiers, bouquets de bois, villages clair-semés, vous

trouvez là un spectacle fort à souhait pour le plaisir des yeux.

Tout, à Cobourg, indique une ville ancienne et opulente : Les rues n'y sont ni bien larges ni bien sévèrement alignées ; mais les maisons, sans être des monuments, s'y présentent sous les aspects les plus variés. Ajoutons bien vite que la partie de la ville haute, qui avoisine la résidence des princes, est réellement belle. Sur une vaste place, à droite en arrivant de l'intérieur de la ville, s'élève le château, grand édifice à ailes, en style gothique anglais : Traversez un portique au centre même du château, et vous vous trouverez dans une arrière-cour, grand carré large où vous verrez, à droite et à gauche, et devant vous, des bâtiments qui appartenaient autrefois aux Carmes-déchaussés et qui ont gardé l'empreinte de leur première destination.

La partie de l'édifice moins ancien, actuellement résidence des princes, qui date du milieu du xvi^e siècle, renferme des appartements d'apparat, décorés avec plus de richesse que de goût. Une suite de salons y fait galerie de tableaux, ou plutôt de portraits : Ce sont princes et princesses, dont pour beaucoup la naissance a été sans doute bien souvent le seul mérite, et qui n'ont jamais rendu le moindre service à l'humanité, si tant est qu'ils ne lui aient point fait de mal.

Devant le château, deux pelouses, découpées en compartiments et encadrées dans des balustrades de pierre, nous montrent quelques fleurs et quelques orangers malingres, et en manière de compensation, une belle statue du duc Ernest I^{er}, mort en 1844 : à droite du château est le théâtre, de construction moderne et d'une ordonnance bien

appropriée à sa destination. Vis-à-vis, à l'extrémité opposée de la place, je monte, par un double escalier d'une remarquable élégance, à la promenade publique. Quelques maisons particulières forment, sur la droite, un assez beau groupe et complètent l'ensemble.

Si nous entrons en ville, nous y remarquons avec plaisir un certain nombre d'édifices : ce sera, par exemple, la maison dite du gouvernement, construite sur la place du marché et regardant la statue du prince Albert, époux de la reine Victoria ; l'arsenal, qui n'en est pas éloigné ; et, au coin de la rue de l'hôpital, une ancienne maison à tourelle, faisant encoignure, du plus gracieux effet. J'avise également en face de l'hôtel Leuchtenberger, une vieille construction très-originale.

L'église Saint-Maurice est aussi à voir : sur l'une des parties les plus élevées qui entourent la ville à une lieue de distance, se détache à l'horizon Bausenberg, ancienne petite forteresse, qui n'a plus à jouer de rôle militaire en dépit de la garnison qu'on y maintient : tout son intérêt est dans sa situation et son aspect si pittoresque. Tournez les yeux, et vous avez, dans une autre direction, le Callenberg, château de plaisance des princes, qui a été restauré de 1856 à 1858 dans le style gothique : sa haute tour domine au loin le pays. Le touriste pourra visiter encore la Rosenau (plaine aux Roses), autre château de plaisance que j'aperçois à l'horizon, mais que je ne suis point allé voir. A distance, on dirait une de ces habitations du dernier siècle avec pignon découpé sur la rue, comme on en voit encore dans quelques villages des bords du Rhin, — maison communale ou seigneuriale.

Comme les jours précédents, je rentre à l'hôtel sur les midi ; je déjeune, et me prépare à partir pour Cassel. L'omnibus me vient prendre à l'heure réglementaire et en y montant, je me trouve en compagnie de quatre personnes. Un monsieur et une dame d'âge moyen ; un jeune homme de vingt-quatre ans environ, une jeune fille de quinze ou seize. Je remarque de prime-abord qu'on épie mes paroles : dans quelle langue est-ce que je remercierai les gens de l'hôtel qui me remettent les bagages de main ? — Bien que j'aie parlé allemand, je ne suis pas plus tôt assis que le chef de la compagnie me demande en bon français (sans savoir encore si je puis le comprendre) d'où je viens et où je vais. Question pour question. — Et vous, lui demandai-je ? pour toute réponse. — Sur quoi, il me répond qu'il est Parisien et qu'ils s'en vont à Cassel. Cet « ils » collectif indiquait une seule famille : quant à mon Parisien, avec son accent faubourien, il ne savait pas un mot d'allemand.

Sur cette ouverture, je me permis quelques mots obligeants à madame en dépit de ses manières raides et pincées, ses discours valent ses manières ; le mari en corrige l'effet en m'apprenant que sa femme est d'origine saxonne. Mais on arrive à la station, et chacun tire sa révérence. Mes gens courent au guichet, madame aidant monsieur à compter en florins et en kreutzers. Le hasard, qui nous a réunis dans le même omnibus, nous réunit encore dans le même wagon : 1^{re} classe. Comme je suis assez peu causeur en chemin, en chemin de fer bien entendu, à cause de la fatigue que cela donne, je m'enfonce dans mon coin et dans ma lecture. A vrai dire, je lis bien moins que je n'observe mes compagnons, et bientôt il m'est facile de comprendre que le

jeune homme est le fils, et la demoiselle, la nièce des vieux. Cette dernière parle l'allemand comme son aimable tante. Sans doute qu'elle est allemande aussi; mais, à l'entendre babiller, il est évident qu'elle a longtemps habité la capitale. Expressions et manières dénotent la fille d'artisan ou de commerçant des faubourgs de Paris. Le jeune homme est bien, réservé sans affectation. Tout cela ne m'expliquait point comment ces gens voyageaient en première, et moins que le reste, la tenue du père : il avait une montre en argent avec une chaîne du même métal qui s'étalait ambitieusement sur un gilet voyant; la dame et la jeune fille étaient vêtues plus simplement d'une étoffe grisaille de Roubaix; seule, la jeune personne portait des gants à filets noirs. . . . Tout bien considéré, j'ai devant moi un petit marchand de Paris, et sa femme est une brave cuisinière allemande, qui vient faire un tour au pays. Je m'en sépare au bout de deux heures, bien que nous allions à Cassel les uns et les autres.

De Cobourg à Eisenach, le chemin de fer parcourt sur presque toute sa longueur une belle et fertile vallée qu'arrose la Werra : de loin en loin, la rivière forme des chutes que l'industrie du fer a su utiliser pour ses usines. Je remarque, en passant, la petite ville de Meiningen qui est séparée par la Werra de la station : Capitale et résidence des ducs de Saxe-Meiningen, sa situation est charmante. Je ne m'y arrête point, cependant; car je veux coucher à Cassel, et mon but, d'ailleurs, n'est pas de visiter l'Allemagne. Je n'en parle qu'accessoirement; et tout amateur que je sois de peinture, je brûle la politesse à la galerie de tableaux qui renferme, dit-on, quelques toiles précieuses de l'école

italienne. Ce « dit-on » représente un voyageur et sa femme qui viennent de monter dans le wagon où je suis seul : ils me signalent une petite chapelle d'architecture gothique qui est un des ornements du parc, et où l'on voit des peintures sur verre de Munich.

Mes compagnons nouveaux s'expriment avec grande distinction, et je remarque, à cette occasion, qu'en Allemagne les voyageurs de première classe sont extrêmement rares, si bien qu'on est à peu près certain ou d'être seul ou de ne se rencontrer qu'avec des personnes du meilleur monde. A proximité de la station, je vois une construction neuve, énorme, et qui jure à ce qu'il me semble, par ses proportions exagérées, avec la petite population du duché : c'est une caserne!! La seconde station, à partir de Meiningen, est Salzungen, qui doit vraisemblablement son nom à ses sources d'eau salée : il y a un établissement de bains à base d'iode. Le chemin de fer longe précisément une usine de cristallisation des eaux salées. Un peu plus loin la vallée se resserre ; la terre à culture diminue, et bientôt les forêts vous étreignent, quand tout à coup le décor change et vous présente un large bassin où viennent aboutir plusieurs vallées, avec Eisenach pour centre.

Eisenach ! à ce nom, mon cœur bat plus vite ; une émotion douloureuse s'empare de moi et mes yeux se voilent de pleurs, quand je me souviens que c'est là qu'est morte, bien jeune encore, dans les angoisses de l'exil, cette sainte femme, cette princesse vénérée, ce modèle des mères, la bru du roi Louis-Philippe, S. A. R. madame la duchesse d'Orléans !

Je suis descendu de mon wagon pendant les quelques minutes d'arrêt qui nous sont accordées, et je retrouve sur le

quai mes quatre Parisiens de Cobourg. Nouveaux saluts, qui ne modifient pas mon impression première : eh ! quoi, des Parisiens qui ignorent ce que c'est qu'Eisenach ! des Parisiens, qui ne savent pas que la duchesse d'Orléans a passé là les dernières années de sa vie avec ses deux fils ! Hâtons-nous de remonter en voiture.

La nuit est venue cependant ; et ma mémoire ni mes notes ne font mention de rien qui présente quelque intérêt véritable. Pour la quatrième fois, je me coucherai tard : en effet, il est plus de dix heures, quand le convoi entre en gare ; et la gare n'est pas près du centre de la ville : tant s'en faut. Je n'ai jamais eu très-bonne opinion de l'Electeur que M. de Bismark vient de mettre à la demi-solde : de l'Electeur, mon jugement a passé à la ville ; et l'accueil que nous fait Cassel ne me ramènera pas à de meilleurs sentiments, j'en ai peur. Je parle du premier accueil. Il est dix heures et demie, c'est-à-dire nuit pleine ; et pas un omnibus, pas un fiacre pour prendre nos bagages et nos personnes. C'est un portefaix qui se charge de ma grande malle et des couvertures, tandis que j'emporte ma valise, — et nous voilà en route pour Cassel ! J'ai cru un moment que nous n'arriverions jamais ; quand nous touchons à l'hôtel, je suis rompu ; les jambes font mal le service après une journée de voiture, et j'ai le bras étiré par ma charge.

Mais le portier a fait retentir la cloche sacramentelle, et l'hôtel est en branle : le sommelier accourt, et en bon français : « Bonsoir, M. Hartmann, me dit-il avec un salut empressé ! que je suis content de vous voir ici ! » — Et moi, de lui répondre : « Parbleu, j'en suis charmé aussi, mon brave Frédéric ; mais que faites-vous à Cassel ? » — Ce

Frédéric a servi plusieurs années à Paris dans l'hôtel où j'avais coutume de descendre; il m'assigne une belle et grande chambre, pourvue d'un bon lit; et un quart-d'heure après me sert un excellent souper qu'assaisonne un excellent appétit.

CASSEL

30 Mai.

J'ai parfaitement dormi. En m'éveillant, je vois que l'hôtel de Prusse, mon hôtel, donne sur la place du Roi, et que c'est jour de marché. Aussitôt je m'habille et vais faire ma tournée. Nombre de voitures sont chargées de branches de bouleaux, toutes garnies de leur jeune et frais feuillage : Nous sommes, en effet, à la veille de la Pentecôte, et dans une partie de l'Allemagne c'est l'usage de décorer de verdure la façade des maisons pour cette solennité. Ainsi qu'à Nuremberg, le marché est bien approvisionné : les œufs n'y manquent pas, ni le beurre, et j'y vois, comme à Trieste, une grande quantité de pain, principalement de pain noir que fournit la campagne.

Le costume est à peu près le même qu'à Nuremberg. Peu de blouses, fort peu; veste, pantalon et gilet de gros drap ou de toile bleue, voilà pour les hommes; les femmes portent la robe de toile, bleu foncé à dessins blancs; leur bonnet noir, au haut de la tête, rappelle les coiffures de la Bavière-Rhénane; ici encore les souliers sont pour la ville; dès qu'on la quitte, on les ôte.

Cassel est bien situé, sur une éminence qui domine la belle plaine qu'arrose la Fulda; une couronne de collines lui fait un horizon à souhait; sur l'une de ces collines se dessine gracieusement le château de Wilhelmshöhe. La

plus belle vue qu'on puisse avoir sur le paysage est du jardin-restaurant Felsen-Keller (cave du Rocher). L'intérieur de la ville n'est pas d'un aspect agréable. Les rues droites et larges sont désertes; les maisons, régulièrement belles, ont je ne sais quoi de morne : on est tenté de se demander si elles sont habitées. La place Frédéric ne manque pas de grandeur; le musée y donne : c'est une collection d'antiquités grecques et romaines, pour réserver ce mot d'antiques, et de curiosités du dernier siècle. Dans le bâtiment du musée se trouve la bibliothèque nationale.

A quelque distance de la place Frédéric, je m'arrête devant le palais Bellevue, résidence du roi Jérôme, de 1811 à 1813, et depuis 1813 jusqu'à l'annexion de la Hesse à la Prusse, hôtel de l'administration : Bellevue renferme une galerie de tableaux fort estimés des écoles hollandaise, flamande, italienne et allemande. Près de la place Frédéric est un bel arc de triomphe appelé Porte de la Paix. Veuille Dieu que ce nom soit justifié et que cette porte reste longtemps et toujours ouverte ! On a de là une vue splendide sur la vallée de la Fulda, et sur ses collines environnantes. Peu éloignée est la Kattenburg, construction qui promettait d'être gigantesque, mais qui ne s'élève pas au-delà des croisées du rez-de-chaussée, qu'elle ne dépassera pas. Commencée en 1820 par l'électeur Guillaume I^{er}, mort l'année suivante, elle a été abandonnée depuis, et déjà l'édifice sent la ruine !

Si je n'ai pas encore pardonné à ce Frédéric Guillaume qui, au mépris de la foi jurée, pour n'avoir connu d'autre loi que son bon plaisir, s'est fait chasser par les Prussiens et vit dans l'exil. . . je me suis du moins réconcilié avec

sa capitale, contre laquelle j'avais des préjugés. En rentrant à l'hôtel, et après avoir déjeuné, je suis allé en calèche découverte à Wilhelmshöhe (hauteur Guillaume). En sortant de la ville, je parcours pendant près d'une demi-heure une avenue tirée au cordeau, ombragée par deux rangées de tilleuls, derrière lesquels se cachent ou s'abritent, pour mieux dire, d'élégantes villas, et parmi quelques maisons plus modestes, des auberges et des brasseries. Au bout de cette avenue, une colline : arbres isolés, groupe de verdure, bouquets de bois rompent d'une façon charmante l'uniformité d'une vaste prairie que traverse un chemin sablé, un vrai chemin de parc. Voici, d'ailleurs, le parc et ses hautes futaies ! Art et nature, c'est leur parfaite union qui a produit cette ravissante harmonie. J'aurais plaisir à dire quel sentiment de douce et calme admiration s'empara de tout mon être à ce spectacle enchanteur : ah ! sans doute, c'est la nature qui l'emporte quand elle me présente cette infinie variété de beaux arbres ! Tout à l'heure, je vais rencontrer l'art et le travail de l'homme . . . hélas ! à droite du chemin, j'aperçois une auberge, une caserne et les communs du château.

Regardons vite à gauche. Tout contre le chemin est un grand château, naguère l'habituelle résidence des Electeurs en été : il est fort bien situé, sur un plateau d'où la vue embrasse à la fois et Cassel, et la plaine avoisinante avec sa Fulda, qui serpente comme un ruban argenté à travers les fleurs et le gazon. Du dehors, le château a belle et bonne apparence ; depuis que Sa Majesté le roi de Prusse et sa vice-Majesté M. de Bismark ont mis l'Electeur à la porte, l'intérieur du château est invisible. Sur les flancs et par

derrière, de belles pelouses et des parterres de fleurs lui font un cadre des plus agréables. Malgré l'absence du maître, tout cela est entretenu avec beaucoup de soin par un jardinier chef qui me fait avec une rare complaisance les honneurs de ses cultures. Serres chaudes et tempérées ne contiennent pas de plantes bien précieuses ; néanmoins, le jardinier m'étale ses pauvres richesses avec la satisfaction d'un père qui trouve ses enfants adorables quand même. . . C'est un brave homme que ce jardinier ; quand notre petite tournée est finie et que je fais mine de tirer ma bourse, il me salue avec beaucoup de politesse, et s'éloigne en m'engageant à le revenir voir. J'avais, en le rencontrant, très-bonne opinion de lui ; en le quittant, j'en ai une meilleure encore.

Au sortir du château, on entre dans une forêt de haute futaie, sillonnée de larges et commodes chemins, qui gravissent doucement et sans interruption la montagne. On y rencontre des ruines qu'on croirait enlevées au forum romain ; des restes d'aqueduc qui rappellent à s'y méprendre celui de Tivoli. A bien écouter, on croit entendre le bruit de l'eau ; et de fait, l'eau coule par ces aqueducs et s'en va former le ruisseau qui serpente, calme et tranquille, le long du chemin que nous avons suivi tout à l'heure. Et qui donc l'aurait aperçu, deviné, ce petit ruisseau, sous cet amas de lianes et de mûres sauvages : enfant mutin qui s'est dérobé à la surveillance maternelle et descend la montagne en faisant le moins de bruit qu'il peut.

Mais voici qu'au détour d'un épais fourré, qu'assombrissent encore quelques vieux arbres de leurs branches tourmentées, la scène a changé tout à coup : nous sommes en

face d'un rocher, haut et coupé de mille fentes d'où s'échappe la ronce. Non point seulement la ronce ; mais l'eau, qui descendait tout à l'heure la montagne si paisiblement, se précipite avec fracas, et se heurte à toutes les aspérités de la roche, et se divise, et s'élève en poussière pour retomber de nouveau, en se teignant des couleurs de l'arc-en-ciel, et s'engouffrer dans l'abîme profond et mystérieux que l'œil découvre à peine au travers du feuillage. Si ce torrent est un asile pour les truites, elles y peuvent prendre leurs ébats en toute sécurité et s'exercer dans l'art de sauter les cascades.

Je poursuis ma route à travers la forêt, et, bientôt, à ma gauche, je découvre une sorte d'amphithéâtre incliné, et couvert fort irrégulièrement de fragments de rochers, comme si la mine avait joué par là. Ces rochers sont fixés, cependant, par la maçonnerie, et ne risquent point de suivre l'inclinaison du terrain. Tout au haut et dominant ce nouvel amphithéâtre, est un étang, vaste réservoir des eaux qui sortent de la montagne. A de certains jours de fête, on ouvre les écluses ; et l'eau se précipite en grande masse par ces gradins semi-naturels, en se heurtant à ces rocs irrégulièrement distancés : l'effet de ces rapides doit être fort curieux, et très-différent sans doute de ce que sont les cascades connues. A quelques pas de là, je vois une ferme, une sorte de châlet suisse, qui se détache bien dans une prairie accidentée et un encadrement de forêts. Après divers autres détours, la voiture débouche devant le pont-levis d'un vieux château crénelé, la Løvenburg. Je ne l'ai aperçu qu'en arrivant, ce château que défend un précipice, plus redoutable que son pont-levis. Et, cependant, il est

effrayant ce pont-levis, qu'on a abaissé pour moi, effrayant de vétusté : il est en si piteux état que j'ose à peine y mettre le pied. Je serai tout à l'heure dédommagé par la vue.

Un gardien, majestueux sous son uniforme rapé et taillé à la mode du siècle dernier, me reçoit sous la voûte : à son air solennel, j'imagine qu'il va réclamer de moi un laisser-passer. . . point ! Et j'entre à sa suite dans une cour carrée, de médiocre étendue, entourée des quatre côtés de constructions diverses, toutes antérieures à ce siècle et toutes assez mal conservées. Mon homme m'introduit à l'intérieur par une porte basse, à gauche de la cour : nous sommes à la cuisine, et dans une cuisine bien primitive. Cette antique batterie ne vaut pas ce que j'ai vu, il y a quelque soixante ans, chez mes grands-parents, héritage pieux et solide de leurs ancêtres. En ce temps-là, les choses duraient longtemps : les assiettes et les plats d'étain se bosselaient, mais ne se cassaient pas ; les cuillers et les fourchettes en fer s'étamaient, quand elles étaient rouillées, après avoir été plus d'une fois frottées avec du sable. Oui, vraiment ; c'est ainsi que les choses se passaient à la maison ; et je sens encore, tandis que j'en parle, ma vieille fourchette de fer me piquer la langue à force d'être usée et épointée par les ans. A côté de la cuisine, est le réfectoire des gens de service, s'il y a eu jamais là des gens de service ! mobilier primitif : une longue table en sapin, avec un banc de sapin de chaque côté, et, sur un rayon appendu au mur, deux brocs d'étain avec quelques gobelets du même métal. Et tout est dit !

Un escalier d'une extrême simplicité conduit au premier étage. Ce sont les appartements, c'est-à-dire des salons qui sont de grandes pièces nues ; quelques chambres à coucher

meublées plus que modestement, et parmi tout cela une salle où quelques personnages de haute lignée, plus particulièrement des Français, se montrent à nous dans leurs vieux cadres dorés : Catherine de Médicis y regarde Coligny, sa victime. La chapelle est sans luxe avec ou malgré ses ornements appropriés au culte catholique qui a cessé dans le pays vers 1550. La salle d'armes ne vaut ni plus ni moins que le reste. Partout, enfin, le dedans, comme le dehors, respire la décadence ; et cet air de vétusté est entretenu avec le plus grand soin. Vous croiriez que tout ce qui est bois et pierre va tomber en ruine, et tout cela est parfaitement solide : quoi de surprenant ? la construction entière ne date que de la fin du xviii^e siècle et du commencement de celui-ci. Le parc a aussi ses ruines, ses ruines modernes, ne l'oublions pas, puisqu'elles datent, pour leur plus grande vétusté, de l'Electeur Charles, qui mourut en 1730, et de Guillaume, qui fut notre contemporain : C'est sous Guillaume que la Lœwenburg a été construite, vers 1793.

Le château visité, nous avons continué à gravir ce que les gens de Cassel appellent la montagne, ce qu'on appellerait en Suisse une colline ou un monticule : au point culminant, s'élève une grosse tour octogone composée de voûtes superposées, dont la supérieure est soutenue par une colonnade et supporte une plate-forme. Sur la plate-forme, une pyramide assez haute, surmontée d'une colossale statue, copie de l'hercule Farnèse : c'est grand plutôt que ce n'est beau.

A côté de l'octogone, est un vaste réservoir, qui, dans un moment donné, fournit l'eau à une série de cascates, étagées en avant du monument. Ces eaux, en descendant la

montagne, alimentent les ruisseaux, aqueducs et cascades de la forêt que je viens de parcourir et qu'il est temps de redescendre. C'est ce que nous faisons, tout en suivant de nouveaux chemins tracés avec autant d'art que ceux qui m'ont conduit au sommet. Je retournais au château, quand mon guide m'invite à m'asseoir sous un vieux chêne, à l'extrémité d'une belle allée de haute futaie. Je m'asseois donc ; et j'ai alors devant moi un petit lac admirablement dessiné : à son extrémité droite, au fond d'une gorge sombre, une cascade que j'entends plutôt que je ne la vois, — bien que j'entrevoie en bien regardant la poussière d'eau qui sort d'un épais fourré : Nous savons à quelle source s'alimente ce joli lac ; car la grotte de l'octogone n'est pas très-loin. Sur le bord opposé du lac, un rocher semble sortir de l'onde, qui miroite, pour porter un temple grec, au centre duquel est une statue : en avant, et dans les eaux mêmes, un jet d'une puissance extraordinaire ; à gauche, et comme sortant du lac, une vallée s'étend longue, mais étroite ; verdoyante prairie enserrée des deux côtés par la forêt qui lui ferme l'horizon à son extrémité, et adossé à la forêt, j'admire un châlet suisse, comme j'en ai tant admiré dans les sites pittoresques de l'Oberland Bernois.

Il faudrait, ô mes amis, avoir l'imagination bien pauvre et le cœur bien usé pour demeurer insensible dans ce milieu si calme, au sein de cette belle nature, et pour ne point élever son âme et sa pensée bien au-delà de ce monde jusqu'au trône de celui qui a créé toute chose ! J'étais profondément ému, en quittant mon vieux chêne ; et aujourd'hui que j'écris comme au 30 Mai 1868, je sens une douce mélancolie s'emparer de tout mon être ; et je revois

encore mon petit lac de Wilhelmshöhe, et j'admire ses beaux ombrages : et je pense toujours à Dieu ! Non, non ; je ne crois pas que nulle part ailleurs la nature et l'art se soient associés avec plus de bonheur que dans ce séjour enchanté . . .

Pourquoi tout finit-il, et quelquefois, presque toujours, de façon bien prosaïque ? Il me faut rentrer à l'hôtel, régler ma dépense, boucler mes malles, et partir le même jour pour Hanovre, où j'arrive en effet un peu avant minuit, avec une heure de retard.

HANOVRE

31 Mai.

Je connaissais Hanovre de réputation, et pour en avoir ouï parler bien souvent ; c'est là qu'avait habité durant des années cette illustre Charlotte, chantée par Goëthe, et que j'avais eu le plaisir de connaître personnellement. Aimable personne qui jusque dans un âge avancé était restée jeune de caractère, se plaisant aux jeux de la jeunesse qui l'aimait et la vénérail ! N'est-ce point en votre souvenir, ô Charlotte, que j'avais une si haute idée de votre cher Hanovre ? Je comptais rester là deux jours, au moins, pour connaître à fond la ville et les environs : Les fêtes de Pentecôte, car c'était ce jour-là le dimanche de Pentecôte, ne pouvaient pas contrarier ce désir. Sur la recommandation de l'ami Frédéric, mon hôte de Cassel, je fus me loger à Union-Hôtel.

On m'y donna une grande chambre au rez-de-chaussée, mais dans cette grande chambre un tout petit lit, avec des draps, plus petits encore : Celui de dessous n'était bientôt

plus qu'une corde, celui de dessus ne me couvrait qu'à moitié ; ce qui n'était qu'un demi-mal (je parle du dernier inconvénient) par la chaleur qu'il faisait. Aussi, de grand matin, étais-je debout, prêt à ouvrir ma fenêtre pour respirer un peu d'air frais . . . Bons dieux ! la fenêtre ouverte, j'étais dans la rue : si bien qu'il me fallut tout refermer, et attendre dans une température de serre chaude que je fusse habillé ! C'était un mauvais réveil après une mauvaise nuit sur ce drap, ou plutôt sur cette corde ; et comme un malheur ne vient jamais seul, tous les gens de service, portier en tête, étaient les moins serviables du monde : ce qui me décida à ne séjourner que le moins possible dans ce Hanovre où j'arrivais dans de si bonnes dispositions.

Le diable, en vérité, s'en est mêlé : je demande un domestique de place pour parcourir la ville ; on prétend m'imposer une voiture sous prétexte que la ville est très-grande ; le guide requis n'arrive pas avant dix heures ; et je ne sors enfin, qu'après avoir tancé assez vertement mon maladroit aubergiste. Ajoutez que les rues principales de cette soi-disant si grande ville sont bientôt parcourues ; et par une raison bien simple, c'est qu'on n'y peut rien voir : musées, palais et bibliothèques, tout est fermé depuis l'occupation prussienne.

Hanovre se divise en deux parties bien distinctes, la nouvelle ville et l'ancienne, la nouvelle partant de la station du chemin de fer. A peine a-t-on quitté la gare qu'on se trouve sur une belle et vaste place, plantée d'arbres parmi lesquels s'entremêlent de jolis arbustes ; au centre, la statue équestre du roi Ernest-Auguste. Cette place est entourée de constructions fort remarquables, et qui constituent

le nouveau quartier, ou Ville d'Ernest-Auguste : Belles maisons et belles vues tout ensemble. Entre la vieille ville et la nouvelle s'étend, comme une vaste ligne de démarcation, un large boulevard, ou promenade, sur laquelle sont situés les principaux édifices publics : théâtre, musée, monnaie, et le reste. Presque toutes les portes et fenêtres des constructions neuves ont adopté l'ogive : l'ogive est en grand honneur à Hanovre.

La vieille ville, dans ses rues irrégulières, renferme des édifices qui datent de loin : J'y remarque entr'autres un des bas côtés de l'hôtel de ville ; la demeure de Leibnitz ; la douane, ou, comme on dit ici, le Packhaus ; quelques petites maisons bourgeoises enfin , et parmi ces dernières, celle devant laquelle est la statue de Schiller. J'aurais volontiers visité les églises, si les différents services de la Pentecôte ne m'en avaient empêché : le dehors, d'ailleurs, n'est pas des plus engageants. Je n'y vois rien pour ma part qui attire au point de vue de l'art.

Ma visite faite à la ville, je prends une voiture qui me conduit en vingt minutes par une allée de superbes tilleuls à Herrenhausen, séjour favori des rois et leur habitation d'été : malheureusement les jardins sont mal entretenus, les serres mal soignées : incurie d'autant plus regrettable que dans aucune serre, en Europe, je n'ai vu de palmiers aussi développés ou de plantes des tropiques de si belle venue. Le palais, dont je n'ai pu connaître l'intérieur, est d'apparence très-simple. A une assez petite distance du chemin que je suis, je vois une immense construction : c'est le château des Guelfes. Il n'est point achevé ; mais le style

n'en est pas moins des plus remarquables : gothique tronqué, si je puis m'exprimer ainsi.

Quelques heures m'ont suffi pour faire ce tour à l'intérieur et au dehors : je rentre à l'hôtel, je déjeune, je paie, enchanté de quitter une maison où je me déplaçais fort, une ville que je n'aime guère ; et me voilà parti pour Brême, où j'arrive à 6 heures, le même soir.

BRÊME

Comme Hanovre, Brême a fait peau neuve : c'est-à-dire qu'une nouvelle ville s'est élevée entre l'ancienne et la station. Je n'ai pas plus tôt déposé mes effets à l'hôtel que je me mets en devoir de sortir. Brême est divisée par le Weser en deux parties fort inégales, que relie un pont unique. Tous les monuments sont sur la rive droite, et peu remarquables pour la plupart ; celui qui a fixé plus particulièrement mon attention est la Bourse : il ne manque rien qu'un chœur à l'une de ses extrémités pour lui donner l'air d'une église catholique. Les rues de la rive droite sont généralement courtes, étroites et irrégulières : d'anciennes fortifications, aujourd'hui converties en une belle promenade plantée d'arbres, séparent les deux villes.

Pendant cette course, qui m'a pris plus de deux heures le temps qui a été très-chaud tout le jour s'est sensiblement rafraîchi, et je retourne en toute hâte à l'hôtel, très-désireux d'y trouver un peu de repos. Il est huit heures et demie : un garçon, qui a servi dans divers hôtels à Paris, se montre plein de prévenance à mon égard : mon dîner est vite apprêté, et fort bon, se recommandant tout spécialement

d'une excellente sole au gratin. Et, au sortir de table, je monte au premier étage où m'attend un bon lit dans une belle chambre.

1^{er} Juin.

C'est fête encore quand je me réveille : Hier, dimanche, aujourd'hui, lundi de Pentecôte. Je pars après un déjeuner de choix, où la sole joue encore le premier rôle, je pars, dis-je, pour Bremerhaven : c'est le port de Brême, les navires ne pouvant pas remonter le fleuve jusqu'à la ville : une heure et demie de chemin de fer m'y conduit, et j'arrive à point pour la Kermesse. Essentiellement populaire, cette fête réunissait outre les gens du pays et des environs une quantité d'émigrants de tous les coins de l'Allemagne, sans parler des marins de tous les pays du monde : Foule énorme, gigantesque cohue, où les coups de coude sont d'autant moins rares que l'équilibre des jambes est singulièrement compromis chez beaucoup d'individus par les libations extraordinaires. Parmi ces gens endimanchés, plus d'un costume est pittoresque.

Toute la population ambulante, qui gagne sa vie à nos foires de villages, est dignement et largement représentée ici. Voici nos baraques, nos tentes, et nos cantines improvisées : Là, sous la toile, la bière coule à flots, et l'eau-de-vie se débite, eau-de-vie composée Dieu sait comme, et de quoi ; souvent à l'attrait du liquide se joint le charme de la musique : du haut de ces tréteaux les musiciens charment l'assemblée ! sur un autre échafaud, des artistes dramatiques échangent un dialogue d'une crudité trop peu équivoque, tandis que les dames de la troupe circulent autour des tables en encaissant la recette. Le service est fait par

des filles, des allemandes qu'on n'a certes pas prises au hasard, et que recommandent des formes. . . très-sensibles et des toilettes. . . très-incomplètes. Parmi les mille bruits de la foule, et dominant tout ce virr varr, voici encore la grosse caisse des saltimbanques, de quoi étourdir des gens plus sourds que moi. Qui compterait toutes ces baraques? qui dirait toutes les industries qu'elles abritent? Il est, cependant, un commerce qui l'emporte sur les autres, et prédomine par le nombre, sinon par le bruit : c'est le commerce de pain d'épices du Brunswick. A juger du nombre des marchands, la moitié des habitants de Brunswick doit fabriquer du pain d'épices!

Il est l'heure de s'en retourner à Brême : à la station où j'arrive, il se trouve qu'on a délivré beaucoup plus de billets qu'il n'y a de places disponibles. Gare aux illégalités! Le droit pourrait bien n'être pas respecté! Le fait est que dans un wagon de première classe, où nous sommes deux seulement qui ayons droit de prendre place, on empile neuf voyageurs de troisième, jeunes gens et jeunes filles de la campagne, qui ne s'en retournent pas chez eux sans émotion : une émotion qui n'a rien de mélancolique. Il va sans dire qu'ils empiètent sur nos droits sans trop de gêne. Par bonheur, au bout d'une demi-heure, ils nous tirent la révérence. Je rentre à l'hôtel, neuf heures sonnant ; et je me couche après m'être reconforté dans ma chambre, d'un bon petit souper. Quand je dis que je me couche, ce n'est cependant qu'après avoir télégraphié à Hambourg, hôtel de Saint-Petersbourg, afin qu'on envoie à ma rencontre, à Harbourg, un homme de service qui me reçoive et se tienne à ma disposition depuis là jusqu'à mon arrivée à Hambourg.

Pour aller de Brême à Hambourg, le plus court chemin est le chemin des écoliers. La ligne directe, qui traverse les plaines marécageuses, et en partie désertes, du Lunebourg, est desservie, dit-on, par une mauvaise diligence. Très-mauvaise diligence, s'il faut maintenir ce nom à une voiture qui met 28 heures à rouler sur un chemin mal entretenu, semé de cailloux et dénué d'auberges, comme il arrive dans les pays qui ne sont point fréquentés par le voyageur. Avec le chemin de fer, il me faut, il est vrai, revenir à Hanovre; mais je n'aurai plus que 8 à 9 heures de route : j'arriverai plus vite et à moins de frais.

2 Juin.

Mon itinéraire est donc fixé. Je quitte Brême à 6 heures du matin, très-satisfait de l'hôtel Royal où je suis descendu; je m'arrête à Hanovre le temps voulu, et sur les 2 heures après midi, je touche Harbourg : d'où un bateau à vapeur me conduit à Hambourg par un trajet assez rapide, puisque vers les 4 heures je suis installé déjà à l'hôtel de Saint-Pétersbourg, qui est un hôtel de premier ordre, admirablement situé sur le Jungfernstieg, quai sur le beau bassin de la Binnen-Alster.

J'ai noté jusqu'à présent mes impressions sur la valeur productive des différents pays que j'ai traversés : je continuerai comme j'ai commencé, et constaterai, par exemple, que de Brême à Harbourg, en passant par Hanovre, le pays est plat, et la terre le plus souvent de médiocre, sinon de mauvaise qualité, autant qu'on en peut juger par une course aussi rapide. La culture est bien soignée, du moins : C'est le seigle et la pomme de terre qui prédominent. Je ne

vois d'arbres fruitiers qu'à l'entour des habitations, et je plains leur chétive apparence.

Les parties basses sont en mauvais prés, en vaines pâtures et en marécages : Plus d'une fois, en les traversant, j'ai pu me rappeler l'aventure de mon père, s'embourbant avec sa monture, dans les marais de Lunebourg. Je remarque aussi que le bétail est en grande partie au pacage, perdant par cette raison l'engrais qui serait de si grande utilité pour l'amélioration des champs. Ces plaines seraient d'une insupportable monotonie, si elles n'étaient coupées de loin en loin par de petits bouquets de bois de pins et de bouleaux qui laissent entrevoir quelques aunes et quelques chênes : le grand arbre y est rare.

HAMBOURG

Voilà bien du chemin de fait, dira-t-on; et du compagnon de voyage, il n'est guère question. M. Bœckel n'est-il point parti? est-il resté en route? ou quand arrivera-t-il, enfin? Patience, mes amis; j'ai patienté, moi aussi; car c'est à Hambourg seulement que je rencontre mon jeune docteur. Il m'a donné rendez-vous à l'hôtel Saint-Pétersbourg où il m'a précédé, le matin même, et de quelques heures, arrivant de Berlin. . . Et, puisque nous en sommes sur ce chapitre, j'ouvre une parenthèse et vous prie en grâce, mes chers lecteurs, de ne pas me chercher noise si, dans la suite du récit, j'emploie plus souvent le moi que le nous. Je ne prétends pas plus exclure M. Ed^d Bœckel de ces pages que de mon souvenir; mais je prétends ne pas embarrasser mon récit de précautions oratoires, et sacrifier le conteur à

l'homme du monde. Péché avoué est à demi-pardonné! que M. Bœckel me pardonne, et le lecteur aussi!

Les poignées de main échangées, je sors sous la conduite de mon jeune ami qui a déjà fait connaissance des rues avoisinantes et qui s'y oriente sans peine. Dîner et promenade nous conduisent jusqu'à dix heures du soir. Quand nous rentrons à l'hôtel, le jour baissait à peine; et l'influence des régions nord se fait déjà sentir par la longueur du jour.

3 Juin.

J'ai commencé la journée par une visite à l'une de mes plus vieilles connaissances commerciales, M. J.-B. Fehr: puis, j'ai porté une lettre de recommandation à M. Dollmann, de la part de MM. Dollfus-Mieg et C^{ie}, et une seconde à M. Kaufmann, de la part de MM. Steinbach-Kœchlin. J'aime à exprimer ma reconnaissance aux uns et aux autres pour le bon et excellent accueil qu'ils m'ont fait. Il m'importait beaucoup d'avoir le plus de renseignements possible sur la meilleure manière de voyager en Norwège: ce fut un ami de M. Kaufmann qui, pour avoir parcouru maintes fois ce pays, me put fournir les conseils les plus précieux, et, particulièrement, celui de ne pas pousser au nord jusqu'à Drontheim.

Restons encore en Allemagne: j'ai passé ma journée à visiter la ville, ou plutôt les deux villes, l'ancienne et la nouvelle qui s'est élevée sur les ruines du terrible incendie de 1842; les fortifications ont été converties aussi en rues neuves et en belles promenades. Hambourg est une des grandes villes d'Allemagne, et la plus animée peut-être, la ville en tout cas qui a le plus de cachet parmi celles que je

viens de parcourir. Ce qui reste de l'ancienne ville avec ses voies irrégulières et à lignes brisées, plaît au touriste : les maisons y sont pour la plupart très-hautes avec un grand nombre de fenêtres sur la rue, chaque fenêtre à très-peu près ornée de pots de fleurs. Ne pas trop se complaire à les regarder. Qui marcherait à Hambourg le nez en l'air pourrait mal s'en trouver, et de la rue descendre inopinément dans un sous-sol par un de ces mille escaliers qui partent de la rue en avance de la maison. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'ancienne ville beaucoup de maisons dont le sous-sol ne soit pas habité et où l'on n'arrive par un de ces escaliers extérieurs. Ces habitations souterraines sont occupées par des cabarets, par des épiceries, par le commerce de détail à l'usage des classes pauvres : quelquefois, enfin, ce sont les logis du petit peuple.

Bædeker se chargera des descriptions solennelles : je lui laisse le soin de parler églises, monuments, théâtres, bourse, bibliothèques et musées . . . Inutile de transcrire ce qui se lit partout. En deux mots comme en cent, Hambourg est la ville de l'Allemagne la plus commerçante ; Hambourg fait des affaires avec le monde entier ; ses navires parcourent toutes les mers ; et les navires de tous les pays mouillent dans son port.

4 Juin.

J'ai quitté Hambourg dès le matin par le chemin de fer pour Itzehoe, dans le Holstein : ses constructions rappellent les villes hollandaises. J'y ai pris une voiture, et me suis fait conduire à Heiligenstäden : c'est un charmant petit village, à une lieue d'Itzehoe, à l'extrémité duquel est situé le château de la famille de Bloom. Aimable famille que j'ai

rencontrée à Naples dans l'hiver de 1864-1865, avec laquelle j'ai eu les plus agréables rapports et que je suis on ne peut plus heureux de revoir ! Le baron et sa famille m'ont accueilli avec une bien rare affabilité, et m'ont fait bien gracieusement les honneurs de leur habitation princière. Elle se dresse au milieu d'un parc superbe où courent des canaux bien aménagés et qui entretiennent la fraîcheur parmi des avenues de haute futaie : le mobilier du château répond au parc. J'y admire par dessus tout un vase en malachite d'une beauté et d'une grandeur surprenantes : il y a quarante ans qu'il a été acheté en Russie, au prix de dix mille roubles par un oncle du baron, alors ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

Pendant le peu d'heures que j'ai passées à Heiligenstäden, M. de Bloom m'a fait faire la connaissance de son fils et de sa bru : M. de Bloom, fils, appartenait naguère à la diplomatie danoise ; depuis qu'il est Prussien, il est redevenu simplement baron de Bloom.

En revenant à la station d'Itzehoe, j'ai aperçu une fabrique de toiles imprimées. J'entre, et j'apprends d'un commis que la fabrique emploie, et depuis quelque temps déjà, une machine à imprimer plusieurs couleurs à la fois, la Pérotine, comme on l'appelle. Le chef est survenu durant les explications du commis ; et je vois à son visage que ma visite ne lui est pas des plus agréables. Je me nomme alors, et lui fais savoir que je suis un des anciens imprimeurs de Mulhouse. O monstruosité ! Cet industriel ne connaît ni Mulhouse, ni l'industrie de Mulhouse ! Et je continue de lire sur son visage le désir persistant de se débarrasser du curieux, de l'importun qui cherche à surprendre ses secrets.

Je le salue, et, pour le rassurer et venger Mulhouse du même coup, je lui confie que j'en savais plus il y a cinquante ans qu'il n'en sait aujourd'hui.

Après quoi, je rentre à Hambourg, enchanté de ma course à travers ces terres bien cultivées et très-fertiles du Holstein : la domination prussienne y est fort mal vue, et l'ancien gouvernement regretté, de ceux-là mêmes qui étaient anti-danois. Bonne nuit à tous!

5 Juin.

J'ai pris aujourd'hui une voiture pour aller à Blanckenede : nous passons par Altona que je n'ai fait qu'entrevoir quand le chemin de fer m'emportait vers Itzehoe. Altona est une assez grande ville, et de belle apparence avec ses rues larges et ses maisons bien construites. Une lieue environ la sépare de Hambourg ; faible distance, qui est encore abrégée par le charme de la promenade ; on ne fait que longer de beaux jardins et de gracieuses villas. De tous les côtés de l'Allemagne, surtout dans le nord, on cultive beaucoup les fleurs dans les appartements, et les fenêtres sont une perpétuelle exposition d'horticulture. Mais cette coutume n'est en aucun lieu plus répandue qu'à Altona : toute habitation riche ou pauvre, petite ou grande, a ses croisées garnies de pots de fleurs ou de plantes de serre depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux plus hauts étages. Et la vanité, si vanité il y a, ne se reconnaît pas seulement à la beauté des plantes, mais à la richesse des pots qui les contiennent : je vois çà et là des porcelaines enrichies de peintures ou d'ornements artistiques des plus variés.

Presque au sortir d'Altona, est le bel et vaste établissement d'horticulture de MM. Booth et C^{ie}. Sauf celui de Van

Houtte, à Gand, je n'en connais point qui renferme une aussi complète et riche variété de plantes de serre et de fleurs : ces messieurs m'en ont fait les honneurs avec une parfaite courtoisie.

Un joli chemin, que bordent à droite et à gauche des villas, entourées de pelouses bien vertes et de parterres fleuris, conduit d'Altona à Blankenede ; on croirait, sans se faire trop d'illusions, traverser un parc de belle venue. Blankenede, où je suis arrivé vers les 2 heures, est un hameau, construit sur une éminence, au pied de laquelle coule l'Elbe, l'Elbe qui s'y approche de son embouchure. Le fleuve est sillonné de steamers ou de navires à voiles et de remorqueurs qui prennent toutes les directions. A vue d'œil, l'Elbe a de trois à quatre kilomètres de largeur. La rive opposée est plate, si bien que des hauteurs où nous sommes l'horizon est immense : c'est bien beau ! Et dire que ce magnifique spectacle n'était pas le seul attrait ou le seul intérêt qui nous a conduits, sur des conseils d'amis, à Blankenede ! Non ; cette vue, toute splendide qu'elle est, ne saurait nous faire oublier Jacob, son excellente cuisine, sa cave exceptionnelle, et ses égards, qui valent sa cuisine et ses vins : il a soutenu pour moi sa grande renommée par la prévenance de son service.

KIEL

6 Juin.

J'ai quitté Hambourg, et, poussant ma course vers le nord, je suis arrivé à Kiel vers les midi. La ville, qui s'étend tout le long de la plage, s'appuie d'autre part à une colline de quelques cent mètres de hauteur, que couronne

une belle forêt. Kiel est en quelque sorte tout entière dans son quai et sa longue et large voie commerciale. Je n'ai pas vu en Allemagne d'aussi beaux magasins ni d'aussi riches étalages; et l'on se croirait tout aussi bien dans un des riches quartiers de Paris que dans le Holstein.

La rade est de toute beauté, et n'a de rivales peut-être, rivales heureuses, que les rades de Cherbourg et Toulon : deux bricks, une corvette de guerre et quelques bâtiments de commerce sont au mouillage : il n'y a pas de port proprement dit, j'entends distinct de la rade. La ville est grande ouverte. Pour en faire un port de guerre, ce qui est l'idée de la Prusse, il en coûtera des sommes considérables. Non-seulement il faudra fortifier la ville, mais aussi les hauteurs qui la dominent et la rade, comme on a fait à Gênes. Pour ce qui est de l'établissement d'un arsenal et de chantiers de constructions maritimes, tout est à faire aussi.

Les environs de Kiel sont à voir; et, parmi les promenades que je puis recommander, la plus intéressante est la course de Bellevue, qui n'est guère éloignée de plus d'une lieue. Après avoir longé la rade, côtoyé toute une série de jolies villas, traversé une forêt de hêtres et de chênes, d'une grandeur et d'une beauté exceptionnelles, on arrive à une éminence d'où l'on domine la plus grande partie de la rade, avec la mer libre à l'horizon : c'est Bellevue avec son auberge.

Nous sommes partis de Kiel pour Flensbourg : par conséquent, nous avons passé à Rendsbourg, sur l'Eider, mais sans nous y arrêter, non plus qu'à Schleswig : quel intérêt nous eussent présenté ces deux villes? Nous arrivons donc

à Flensbourg d'un seul trait : il est onze heures du soir ; mais il y a à peine une heure qu'il fait nuit. De notre point de départ à Rendsbourg, la campagne est généralement très-fertile ; mais de là à notre dernière destination, ce ne sont que tourbières et marécages : Pour vider l'eau des tourbières, je vois des pompes d'une grande simplicité et d'un fonctionnement parfait, marchant par un moteur pourvu d'ailes à vent.

7 Juin.

Je m'étais promis de visiter aujourd'hui les fameuses lignes de Düppel, et Sonderbourg : la pluie qui est survenue dans la nuit, et qui tombe encore ce matin, m'oblige à y renoncer et à continuer notre chemin pour arriver, le soir même, à Copenhague. La situation de Flensbourg est belle, et n'a rien à envier à Kiel. D'un côté la ville s'appuie à une colline toute parsemée de jolies villas et couronnée de bois ; de l'autre côté, un kilomètre ou deux la sépare d'une fort belle rade. La pluie qui continue à tomber nous prive aussi de visiter la ville à l'intérieur, trop heureux d'avoir trouvé un hôtel à proximité de la gare, que nous ne quittons que pour monter en wagon et partir pour Copenhague.

De Flensbourg à Apenrade la campagne est riche et productive ; mais de cette dernière ville à Fridericia, le pays est fort pauvre. Un peu de seigle et d'orge à récolter en Août ; quelques maigres pommes de terre ; peu de prés enclos ; beaucoup de vaines pâtures où chevaux et bêtes à cornes font ensemble bon ménage : tel est l'aspect du paysage. Une chose que je n'avais pas encore remarquée, c'est que les chevaux en pâturage, quand ils ne broutent pas, se

réunissent par bande de quatre, de six ou de huit, formant cercle et la tête au centre, comme s'ils conversaient entre eux. Nous avons dit que les tourbières n'occupent que trop d'espace, comme les marais : les villages sont rares, les maisons clair semées et de chétive apparence : le terrain, assez onduleux, est sans colline et sans forêt.

Comme nous pratiquons la langue allemande, M. Bœckel et moi, nous ne comptons prendre de courrier-interprète qu'à Copenhague. Notre confiance nous abuse, hélas ! et nous serons punis bientôt de tant de présomption, lorsque la faim se fera sentir, sur les cinq heures à Fridericia. Nous sommes à la station et très-désireux de rendre visite au buffet. . . Rien de plus simple jusqu'ici ; car voici le buffet et des gens attablés ; malheureusement rien d'exposé, ni à boire ni à manger ! Je parle français, rien ; allemand, pas davantage ; mon docteur arrive avec le latin : pas plus de réponse ; nous recourons, enfin, au langage primitif, aux signes. . . même insuccès ! Notre buvetier ne comprend que le danois ; et avec toute notre science, nous remontons, affamés, dans le wagon d'où nous sommes descendus à jeûn. Toujours à jeûn, nous nous embarquons sur un bateau à vapeur pour passer le petit Belt : une demi-heure après, nous débarquons à Middelfart, près de Strub, dans l'île de Fionie ; d'où nous repartons aussitôt par le chemin de fer pour Nyborg.

Personne que nous n'avait partagé, depuis Hambourg, notre wagon de 1^{re} classe : mais voici venir à Middelfart un voyageur de fort bonne mine, et qui s'installe dans notre compartiment, juste en face de mon coin. Je le vois bientôt qui tire un journal de sa poche, une feuille danoise à en

juger par le titre ; et il se met en devoir de lire. Ou je me trompe ; ou notre compagnon lit moins qu'il ne nous écoute ; tant qu'à la fin je me permets de l'interpeller et de lui demander s'il parle le français. Sur sa réponse affirmative, et la glace rompue, il met de côté son journal et entame la conversation. Je dois dire qu'elle porta d'abord sur notre récente mésaventure de Fridéricia : de quoi il nous console en nous promettant une bonne côtelette et une bonne bouteille de vin du Rhin à la prochaine station, et, chose capitale ! le temps de manger et de boire.

L'effet suit de près sa parole ; et, grâce à notre compagnon, grâce au buffet de la station prochaine, nous retrouvons un peu de nos forces et de notre entrain. Une fois en voiture, l'entretien reprend de plus belle ; je questionne mon voyageur et lui demande s'il connaît la Norwège. — « Eh ! vraiment, j'en suis, dit-il ; j'habite Christiania, où je réside comme consul général des Pays-Bas. Combien je regrette de ne pouvoir pas vous accompagner jusqu'à Copenhague ! — Je m'arrête en route : du moins je ne vous serai pas tout à fait inutile. » Et là-dessus, il nous invite à télégraphier à l'hôtel d'Angleterre, pour y avoir deux chambres assurées et un guide, allemand ou français, qui vienne à notre rencontre et nous serve d'interprète. — Non content de cet important détail, notre consul nous indique le meilleur bateau à vapeur de la ligne de Copenhague à Christiania ; un bateau dont le capitaine parle l'allemand ! Ce n'est pas, ajoute-t-il le premier conseil qu'il donne, ni le premier itinéraire qu'il propose aux voyageurs de la Norwège ; il a souvent parcouru le pays, et ses indications ont déjà servi le touriste et le négociant hollandais. Pour conclure, comme

il nous précèdera dans la ville de sa résidence, il se tient à notre disposition : on n'est pas plus affable que M. *Stibolt* ; c'est le nom du consul. Nous nous quittons à Nyborg, où je m'embarque pour traverser le grand Belt. Une heure et demie après, je débarque dans l'île de Seeland, à Corsoe ; à 11 heures du soir, je suis à Copenhague.

COPENHAGUE

8 Juin.

Comme dans le Holstein et le Sleswig, il n'y a pas ou il y a fort peu de pierres en Fionie et en Seeland : aussi nombre de maisons de la campagne sont-elles en bois, le reste en briques. La Fionie et la Seeland sont très-fertiles ; et pourtant, le climat du nord s'y fait déjà sentir. Quand le thermomètre marque 18° ou 20° centigrades, on trouve qu'il fait bien chaud. L'on me dit que la saison est, cette année, en avance de quinze jours : cependant l'orge et le seigle atteignent à peine quinze centimètres de haut. Les lilas bien exposés commencent à fleurir ; mais de roses, il ne saurait être question. Les arbres fruitiers se font rares : plus de pommiers que de poiriers ; fort peu d'autres fruits et qui ne mûrissent pas régulièrement chaque année. Les habitations sont isolées ; les églises aussi, avec leurs presbytères et leurs maisons d'école à côté du presbytère ; je me laisse dire que pasteurs et instituteurs sont assez largement rétribués. Comme nous voyageons le dimanche, j'ai compté sur quelques costumes nationaux et, partant, pittoresques : je n'ai rien remarqué qu'un grande simplicité dans la toilette où je retrouve les modes des campagnards de l'Allemagne du nord.

Quelques petites contrariétés marquent mon arrivée à

Copenhague. D'abord, en arrivant à l'hôtel, je ne trouve de chambre qu'au nord : c'est en vain qu'au réveil je vois un soleil brillant éclairer la maison d'en face ; j'ai froid ; et je vais insister pour avoir la première chambre qui sera vacante au midi, fallût-il quitter mon premier étage. Ma seconde contrariété est de ne point trouver de lettre de chez moi à la poste. Pour troisième malheur, tandis que je prends mon café au lait, pour me remettre de mes ennuis, j'entends je ne sais quelle cacophonie sous les fenêtres. Certes, ce n'est pas un concert, ce n'est pas de la musique, quoiqu'il faille reconnaître en historien fidèle, que c'est la musique militaire de Copenhague.

Voici le fait : le corps de garde est voisin de l'hôtel, et la garde montante vient prendre son poste. Elle est venue sans bruit et, comme on dit chez nous, sans tambour ni trompette ; et qu'elle faisait bien de se taire ! Mais voici qu'arrivée au poste, la garde montante s'est mise au port-d'armes pour répondre à la politesse de la garde descendante qui porte armes de son côté, et les malheureux, qui gardaient tout à l'heure un silence si sage, se mettent à faire leur sabbat durant dix minutes. Sabbat est le mot ; bien que le tambour n'entre pour rien dans la mélodie. Pendant les quelques jours que j'ai passés à Copenhague, je n'ai pas entendu une seule fois le roulement de la caisse, mais je n'ai pas tout perdu. Si l'on arrive sans tambour, on ne séjourne pas sans trompette ; et la preuve, c'est que tous les matins, à 4 heures, j'ai entendu jusqu'à trois reprises successives et dans trois directions sonner le clairon ; et jamais ranz des vaches n'a été si cruellement estropié dans aucun pays.

En bonne foi, c'est trop de bruit pour le peu de militaires qui se rencontrent dans la ville, et pour une population aussi pacifique. J'apprends que le souverain est très-aimé et que son gouvernement est très-paternel : tant mieux ! Mais alors pourquoi cet appareil guerrier ? pourquoi ces trois vieux canons devant le corps de garde et braqués contre la Place Royale ? J'ai bien vu trois canons, mais je n'ai pas aperçu un artilleur. Voilà, en vérité, un déploiement de force bien inutile en temps de paix, et qui jure aujourd'hui avec les mœurs publiques et le gouvernement constitutionnel !

J'ai fini de prendre mon café, en même temps qu'a fini la musique ; et je vais à l'église Notre-Dame admirer les chefs-d'œuvre de Thorwaldsen : ce sont les statues des douze apôtres, de grandeur colossale, qui décorent les deux côtés de la nef : dans l'abside, l'ange du baptême et le Christ bénissant de ses bras étendus, la foule prosternée. Après cette visite, j'ai parcouru la ville : les rues sont droites et de bonne largeur ; la plus belle est la rue Amaliengade ; de fort belles places aussi, entr'autres celle qui s'étend devant le palais du Corps législatif, et la Place Royale où est situé notre hôtel ; n'oublions pas les canaux qui pénètrent dans l'intérieur de la ville et où d'assez grandes barques font en partie le service des transports. J'ai visité encore le port, et la douane qui l'avoisine ; j'y pensais trouver bien plus de mouvement et d'animation.

Un peu familiarisé avec la ville, je me préoccupai des habitants. Or j'avais une lettre de M. le baron Charles de Reinach pour M. Millon de la Verteville, premier secrétaire de la légation française à Copenhague. Impossible d'être mieux reçu que je ne le fus par M. de la Verteville, qui, après

m'avoir donné tous les renseignements désirables pour rendre mon séjour en Danemark plus agréable et plus intéressant, me remit une lettre d'amicale introduction pour M. Borghers, notre consul général à Christiania.

Quand je revins à l'hôtel pour l'heure du dîner, je trouvai nombreuse société à la table d'hôte. On n'y parlait guère que le danois, un peu d'allemand, fort peu d'anglais. Du français, il n'eût point été question sans quatre convives, parmi lesquels M. Bœckel et moi. Les deux autres nous faisaient vis-à-vis : c'étaient une dame et son mari, dont le ruban rouge avait fixé mon attention avant que je ne l'entendisse parler. On s'accosta au sortir de table; et j'appris que notre compatriote s'appelait M. Lecoq, de Versailles, inspecteur des écoles vétérinaires de l'Etat. Le hasard voulut que sa femme fût d'origine alsacienne, et mieux encore de Wesserling : c'était une demoiselle Laurons, dont la mère était une demoiselle Kœchlin, Samuel : ils avaient arrêté leur place pour Gothembourg sur le même bateau qui devait nous conduire à Christiania : c'est le bateau qui dessert la poste aux lettres, et fait escale à Gothembourg. Le projet de M. Lecoq était de traverser la Suède jusqu'à Stockholm et de s'y embarquer pour arriver le 22 Juin à Tornéa, et y constater le phénomène, d'ailleurs connu, du soleil visible durant vingt-quatre heures. Après quoi, il devait reprendre le chemin de Stockholm, traverser la Suède plus au nord et se rendre à Christiania. — Bonne chance et bon retour!

9 Juin.

J'ai commencé ma journée par une visite au château de Rosenborg, ancienne résidence royale située à l'une des extrémités de la ville dans un parc remarquablement beau.

Les arbres y sont magnifiques; les parterres, bien entretenus, sont plantés de rosiers, qui par malheur, ne doivent fleurir qu'en Juillet.

Le château de Rosenborg est aujourd'hui un musée. On y voit exposé des vêtements, des bijoux, de la vaisselle, des meubles, des armes, mille objets enfin ayant appartenu aux règnes divers qui se sont succédé depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours. Il y a aussi quelques tableaux de maîtres, et quelques toiles, qui ne sont rien moins que célèbres. Certains jours de la semaine, l'entrée du musée est gratuite; le reste du temps, il faut payer; et comme il n'en coûte pas plus pour dix personnes que pour une seule, les guides ont soin de réunir tout ce qu'ils peuvent de clients visiteurs. Nous étions donc assez nombreux. Le hasard voulut que le conservateur se trouvât au château à l'heure de notre visite et qu'il eût un faible pour la France et les Français. Le fait est qu'il nous fit tous les honneurs de la place et qu'il nous retint au moment où nous allions sortir à l'exemple et à la suite des autres : il nous retint pour nous initier à quelques mystères du musée et nous faire connaître... ce que ne connaît pas le commun des martyrs, je dis la plupart des voyageurs, certains objets particuliers, certaines pièces étrangères qui dénotent l'impitoyable jalousie de quelques tyrans qui régnèrent dans le pays.

De ce musée étrange, qu'avec moins de respect on appellerait une boutique de bric-à-brac, je suis allé au musée de l'immortel Thorwaldsen. Immortel, oh! oui; et pourtant comme si l'immortalité ne supposait pas la célébrité absolue, j'aime à vous rappeler ce que fut le grand artiste danois.



Barthélemy Thorwaldsen naquit en mer, en 1779, entre Copenhague et Rasciawick, d'un père à la fois marin et sculpteur : c'est lui qui taillait les grosses figures en bois qui décorent la proue des navires. L'enfant avait pris de son père le goût du dessin et de la sculpture ; et il fit de tels progrès qu'il obtint à 15 ans (1794) le grand prix de dessin à l'Académie de Copenhague : à ce prix était attaché le privilège de passer quatre années à Rome aux frais de l'Etat. Thorwaldsen y fut et, jusqu'en 1797, travailla beaucoup, mais toujours hésitant entre la peinture et la statuaire. Une visite au Vatican décida sa vocation. Il opta pour la sculpture ; et ses œuvres le posèrent de prime-abord parmi les grands artistes ; les connaisseurs estiment quelques-unes de ses œuvres à l'égal des plus remarquables travaux de l'antiquité. La richesse, cette fois, récompensa la gloire : Thorwaldsen acquit une fortune, estimée, dit-on, à cinq millions de francs. Il mourut à Copenhague en 1844, léguant tout ce qu'il possédait au musée qu'il a fondé dans sa patrie et qui porte son nom : il y dort de l'éternel sommeil, entouré pour ainsi dire de sa gloire, de ses plus belles œuvres en plâtre et en marbre. En voyant tant de chefs-d'œuvre réunis, on en vient à se demander comment une seule existence, si longue qu'elle ait été, a pu suffire à tant d'immortels travaux ! Et quand je me rappelle le Christ, l'ange du baptême, et les douze apôtres que j'ai tant admirés à l'église Notre-Dame, et tant de statues, enfin, disséminées dans toutes les galeries de l'Europe, je ne m'explique pas une si incroyable fécondité au service d'un si noble génie !

En sortant du musée Thorwaldsen, on voit en face de soi, sur une grande place, une énorme construction qui fut

autrefois la résidence royale, et dont on a transformé une partie en palais pour les deux Chambres législatives. Si fatigués que nous soyons, M. Bœckel et moi, nous avons cependant le courage de monter à la Tour-Ronde : on pense bien que c'est sa forme qui lui a donné son nom. Je ne crois pas qu'il y ait deux constructions semblables. La Tour-Ronde se compose d'une montée en spirale d'environ douze pour cent à sa partie extérieure, pavée en briques. On y pourrait presque monter en voiture : elle peut avoir de 8 à 9 mètres de diamètre, et cent mètres environ de hauteur. Elle est surmontée d'une plate-forme d'où la vue domine la ville et les environs à une grande distance.

De retour à l'hôtel, je reçois la visite de M. de la Verteville, qui veut bien me rappeler encore, avec une rare complaisance, les meilleurs moyens d'utiliser le peu de temps que je compte passer dans le Danemark.

10 Juin.

Depuis que nous sommes à Copenhague, le thermomètre ne s'est pas élevé au-dessus de 12 ou 13 degrés centigrades, et je crois qu'il est bien au-dessous dans ma chambre. Sans doute que je me suis refroidi ; car je viens de me lever avec un commencement d'indisposition, auquel le docteur a bientôt porté remède : Il ne s'agit que de garder la chambre aujourd'hui : c'est ce que j'ai fait, et demain tout sera dit.

11 Juin.

Aujourd'hui nous avons fait une promenade en voiture. Nous avons d'abord longé la mer par une route magnifique où de nombreuses villas, encadrées dans de beaux jardins, cotoient de vraies cabanes de pêcheurs ; après une course

d'une heure et demie, nous sommes arrivés à Klampenborg : c'est une espèce de Tivoli, sur les bords du Sund, avec de beaux points de vue sur la mer et jusqu'aux rives de la Suède, où l'on distingue Helsingborg avec son église et ses deux tours. Le Tivoli danois est adossé à une forêt de haute futaie : le grand enclos renferme un hôtel garni et un établissement de bains de mer fort bien organisé ; j'y vois à proximité une série de petits enclos ou châlets bien isolés et confortablement établis pour une famille en villégiature. Chacune de ces habitations, à l'abri du public, descend jusqu'à la mer où sont établies les baraques des bains ; d'autres châlets sont construits du côté opposé et donnent sur la forêt : quelques-uns forment quatre compartiments, quatre habitations distinctes, indépendantes, avec des petits jardins, qui me rappellent notre cité ouvrière de Mulhouse, agréables pied-à-terre pour la belle saison.

En quittant Klampenborg, nous sommes entrés dans la vaste et belle forêt du Dyrehave (bois du gibier.) Elle est coupée par un grand nombre de clairières qui servent de pâturage aux « hôtes des forêts » qui y paissent tranquillement et sans se laisser déranger par les passants. Sur l'un des points culminants de la forêt, au centre d'une vaste prairie, un château royal, dit l'ermitage, sert de rendez-vous de chasse. J'ai vu là un spectacle, peut-être unique en son genre : C'étaient des troupeaux de cerfs, de chevaux, d'élan, de vaches et de chevreuils, mais par centaines et centaines, pêle-mêle, accourus pour nous voir passer et frayant ensemble dans la meilleure harmonie. Il est à croire que les visiteurs leur jettent en passant un morceau de pain ou de sucre, — en dépit des gardes qui ne paraissent pas, d'ail-

leurs, bien nombreux, s'ils sont sévères sur la consigne. Je n'en ai pas vu un seul durant les quelques heures que nous sommes restés en ces lieux, contemplant tour à tour cette majestueuse forêt ou suivant quelques lutttes de chevaux ou de cerfs, s'ils rompaient par instants la paix générale, lutttes auxquelles les bêtes elles-mêmes paraissaient assister avec attention.

De loin en loin, nous voyons des hangars, ou, plus simplement des toits appuyés sur de hauts poteaux avec des rateliers au centre : ce sont des abris et des remises pour le mauvais temps. Une partie de la forêt, qu'on appelle la vallée aux loups (Ulvedalin) offre à l'artiste les plus belles études de hêtres ou de chênes qu'on puisse souhaiter. Notre promenade a duré près de six heures : en rentrant à Copenhague, nous sommes allés aux emplettes ; ou plutôt nous sommes allés commander des gants : sachez que Copenhague a la spécialité des beaux et bons gants, je le répète, beaux, bons et bon marché : 4 marcs, quelque chose comme 1 franc 85 c.

12 Juin.

Nous sommes partis à 8 heures du matin par le chemin de fer pour Helsingor, qui est séparé de Copenhague d'une quarantaine de kilomètres ; là, nous avons pris une voiture pour Kronburg : c'est un grand château-fort, une construction carrée avec cour intérieure, bastions et fossés au dehors. Plus d'un roi a naguère habité ces grands appartements ; un, entr'autres, qui fut jaloux, et terriblement jaloux, s'il tint, comme on le dit, sa femme sous clef pendant de longues années dans une petite chambre d'une

tour qu'on montre aux visiteurs. Partie du château est à présent caserne.

Du haut de la plate-forme (où Shakespeare a placé quelques scènes de son Hamlet) on a une vue très-étendue sur le Sund, qui y est dans sa partie la plus étroite, celle même où s'acquittait jusqu'en ces derniers temps pour tous les bâtiments le droit de passage. Pas un navire de l'Océan à la Baltique et de la Baltique à l'Océan qui ne soit forcé de prendre cette passe étroite où nous distinguons des voiles à l'infini. Quand nous avons visité Kronburg en détail, sans oublier son église et les sculptures en bois de son église, toutes dorées et peintes, nous retournons à Helsingor. Une rue longue et large, propre et mal pavée, voilà Helsingor ! Les jolies habitations n'y manquent pas cependant ; quant à l'hôtel de ville et à l'église, l'architecture en est plus curieuse que pure : et nous la regardons sans la pouvoir rapporter à tel genre plutôt qu'à tel autre : architecture bizarre et non classée. Après avoir payé à l'art ce qui lui est dû, nous songeons à régler avec la nature : c'est une façon de dire que nous commençons par bien déjeuner à l'hôtel du Nord et que nous finissons par nous aller asseoir sur le bord de la mer, à voir défiler devant nous les voiles de toute forme et de tout pays : Pouvions-nous mieux employer l'heure et demie qui nous sépareit encore du moment du départ ?

Nous partons, enfin, mais pour nous arrêter à Frédérikborg. La ville, située à 20 minutes de la station, ne se compose guère que d'une voie unique, qui va en descendant tout doucement jusqu'à un grand et profond étang au milieu duquel se dresse le beau château royal qui porte le même

nom que la ville : on y arrive par un pont de notable longueur. En 1859, un grand incendie le détruisit complètement avec tout ce qu'il renfermait, entr'autres une belle galerie de tableaux, de précieuses collections de curiosités, des papiers du plus haut intérêt, un immense et riche mobilier : rien n'a pu être sauvé ! Depuis lors, le château a été rebâti tel qu'il avait été avant l'incendie, et tout en briques : à l'intérieur, tout est encore à faire.

L'église y attendant, et qui a seule échappé au désastre, mérite de fixer l'attention. Les ornements décoratifs y sont prodigués, sculptures en pierre, sculptures en bois, comme je n'en ai jamais vues en Italie. Tous les styles s'y marient, et sans assez d'ensemble ; la dorure surabonde, et les couleurs jurent ou crient, peu importe le mot ; celles, par exemple, d'un ange couleur chair qui se détache sur l'azur du ciel, ou celles d'un arbre à feuilles vertes et jaune d'or.

La chaire, le maître-autel, et, au-dessus, une grande armoire à deux portes sont recouverts de plaques d'argent en partie dorées et représentant en repoussé des scènes bibliques. Il y a aussi quelques grands tableaux modernes, mal placés et signés de noms peu connus.

On se demande, sans trop pouvoir se répondre, pourquoi l'on a choisi cette singulière situation ; pourquoi ce château au milieu d'un étang, dans un bas-fond entouré de tous côtés de forêts, sans aucune espèce de perspective ? Et un très-grand château, lequel n'a jamais été fortifié ! . . . Laissons les gens en *us* chercher et trouver la raison, — et, nous, allons dîner ! C'est ce que nous avons fait : un bon petit repas a clos notre visite à Frédérikborg, et nous

sommes rentrés à Copenhague avec la nuit, — non, avec le soir; car il n'y a presque point de nuit ici.

13 Juin.

Ce matin, nous nous sommes embarqués sur le *Toll*, le beau et bon bateau à vapeur que nous avait recommandé M. Stibolt. Inscrits les premiers sur le registre des passagers, nous avons eu le choix de la cabine, et nous avons pris la plus centrale, comme la moins exposée aux mouvements de la mer. La traversée du Sund était splendide : il y avait tant de vaisseaux, et de toutes grandeurs, à l'horizon, que j'en ai compté à la fois jusqu'à quatre-vingt-treize. Le beau temps, par malheur, n'a pas duré. Quand nous sommes entrés dans les eaux du Cattégat, le mauvais temps est survenu, pluie et rafales. J'ai senti ma tête tourner, et suis allé m'étendre sur mon petit grabat, ayant soin de mettre la tête du côté intérieur du bâtiment, pour garder la position la plus centrale du levier. Je suis resté là dix-huit heures, me nourrissant d'un peu de chocolat avec de l'eau pour rafraîchissement.

14 Juin.

Le lendemain matin, comme nous étions un peu remis, le temps et moi, je suis monté sur le pont où j'ai appris que la nuit avait été des plus mauvaises; et que quelques employés du bord en avaient ressenti comme moi les effets. Vers les 9 heures, nous commençons à nous rapprocher des *fjords*, c'est-à-dire des côtes parsemées d'îles et de golfes de la Norvège. Prenons notre temps pour y arriver, tout comme le bateau à vapeur. C'est notre steamer, aussi bien, qui fait le service de la poste; dès son entrée dans le fjord, il a été ac-

costé, et souvent, par de petites embarcations qui apportent et prennent les dépêches; d'autres fois il fait escale aux stations importantes; si bien que cette malle-poste est un omnibus qui s'en va d'un côté à l'autre de ce golfe long et profond, au fond duquel est Christiania.

Avant d'arriver à la capitale de la Norwège, étudions un peu le golfe qui nous y conduit: un bateau à vapeur ne le parcourrait pas en moins de sept heures, de la haute mer à la ville. Sa largeur peut varier de 4 à 6 kilomètres. A droite, en montant, s'élève du bord même de l'eau, une colline presque non interrompue et d'environ 100^m de hauteur: à gauche, les criques vont se multipliant. Des montagnes s'y dressent à la hauteur de nos Vosges, et, comme les Vosges, présentent à leur partie supérieure la forme sphéroïdale. C'est la seule ressemblance; en effet, si nous regardons à la végétation, nous n'apercevons que de maigres pâturages; de pauvres forêts de pins et de bouleaux; la roche nue à la base de ces collines. Au bord de la mer, rien que de petits villages de la plus pauvre apparence; des maisons clair-semées; puis, ça et là quelques prés et quelques champs de pommes de terre: voilà, certes, un sol qui n'est guère productif.

La population mâle de ces villages dessert en grande partie la marine: on sait que la Norwège fournit de nombreux navires au commerce du monde et défraie de marins les nations qui les paient. Les hommes, qui restent à la maison, vivent de la pêche ou du commerce de la glace: cette industrie m'explique les immenses hangars en planches, hermétiquement fermés, qu'on voit sur le bord de l'eau: ce sont des magasins de glace, qu'on remplit en hiver et qui se

vident en été au profit des pays éloignés où la glace fait défaut.

Est-il besoin d'ajouter quelque chose à ce tableau? Et n'ai-je point dit assez ce que cette nature présente d'original, de nouveau, de pittoresque? Donnons donc un dernier regard à ce golfe si varié dans son parcours, à ces agglomérations de maisons blanches, badigeonnées à la chaux, qui ressortent si bien sur les noirs rochers ou les forêts de pins qui font leur arrière-plan; sur ces criques profondes, sur ces îles nombreuses dont les côtes sont parsemées. — Après un parcours d'une demi-journée, quand vous avez doublé l'angle de la dernière île du golfe, voilà un changement de décor instantané! devant vous, et comme à vos pieds, une grande et belle ville, dont les constructions importantes se détachent à merveille sur un terrain en pente. Tout à l'entour, de charmantes maisons de campagne dans leur cadre de verdure, et parmi ces riches campagnes, le château dont la ville a fait don au prince royal. Nous sommes à Christiania.

CHRISTIANIA

Christiania, — passez-moi, mes amis, ce petit cours d'érudition... à mon usage. Christiania la moderne est la capitale de la Norvège: elle fut fondée dans le 17^e siècle par le roi de Danemark et de Norvège, qui lui a donné son nom, Christian IV. Le traité de Vienne, en 1814, détacha la Norvège du Danemark, pour punir les Danois de leur attachement à la France, et la relia du même coup à la Suède. La Suède alors, c'était Bernadotte, l'ancien général et l'ancien parent de Bonaparte, dont l'influence française avait fait un

prince royal, avant que la diète de Suède et le roi Charles XIII, qui n'avait point d'héritier direct, en fissent le roi Charles XIV. On sait le reste: après les désastres de Russie, Bernadotte, alors prince royal de Suède, tourna contre sa patrie et fit cause commune avec les autres monarques du Nord: j'ai déjà dit comment il reçut le royaume de Norwège pour prix de sa trahison. A cette époque, en 1814-1815, Christiania comptait à peine vingt mille habitants; elle en a soixante mille aujourd'hui... mais j'en parle avant même d'y avoir pris terre.

C'est à 7 heures du soir, le 14 Juin que nous débarquons. Aussitôt un homme de bonne mine nous présente un billet de M. Stibolt; il n'attend pas même que nous soyons débarqués; car il a sauté à bord pour plus de diligence. C'est le courrier-interprète que notre obligéant compagnon nous envoie pour notre service particulier: nos chambres sont déjà arrêtées à l'hôtel Victoria, où notre homme nous conduit: deux belles et grandes chambres au rez-de-chaussée, à telles enseignes que j'ai la plus belle chambre de toute la maison. A peine installés, M. Stibolt est venu nous voir et nous offrir avec un empressement sans égal ses bons services.

Le souper qu'on nous sert nous prouve que si les chambres sont belles, la cuisine est bonne et le service parfait. Ma chambre fait le coin de la maison; elle a six croisées, quatre sur un côté, deux sur l'autre: véritable lanterne sans volets, que remplacent des stores intérieurs. Un rez-de-chaussée est, d'ordinaire, assez obscur: le mien est élevé, et, la nuit ici est un demi-jour qui me permet de contempler, avant de m'endormir, les peintures de mes six stores

Je m'endors tard, pour me réveiller de très-bonne heure : encore mes fenêtres !

15 Juin.

Quatre croisées, en effet, sont à l'est, si bien que le soleil donne en plein dans ma chambre dès les 3 heures du matin et qu'il m'est impossible de dormir davantage. Je n'ai jamais aimé rester au lit, une fois éveillé, quand et tant que je suis bien portant : je me suis donc levé ; et pour passer le temps, j'ai fait l'inventaire du mobilier, si complet qu'il en devient superflu, de la chambre qu'on m'a donnée.

Primo, la chambre est tapissée d'un papier velours double, rouge et or ; aux parois sont suspendues six grandes gravures encadrées, représentant le roi, la reine, et les membres de la famille royale. Secundo, un beau tapis à haute lisse couvre le plancher. Tertio... non, plus de numéros : deux beaux bois de lit en acajou, avec courte pointe et plumons en soie cramoisie s'adossent au mur ; les draps sont en belle toile, non point étriqués comme en Allemagne, mais largement taillés à la française. Le milieu de la chambre est orné d'une belle table en acajou, au-dessus de laquelle se balance un beau lustre à 18 bougies, qui sert de couronne à une corne d'abondance bleue et garnie de fleurs de couleur, — le tout en cristal. Une autre table-toilette étale coquettement sa garniture en porcelaine à fleurs dorées et en cristaux taillés. Ici un piano avec son tabouret brodé à la main : à côté, un casier rempli de musique ; là deux canapés, plus quatre fauteuils, plus huit chaises en velours rouge de la même nuance que la tapisserie ; plus une chaise brodée, . . . de quoi, enfin, asseoir toute une compagnie. Les petits rideaux des fenêtres sont en mousseline

brodée; les grands, je l'ai dit en commençant, sont remplacés par des stores. Je n'ai qu'une seule pendule pour voir l'heure et qu'une seule glace pour me voir moi-même: ce mot, seul, qui peut paraître extraordinaire, cessera bientôt de vous étonner, mes amis: mon inventaire n'est pas encore achevé.

Une petite commode en acajou et un bahut ancien se dressent dans un coin pour enfermer les effets du voyageur; trois trumeaux en bois doré, façon Louis XIV, surmontés de marbre blanc, s'adossent à autant de piliers d'entre croisées; une petite table volante, couverte d'un tapis blanc en filet, supporte une coupe de cristal bleu; sur une autre table à tapis de drap vert je trouve tout ce qu'il faut pour écrire. Je dis tout, et je le prouve: papiers de tout format, plumes, encre, grattoir, buvard, règle, crayon, pains et cire à cacheter: il n'y manque en vérité que des timbres-poste.

Autres détails, ou troisième série de meubles meubles :

Deux lampes en porcelaine peinte;

Deux chandeliers à quatre branches en argent plaqué;

Six chandeliers en cristal avec pendeloques;

Deux autres en albâtre;

Un bouquet en fleurs artificielles sous un globe en verre;

Deux groupes de figurines en biscuit;

Deux vases à fleurs, en porcelaine, façon rococo;

Deux autres grands vases en porcelaine peinte;

Deux autres petits, id.;

Trois autres, id., en marbre de diverse grandeur;

Deux autres, id., en albâtre: total, treize vases.

Plus, une corne d'abondance en cristal pour fleurs;

Plus, une grande coupe en albâtre sur colonne en bois peint;

Plus, deux autres grandes, id. ;

Plus, deux autres petites, id. ;

Plus, deux autres, id., en marbre; en tout, sept coupes.

Comprenez-vous, à présent, ô lecteurs, pourquoi je m'étonne de ne trouver qu'une glace et qu'une pendule dans une chambre à trois trumeaux, à trois panneaux, à sept coupes, à huit chandeliers et à treize vases ?

Vous comprenez de même, ô très-chers lecteurs, qu'un pareil inventaire me conduit à l'heure où d'habitude chacun se lève dans la maison : d'autant mieux qu'en notant chaque objet je lui assigne sa place déterminée et suis l'ordre rigoureux où je trouve toute chose. Et, à voir ce que je trouve, n'est-il pas vrai qu'on se croirait plutôt dans un magasin de curiosités que dans une chambre d'hôtel; en tout cas, s'il en est une pareille au monde, je suis curieux de la connaître. En me couchant la veille au soir, je devrais dire la veille au jour, j'avais remarqué vis-à-vis de l'hôtel de l'autre côté de la rue un débitant de liqueurs et un marchand de gravures et de curiosités. Derrière les vitres du premier, j'avais regardé les flacons tentateurs; à l'étalage de l'autre, j'avais considéré tous ces jolis riens, que les touristes recherchent volontiers... le lendemain matin tout était exposé comme la veille, et les volets n'avaient pas été mis : Heureux pays que celui-là ! honnête peuple, que ce peuple norvégien qui n'a rien à craindre de la nuit!

Ma première sortie fut comme de juste pour M. le consul Stibolt, qui, après nous avoir entretenus un instant dans son cabinet de travail, nous conduisit dans son apparte-

ment et nous présenta à sa femme. Il n'était que dix heures cependant; et M^{me} Stibolt pouvait nous recevoir dans une de ces simples toilettes auxquelles on reconnoît tout d'abord l'ordre et le soin : vous pouvez juger une femme à sa toilette du matin. M^{me} Stibolt parle un peu le français et cherche avec une grâce parfaite à nous faire les honneurs de son salon en nous entretenant dans notre langue.

C'est le jour aux visites. En quittant le consul général des Pays-Bas, je me suis rendu chez M. Schéel, négociant allemand, établi à Christiania, et pour lequel je suis muni d'une lettre de recommandation. M. Schéel, qui parcourt souvent la Norwège pour son commerce, nous a fourni de très-utiles renseignements avec autant d'obligeance qu'il eût fait pour de vieux amis. Après lui, c'est le tour de notre consul, M. Borghers, près de qui nous sommes introduits par M. de la Verteville : je veux dire par une lettre de M. de la Verteville. Même accueil que chez les autres : M. Borghers se met avec empressement à notre disposition.

Ces visites nous ont conduits à l'heure du dîner. Il est des plus copieux et sent son pays : la marée y domine. Rien, d'ailleurs, de bien spécial à y noter, si ce n'est un détail, une nouveauté qui a bien son mérite : peut-être ne reverrons-nous jamais pareil service, pareil raffinement... quoi donc enfin ? — Au centre et aux deux extrémités de la table, sur des plateaux carrés, à pieds et en plaqué, sont trois morceaux, trois blocs de glace de 40 centimètres de longueur sur 20 de hauteur, sans le moindre défaut, d'une blancheur merveilleuse, et transparents comme le cristal le plus pur. C'est un fort bel ornement de table, en même temps que c'est un ornement utile; car l'air de la chambre

en est agréablement rafraîchi; en deux mots l'effet est superbe. Après le dîner, M. Stibolt est venu me faire visite; M. Schéel l'a suivi de près, et nous avons passé ensemble une bonne part de la soirée

16 Juin.

J'ai vu ce matin un roué gaillard; c'est Koppel, notre guide, avec qui j'ai pris les arrangements nécessaires pour partir le lendemain. Il n'y a en Norwège ni diligences ni voiturins. La seule manière de voyager, pour l'étranger, à moins que d'aller à pied (et si l'on veut faire beaucoup de chemin, ce dernier moyen est impraticable) la seule manière de voyager, dis-je, c'est la carriole; et la carriole conduite en poste. La carriole est un véhicule à deux roues avec une place unique sur le siège. Ce véhicule se compose de deux brancards, reliés entre eux par deux traverses, la première à 1^m,50 de l'extrême avant, la seconde à 1^m,50 de la première, et formant essieu. En arrière de celle-ci, il reste environ 0,25 c. sur lesquels est clouée une planche qui sert à porter la malle du voyageur, laquelle, à son tour, sert de siège au conducteur, qui est le plus souvent un gamin, tout au plus un garçon de 15 à 18 ans. Le cheval, attelé d'une façon particulière, tire à l'extrémité des brancards. — En avant de l'essieu, une espèce de chevalet, allant d'un brancard à l'autre, soutient la caisse dans laquelle se place le voyageur.

Pour avoir une idée de la caisse, prenez votre soulier, n'y laissez que la semelle et le contrefort au-dessus du talon : placez là, à l'arrière, une planchette à 0,25 c. d'élévation pour le siège; pour les pieds, en contre-bas, comme qui dirait à la semelle, clouez une autre planchette; le tout

en bois simple, sauf le dossier qui, parfois est rembourré, voilà l'équipage! Ajoutez-y cependant un tablier de cuir qui peut vous couvrir aux trois quarts. Il ne vous reste plus qu'à y atteler un petit cheval couleur café au lait, de la plus piètre apparence. Après quoi, mettez-vous dans cette voiture où vous n'êtes ni couché ni assis; prenez les rênes, le fouet, et partez! Si vous ne voulez pas conduire vous-même, passez les guides au postillon qui est assis derrière vous, sur votre malle. Comptez seulement qu'il va vous scier les épaules et le cou avec ses guides aussi longtemps qu'il les tiendra.

Et, puisque vous voilà en route maintenant, contents ou non contents, je vais vous dire un mot de la poste. Elle a son origine dans un vieil usage des plus bizarres. Autrefois, les propriétaires de chevaux, dans certaines localités, étaient tenus, à tour de rôle, d'atteler les voitures des voyageurs et de les conduire, moyennant un paiement déterminé, au relais suivant. Ces mêmes propriétaires, aujourd'hui, se sont arrangés entre eux, et un seul est chargé pour tous de l'obligation, commune autrefois. Seulement, quand le nombre de chevaux qu'il est tenu de fournir est déjà en route, alors il envoie au pâturage, saisit le cheval à sa convenance et l'attelle, sauf à donner au propriétaire la rétribution postale. Tous les chevaux, en Norwège, sont couleur café au lait, des teintes les plus claires aux teintes les plus foncées; ils sont de petite taille plutôt que de taille moyenne, et comme ils vivent dehors pendant la plus grande partie de l'année, se nourrissant d'herbe et n'en trouvant pas toujours à leur faim, ils sont le plus souvent de bien chétive apparence: ce qui ne les empêche pas de faire très-

consciencieusement et de façon satisfaisante leur service. Un jour que je demandais à un paysan ce qu'il donnait d'avoine par jour à ses chevaux : « De l'avoine aux bêtes ! eh ! monsieur, que pensez-vous, me répondit-il : l'avoine c'est pour le pain et la soupe : et non pour les chevaux ! »

Voilà donc ce que sont les voitures, les chevaux et la poste en Norwège. Quel parti avons-nous tiré de tout cela ? C'est ce qui reste à dire.

Koppel uous a prévenus que, si nous ne voulions pas manger du pain d'avoine en route, il nous fallait emporter notre provision avec nous jusqu'à Bergen. De même, si nous tenions à ne pas nous exposer à certains jeûnes forcés, nous devions prendre avec nous de quoi manger. Nous nous sommes pourvus de pain et de vin ; de chocolat, de thé et de sucre ; grâce à M. Liebig, nous avons des boîtes de soupe et de viande ; enfin comme l'ami Koppel réussit le macaroni depuis qu'il a servi de guide à des Italiens, nous achetons du macaroni que nous saurions, au besoin, accommoder nous-mêmes. Je ne suis point allé à Naples pour n'en point rapporter le goût du macaroni et la manière de le préparer.

Nous en étions donc à réfléchir, M. Bœckel et moi, sur le choix de notre voiture, quand M. Borghers arriva. Il fut bientôt au courant de nos préoccupations ; et bien vite il nous en tira, en nous conduisant dans la cour de l'hôtel : il venait tout justement d'y remarquer notre affaire. Nous cherchions à nous édifier, à nous rassurer sur cette heureuse trouvaille, ce qui prouve que nous ne partageons pas la bonne opinion qu'en avait notre consul. Sur quoi, il nous assura que ces carrioles étaient d'un confort

et d'un luxe exceptionnels. Hélas ! mon impression personnelle était désastreuse ; et ce confort me paraissait bien problématique. L'examen n'étant pas des plus satisfaisants, M. Borghers nous conduisit chez un loueur de carrioles, et nous inspectâmes ses équipages. Affreuse perspective ! eh ! quoi, voyager là-dedans ou là-dessus, pendant des journées entières, dans un pays où le temps est d'une remarquable inconstance ! Risquer d'affronter le même jour la pluie dans les vallées, la neige sur les montagnes, le vent partout ; d'autres fois un soleil ardent ! Affronter tout cela très-assurément ; et, en échange, par manière de compensation, être sûr de manger assez mal et d'assez mal dormir ! Une nuit douteuse après une journée de fatigue !

Ce tableau d'un voyage de plaisir manquait singulièrement de charme. Un peu désenchantés, pour ne pas dire beaucoup, nous quittâmes notre homme aux carrioles pour rentrer à l'hôtel, où peu d'instants après M. Stibolt vint nous rejoindre. Nous n'eûmes rien de plus pressé que de lui conter nos appréhensions : C'est lui, on s'en souvient, qui nous avait sauvés de la faim en Danemark ; c'est lui encore qui vint à notre secours dans cette triste conjoncture. Il avait vendu peu de temps auparavant à un loueur quelconque (le nom ne fait rien à l'affaire) une petite voiture à quatre roues et à deux sièges, chaque siège comportant presque deux voyageurs. Je dis presque, attendu que les sièges étaient bien étroits ; du moins, celui du fond avait un soufflet et un tablier, le tout bien établi. M. Stibolt nous conduisit donc chez son acheteur qui nous fit une longue énumération des qualités de son équipage et de ses harnais ; car il faut avoir soin d'avoir avec soi ses harnais et de les

tenir en parfait état. Notre loueur nous fit même remarquer qu'il y avait un sabot et nous expliqua très-sérieusement que cette mécanique se mettait sous la roue de derrière pour enrayer la voiture aux descentes rapides. Il fut parfaitement étonné d'apprendre que dans les montagnes de nos pays le sabot était d'usage immémorial, et qu'aujourd'hui encore il existait sous une forme spéciale et à l'état de mécanisme perfectionné : dont nous lui donnâmes l'explication.

Voiture, soufflet, tablier ; les quatre roues ; les deux sièges ; le sabot et les harnais, tout fut loué à raison d'un species et demi, soit 8 fr. 55 c. par jour. Pour quelque chose d'aussi extraordinaire qu'une carriole à quatre roues, ce n'était pas trop cher.

Pendant ces visites, ces courses et tout ce va-et-vient préliminaire ne nous avaient pas permis de visiter la ville : nous n'en connaissions qu'une très-minime partie : Connaissons-la donc tout entière. Christiania peut se diviser en deux parties bien distinctes : l'ancienne ville, plus communément appelée Opslo, a des rues assez étroites et de fort vieilles maisons, bien qu'elles ne puissent dater de plus que de 1624, puisque cette année-là un effroyable incendie détruisit la ville presque entièrement. Opslo longe la mer et renferme tous les grands magasins, servant de dépôt aux marchandises qui arrivent et partent par les nombreux vaisseaux du port où nos yeux ne rencontrent, à notre grand chagrin, que deux bâtiments de la marine française. La nouvelle ville s'élève en amphithéâtre au-dessus de l'ancienne : rues larges et droites bordées de belles maisons : l'aspect est tout différent, on le voit. J'y remarque entr'au-

tres plusieurs églises, le théâtre, la loge maçonnique sur une belle place plantée d'arbres en manière de jardin anglais. La construction principale est le palais du roi qui n'y habite presque jamais : en son lieu et place, les députés s'y réunissent pour traiter des affaires du pays : C'est le Storting, grand et magnifique palais en pierre de taille qui orne une des extrémités de la ville et d'où part une belle promenade.

Après notre dîner, M. Borghers revint nous voir et nous remit une lettre de recommandation pour notre agent consulaire à Bergen. Après lui, nous reçûmes M. Scheel qui nous fit l'honneur de nous inviter à dîner pour le lendemain : honneur qu'il nous fallut décliner, puisque nous étions décidés et prêts à partir le lendemain matin.

17 Juin.

Nos bagages chargés sur la voiture, la fameuse voiture à quatre roues, notre courrier la fit conduire au chemin de fer : nous la suivîmes d'assez près ; et, partis à 8 heures du matin, nous arrivions trois heures après à Eidsvold. A peine a-t-on quitté Christiana que la voie ferrée s'élève assez rapidement dans une vallée très-étroite où quelques maisons de campagne avoisinent quelques cabanes de paysans : La culture n'y est point abandonnée, l'on y rencontre cependant quelques terrains en friche ; en voici un, par exemple, où se découvre un camp d'exercices, et, à considérer le nombre des tentes, il n'y a guère là plus de quatre à cinq cents hommes.

Ce ne sont encore que des préliminaires, et déjà les régions du Nord s'accroissent. Dans les forêts que le chemin

traverse incessamment, certaines essences de bois tendent à disparaître, à mesure qu'on s'élève : Le sapin lui-même se raréfie, et bientôt il ne reste plus que le pin et le bouleau, de temps en temps un maîngre sorbier. On sent que l'homme est absent de ces contrées plus sauvages ; quelques maisons isolées se montrent de loin en loin, deux ou trois scieries jusqu'à ce qu'on arrive à la gare d'Eidsvold.

Elle est éloignée d'un petit groupe de maisons dont elle prend le nom, et située à l'extrémité inférieure du lac de Mjose : ce lac est un long boyau, ayant près d'un degré de longueur. Nous y avons pris presque aussitôt le bateau à vapeur qui nous a débarqués 5 heures après sur une jetée à une courte distance de Gjovick. C'est un simple bourg où notre courrier va nous commander deux chevaux. Nous en avons deux, en effet, mais à la condition d'en payer trois, attendu que nous sommes trois voyageurs. C'est heureux qu'on n'en paye pas quatre, le quatrième en raison du conducteur, un gamin de quinze ans, qui doit ramener les chevaux, leur course fournie. Conducteur et chevaux arrivent sans trop tarder, et nous nous installons du mieux que nous pouvons, et véritablement, d'une manière satisfaisante, dans notre voiture à quatre roues. Si j'insiste sur ce détail, c'est que cette voiture est une rareté, et que notre voyage fait époque : les gens du pays se mettent aux portes et aux fenêtres pour nous regarder passer. Je ne dis rien des rives du lac : elles nous sont cachées par un brouillard intense. Quant à Gjovick, c'est une rangée de maisons le long du quai, plus une large rue qui va montant le long de la grande route. Les maisons n'y sont pas de vilaine apparence et quelques-unes à deux étages.

Une belle route neuve, parfaitement entretenue, et qui s'élève pour ainsi dire sans interruption, mais dans les conditions de pente admises, nous conduit par des forêts presque non interrompues au relais de Mustad. C'est une grande ferme, avec maison d'habitation à un étage, entourée de divers bâtiments d'exploitation : le propriétaire est maître de poste et aubergiste ; on nous sert pour notre souper du brochet, des omelettes et certain vin rouge passable, qu'on baptise du nom pompeux de Bordeaux Saint-Jullien. Dans un petit jardin, au midi, nous avons remarqué un arbre dont le feuillage commence à s'épanouir, un cerisier, pensons-nous ? Informations prises, c'était bien un cerisier... mais nous apprenons du même coup que la fleur forme bien rarement du fruit qui, plus rarement encore, arrive à maturité.

18 Juin.

Je me suis levé d'assez bonne heure et suis entré à la cuisine par hasard, non par besoin ; voici lâtre et la crémaillère, comme on en voit encore dans quelques campagnes de la France ; à côté du feu, dans un petit chaudron, fume une épaisse bouillie de farine d'avoine et d'orge, avec du sel pour assaisonnement : quelques domestiques, assis autour d'une table, y viennent puiser à discrétion. Je n'ai point vu de pain ; et, pour tout rafraîchissement, de l'eau dans une cruche de grès.

A 6 heures, nous sommes montés en voiture : nous avons huit milles à faire, 60 kil. environ. Koppel dit qu'il fait frais, je trouve qu'il fait froid ; et mon épaisse couverture de laine, le foin dont mes jambes sont enveloppées, ne sont

point de luxe, bien que le soleil, depuis deux heures et plus, brille de tout son éclat.

Notre voiture à quatre roues et à quatre places, cette voiture exceptionnelle, qui étonne la Norwège, pourrait mieux nous défendre peut-être avec son soufflet qui s'abaisse et se relève à volonté. Cette faculté pour nous est illusoire, et la raison en est simple : comme nous avons fort peu de place sous nos jambes, nous avons profité du soufflet pour y placer nos petits bagages, quitte à nous arranger différemment dans un cas d'absolue nécessité. Nous nous bornons pour ce matin à bien nous envelopper dans nos couvertures.

En quittant l'auberge, après avoir traversé un ravin profond, nous rejoignons la grande route. Avant de nous engager plus avant sur cette soi-disant grande route, essayons de nous faire de celle-ci et des autres l'idée la plus juste que nous pourrons : Les routes se peuvent partager en routes anciennes et nouvelles. Les anciennes n'ont guère plus de 4 mètres de largeur, et passent bravement par dessus des obstacles qu'en France on éviterait à tout prix, comme des rampes de 10° et plus : je crois rester dans la vérité, en disant de 12 et quelquefois de 15° sur cent mètres. Plus d'une fois, nonobstant le sabot dont la voiture est pourvue, nous n'avons pas osé y rester : tant la descente est rapide, à part les précipices effrayants qui sont à côté.

En retour, j'ai bien souvent admiré la force de ces petits chevaux à retenir l'attelage sans jamais faire un faux pas. Montent-ils ? Leur pas est vigoureux et ferme ; ils s'arrêtent d'eux-mêmes s'ils ont besoin de reprendre haleine, et d'eux-mêmes se remettent en route. S'ils descendent, l'alture n'est pas moins assurée.

Les routes nouvelles ont au moins six mètres de largeur, et les rampes n'ont pour la plupart que 3 à 5°. Anciennes ou nouvelles, toutes ces routes sont aussi bien entretenues que celles d'un parc réservé : Si le passage est dangereux, et il l'est souvent, des blocs de rochers très-rapprochés, des balustrades en bois, ou si la place manque pour y fixer du bois, des barres ou poteaux en fer, scellés dans les rochers, mettent en garde le voyageur. . . Il est d'ailleurs aisé d'entretenir une route où jamais ne passe voiture tant soit peu lourde et qui fasse ornière; il est bon qu'il en soit ainsi, car cette route est très-fréquemment bien dangereuse, incomparablement plus que la Via mala en Suisse, ou que certains passages de la Corniche entre Nice et Gênes. C'est à prendre le vertige rien que d'y penser! Je n'ai qu'à me souvenir pour entendre encore aujourd'hui le torrent se précipiter de rocher en rocher au fond des abîmes, tandis que la poussière de l'eau vient s'abattre sur le passant. Spectacle grandiose! qui ne l'a point vu ne peut pas se l'imaginer.

Telles sont les routes faites pour la carriole norvégienne : telle est la carriole si bien appropriée à ces routes. Un dernier mot sur la voiture : L'écartement des roues est ici de 0,20 c. de moins qu'en France. Une calèche, je dis calèche à quatre roues, attelée d'un cheval, comme celles qui roulent sur le pavé de Paris, rencontrerait en Norvège des obstacles sans nombre et présenterait de nombreux inconvénients tant à cause de sa largeur que de son poids; et deux chevaux norvégiens, de ceux que la poste nous fournit habituellement, n'en auraient pas facilement raison. Quand on attelle ces pauvres chevaux, on se dit qu'ils ne fourniraient

pas le relais, même à vide ; une fois attelés, ces criquets, qui valent dans le pays de 60 à 150 francs, prennent et conservent le trot, sauf aux montées ou aux descentes trop rapides. Il est étonnant, en vérité, que dans un pays de montagnes, avec des routes en pente comme on n'en trouve ni dans les Alpes ni dans les Pyrénées, ni dans les Apennins, le sabot soit à peu près inconnu, inusité. Que de fois notre courrier n'en a-t-il pas expliqué l'usage ? Le postillon ouvrait de grands yeux, quand Koppel enrayait ; et à la descente suivante, lui-même demandait qu'on mit le sabot : Ce qu'il faisait par curiosité, j'en répons, plus que par défiance de ses trotteurs. Singulière allure que celle de ces petits chevaux : je ne puis mieux les comparer qu'à des chiens pour la marche, et comme les chiens encore, ils obéissent pour ainsi dire à la voix : Il est bien rare qu'on fasse usage du fouet, même un peu : ils prennent aisément leur allure, et, l'ayant prise, ne la quittent plus, ou bien difficilement.

La route que nous suivons est toujours étroite ; elle monte et descend incessamment : toutefois elle monte plus qu'elle ne descend, et nous atteignons insensiblement des altitudes considérables. Souvent elle est taillée dans le roc, sur le flanc de précipices au fond desquels on entend le bruit d'invisibles torrents ; d'autres fois elle traverse des forêts coupées de clairières, dans lesquelles apparaissent deux ou trois pauvres habitations de la plus misérable apparence. C'est d'ordinaire un rez-de-chaussée de vingt ou vingt-cinq mètres carrés : les quatre parois sont revêtues de rondins de sapin mis en travers, empilés et serrés les uns contre les autres : les interstices sont calfeutrés avec

de la mousse ; les toits en planches, recouverts d'écorces de bouleau, sur lesquelles on a étendu une couche de mottes de terre gazonnées. Cette espèce de caisse est percée d'une porte, et d'une ou de deux fenêtres assez étroites. Des perches, appuyées à la maison, et recouvertes de branchages et de terre, servent l'hiver d'abri à la vache, au cheval, au mouton, qui demeurent au pâturage, tant que le sol n'est pas caché sous la neige. Autour de ces habitations, quelques champs de pommes de terre se laissent voir : on est précisément en train de les planter quand nous passons : Le seigle et l'avoine, que nous remarquons, n'atteignent encore que cinq à dix centimètres de hauteur et ne se récolteront qu'en Août. Les prés commencent à verdier aussi, leur produit, comme les céréales, séchera tout à l'heure, suspendu à des perches.

Le sorbier a disparu, le sapin et le tremble deviennent rares : seuls, les bouleaux et les pins qui sont de petites tailles résistent. De Christiania à Eidswold, on ne rencontre guère de sapins qui arrivent à 40 c. de diamètre ; ils sont proportionnellement plus élancés que gros. Autre remarque : J'avais cru observer de tout temps que les sapins, qui croissent isolément dans les hautes montagnes, surtout exposés aux vents, que ces sujets, dis-je, étaient plus forts et plus ramassés, moins élancés qu'en forêt : de là ce nom de carottes que leur infligent nos bûcherons. Ici les pins, les sapins, isolés ou non, même sur un terrain mauvais, exposés à tous les vents, ont presque la même épaisseur de leur base à leur cîme : jeunes ou vieux, déjà couverts de mousse, tous ont la tige élancée.

Après trois heures de course, nous sommes arrivés dans

une vallée assez découverte, et nous avons vu, à peu de distance, sur les bords d'un lac, quelques maisons, dont une de fort bonne et belle apparence : nous nous y sommes arrêtés, c'est le relais de Rödno. Le propriétaire, — et ce n'est point un fait isolé, tant s'en faut comme nous le verrons dans la suite, — cumule plusieurs industries : il est maître de poste, puis aubergiste, puis marchand de tous les objets de première nécessité, comme il faut en pouvoir trouver dans ces pays pauvres et isolés.

Notre courrier, tout en étant fort attentif à ce dont nous pouvions avoir besoin pour nous-mêmes, n'était pas moins soigneux de sa personne : ce dont nous jugeons à l'intérêt qu'il prend à nous voir déjeuner pour la seconde fois dès 9 h. 1/2, tandis qu'on change de chevaux. Nous ne trouverons plus rien, dit-il, d'ici au relais du coucher. Nous avons docilement suivi ses ordres ; et notre menu s'est composé d'une truite, d'un reste de lièvre froid, de notre pain et de ce fameux Saint-Jullien dont l'aubergiste nous vante la qualité supérieure. Au prix, on n'en douterait pas ; car notre homme nous le fait payer 4 species, soit 6 francs ; et le reste à l'avenant. Ou je me trompe, ou ce Saint-Jullien est un petit vin blanc mêlé à du gros vin rouge du Gard ou de l'Hérault : en tout cas, il en a le goût ; et parce qu'il a passé par Hambourg, la raison ne me paraît point suffisante pour qu'il arrive en droite ligne de la Gironde. Il faut dire que tous les vins rouges de qualité moyenne, qui passent par Hambourg, deviennent du Saint-Jullien, à quelque cru qu'ils appartiennent. Tout dans la maison annonce une grande propreté et de l'aisance.

La journée est fort belle, et l'air tempéré d'une agréable

chaleur, sauf à certains passages où le froid nous saisit tout à coup. Le chemin longe presque sans discontinuer un torrent qui, en s'élargissant, prend des formes de lac, puis s'engouffre peu après entre les rochers et se précipite en cascades au fond de gouffres nouveaux. Sur tout le parcours, nous ne voyons que des maisons isolées, construites là où le rocher et la forêt laissent un peu de terre libre où poussera l'herbe dont la vache se nourrira l'hiver, l'orge et l'avoine dont l'homme fera son pain : heureux s'il trouve à cultiver un petit champ de pommes de terre ! Sur les bords de la rivière, les scieries sont nombreuses et se suivent d'assez près, mais à l'état primitif. Sur des milliers de blocs à scier, pas un seul n'arrive à un diamètre de 0^m,35 c. ; et Dieu sait ce que nous avons rencontré de scieries sur les torrents et les rivières depuis Christiania !

Comme il avait été prévu, nous arrivons vers les cinq heures du soir à Faverness, où nous coucherons. C'est un petit village dont quelques maisons se présentent assez bien ; l'auberge où nous descendons, à en juger par le dehors, promet moins que celle où nous avons déjeuné le matin ; et notre opinion, nos craintes se renforcent à la vue du maître de la maison dont la mine bien refrognée indique un homme qui a bu, et n'a pas bu que de l'eau pure. La ménagère, qui survient, cherche à dissiper cette fâcheuse impression en nous faisant pénétrer dans deux grandes chambres d'une propreté satisfaisante. Le soleil est dans tout son éclat, et cinq heures du soir sonnent seulement ; néanmoins le froid est assez sensible.

Un petit jardinet à l'abri du vent, derrière la maison, reçoit en plein le soleil ; j'y vais chercher un peu de repos

et surtout de chaleur, tandis que mon compagnon se réchauffe à ramer durant une demi-heure sur le petit lac, qui étend devant moi ses eaux tranquilles. Je ne suis pas plus tôt assis que mon attention est agréablement attirée par le gazouillement de quelques hirondelles qui vont et viennent avec leur rapidité coutumière : deux nids sont suspendus au-dessus de ma tête. J'ai plaisir à regarder ces gentils oiseaux, les premiers que j'aie vus depuis Christiania ; car les moineaux mêmes m'ont manqué.

Il n'y a pas grand chose de planté dans le jardin ; cependant les petits pois commencent à sortir de terre ; j'aperçois des choux et quelques salades replans semés probablement sous verre : en tout cas, à côté de chaque plant, est une espèce de cloche en osier, dont on le recouvre durant la nuit. Si arriérée que soit cette culture, j'y trouve du plaisir ; ces hirondelles égayent et charment mon passage ; et je me prends à rêver à la France, à Mulhouse, à ma demeure si fleurie, où tant d'oiseaux nichent dans les bosquets et chantent à mes fenêtres ! Mon jardin est un sûr asile où la nourriture leur est assurée, même en hiver, s'ils n'émigrent pas ! Voilà bien aussi quelques fleurs à Faverness ; dans ce pot, un œillet ; dans cet autre, un fuchsia qu'on a enlevé de derrière la fenêtre pour lui faire respirer l'air libre du dehors. Le docteur débarque, et le dîner est servi.

Oui, le dîner ! ce qui vaut à notre guide cette interpellation : « or çà, Koppel, d'où vient qu'hier matin, en nous emballant nos vivres, vous nous disiez qu'en Norwège on ne trouvait rien et qu'il fallait tout prendre avec soi ? — Ce matin, nous avons eu une excellente soupe au lait ; à 10 heures, une truite, du lièvre, et presque du Saint-Jul-

lien ; voici qu'on nous sert à Faverness des truites, une gelinotte, et du même Saint-Jullien!... Koppel, Koppel!!! » — Koppel n'avait raison que sur un point : nous sommes fort heureux d'avoir emporté du pain ; on n'en trouve pas ici de passable.

Une grande chambre à coucher a son mérite ; mais pas toujours ni dans toutes les conditions, ici par exemple. Nos chambres, qui forment encoignure, ont tant et tant de vitres sur leurs deux côtés que nous habitons une lanterne : or une lanterne manque absolument de charme dans un pays où le soleil disparaît à peine, où le jour est de 24 heures ! — Les lits, à première vue, laissent aussi à désirer : Aussi, et pour la première fois, je fais usage de mon sac que j'étends sur ma couche ; bien enveloppé, j'y dors à souhait. Je trouverai sur ma table, au réveil, avec l'eau et les serviettes d'usage, du savon et un peigne. Et, partout, dans les auberges de la Norwège, ce même meuble figurera sur la table de toilette.

19 Juin.

J'ai prévenu Koppel qu'on prendrait le chocolat de grand matin et qu'on partirait à 6 h. 1/2 : ainsi dit, ainsi fait. Tandis qu'on attelle, le docteur et moi, nous avons pris les devants. Ici se place un petit incident, qui eût pu être un accident : sans avoir senti la moindre piqûre, ma lèvre s'enfle tout à coup, et avec elle tout le côté gauche de la figure. Je frotte immédiatement la partie atteinte, ou du moins la plus sensible, avec de l'alcali volatil, mais sans succès apparent. Le docteur a beau examiner ; il ne voit point trace de piqûre ; Koppel, lui, prétend que c'est un

coup de soleil, et rien de plus. Je le voudrais, mais je n'y crois guère, et j'ai quelque lieu de m'inquiéter. En somme, l'enflure persiste toute la journée, et ne disparaît absolument qu'au bout de dix jours, non sans me laisser encore quelque temps un petit bouton, qui n'est d'ailleurs sensible qu'au toucher : J'ai toujours cru, et crois encore que le principe du mal est une piqûre.

A peine en route pendant une courte demi-heure, la vallée s'est rétrécie et cesse d'être agréable; nous nous sommes arrêtés vers les midi dans une ferme, plus grande qu'elle ne paraît aisée. Là, Koppel a déballé nos provisions, et nous a fait un dîner très-supportable : On peut toujours bien dîner avec des œufs et du lait, quand l'appétit est là. — Ce petit repas nous console du reste : rien de primitif comme le service de la maison : la chambre est une mansarde où l'on arrive par un escalier de poule; outre une table et deux bancs, elle renferme deux lits impossibles où le voyageur le plus fatigué ne réussira point à reposer. Sur les planches rabotées de l'une des parois, deux jolis paysages à l'huile : c'est l'œuvre d'un artiste que le mauvais temps a contraint de séjourner plusieurs jours dans ce taudis.

Notre hôtesse, jeune et belle femme, vient étaler sur notre table plusieurs vieilles ceintures en cuir, garnies de plaques d'argent, quelques-unes d'argent doré; des broches du même genre, une espèce de diadème qu'on porte au pays. Elle-même s'attife de ces ornements pour nous en montrer l'effet, peut-être par vanité de femme belle ou de femme riche. Comme nous ne comprenons pas un traître mot de tout ce qu'elle débite, elle va chercher Koppel qui nous traduit

son langage et sa pantomime : en définitive, elle veut nous vendre quelques-uns de ces objets que les touristes achètent volontiers pour les emporter comme souvenirs de voyage et à titre de curiosités. . . nous n'avons que faire de ces brimborions, et je pars.

Le soleil était superbe : pas le moindre nuage au ciel ; par malheur, le fond de l'air est froid. Quant à la route, ce n'est que montée et descente du matin jusqu'au soir, et le soir surtout : C'est un véritable feston en relief, et Dieu sait quel relief ! Nous avons eu des pentes de 25 % : ce dont nous nous étonnons et nous effrayons plus que nos petits chevaux qui passent par dessus tous les obstacles sans trembler ni buter.

Cette route, taillée dans les rochers, bien étroite toujours, souvent trop étroite, mais toujours remarquablement entretenue, nous tenait suspendus au-dessus d'affreux précipices. Puis, avec le soir, le vent devient glacial ; il souffle avec violence, et ce n'est point sa faute, si notre véhicule tient bon. Nous arrivons enfin à l'avant-dernier relais de la journée. . . Ce serait le dernier, si nous en croyions le maître de poste qui nous engage à passer la nuit dans sa maison. Koppel résiste ; lui insiste ; et comme en fin de compte nous donnons raison à notre courrier, l'homme nous expédie de la plus mauvaise grâce du monde, et nous donne deux chevaux de la plus fâcheuse apparence.

La route monte, monte, monte. . . nous ne rencontrons plus d'habitations : le froid augmente ; à peine si la végétation se réveille de son linceul d'hiver, — et voici que l'hiver se montre à nous avec son blanc tapis de neige dans lequel enfoncent nos chevaux et nos roues. De là, un grave incon-

vénient que nous n'avions pas prévu : J'ai dit plus haut comment tous les attelages du pays ne sont que d'un cheval : avant que les neiges ne soient bien prises, les roues de ces légères voitures tracent d'assez profondes ornières qui, en se durcissant, restent fixes jusqu'au dégel, ou du moins jusqu'à ce qu'elles soient comblées par une nouvelle neige. Le cheval s'engage entre les deux ornières et suit la route que son devancier a tracée. Qu'allions-nous devenir avec notre double attelage ? Nos pauvres bêtes allaient-elles marcher où les roues des autres avaient passé ? devaient-elles, pourraient-elles s'avancer dans ces ornières profondes et durcies par le froid ? La difficulté était grande, sinon insurmontable, et surtout dans les montées rapides. Parfois la place était justement, trop justement mesurée pour le passage d'une petite voiture entre des talus de neige, qui nous dépassaient de deux mètres, nous avons mis pied à terre pour franchir en glissant ces pas difficiles, ou nous enfoncer parfois jusqu'aux genoux dans la neige détrempée. J'ai souvenir entr'autres d'un certain passage de cent mètres que nous avons mis plus d'une grande demi-heure à franchir. Nous avons attaché un des chevaux à l'avant du timon ; puis nous avons poussé, soulevé, porté la voiture à nous quatre, voyageurs, conducteur et guide — tant et si bien que nous sommes arrivés enfin à un chemin plus praticable pour la voiture.

Il y avait alors plus de deux heures que nous n'avions entrevu d'arbres autres que des bouleaux rabougris ou de chétifs arbrisseaux : à notre très-grande satisfaction, après avoir roulé dans la neige et la glace, nous sommes arrivés à Nystuen : c'est une assez grande maison avec dépendan-

ces, à proximité d'un petit lac qui est encore gelé en partie. On ne voit point de neige aux alentours de la maison ; et l'on y pressent un peu de gazon ; je dis pressentir ; car l'herbe ne commencera à verdier qu'à la mi-Juillet. La maison, qui est à 1,200^m au-dessus du niveau de la mer a été bâtie, il y a peu d'années, par le gouvernement, comme un refuge pour les voyageurs. Plus d'une fois le froid et les neiges ont retenu le voyageur à Nystuen pendant bien des jours. Et, cependant, lorsque l'hiver interrompt la navigation entre Christiania et Bergen, la seule voie de communication entre les deux grandes villes de la Norvège, c'est Nystuen, ce même Nystuen impraticable des semaines durant. Un fil électrique remédie aujourd'hui à la difficulté : on ne s'engage sur la route qu'à bon escient ; les poteaux, qui soutiennent le fil, bien qu'ils aient en moyenne 6^m de hauteur, sont de temps à autre enterrés par la neige.

Après avoir affronté et surmonté les obstacles, nous passons la nuit dans ce lieu de prévoyance où les chambres sont très-passables. étant d'abord bien chauffées ; grâce à mon sac de nuit et à ma couverture, j'ai passé une assez bonne nuit sur un lit d'ailleurs incomplet : le docteur, plus aisément satisfait, a bien dormi sur la couchette que lui ménageait la fortune. En voyant Koppel recourir à nos provisions, nous étions autorisés à croire que le garde-manger de la maison était à sec : ce qui rendait la chose plus vraisemblable encore, c'est qu'en arrivant, nous avons vu quelques jeunes touristes attablés. Le fait est qu'il n'y avait plus autre chose à notre service qu'un morceau de renne sauvage, — c'est le gibier de ces hauteurs. Nous l'acceptâmes avec plaisir ; l'appétit excitant notre curiosité, et

l'attrait de la nouveauté excitant notre appétit : il faut dire que Koppel n'est pas un cuisinier maladroit ; il pourrait au besoin contenter de plus difficiles et moins affamés que nous : il nous a fait un petit souper passable ; cependant je dois avouer que la renne à part le goût de gibier, ressemble beaucoup à la vache, quand la vache est vieille et maigre. Le repas serait excellent avec un peu de poisson : d'où vient qu'il manque ? nous avons longé je ne sais combien de lacs et admiré je ne sais combien de chutes, une entre autres qui ferait honte aux fameux rapides de Schaffouse... Voici le hic : on n'aura de poisson que vers le 15 Juillet : tant que l'eau est à la glace, le poisson se tient dans les anfractuosités de rochers, et même au plus profond de sa retraite.

20 Juin.

Le matin, un peu avant le départ, le maître de poste nous offrit des peaux et des cornes de renne, nous assurant que les voyageurs anglais étaient pour lui d'excellents clients : sans doute, ajoutait-il avec assez de finesse, qu'ils rapportent tout cela comme des produits de leurs chasses. A en juger par sa peau, le renne sauvage doit être de la taille d'un grand âne ; il en a le pelage grisâtre ; la tête, proportionnée au corps, doit être plus grande. Quant aux habitudes, ce sont celles du chamois des Alpes ou de l'isard des Pyrénées : comme eux, ils se tiennent en troupes sur les parties les plus élevées des hautes montagnes, une sentinelle au guet s'ils bivouaquent ; s'ils sont en marche, un corps d'avant-garde les précède : la chasse du renne n'est pas moins pénible que celle du chamois. Voilà plusieurs années déjà que des anglais viennent passer une partie de

l'été à Nystuen pour y chasser le renne ; c'est le fils de notre aubergiste, chasseur intrépide, qui les accompagne avec un de ses domestiques. Comme les montagnes de la Norvège diffèrent essentiellement des Alpes et des Pyrénées ; qu'elles forment ballon comme les Vosges et le Puy-de-Dôme, les chasseurs ont souvent à traverser de grands espaces de neige. A cet effet, et pour ne point enfoncer, ils s'attachent aux pieds, au moyen de courroies, des semelles de bois d'environ 1^m,20 c. de longueur sur 10 c. de large, pointues à l'avant et à l'arrière, et la pointe relevée comme est une gondole de Venise : c'est un appareil léger, qu'au besoin l'on porte en sautoir.

Nous avons quitté Nystuen à 8 heures. A peine avons-nous fait quelques pas que la neige couvre le pays tout autour de nous : rien que de la neige sur toute la chaîne de montagnes qui forme horizon. A peine si l'on aperçoit de ci, de là, le bout de quelques branches de bouleaux : pauvre et maigre buisson, seule et unique végétation de ces lieux ! Je dis buisson, et maintiens le mot : car il ne saurait être question d'un semblant d'arbre. Au bout de deux heures pendant lesquelles nous n'avons fait que descendre par des chemins moins mauvais, ainsi du moins nous en semble, que ceux qu'il a fallu gravir la veille, nous sommes enfin sortis des neiges et entrés dans des régions moins froides. Mon thermomètre est remonté de — 4 degrés centigrades à + 6.

Le temps était calme : quelques bourgeons se laissaient entrevoir aux bouleaux de la route, et de loin en loin quelques places gazonnées avaient l'air de vouloir verdier. Au fur et à mesure que nous descendions, nous sentions comme

un réveil de plus en plus accentué de la végétation ; puis c'étaient quelques misérables habitations, mais des habitations enfin, qui réapparaissaient. Près d'un lac à demi-gelé, nous avons vu des canards sauvages, qui ne sont pas très-sauvages ; car ils ne se sont pas dérangés, ou fort peu, à notre approche. S'il en faut croire notre postillon, ils nichent en grand nombre dans une petite île, éloignée d'environ un kilomètre de la rive où nous les voyons s'ébattre. Dans cette île, et sur la route, voici reparaitre quelques arbres : bientôt ils formeront forêt, et le pin s'y montrera à côté du bouleau.

Vers les midi, nous nous sommes arrêtés au petit village de Heeg, à la poste qui a bonne apparence : on nous a donné des escabeaux. et nous avons pris place devant la maison, au soleil, en attendant que Koppel nous fasse dîner aux dépens de nos provisions. Puisque nous n'avons rien de mieux à faire, regardons les maisons du village ; nous y découvrirons peut-être du nouveau. Justement : les toits étaient faits jusqu'ici de planches et d'écorces de bouleaux avec une épaisse couche de terre gazonnée par dessus : telle est la description que j'en ai déjà donnée. A Heeg, pour la première fois, nous remarquons des maisons où l'écorce de bouleau avec son enduit de gazon est remplacée par d'épaisses ardoises de 60 à 80 c. carrés. Ce n'est pas au moins que l'autre système de toiture n'ait son mérite : par exemple, la maison qui nous fait face nous montre sur toute la surface de son toit de petites pensées de montagne d'un charmant effet. Non loin de là, un autre toit portait des ciboules et autres menues plantes potagères : une bonne grosse échelle conduisait à ce jardin de la Sémiramis norwé-

gienne. Un peu plus loin encore deux petites chèvres brou-taient un autre toit; et nous aurions été bien embarrassés de dire comment elles y étaient montées. Pendant que Koppel fait la cuisine, nous sommes entrés dans la maison; et sur le feu, dans l'âtre, nous avons vu un chaudron où bout je ne sais quelle matière épaisse et de couleur grise: à première vue, je jurerais que c'est un cataplasme, monstre par exemple. Et justement, la quantité de la matière me démontre mon erreur. Qu'est-ce donc? — « Mais c'est le dîner de la maison, répond Koppel.... » J'en douterais encore si, quelques instants après, je n'avais vu, de mes yeux vu les gens à table. Oui, vraiment, ils étaient là, autour de la table, une dizaine environ, père, mère, enfants, et domestiques, puisant à discrétion dans cette grosse pâte grise, farine d'orge et d'avoine assaisonnée d'un peu de sel! Et c'était là tout leur repas, avec de l'eau de source pour boisson. Koppel avait dit vrai, et nous étions convaincus.

Dans la même chambre un certain nombre de couchettes, si le terme n'est pas trop ambitieux pour les quatre planches de sapin, sur lesquelles étaient jetées des herbes sèches de marais, à peine cachées par des peaux de rennes et de moutons: une seule de ces couchettes laissait voir les lambeaux d'une vieille couverture de laine. Dans un coin, un grossier métier à tisser: une étoffe y était commencée, chaîne fil de chanvre et trame-laine que travaillaient tour à tour la maîtresse de la maison et les servantes pour se reposer du reste de la besogne. C'étaient elles-mêmes qui avaient filé la laine de leurs moutons et le chanvre acheté; elles encore, qui avaient teint la laine de cette belle couleur jaune et brune.

Disons bien vite que la chambre où nous dînâmes était

beaucoup mieux que celle où se tenait, où mangeait et couchait la famille. Outre les bancs qui s'alignaient près de la table, il y avait quelques escabeaux, et dans deux petits réduits deux façons de lits d'un luxe relatif. Outre l'herbe des marais, il y avait dans la caisse, que j'ai qualifiée de lit, deux grandes housses remplies de plume, en toile à carreaux, blanc et bleu foncé, qui paraissaient dater de loin et attendre encore le premier blanchissage : entre les deux housses, un seul drap de lit assez propre.

Cette maison, que je vais quitter tout à l'heure est un véritable palais, comparée à celles qui l'entourent et à celles que j'ai vues dans la matinée sur la route. Quelle misère par-tout ! Et dire que ces gens-là n'émigrent pas, et que l'amour du sol natal les retient au pays, dans ce froid climat, parmi ces neiges désolées !

Désolées, oui, vraiment ! C'a été pour nous un événement que de rencontrer sur notre route une deuxième petite calèche à quatre roues, avec deux dames, dont l'une conduit. Qui donc avons-nous vu, sauf ces deux hardies voyageuses ? A quelque distance du village, trotinant le long du chemin, nous avons vu encore une pauvre femme déguenillée : elle n'a pas tendu la main. Néanmoins je lui ai fait donner par Koppel un demi-marc, soit 55 c. ; je ne sais pas si elle est revenue de sa surprise à l'heure qu'il est ; elle s'est élancée après la voiture, elle a crié pour qu'on arrête ; puis elle m'a donné la main ; et, pour être vrai, une main propre en dépit de la misère. Koppel me dit que très-vraisemblablement la moitié de son argent s'en ira en café, l'autre en tabac à fumer ; car en Norvège la femme du peuple âgée fume volontiers la pipe.

Le chemin nous a conduits aujourd'hui encore par des gorges profondes; par des rochers à pic suspendus à plus de cent mètres au-dessus d'affreux précipices qui feraient pâlir les plus intrépides, — sans parler de ces grandes masses d'eau qui vont se précipitant de hauteurs énormes et dont les bruits sinistres ajoutent à l'horreur du lieu. Bizarreries charmantes du voyage : quelquefois, au détour du chemin, quand j'y pensais le moins, je me trouvais en face d'une cascade, comme on n'en voit ni dans les Alpes ni dans les Pyrénées. Félicitons le gouvernement qui, en entretenant si bien ses routes, préserve le voyageur des accidents funestes, et n'oublions pas les chevaux qui marchent si bien et d'un pas si assuré qu'on finit par oublier tous les dangers... Malheureux ! j'allais oublier dans mes actions de grâce notre précieux sabot !

Si la route a ses périls, elle a ses plaisirs ou ses curiosités : c'est ainsi qu'en maint endroit, près des torrents, j'ai remarqué, assises sur des rochers, de petites baraques avec des roues d'eau, le tout grossièrement construit; ce sont des moulins à farine, qui appartiennent à un ou à plusieurs propriétaires qui se réunissent pour moudre selon leurs besoins. Ces pauvres usines sont parfois distantes de toute habitation; j'en ai bien compté dix sur un assez petit parcours. J'ai fait arrêter la voiture cet après-midi pour voir l'église de Burgund, qui peut être à cent pas de la route. Elle est en bois, comme toutes les autres églises du pays, mais elle passe pour fort ancienne. Au haut du toit, on voit découpé le chiffre de 1138. La date est rude à admettre pour une construction en bois, et cependant nous avons bien regardé. Bien que la singularité de cette

construction, unique assurément dans son genre, annonce une époque très-reculée, l'attribuer au 12^{me} siècle me semble bien hardi. Peu importe, d'ailleurs, cette date merveilleuse : l'édifice est des plus curieux, je pourrais dire unique dans son genre, et vaut comme intérêt, au point de vue de la construction en bois, le saint Basile de Moscou, qui est en pierre. On est bientôt persuadé que ni l'un ni l'autre édifice n'ont été bâtis d'après un plan d'ensemble étudié et arrêté.

Cette halte a bien coupé notre journée : bientôt après, nous sommes arrivés dans des vallées basses où la végétation était plus avancée que tout ce que nous avons vu depuis notre arrivée en Norwège. La vallée s'élargit; les prés verdissent; les orges et les avoines sont plus hautes; j'ai même vu un champ de seigle et des pommes de terre qui levaient; j'ai vu, enfin, quelques saules, un peu chétifs sans doute, qui penchaient sur un ruisseau leurs branches mélancoliques verdissantes. Seulement, avant de revoir cette vie nouvelle d'une culture plus favorisée, quels passages nous a-t-il fallu franchir? que de rochers et de torrents, les torrents longeant la route, et de loin en loin formant de superbes cascades! Plus d'une fois l'on a mis pied à terre, et c'est bien naturel, ou plutôt c'est bien forcé : si les torrents forment cascade le long de la route, c'est que la route elle-même est une cascade perpétuelle dont nos chevaux s'arrangent mieux que nous : le fait est que j'ai néanmoins meilleure confiance dans mes jambes que dans celles de mes bêtes.

Nous sommes arrivés à Lärdals-ören : c'est un grand village, presque une ville pour le pays. A côté de petites

maisons, il y en a qui ont un assez grand air; notre hôtel, par exemple, se présente fort bien. Malheureusement, le dedans ne répond pas au dehors, et les chambres qu'on nous assigne sont dépourvues de meubles, ou à peu près : s'il y en a, ils sont complètement détériorés. Je me plains à Koppel; il me répond que c'est encore le meilleur endroit : que, l'aubergiste ayant fait faillite l'autre année, les créanciers ont pris tous les meubles qui avaient ou paraissaient avoir quelque valeur. Ma chambre, d'ailleurs, était assez bien tenue; il y avait deux lits, dont j'ai pu faire, en les réunissant en un seul, une couche passable, grâce à ma couverture et à mon sac. Quant à la nourriture, on nous fournit un bon morceau de saumon, des œufs sur le plat, et l'éternel Saint-Jullien : nos provisions aidant, nous faisons un excellent repas.

En manière de digestion, nous sommes allés nous promener dans le village : lequel village est une rue, et guère plus. En arrivant, nous avons eu le spectacle d'un camp : deux cents hommes environ manœuvrent sur une lande abandonnée; le soir, en se répandant dans le village, ils y ont donné une grande animation. J'ai cru remarquer que les officiers étaient fort nombreux, proportion gardée; on les reconnaît d'abord à leurs épaulettes qu'ils portent assez haut. Cet ensemble militaire n'était pas sans quelque analogie avec nos gardes nationales rurales de 1830 ou de 1848.

La végétation, — spectacle bien différent et beaucoup plus agréable! — est presque méridionale, comparée à celle que nous avons vue jusqu'ici : je vois, dans les petits jardins qu'abritent les maisons, des pois déjà ramés; des

salades, des groseillers avec leurs fruits formés, un lilas, enfin, dont la fleur est prête à s'épanouir. Le côté ouest de la grande chaîne de montagnes que nous venons de traverser est sensiblement moins froid que le côté est. Les montagnes présentent aussi un aspect tout différent : à l'est, bonne partie est forêt ou prés, et la terre végétale se montre où cessent bois et prés; à l'ouest, rien que des rochers très-élevés avec peu ou point de végétation; je ne sais quoi de dénudé; les sapins mêmes y sont rares. Comme j'ai souffert quelquefois, ces jours passés, du froid à la tête, je me suis acheté une casquette en peluche brune, comme la portent les gens du peuple dans le pays. C'est une coiffure très-pratique pour ces climats et de meilleure façon que le casque à mèche en laine rouge très-épaisse que beaucoup de naturels portent sur la tête, droit et raide comme un pain de sucre.

L'hygiène m'a détourné du spectacle de la nature; j'y reviens avec les oiseaux. J'ai eu le plaisir de voir aujourd'hui des moineaux et des hoche-queue; quelques rares pinsons, et même, si mes yeux ne m'ont pas abusé, une grive. Pour la basse-cour, car il faut tout voir, je n'ai aperçu que des poules : pas d'oie, de canard ni de pigeon. Je me suis avancé l'autre jour en disant que tous les chevaux en Norwège étaient petits et voués exclusivement à la couleur café au lait : une exception m'a donné tort aujourd'hui même. On promène sous nos fenêtres et avec une certaine ostentation, un cheval entier, d'assez bonne taille et dont la robe est noire. Bien qu'il ne soit extraordinaire ni par ses formes ni par son allure, il paraît faire l'admiration du village et du corps d'officiers : c'est peut-être le

cheval du commandant qui passe et repasse constamment pour se faire admirer. Je dirais bien qu'il ne cessera pas son manège avant la nuit, si la nuit devait arriver ; mais le jour persiste ; et c'est à ma montre seulement que je comprends qu'il est l'heure de se coucher.

21 Juin.

C'est dimanche aujourd'hui : la population en habit de fête court la rue depuis sept heures du matin. Rien de particulier dans les costumes qui défilent devant moi, tandis que tout le village se rend à l'église. Les hommes portent le pantalon, le gilet et la veste ronde en très-gros drap bleu ou brun, comme nos paysans du Bas-Rhin, dans le pays d'aval ; mais avec moins de boutons à la veste et au gilet ; quelques pantalons tout en cuir, tranchent sur l'ensemble. Les femmes ou jeunes filles ont une veste à manches, en drap noir, qui leur dessine la taille ; cette veste est ornée d'une rangée de boutons du haut en bas sur la poitrine ; la jupe est faite d'un tissu foncé, le plus souvent en laine, quelquefois laine et fil. A défaut de bonnet, elles passent sur leur tête un mouchoir blanc qui se noue sous le menton ; les jeunes filles font assez volontiers deux tresses de leurs cheveux et les laissent pendre sur le dos, tandis que les femmes les réunissent toujours sous leur coiffe. J'ajouterai qu'en Norwège tout homme fait, tout jeune garçon porte d'habitude à sa ceinture, ou rattaché par un bouton à la hanche gauche, sous la veste, un couteau des plus pointus et qui ne se plie pas : enfermé dans une gaine, il est extrêmement rare qu'il en sorte pour un usage criminel. Midi sonnait ou à peu près, nous nous

sommes embarqués sur un petit bateau à vapeur : rien de mieux, si nous n'avions été suivis, et de près, par tout un troupeau de bêtes à cornes. Elles vont figurer, ainsi que le petit cheval qu'on embarque aussi, à une exposition qui s'ouvrira le lendemain à Vangen. Ce fameux cheval appartient au pharmacien du pays qui lui prodigue toutes les marques de sa sollicitude, et se flatte d'obtenir un premier prix avec et de par son quadrupède.

Les rives du fjord sont bordées de hautes montagnes, ou plutôt de rochers à pic, dont les pieds baignent dans l'eau. Au moment de démarrer, je vois en face de nous, sur le bord opposé, et tout au haut de la montagne, se détacher une masse énorme, peut-être cent mètres cubes de rochers qui, en se brisant dans leur chute vertigineuse et rebondissant d'aspérité en aspérité, viennent tomber avec un bruit effroyable dans le fjord, dont les eaux jaillissent et refluent si fortement que nous sentons la secousse à trois ou quatre kilomètres de distance.

Nous nous flattions de l'idée que le bateau nous conduirait jusqu'à Bergen; mais nous apprîmes presque en même temps que la navigation directe ne s'ouvrirait pas avant huit jours et que nous débarquerions le jour même à Gutwangen pour aller de là par terre jusqu'à Evangen.

De Lårdals-Øren à Gutwangen, il nous a fallu près de six heures. Le bras du fjord, que nous avons parcouru peut s'évaluer à quatre kilomètres de largeur en moyenne; mais puisque me voilà naviguant pour la première fois sur un fjord, — car c'est un golfe bien plutôt qu'un fjord qui nous a conduits à Christiania, — expliquons-nous sur ce mot tout local, et sachons ce qu'on appelle un fjord : très-sim-

plement, c'est une crique profonde, ou, si vous voulez, un bras de la mer du Nord, s'enfonçant dans l'intérieur des terres en affectant des formes très-variées. Tel est celui sur lequel nous naviguons. Ses bords sont en partie déserts, et manquent par cela même du riant aspect que présente une côte habitée; le dessin, toutefois, en est si varié que le voyage est des plus agréables. Ses tournants sont parfois si brusques, certaines passes si étroites qu'on se croit arrivé vingt fois pour une; puis un demi-tour de roue du timonier jette de nouveau le bâtiment au large; et je me trouve au milieu d'un bassin, entouré de montagnes dont les cîmes se cachent sous la neige, dont les pieds baignent dans les flots. Alimenté par les eaux de la mer du Nord, le fjord semble aussi en quelque sorte devoir s'enfler de la fonte des neiges, qui tombent en cascades des hautes parois perpendiculaires qui le dominant ou vont se perdre dans les anfractuosités des rochers pour reparaître plus bas en torrents.

Tandis que j'écris, tout le tableau se déroule encore devant mes yeux : je revois, par exemple, les deux fameux rochers, qui s'élèvent à plus de cent mètres au-dessus du fjord, si étroitement rapprochés et serrés l'un contre l'autre qu'ils laissent une place à peine suffisante pour le passage de notre bateau. Une légende raconte, et je veux faire comme elle, qu'il y avait une fois deux vagabonds bien méchants, bien dangereux, qui battaient tout le pays d'alentour : c'étaient un tailleur et un cordonnier. Ils furent arrêtés et condamnés à demeurer sur les roches nues l'un vis-à-vis de l'autre, le tailleur, jusqu'à ce qu'il eût fait une paire de culotte; le cordonnier, jusqu'à ce qu'il eût fait une

paire de bottes. Or le tailleur mourut de faim sans avoir rien fait; le cordonnier, lui, on ne sait comment, fit les bottes et fut sauvé; et les raies noires que l'on voit encore sur le rocher proviennent de la poix qu'il laissa en partant, dit-on.

Après avoir franchi ce passage, nous avons devant nous deux bras du fjord : celui de droite qui conduit jusqu'à Bergen; celui de gauche, qu'on appelle Nörrenfjord, et qui aboutit à une impasse au fond de laquelle est Gutvangen : de trois côtés, des roches perpendiculaires nous entourent et, pour ainsi dire, nous écrasent de leur hauteur effrayante, tandis que des masses d'eau se précipitent dans le fjord de toutes les montagnes.

Il est cinq heures du soir quand nous atteignons Gutvangen : le débarcadère est aussi mal combiné que possible; on a toutes les peines du monde à mettre à terre notre voiture; nous n'en débarquons pas moins, et nous arrivons à l'auberge où l'on nous donne une chambre passable; aussi bien, la chambre communique à deux vraies niches où sont deux lits : c'est le mot du moins, si ce n'est pas la chose. En attendant qu'on prépare le souper, qui se composera de quelques-unes de nos provisions et d'un plat de friture, fourni par l'aubergiste, nous sommes allés faire un tour au village. J'y ai vu trois maisons au moins ayant rez-de-chaussée et premier; le reste, et c'est peu de chose, n'est que cabanes et huttes grossières. J'y retrouve une femme d'un certain âge qui a fait le trajet avec nous sur le bateau à vapeur : elle n'a cessé de fumer sur le bateau, elle fume encore au milieu de cinq grandes filles qui lui font compagnie. Les six femmes se tiennent sur le seuil

d'une petite maison, qui n'a pas plus de seize mètres carrés, une porte basse et une fenêtre étroite mesurant tout au plus cinquante centimètres. On m'a dit que c'était une veuve et ses cinq filles : tout ce monde vit du produit de quelques lopins de terre, c'est-à-dire d'un peu d'orge et d'avoine, et aussi du travail de quelques journées.

Sur les neuf heures du soir, le docteur s'est retiré; et je ne tarde pas à m'apercevoir que Morphée lui a tendu les bras, — où il s'est jeté : resté seul, je prends mon calepin pour y noter mes observations, de la veille et du jour; j'écris à Mulhouse; et quand je me couche, onze heures ont déjà sonné : ce qui n'empêche pas les enfants de jouer encore dans la rue, et le soleil d'éclairer la cime des montagnes vis-à-vis de mes fenêtres. Peut-être aurais-je veillé, moi aussi, s'il n'avait fallu se remettre en route le lendemain de bonne heure : j'ai donc défait mon sac et déplié ma couverture, ôté le plumon de mon lit, mis par dessus du drap mon sac, et, ma couverture faisant oreiller, j'ai dormi du sommeil du juste jusqu'au lendemain cinq heures.

22 Juin.

Si j'ai jamais redouté certains insectes amis de la nuit autant qu'ennemis de notre repos, c'a été bien certainement à Gutwangen dans la fameuse niche, où j'ai cependant dormi sans trouble. Pas le moindre insecte : après cette épreuve, j'ai pu me flatter de n'avoir plus rien à craindre en Norwège; et de fait, tout s'est toujours bien passé. Pour être franc, je dirai qu'il faut attribuer cette heureuse chance au climat, et au climat seul; la propreté, quelquefois

suspecte et quelquefois trop peu suspecte, n'eût pas été une garantie suffisante. Si les gens du pays se couchent tard, ils ne se lèvent pas de bonne heure : à six heures du matin, tout le village dort encore, lorsque déjà nous avons déjeuné. Dès cinq heures et demie, Koppel m'a apporté ma tasse de lait pur, et le docteur a pris son café : une demi-heure après, nous nous engageons tous les trois dans une étroite vallée, que coupe une forêt de petits arbres; puis la vallée va se resserrant davantage; et bientôt il n'y a place que pour un torrent, pour un fleuve plutôt, que côtoie la route entre des rochers perpendiculaires : la Gemmi dans le Valais n'a pas un aspect plus sauvage.

Par moments, des nuages de poussière d'eau, en s'élevant à des hauteurs prodigieuses, m'interceptaient la vue des montagnes qui nous entouraient. Bientôt je vis se dresser devant nous la paroi d'une de ces montagnes qui semblait fermer la vallée où nous cheminions : tout à coup, en tournant un quartier de roc, nous nous trouvâmes au pied de cette montagne.

Un chemin nouveau, et bien ingénieusement tracé, y montait en lacis; il serpentait incessamment avec 10 % de saillie et souvent plus que les lieux n'exigeaient. Des rampes en fer, fixées des deux côtés dans le roc, mettaient à l'abri des accidents. Nous descendîmes de voiture, non pas par excès de prudence, mais par pitié pour nos petits chevaux qui, même à vide, avaient beaucoup de peine à traîner notre léger équipage. La montée prend d'abord sa direction à droite : à peine y étions-nous engagés, qu'un spectacle admirable s'offrait à nos regards.

Une masse d'eau énorme, incroyable, formidable, un vé-

ritable fleuve se précipite d'une hauteur prodigieuse où l'on n'aperçoit que des neiges. D'étage en étage, elle saute et rebondit, prenant des formes d'un aspect magique, se brisant aux aspérités d'une immense paroi formée d'un seul roc perpendiculaire; puis vous la voyez remonter en poussière à son point de départ et plus haut encore; dessiner une multitude d'arcs-en-ciel qui s'entrecroisent. Ce n'est pas tout : au travers de cette poussière d'eau, comme à travers une dentelle, comme à travers le voile en marbre qui couvre la madone de San-Gennaro, à Naples, on entrevoit la grande masse d'eau plus compacte qui va se heurter, elle aussi, à un rocher en saillie, s'y brise, y rebondit, et prend en retombant l'aspect d'une gerbe colossale dont les tiges s'inclinent sous le poids des épis. De cette saillie, où elle forme voûte, elle se précipite et s'engloutit dans un gouffre dont l'œil ne peut mesurer la profondeur.

Cette chute admirable a comme pour escorte sur les flancs une série de jolies cascates dont quelques-unes partout ailleurs passeraient pour de belles cascades. Je connais les chutes les plus renommées de toute la chaîne des Alpes depuis l'Illyrie jusqu'à la Forêt-Noire; celles des Pyrénées de l'Océan à la Méditerranée; celles des Apennins dans toutes leurs ramifications; eh bien, pas une ne saurait être comparée, et de loin, à celle que je viens de voir : figurez-vous le Rhin à Schaffhouse dans ses eaux moyennes, tombant de mille mètres de haut, — et jugez!

Cependant nous avançons sur notre route en zig-zag, et nous sommes arrivés à un premier tournant qui nous porte de droite à gauche. Nouvelle surprise : une nouvelle chute est devant nous : si forte qu'elle soit et de si haut qu'elle

tombe, elle n'est point comparable à la première, à laquelle nous tournons le dos à présent, ni pour la beauté, ni pour la variété de ses effets. Mais à mesure que nous nous élevons, et selon que la route tourne à droite, tourne à gauche, nous avons alternativement une chute, puis l'autre; et avec le changement de position, les effets qu'elles présentent sont différents; enfin nous arrivons après une pénible montée à une haute et large vallée couverte de neiges.

Que n'étiez-vous tous avec moi, mes amis, dans cette belle matinée? Vous qui habitez les plaines de notre belle Alsace avec les Vosges pour horizon, que n'étiez-vous là pour admirer ces beautés si différentes de la Norwège; ces gorges profondes et sauvagés; ces parois de rochers perpendiculaires se dressant à des hauteurs vertigineuses et couvertes de neiges! Et puis, tout à coup, le décor change comme par un coup de baguette magique : il n'y a qu'un instant, l'endroit était sombre et sauvage; nous marchions comme suspendus sur un rocher, à côté d'un torrent écumeux dont les eaux vont se heurter de roc en roc, avec un bruit effroyable qui redouble pour ainsi dire l'horreur du lieu; cette solitude, ces bruits, ce silence, tout cela nous terrassait en quelque sorte, et nous rapetissait. — Et voici qu'au tournant d'un rocher, comme au sortir d'un rêve, nous sommes transportés au sein d'une vallée plus ouverte, où se jouent les rayons d'un beau soleil d'été, et cette chute immense, que j'essayais de décrire tout à l'heure, nous apparaît encore avec ses paillettes d'or et d'argent, mêlées de diamants. Oh! oui, j'aurais souhaité, mes chers amis, que vous fussiez là pour admirer ce magnifique spectacle de la nature, ou plutôt cette œuvre sublime du Créateur.

Tandis que j'étais absorbé dans mes admirations, et dans mille réflexions dont une seule me revient à l'esprit : pourquoi faut-il qu'une force si puissante soit perdue dans ces pays déserts? — Tandis que j'admirais et que j'enviais pour ma chère Alsace cette beauté et cette richesse, j'ai remarqué sur la route un homme encore jeune et proprement vêtu qui conduisait une vache. Où, peu importe à l'histoire. Il s'est arrêté devant nous, et nous a demandé l'aumône... je la lui donne, mais je ne puis me défendre d'y ajouter une observation et un conseil. Le conseil, on le devine : c'est de compter sur lui plus que sur l'aumône; l'observation, c'est qu'il est le seul qui ait fait appel à la charité. Depuis une semaine que nous parcourons ces montagnes, nous avons eu l'occasion de voir beaucoup de misères, et des misères plus intéressantes que la sienne; et cependant on ne nous a rien demandé; nous avons donc pu espérer achever notre voyage de Norwège sans rencontrer de vraie mendicité; pourquoi un homme fort et robuste, qui est jeune et ne paraît pas être dans le besoin, s'en vient-il détruire la bonne opinion que nous avons conçue de son pays? — Une femme arrive sur ces entrefaites qui partage notre avis, du moins à l'expression de sa physionomie : quant à notre homme, il se retire, la mine confuse et l'air embarrassé; je crois que mon conseil aura été ma meilleure aumône.

Après cette longue et rude montée, dont nos yeux se félicitent plus que nos jambes, car nous la faisons à pied par pitié pour nos pauvres chevaux qui ont assez de peine à tirer la voiture, nous arrivons, enfin, au point culminant, sur un tapis de neige, ou, si vous voulez, sur un plateau.

Ces rochers, en effet, dont l'œil peut à peine mesurer la hauteur; ces rochers qui se dressent presque perpendiculairement à une vallée si étroite qu'elle donne tout juste passage à un torrent impétueux et à une route étriquée, ces rochers n'ont point de pics, comme les montagnes de l'Oberland-Bernois ou des Pyrénées : ils sont surmontés de hauts plateaux, de plaines que les hautes neiges couvrent huit mois durant, et qui durant quelques semaines, jusqu'au retour du froid, servent de pâturage. Je serais assez disposé à comparer les formes des montagnes de la Norwège à celles du Jura, sauf qu'elles sont beaucoup plus élevées; mais les unes et les autres ont de profondes vallées entre des roches perpendiculaires et généralement surmontées de plateaux.

La traversée de la neige nous a pris environ deux heures; puis commence la descente, moins pénible sans doute, mais plus longue que la montée; puis une vallée resserrée entre les hautes roches, la route côtoyant un torrent ou fleuve. La vallée, cependant, finit par s'élargir; la végétation est plus avancée; quand nous arrivons sur les midi à Vangen, un beau grand village, le climat est plus doux, les arbres reparaissent, bouleaux, pins et sapins : les champs d'orge et d'avoine se multiplient, les prés verdissent.

Nous nous sommes arrêtés pour dîner dans une maison de très-bonne apparence, à l'extrémité droite du village : il y a là un petit jardin agréable à voir. L'intérieur répond au dehors; et le dîner est à l'avenant. On nous donne pour salle à manger une chambre fort propre, et confortablement meublée avec fauteuils et canapé. La fenêtre est ornée

d'œillets magnifiques, et, pour compléter la fête, nous sommes servis par une jeune et charmante fille, la sœur de notre hôtesse : sa toilette est de bon goût, sa tenue des plus comme il faut. C'est à Vangen qu'a eu lieu la fameuse exposition de bétail; c'est à Vangen, peut-être qu'aura été couronné le cheval noir, non, le propriétaire du cheval noir de Lårdals-Øren, l'écuyer-pharmacien.

La route de Vangen à Øvangen, où nous devons coucher, varie singulièrement, quoique pressée le plus souvent par de hautes montagnes, ainsi que l'Elf, le torrent que nous continuons à suivre et qui va formant de loin en loin des chutes importantes et se grossissant incessamment d'autres chutes qui se précipitent des montagnes. Nous arrivons de bonne heure à Øvangen, grand village au bord d'un lac que domine notre auberge : peu s'en faut qu'elle ne s'y baigne! — Nous allons prendre possession de deux chambres assez convenables du premier étage par un escalier qui pourrait s'appeler une échelle : — nous avons pour voisins des Anglais. En entrant à l'hôtel, j'en ai remarqué trois qui mangaient à une table fort proprement servie. Notre police secrète nous a bientôt appris que c'est toute une société de pêcheurs anglais, fanatiques pêcheurs à la ligne, rien de plus ni de moins, qui ont loué la pêche du lac pour toute la saison. Nous avons commencé par bien dîner; menu recommandable, Saint-Jullien de rigueur : puis, à neuf heures et demie, par une clarté comparable au plein jour de nos climats, en Septembre et quand il pleut, nous allons nous coucher. Malheureusement se coucher n'est pas dormir : et l'on cause si fort sous mes fenêtres que je ne puis fermer l'œil. Quand je commence à

reposer, sur les onze heures, je suis réveillé par le clapotement de l'eau et le bruit des rames, accompagné d'une conversation à haute voix. Je vais à ma fenêtre; et je vois plusieurs personnes, entr'autres une dame qui débarque et prend le chemin de l'hôtel, lignes en main : ce sont des Anglais. Ils déposent leurs lignes sur des crochets fichés à l'extérieur dans les parois en bois de la maison, et ils entrent, mais en faisant un vrai sabbat avec leurs chaussures : des sabots seraient moins assourdissants. Le bruit cesse enfin; je vais dormir... non; le bruit commence d'un autre côté, et j'entends presque au même moment d'autres Anglais qui se lèvent et s'habillent. — Une maison de bois est un vaste écho où tous les bruits se répercutent; donc mes hommes descendent et sortent à leur tour; je retourne à ma croisée, et je les vois prendre leurs lignes, s'embarquer et partir : il était minuit.

A peu de distance de l'auberge, un groupe d'hommes causait, les uns debout, les autres assis sur un banc, animés comme paysans après vêpres. L'air était doux; les eaux du lac n'étaient agitées que par les rames de mes Anglais; je demeurai à ma croisée dans la contemplation de toute cette nature calme et grandiose, à la douce clarté d'une nuit pure comme un beau jour; et je m'enivrai de cette paix et de cette sérénité. Puis le bruit des rames s'éteignit; mes paysans se dispersèrent; et par raison plus que par lassitude je m'en retournai à mon lit, persuadé que ce calme parfait ne serait plus troublé. Il le fut encore, et par un entretien si peu mystérieux que pas une syllabe n'était perdue pour moi : je dis le son, et non le sens; car on causait en norwégien et je n'y comprends rien : c'était M. Kop-

pel, mon courrier, et la maîtresse de la maison qui, tranquillement assis sous ma fenêtre, causaient bel et bien, à haute et intelligible voix, de tout ou de rien, je l'ignore. Je rouvris pour la dernière fois ma fenêtre en invitant mes causeurs à se retirer et à me laisser dormir : il n'était pas trop tôt pour des gens qui devaient se remettre en route de grand matin : une heure venait de sonner !

23 Juin.

Je dormis trois heures et demie cette nuit-là : à cinq heures et demie, nous nous embarquions sur un grand bateau avec nombre de paysans et de payannes, qui emmenaient à la foire un assortiment de vaches maigres. A six heures trois quarts, nous atteignons l'autre bout du lac, où nous attendaient les chevaux que nous avions commandés la veille par je ne sais quelle occasion ; la voiture à peine débarquée, est attelée, et nous partons aussitôt pour arriver sur les sept heures et demie à Bolstadt-Øren. Nous avons suivi, sans le perdre de vue, un torrent des plus rapides et qui porte les eaux du lac dans le fjord : c'est sur ces bords qu'est situé Bolstadt-Øren : c'est un groupe de maisons, adossées à la montagne et construites sur une petite éminence qui fait saillie dans les eaux du fjord. C'est là que nous attendîmes le bateau à vapeur qui devait nous conduire à Bergen.

Une vingtaine de charrettes attendaient sur le quai avec leur chargement de marchandises, et principalement de beurre ; elles venaient échanger leurs chargements contre un autre composé principalement de farine que le bateau devait amener. Comme il est en retard, nous entrons à

l'auberge, une belle maison en pierre et bien tenue, où l'on nous sert un déjeuner suffisant. La salle où nous sommes est au premier étage, avec quatre petits cabinets sur un côté, dans lesquels il y a juste la place d'un lit et d'une chaise : petite alcôve fermée dirait mieux la chose : c'est Gutvangen perfectionné, et plus propre. Attenant à l'auberge, un petit jardinet, assez bien exposé, et, surtout, abrité par la roche contre les vents du Nord, me montre deux petits pommiers prêts à fleurir : l'aubergiste me dit qu'ils ont déjà porté des pommes, et de bonne qualité : depuis le cerisier de Mustad, c'est le premier arbre à fruit que nous remarquons.

J'ai fait une autre visite à Bolstadt-Øren. Je suis entré dans une maison qui du dehors n'a pas trop mauvaise mine, toute revêtue et comme écaillée de rondins, ainsi que ses voisines. J'entre donc : un couloir sert de cuisine : c'est un petit espace, où le foyer est bien aménagé et garanti par un épais mur de pierre et de terre. Le mobilier est simple : deux marmites ou chaudrons de petite dimension ; un sceau, des spatules en bois remplaçant, j'imagine, la cuillère de cuisine ; plus un instrument de 40 centimètres de longueur environ, formé de la partie supérieure d'un jeune sapin qu'on avait dépouillé de ses branches, jusqu'à 10 centimètres à peu près de la tige inférieure. Cet instrument avec lequel on tournerait chez nous le chocolat, sert ici à remuer les bouillies d'orge et d'avoine dont se nourrit spécialement le petit peuple en Norvège.

Le mobilier de la chambre où je pénètre n'est pas beaucoup plus somptueux : une table et deux bancs ; sur la table, une demi-douzaine d'assiettes en terre cuite rouge,

avec six cuillères en fer; à 30 centimètres du sol, deux cadres de bois, remplis d'algue sèche avec quelques hailons par-dessus, doivent servir de lit : à côté, une boîte sans couvercle sur deux planches arrondies par en bas forme berceau : un enfant y repose comme dans la plus belle barcelonnette du monde; dans un des coins de la chambre, une caisse servant d'armoire, ou bahut : c'est l'allemand Behueten, conserver, qui a prêté ce mot au français. Sur cette caisse, une autre caisse plus petite : c'est le meuble que tout paysan norvégien emporte avec lui en guise de malle quand il quitte la maison, pour y enfermer ses provisions de voyage : du pain, si grossier qu'on n'en fabriquerait pas, qu'on n'en imaginerait pas de semblable dans le plus pauvre village de l'Europe centrale; du beurre, dans une boîte de fer blanc; du poisson salé; quelquefois de la vache salée ou du lard. Pour boisson, du petit lait dans un tonnelet de quelques litres : un trou dans le tonnelet qui passe de main en main et où chacun boit à son tour sans verre ni gobelet.

A côté de la maison est une niche, dont les murs en pierre ont pour ciment une sorte de glaise; elle est recouverte de perches qui supportent une couche de terre : c'est l'étable pour les deux vaches qui en ce moment lèchent la pierre du rocher voisin : c'est, en effet, tout ce qu'elles y trouvent à brouter : pauvres vaches, qu'on croirait de retour d'Égypte après les sept années maigres! Cependant la maîtresse du logis est rentrée; en me voyant, elle a montré une certaine surprise mêlée d'inquiétude : ma pantomime finit par la rassurer, quand surtout je fais mine d'admirer dans le berceau son bel enfant qui, à vrai dire,

n'a rien d'admirable. Elle se radoucit tout à fait, quand je lui mets en main un marc, c'est-à-dire un franc dix centimes, et déploie tout ce qu'elle peut de grâce et d'amabilité.

Le bateau arrive sur ces entrefaites : le débarquement, l'embarquement ne se font pas en un clin d'œil ; outre les charrettes dont j'ai parlé, il y a notre voiture et les vaches, qui vont se vendre par les bouchers de Bergen pour du bœuf, il y a les passagers, enfin, à embarquer... Ce n'est pas peu de chose : outre une vingtaine de ruminants, voici tout un monde de paysans, presque tous pourvus de la caisse à clef où sont les vivres et du bidon qui contient le petit lait. C'est nous, enfin, qui les derniers quittons la terre ferme que nous ne toucherons plus avant Bergen.

Arrivés à Boldenstadt, avant huit heures, nous n'en repartirons que sur les deux heures après midi : soit six heures à nous ennuyer mortellement : je ne vous ennuierais pas, du moins, de notre ennui, chers lecteurs ; et je reprends mon récit en reprenant mon chemin. Peu après le départ, le temps s'est couvert ; une pluie fine nous oblige à descendre dans la cabine ; si ce n'est la pluie, un brouillard épais nous empêche de voir les rives du fjord ; quand on les aperçoit par échappées, elles paraissent arides ; par ci, par là, cependant, quelques bouquets de bois montrent leurs maigres bouleaux et leurs pins décharnés. Ce n'est qu'en approchant de Bergen que nous remarquons pour la première fois les appareils destinés à la pêche du saumon.

Qu'on se figure un échafaudage sur le bord de l'eau, à dix mètres environ d'élévation, sur un rocher qui plonge perpendiculairement dans les flots. A ce rocher sont fixées

deux poutres qui avancent horizontalement de 6 ou 8^m en saillie, et forment un pont, mais qui n'a d'appui que d'un côté. A l'extrémité extérieure de ces deux poutres, se trouve une petite baraque où se tient le pêcheur; au-dessous de lui, est son filet dont il tient en main les tirants. Quand du haut de son observatoire, il a vu le poisson s'engager dans son filet, il tire la corde et serre le filet; à son appel, des camarades viennent en barque s'emparer du butin et de nouveau tendre l'appât. Il y a des jours malheureux; il y en a d'autres où le pêcheur prend vingt et même quarante saumons.

Il est huit heures quand nous débarquons à Bergen; 8 h. 1/2, quand nous descendons à l'hôtel de Scandinavie. Le maître de la maison, qui s'exprime bien en allemand, n'a rien de prime-abord qui prévienne en sa faveur: ses chambres, du moins, sont bonnes; ses lits très-propres; les draps en sont fins et de grandeur raisonnable. Bien que nous soyons à la veille de la Saint-Jean, il tombe une petite pluie fine et froide, qui m'engage à faire faire du feu. La chaleur d'une chambre n'est pas tout ce qu'il faut: nous avons fait maigre chère pendant le jour, et nous nous sentions des dispositions à bien souper... Mais cette bonne disposition était singulièrement troublée ou gênée par le souvenir de ces pauvres vaches étiques avec lesquelles nous avons voyagé. Triste viande de boucherie, et l'on nous offre des beefsteacks! Refus énergique de notre part. Malheureusement il n'y a pas d'autre viande à la maison; et puisque nous ne voulons pas de bœuf, nous serons condamnés au maigre! Il n'y a que demi-mal en vérité: on nous sert un superbe maquereau à la maître d'hôtel; une belle tranche de saumon et un homard gigantesque; pour

hors-d'œuvre du saumon fumé et du beurre frais ; pour boisson, . . . vous connaissez les vins, c'est-à-dire le vin : Toujours du Saint-Jullien : n'omettons pas du pain qui est presque blanc, et du pain noir qui est presque bon.

BERGEN.

24 Juin,

Une chambre convenablement chauffée ; un bon lit bien propre ; une parfaite tranquillité : voilà les éléments d'une bonne nuit ; et je me suis rattrapé, en effet de mes veilles forcées de la nuit précédente. Nous sommes destinés, paraît-il, à prendre notre part des deux cents jours de pluie dont Bergen a par an le bénéfice. Il pleuvait hier ; il pleut aujourd'hui, — un peu plus fort seulement ; et la pluie est accompagnée de rafales, comme nous en avons parfois, en Alsace, dans les mauvais jours de Novembre, alors que nous allumons les grands poëles pour égayer la chambre. Cependant la pluie a cessé vers les 10 heures ; nous sommes sortis pour aller remettre à notre agent consulaire une lettre de recommandation. M. Oulfwingaard nous a parfaitement accueillis : il habite la place principale de Bergen, à côté de la Bourse, édifice assez important et qui n'est pas sans architecture : un des bras du fjord aboutit à l'autre côté de la place, où se tient le marché au poisson. Comme c'est là la principale nourriture du pays, on est surpris d'abord de voir si peu de poissons exposés pour la vente. L'étonnement cesse quand on approche du fjord, auquel on descend par un large escalier de pierre. A une rampe de fer, rampe à hauteur d'appui et qui marque l'extrême limite de la place, sont amarrés les bateaux de pêche

avec les différentes espèces de poissons, classés suivant le genre, et à découvert. Le pêcheur est au centre, l'acheteur, du haut de la rampe, fait son choix : ce sont des femmes qui, la plupart, font leur marché, indiquant de la voix et du geste ce qu'elles désirent, et, quand le choix est fait, tendent le panier ou cabas dont elles sont munies. Le marchand de son côté prépare la marchandise ; mais il ne la livre qu'après paiement ; et pour être payé, il tend à l'acheteur une pelle creuse, une sorte de longue cuillère en bois où le client dépose sa monnaie. En raison de la somme perçue, il ajoute ou retranche ; si l'acheteur n'est pas satisfait, le pêcheur rejette le poisson dans la barque, et rend son argent. Mais tout cela se fait en un tour de main, et sur plus de cinquante transactions, une seule a été annulée par devers nous. C'est sans doute un acheteur difficile que celui-là ; car il n'a pu s'entendre avec aucun pêcheur, parce qu'aucun pêcheur n'a voulu l'écouter, et il est revenu à son premier vendeur. Il faut dire que le marchand est en général très-accommodant, et qu'il ne lésine pas : à première réclamation, il ajoute quelque poisson, fût-ce de ces beaux maquereaux dont certaines grandes barques sont à moitié remplies. Maquereaux et saumons valent en moyenne 45 c. le kilog ; pour 1 franc 50 cent., j'ai vu vendre un poisson blanc dont le nom m'échappe, mais qui devait peser de dix à douze kilog.

La pluie a cessé tout à fait : en dépit d'un vent froid et violent, nous parcourons la ville : les rues et les places sont plus ou moins en pente ; la seule place horizontale est celle qui s'étend devant notre hôtel et qui est plantée de quelques beaux tilleuls. Si l'on prend à gauche en quittant

l'hôtel, on arrive en quelques pas à une promenade située sur une éminence, du haut de laquelle on a une vue complète de Bergen. Presque à côté, sur un autre point culminant, est un fort qui domine également la ville, les environs et la mer.

Le fjord, sur le bord duquel est situé Bergen, forme un golfe largement ouvert dans la direction du Nord. Il se divise en deux parties inégales, en deux golfes, coupés par une langue de terre qui peut avoir quelques cents mètres de largeur et un peu plus de longueur : l'extrémité forme une pointe arrondie où s'élève le château ; on y arrive par la promenade dont j'ai parlé tout à l'heure. A la partie inférieure de la promenade, et en retrait de cette jetée naturelle, se trouve le quartier de la ville que nous habitons. Quant aux rives des deux golfes, elles sont bordées de maisons et de magasins, de magasins surtout. Elevés au bord même du fjord, ces espèces de docks permettent aux navires d'accoster, pour recevoir ou débarquer la marchandise.

La ville proprement dite est, comme les docks, à peu d'exceptions près, construite en bois : la plupart des maisons sont à un ou plusieurs étages, recouvertes en tuiles et bien aménagées : les rues sont presque toutes de moyenne largeur ; elle occupe principalement le golfe Est, et la partie Sud et Ouest de ce golfe, s'étageant gracieusement en amphithéâtre, jusqu'au niveau de l'éminence qui s'avance dans le fjord et en forme un double bassin. Au-dessus de la ville, on voit un certain nombre de maisons de campagne, tout encadrées de verdure et d'arbres de diverses essences. Enfin, pour fond de tableau, j'admire les hautes roches nues, sur lesquelles ressortent, par place, les bouleaux, les pins,

les sapins, et quelquefois même les bouquets de chênes. Si l'on était Norvégien, on serait tenté de dire ce que disait de sa patrie l'illustre poëte havrais :

Après Constantinople il n'est rien d'aussi beau.

C'est là, en effet, une des plus belles et des plus heureuses situations qu'on rencontre dans l'Europe maritime.

L'art complète heureusement la nature. Il y a, au-dessus de la ville, une construction, vraiment monumentale, et d'un fort bel aspect : c'est le musée qu'on aperçoit de très-loin. Le vent et la pluie, qui ne discontinuent pas, m'ont empêché d'y monter. Je le regrette s'il renferme, comme on me l'a dit, une collection de tableaux signés par les artistes du Nord ; des armes antiques et autres objets des temps reculés : on m'a signalé également certaines curiosités des règnes minéral et animal, mais rien d'un intérêt bien particulier, sauf une sirène artificielle. — La sirène artificielle ne me fera pas braver la tempête qui sévit sur Bergen.

Cette tempête nous fait songer à l'hiver, et l'hiver, à la glace : comment, durant le temps de l'année où le fjord est pris, peuvent se faire les transactions commerciales par les glaces quand la voie unique leur est fermée ? — A ma grande surprise, j'ai appris que le cas était des plus rares ; qu'à moins d'hivers exceptionnels le mouvement n'était jamais interrompu, et que si, par hasard la glace se formait, elle ne durait pas, ou durait fort peu en raison des courants chauds qui des côtes de l'Amérique centrale se viennent heurter jusque contre les rives norvégiennes, et font sentir leur action sur les fjords, peu distants de la pleine mer.

Le temps ne veut pas décidément se remettre : les vents

sont très-violents, la pluie tombe à flots, et le froid persiste : nous chauffons le poêle et, quant à moi, j'use bravement de ma chancelière, comme si nous étions en Décembre. Que faire à Bergen si nous sommes condamnés à garder la chambre ? Plutôt partir : d'autant que la nourriture de l'hôtel est assez maigre, maigre comme qualité, et maigre parce que la viande fait défaut le plus souvent. Aussi bien ce que nous fournit la boucherie a si piteuse ou si fâcheuse apparence que nous n'y touchons jamais ; et nos repas, sauf le thé du matin, se résument en marée, maquereaux, homards, harengs, saumon frais et salé, le tout accompagné de beurre frais ou fondu ; toujours de pommes de terre en chemise ou bouillies, puis du pain noir, qui n'est pas très-bon et du Saint-Jullien qui vaut le pain noir.

25 Juin.

Après deux jours de vraie quarantaine, nous nous sommes décidés à fuir Bergen ou plutôt le mauvais temps qui nous y tient prisonniers : nous nous éloignons d'autant plus volontiers qu'il n'y a que deux départs par semaine de bateaux à vapeur, allant de Hambourg au nord. Donc nous nous embarquons le 25, au soir, sur le vapeur *Nordsjernen* de la Compagnie hambourgeoise : il est huit heures et le temps est détestable. Nous quittons le port à une heure du matin, par une nuit qu'envieraient nos jours d'automne les plus clairs. Le vent et la pluie diminuent sensiblement, et cèderont tout à l'heure devant un soleil splendide qui se joue en mille reflets ondoyants sur les vagues, tandis qu'elles se brisent à petit bruit contre les rochers du bord ou contre les îles. Car nous naviguons parmi des îles nom-

breuses, qui sillonnent les côtes de la Norwège, et plus particulièrement la mer du Nord.

Nous abordons, sur les midi, à Aversund : histoire de quitter ou de prendre quelques passagers : Aversund est un village (les Norwégiens diraient une ville!) situé sur le bord de la mer : c'est une quinzaine de maisons, avec de grands magasins à étages ; ayant des portes ouvertes, du côté de l'eau, à chaque étage : une grue, qui sert à charger ou à décharger la marchandise qu'enlèvent ou qu'apportent les navires. En dehors et à côté de ces grandes constructions, on en voit de plus humbles où logent les pêcheurs et les ouvriers : tout cela constituerait chez nous un petit village, bien actif.

Nous avons navigué toute la journée du 26 Juin et jusqu'au matin du 27, tantôt en pleine mer du Nord, tantôt dans les fjords qui la séparent de la terre ferme. C'est une course sans variété : toujours des côtes de terre ferme, ou d'îles rocheuses qui se perdent, en pentes rapides, dans la mer ; de loin en loin un bouquet de petits arbres ; par ci, par là, des plaques, pour ainsi dire, de terre végétale : avec quelques pauvres habitations de triste apparence ; des pêcheurs stationnaires, qui les habitent, et qui comme les pêcheurs qui viennent des fjords de l'intérieur, vont dans la haute mer une partie de l'année, puis apportent le fruit de leur pêche aux négociants qui demeurent dans les contrées importantes de ces parages. Ces négociants achètent, salent, sèchent et expédient le poisson ; quand je dis qu'ils l'achètent, on le troque en partie contre mille objets de première nécessité, ferraille, étoffes, vivres, eau-de-vie, tabac, vaisselle en terre cuite et en faïence ;

quelquefois aussi contre des marchandises moins utiles et même un peu somptueuses : broches, bagues, ceintures garnies de plaqué, montres d'argent avec la chaîne et la clef. . . En voyant la grande aisance du marchand et le quasi dénûment du pêcheur, il est aisé de voir qui gagne à l'échange.

Ce commerce primitif s'exerce dans tous les endroits un peu importants de la côte : je citerai entr'autres Aversund, Evindick, Askevold, Flora, Hero, Alsund, Hacham ; tous endroits qui se ressemblent fort, et dont nous avons le prototype dans le village dont nous avons essayé de donner une idée. On s'arrête à chacune de ces stations, et je ne les ai pas toutes nommées ; ce bateau à vapeur n'est qu'un omnibus aquatique.

27 Juin.

Nous avons débarqué à Molde ce matin et nous sommes résolus de ne pas pousser plus avant vers le Nord, bien que le capitaine soit d'agréable humeur et nous invite à demeurer encore avec lui. Tout ce que nous entendons dire sur ce qui nous resterait à faire nous engage à nous abstenir : dans le doute, abstiens-toi, dit le sage ; et nous pratiquerons au moins cette fois ce qu'il conseille. Ajoutons qu'en débarquant à Molde pour rentrer de là dans l'intérieur du pays, nous allons parcourir une route admirable, à ce qu'on dit, une des plus belles vallées de la Norwège, tandis qu'en poussant jusqu'à Drontheim, nous manquerions la plus curieuse partie du Romsdal, de Grysen à Domaas, où la route de Drontheim vient rejoindre celle qui parcourt le Romsdal. — Ce que nous risquerions, surtout, si nous voulions encore pousser au delà de Drontheim,

nous désengage bien plus encore que le plaisir qui nous est promis. Or voici ce que nous risquerions : pour atteindre Hamerfest (ce premier point est à considérer) il nous faut rester six jours en mer, six longs jours à côtoyer des rochers arides, une nature morte, pour arriver . . . où ? à un groupe de maisons qui voit un peu de verdure pendant trois mois de l'année. Et à quelles conditions encore ? Si, en arrivant à Drontheim, le bateau trouve assez de fret pour ne rien perdre à continuer sa route, il pousse jusqu'à Hamerfest ; sinon, il débarque son monde et sa cargaison, s'en retourne d'où il vient ; et nous attendrons pendant 3 jours l'arrivée du vapeur suivant qui, s'il est plus heureux et trouve un chargement suffisant pour faire le voyage de Hamerfest, s'y rend. Agréable perspective : pour aller de Hamerfest au cap Nord, il faut souvent assez longtemps attendre une occasion ! Il y a pourtant un moyen d'échapper à un séjour forcé : c'est de louer un bateau de pêche et de s'en aller camper chaque nuit au hasard sur les bords inhospitaliers d'un rocher jusqu'à ce qu'on touche le cap Nord. Quelquefois aussi la bonne fortune vous envoie un caboteur russe qui s'en retourne dans les mers du Nord au delà du cap ; mais comptez donc sur ces hasards. Et à supposer que le caboteur vous emmène, y aura-t-il un second caboteur pour vous ramener ? Et s'il faut séjourner là-haut dans un pays sans ressources, où l'on n'est sûr ni de trouver un lit, ni de trouver du pain . . . Non, non. Tout bien vu et prévu, Molde sera notre extrême limite-Nord.

Donc nous y débarquons vers les 4 heures du matin ; et le premier spectacle qui se présente à nos yeux est celui de pêcheurs attablés sur le môle et prenant le café. Bien

entendu que le cafetier matinal qui sert les pêcheurs nous fait ses offres de service à nous et aux voyageurs qui ont débarqué comme nous : le plein air nous effraie un peu, et nous préférons un hôtel voisin que nous apercevons du débarcadère ; l'apercevoir n'est point difficile malgré l'heure matinale ; car de 11 heures du soir à 2 heures du matin, il fait clair à lire son journal, puis vient le soleil.

Mon premier soin est de m'enquérir des moyens de continuer notre route : ce n'est pas sans un certain ennui que je me vois condamné à deux jours d'arrêt forcé ; pas de bateau pour la terre ferme, pour Grysen, avant 48 heures, — à moins que nous ne prenions une barque de pêcheurs à voile et à rames. Pour cette dernière ressource, grand merci ! Douze heures de mer, en barque, avec notre voiture pour chargement, une voiture qui peut faire voile très-mal à propos, plutôt subir un retard de quelques heures et même de quelques jours : courir le hasard, passe encore ; mais il ne faut pas le braver : nous partirons donc dans deux jours seulement avec le bateau à vapeur.

Là-dessus, nous nous sommes rendus dans une auberge d'assez bonne mine, et qui est située sur le port. On nous donne de bonnes chambres au midi et qui ont vue sur le fjord : le soleil y donne ; ce qui n'empêche pas que mon thermomètre ne passe pas 6°. On nous fait du feu ; nous prenons du café au lait, et nous nous couchons avec l'espoir de réparer un peu la veille forcée des deux dernières nuits, que nous avons passées en mer.

L'appétit nous a réveillés vers les dix heures ; et un déjeuner plus substantiel va nous réconforter en abrégeant les heures de notre ennui : marée pour premier service,

pour second service, marée; et s'il y avait un troisième service, il serait comme les deux autres : anguille, saumon frit au beurre noir, homard monstre; harengs frais sur le gril; sardines et saumon fumé : voilà le menu, que complètent du beurre, du fromage, trois sortes de pain : du blanc, demi-blanc, et noir, et l'inévitable Saint-Jullien. Au sortir de table, nous éprouvons un certain désir secret, et que nous ne nous avouons pas de remonter dans nos chambres et d'y jouir d'un petit reste de chaleur. Comme nous n'avons qu'à souhaiter, nous sommes bientôt chez nous; et me voilà pour ma part attablé, écrivant à la maison, et reprenant ensuite mes notes de voyage depuis Bergen : ce qui me remet en mémoire un épisode de la veille.

Hier, tandis que j'étais assis sur le pont du bateau, Koppel m'a apporté une tasse de thé et deux petites tranches de notre pain, très-blanc celui-là. A deux pas de moi, un homme et sa femme, accompagnés de leurs enfants, une petite fille de cinq ou six ans, un petit garçon plus jeune d'une année peut-être, me regardaient avec une attention imperturbable. C'étaient gens du pays que je ne risquais pas de blesser par ma démarche, et j'offris à la femme une de mes tranches de pain. Elle la prit avec une satisfaction manifeste; et l'ayant goûtée, la partagea avec les siens qui parurent surpris et très-agréablement, comme j'en pouvais juger à leur pantomime.

Je chargeai Koppel, qui avait été témoin de la chose, de leur demander de quoi ils s'étaient si vivement entretenus les uns et les autres à propos de cette tranche de pain; et j'appris par mon courrier que les braves gens ignoraient parfaitement ce qu'ils avaient mangé et qu'ils avaient été

bien surpris que ce fût là du pain : ils l'avaient, d'ailleurs, trouvé excellent et me remerciaient infiniment de le leur avoir fait goûter et connaître. Pauvres gens ! ils n'avaient jamais vu du pain blanc ; en peut-on dire plus, en peut-on dire moins ?

27 Juin.

Je fis sur le même bateau la connaissance d'un M. Schwartz, de Hambourg, qui voyageait dans le Nord pour la vente des vins de Champagne du duc de Montebello. Qui m'aurait dit la veille que j'achèterais en Norwège du vin de Champagne ? Pour la curiosité du fait, je commandai à mon homme un panier première qualité ; et M. Schwartz ne m'a pas oublié ; je l'ai revu il y a quelques mois à Mulhouse : c'était un peu loin de Molde, mais c'était plus près d'Epernay, où M. de Montebello a ses propriétés.

Le temps s'est radouci, et nous pouvons sortir : il faut bien savoir ce que c'est que Molde. Or donc, Molde est une rue qui longe le rivage et où s'élèvent une centaine de maisons qui n'ont pas mauvaise apparence : quelques-unes mêmes méritent mieux que cette simple mention. La majeure partie se compose de magasins de détail pour tout ce qui est nécessaire à la vie de chaque jour : quelques étalages mêmes témoignent que les dames de Molde ne sont pas sans prétendre à la toilette, et qu'elles suivent volontiers certaines modes des villes méridionales de l'Europe. Nous avons, en passant, été frapper à la porte de notre agent consulaire, pour qui nous avons une lettre du consul français de Christiania ; nous frappons inutilement ; il est absent de Molde pour quelques jours.

Nous sommes rentrés à l'auberge pour l'heure du dîner :

un Anglais a déjà pris place à table : il parle un peu le français, et nous entrons assez vite en conversation. Notre compagnon de voyage et de table commence par nous communiquer ses impressions sur l'existence si pauvre et si essentiellement honnête du Norvégien : il en peut parler sagement et en pleine connaissance de cause, lui qui, depuis des années, vient en compagnie de quelques amis chercher en Norwège l'innocent plaisir de la pêche. Et, à ce propos, il nous initie aux variétés de ce plaisir ; tandis que les uns s'arment du modeste roseau et tentent la voracité de la truite avec divers appâts ; les autres, comme l'illustre Masaniello, jettent leurs filets en silence, et prennent le saumon. La société réunie loue aux communes une certaine étendue d'eau, lac, fjord ou torrent ; et comme la pêche est généralement abondante, une partie est donnée à l'aubergiste en déduction des frais ; une autre partie donnée aux pauvres gens ; le troisième tiers ou le premier (le point est difficile à préciser) le troisième tiers, enfin, défraie la table même des pêcheurs : ils salent le surplus et l'emportent en Angleterre.

Tout le monde connaît la passion du chasseur ; eh bien, cette passion n'est que tiédeur, comparée à la passion du pêcheur. Dieu sait ce que nous avons vu et entendu à ce sujet ! En tous cas, à juger de l'un et l'autre plaisir en personne impartiale et désintéressée, il semble que la pêche ait l'avantage de la variété, non-seulement dans ses ruses et dans ses engins, mais dans ses résultats et ses victoires. Et que de nuances, que d'observations, que de procédés, que de science, enfin, dans cet art difficile ! l'heure, la saison, l'eau, l'atmosphère, rien dont il ne faille tenir compte :

rien qui ne modifie ce système? Notre Anglais nous fait voir, après dîner, comme bien l'on pense, une boîte à compartiments où quantité de mouches artificielles serviront de traîtres appâts. Et le fin pêcheur nous explique comment il devra imprimer tel ou tel mouvement à la ligne selon la nature particulière et les mouvements déterminés d'une espèce ou d'une autre.

Le dîner, à part la soupe et une épaule de mouton, s'est composé des mêmes éléments que le déjeuner : nous avons eu, cependant, un excellent entremets, de la crème toute fraîche, et un dessert qui a bien son prix, des fraises des bois : ce sont les premières fraises de l'année, pour nous du moins. Nous irions bien faire notre digestion au grand air, n'était la fraîcheur; j'opine, quant à moi, pour la chambre, et j'y monte. Ma chambre, ce matin, avait un piano carré long, portant, à mon grand étonnement, la marque de Pleyel : je suis assez surpris de ne plus retrouver ce soir ni lit, ni piano à leur place; je ne trouve actuellement qu'une grande table, sur laquelle sont étalés un certain nombre de journaux, journaux du pays et, aussi de l'étranger, entr'autres, le journal commercial de Hambourg. Si vous ne vous expliquez pas les motifs de cette transformation, apprenez, mes chers amis, que je me suis trompé de porte, et que je suis entré, sans le savoir, dans le casino de l'endroit. A dire vrai, l'entrée m'en est parfaitement interdite; mais c'est très-innocemment que je me suis rendu coupable, et je suis prêt à rendre aux notabilités du pays ce qui leur appartient. En somme, puisque je suis dans la place, apprenez, ô mes lecteurs, que cette salle est à l'occasion une salle de bal et une salle de concert; et que la

chambre que j'occupe et qui y communique, (d'où vous devez conclure que je m'étais trompé de peu) forme, aux grands jours ou plutôt aux grands soirs, un second salon de réception.

Avant de me coucher, je fus peu agréablement distrait par une musique discordante au rez-de-chaussée, et juste au-dessous de moi ; au bout de quelque temps la distraction était devenue une contrariété, qui dégénéra bientôt en vexation : à 11 heures c'était un supplice ; à 11 h. 1/2, — le piano se ferma, et je dormis.

28 Juin.

Je dormis jusqu'à l'heure, heure plus que matinale, où le soleil, brillant du plus vif éclat, vint inonder de lumière ma chambre, qui était à l'Est. Il était de si grand matin que j'essayai de me rendormir, et je réussis, grâce à Dieu ! Mon second sommeil me conduisit à l'heure raisonnable où se lèvent des gens qui n'ont rien à faire, et qui redoutent l'ennui forcé d'un long jour. Au surplus, je suis dans un pays où l'on ne fait rien que d'ordinaire en restant au lit : il en est ici comme partout, depuis que nous avons quitté Christiania. Les gens se couchent tard, et se lèvent tard pour ne point faire tort aux heures de repos ; le calme de la maison et de la rue est de nature à m'abuser. A ma très-grande surprise, je constatai en m'éveillant qu'il était 7 h. 3/4 ; je me levai en toute hâte ; mais à 8 heures sonnant je n'avais encore aperçu personne dans la rue, je n'avais entendu personne dans la maison. Est-ce par hasard la manière à Molde de célébrer le dimanche ? C'est possible ; le fait est que je suis matinal en me montrant à 8 heures aux gens de l'auberge.

L'air est frais ; et par la même raison qui nous a fait remonter hier soir dans nos chambres, nous ne voulons pas en sortir ce matin, au moins tout de suite après notre lever. Plutôt déjeuner : si je ne reviens pas sur le menu, c'est qu'il est en tout point semblable au menu de la veille. Le repas fait, nous sortons. Molde est au pied d'une haute montagne : dans l'idée qu'on doit avoir de la hauteur une vue très-étendue non-seulement sur la partie du pays où nous sommes, mais, aussi sur les îles et fjords environnants, nous avons résolu de monter. Nous avons consulté quelques indigènes sur le meilleur chemin à prendre ; autant de personnes, autant d'avis différents : si bien que nous finissons par prendre conseil de nous-mêmes, et nous nous engageons dans le sentier qui nous paraît le meilleur.

Il nous conduit à une petite habitation qui domine de quelque peu la ville. Le paysan, qui l'occupe, est sur sa porte ; nous nous informons auprès de lui si nous sommes dans le bon chemin, et il nous assure que oui : nous le remercions, et le quittons après avoir jeté un coup d'œil sur son domaine : 25 ou 30 ares de terrain en orge et en pommes de terre ! — Nous suivons un chemin frayé, et poursuivons tout confiants notre route, quand tout à coup une haie la barre ; l'obstacle ne nous arrête point, et la haie ne tarde pas à être franchie ; mais au delà, plus de chemin tracé ; des forêts, des broussailles, des herbes et des marais . . . Ce n'est qu'après plusieurs heures d'une ascension pénible, après avoir piétiné dans les broussailles, barboté un peu dans les marécages que nous atteignons le point culminant. Hélas ! . . . nous ne vîmes que trop vite que nous n'avions

rien à voir, notre hauteur étant au pied d'autres hauteurs qui lui fermaient l'horizon : leur aspect était sauvage et la neige se montrait sur leurs plateaux désolés.

Si la montée avait été pénible, la descente ne devait pas être et ne fut pas commode. En vain, cherchions-nous la trace seulement de nos pas pour reprendre au moins le sentier parcouru ; nous ne reconnûmes rien ; et nous arrivâmes à Molde à l'antipode même du lieu d'où nous étions partis : ce qui nous procura l'avantage, le triste avantage de voir la prison du district. C'est une maison isolée, plus vaste que les autres : à voir l'ensemble et les dehors du bâtiment, on se dit que les prisonniers, qui sont là dedans, sont gens bien simples ou bien débonnaires, d'honnêtes scélérats enfin : le préau, qui court autour de la prison, n'est fermé que par une clôture en planches ! Le gardien est artiste-photographe... Où diable l'art va-t-il se nicher en Norwège ? Les prisonniers, qui ne tiennent pas à s'évader, n'ont pas une vilaine vue du logement que l'Etat leur fournit : ils aperçoivent les montagnes que nous regardions tout à l'heure avec leurs formes variées, hardies ; avec leurs cîmes élancées ou à pic, si différentes des plateaux neigeux que nous avons traversés ces jours passés.

Je constate ici à nouveau ce que j'ai dit naguère de la différence des climats entre Christiania et Lårdals-Øren : situé plus au nord et sur le versant nord-ouest des Alpes-Scandinaves, Lårdals-Øren jouit d'une température plus douce que Christiania : ainsi aussi Molde. Ce qu'il faut attribuer aux courants des vents qui ont traversé la mer et qui agissent plus directement sur le littoral que sur l'intérieur du pays ; ce qui explique aussi comment les fjords ne

gèlent que très-exceptionnellement dans leur partie extérieure.

La végétation à Molde est assez avancée et puissante : j'y ai vu des pommiers, des poiriers, et jusqu'à des pruniers qui fleurissent ; je dois ajouter seulement que, si la fleur se montre, le fruit n'y apparaît point : c'est un ornement agréable qui néglige d'être utile. J'y ai remarqué, par même occasion, dans les jardins, quelques-unes de nos fleurs, pattes d'ours, primevères, marguerites doubles, pieds d'allouette, et le reste ; mais d'œillet et de rosier, on n'en voit point trace en plein air ; en retour, dans un terrain qui fait face à l'auberge, j'ai vu un groseiller comme je n'en ai point vu encore un aussi grand.

J'ai causé aujourd'hui avec le fils de notre aubergiste, qui parle un peu l'allemand tant bien que mal : je lui ai témoigné mon étonnement de voir le luxe de toilette que déploient ses concitoyens des deux sexes. C'est que Molde est riche, a-t-il répondu, riche et noble : car du chapitre de la toilette, nous sommes vite arrivés au chapitre de la noblesse, et le jeune homme m'a répété ce que déjà m'avait dit Koppel : qu'en Norwège, il n'y a que deux noblesses : la noblesse du poisson et celle du bois. Je m'explique, ou plutôt mon jeune homme nous explique ce qui suit :

Il n'y a en Norwège ni duc ni prince, ni comte ni baron ; mais il y a les nobles du poisson sur les côtes, et les nobles du bois à l'intérieur (comprenez les notables !). On fait assez aisément fortune dans l'une et l'autre industrie ; or le commerce du poisson est, à Molde, très-considérable, et c'est là l'origine de ce luxe exceptionnel. D'après ce que nous avons vu, je dois penser que plus d'une dame reçoit directement

et exactement les journaux de modes de Paris : voilà comme la crinoline a disparu ici en même temps qu'elle s'est envolée des rives de la Seine ; et nous ne voyons s'étaler, dans la grande rue de Molde, qui est le rendez-vous de la belle compagnie, que les robes à traîne, découpées en pointe ; les chapeaux microscopiques qui ne sont pas même des bonnets ou les toques rondes qui couvrent la moitié du front. Le sexe fort n'est pas indifférent non plus à la toilette : voici les élégants qui se montrent, badine en main, avec la redingote courte, ou veston dernière mode, et le chapeau gris à forme basse. Ce luxe ferait rougir notre mise si simple, si des touristes n'avaient pas désappris à rougir pour si peu, et s'ils n'étaient pas excusés de prime-abord.

La promenade a excité notre appétit, et nous rentrons pour l'heure du dîner avec la perspective de l'ordinaire des repas précédents. Et voilà comme on se trompe bien souvent : après le premier service tout de marée, on nous sert... devinez ! une oie rôtie ; une oie, et qui répand une odeur exquise par toute la salle. Hélas ! que ne dîne-t-on du fumet ? Quand nous entamons le bipède, nous comprenons, au premier coup de dent que cette oie est une oie sauvage, dure et coriace comme un vieux cerf dix cors. Autre ennui : je ne suis pas plus tôt remonté dans mes appartements que j'entends mon piano d'hier soir : mêmes sons et même exécutant ; j'ose dire que c'est moi l'exécuté, moi qui ne puis fermer l'œil que vers les 11 heures, quand mon terrible musicien a fini son sabat. Je me flatte encore : à peine ce genre de tapage a-t-il cessé qu'un autre ramage recommence : c'est mon Koppel, hableur de première classe et bavard infatigable, qui s'entretient en nombreuse et joyeuse compa-

gnie. Si je paie un guide, ce n'est pas pour qu'il trouble mon sommeil. Je fais à mon tour et par manière d'avertissement ou de représailles un tel sabbat avec ma chaise que les gens me comprennent et s'en vont se coucher. Dieu leur envoie, et à moi aussi, un agréable sommeil !

29 Juin.

Nous nous sommes embarqués à 8 heures du matin pour Gryten sur un vieux bateau à vapeur détraqué, avec une machine essoufflée. Par bonheur la mer est calme, et le machiniste plus calme encore que la machine : s'il file trois nœuds à l'heure, j'en serais bien surpris. Il est vrai que la navigation est difficile ; nous avons un véritable labyrinthe à parcourir entre des îles serrées et nombreuses, quelques-unes laissant voir un pauvre bois rabougri, presque toutes sans végétation, et, en tout cas, d'exploitation bien difficile, pour ne pas dire impossible : tant la roche est inabordable ! J'imagine que le fer doit être fort abondant, au moins dans quelques-unes de ces îles, à juger de l'oxyde de fer qui découle de leurs rochers. Nous en avons côtoyé une, qui peut mesurer 6 ou 8 kilomètres de contour : elle était littéralement couverte d'une couche d'oxyde de fer. Grand étonnement de notre part que tant de richesses demeurent inexploitées ! A quoi l'on nous répond qu'une Compagnie anglaise vient d'acquérir cette île, et que le métal qu'elle renferme en si grande abondance ne sera pas perdu.

Pendant notre traversée, un batelet nous a accostés : le cuisinier du bateau échange avec lui quelques paroles, que je ne comprends pas, mais immédiatement après, ce que je comprends sans peine, c'est l'échange d'un peu de menue monnaie contre deux magnifiques saumons. Je m'amusai à

en demander le poids et le prix : 15 kilog. et un species quatre shellings, soit 6 fr. 20 c. Et notre homme n'avait pas marchandé : il n'en avait pas coûté vingt paroles au vendeur ou à l'acheteur.

Il était une heure de l'après-midi quand nous débarquâmes à Veblungen, qu'on appelle aussi Gryten. Grande était l'animation sur le bateau, et sur le quai ; quelques-uns voulaient descendre, beaucoup voulaient monter ; nous apportions des marchandises en quantité notable ; les gens de Gryten venaient pour charger les leurs ; enfin, nous vîmes en un moment une réunion complète d'hommes et d'attelages sur un petit espace : parmi les hommes, j'en ai remarqué dont la taille est moins que moyenne, le visage osseux : leur type de physionomie se rapproche de celui des Tartares. On me dit que ce sont des Lapons ; je le crois ; en tout cas, ces Lapons-là sont enveloppés de pelisses bien sales.

Le relais est à deux pas du débarcadère, et Koppel a pressé pour faire atteler. Nous sommes bientôt en route, longeant comme toujours, un torrent, lequel traverse une vallée profonde. Non loin de Gryten, nous avons remarqué une grande maison, très-agréablement située, qu'on nous dit être une auberge, où des Anglais viennent passer la belle saison, qui est pour eux la saison de la pêche. Nous avons plus de quatre milles à fournir, et devons arriver vers les 7 heures à Stüflaten où nous coucherons : c'est une auberge isolée sur une passe élevée de montagne. Pendant la plus grande partie du chemin, la montée n'est pas très-sensible ; en revanche, elle est d'une extrême rapidité vers la fin. Elle est, d'ailleurs, d'établissement récent, tracée avec un soin minutieux par de savants ingénieurs ; on regrette qu'elle

ne soit pas plus large ; elle s'harmonise en somme avec les voitures légères du pays, qui s'harmonisent avec les petits chevaux que nous connaissons. L'ancienne route était devenue véritablement impraticable : ce qu'elle avait dû être toujours, à mon avis ; tant sa pente est rapide, à étonner même en Norvège ! Le haut des montagnes est encore couvert de neige : aussi les cascades ne manquent-elles pas, et j'en vois une des plus curieuses et des plus importantes. A mi-hauteur, elle se divise en deux chutes qui, se rejoignant plus tard, forment une île ; sur cette île est une habitation, entourée de quelques cultures : comment on y arrive ? C'est là un mystère dont nous n'aurons jamais le secret : j'ai beau regarder, et regarder encore ; impossible de savoir comment le propriétaire de céans arrive chez lui.

Peu avant d'arriver au relais, un nuage de poussière d'eau nous environne de toutes parts ; nous sommes au bord d'un gouffre profond ; nous voudrions bien jeter un regard, en passant, sur cet abîme redoutable d'où rejaillit l'humide poussière ; mais il est par trop redoutable, cet abîme, et d'en bas et d'en haut ; le terrain d'alentour est détrempe, la roche humide et glissante ; il y a bien un semblant de pont, mais une chèvre ne s'y hasarderait qu'en tremblant, et nous ne nous y hasardons pas du tout. On nous avait conté que la vallée du Romsdal était la plus pittoresque de la Norvège : Telle n'est pas notre impression tandis que nous y sommes ; tel n'est pas notre avis après y avoir été.

Sept heures sonnent, quand nous arrivons à l'auberge de Stüflaten, on n'est pas plus exact. Si élevés que nous soyons, nous n'avons pas, cependant, les neiges comme à Nystuen,

où nous avons couché le 19 courant, et qu'il ne faut pas confondre avec un second Nystuen, voisin de Stüflaten. Néanmoins nous avons froid comme à Nystuen, et nous commençons par faire faire du feu dans un poêle qui chauffe nos deux chambres. Il les chauffe, et surtout les enfume. Le maître de la maison est absent ; la maîtresse, couchée et malade ; Koppel prend le commandement, va d'abord visiter la malade, à qui bientôt il amène le docteur Bœckel : celui-ci fait les ordonnances en homme qui sait ne devoir pas compter de sitôt sur le secours d'un pharmacien, plus sage assurément et moins important que son interprète Koppel, qui fait grand embarras de sa science intermédiaire et abuse un peu de son autorité de savant.

Aussi l'ai-je renvoyé à la cuisine s'illustrer dans un autre art que celui d'Esculape. Il a pris nos provisions, et s'acquitte magistralement de sa nouvelle besogne. Une julienne, un plat de macaroni cuit à point et un fricot très-recommandable nous donnent un très-bon souper. Deux lits fort propres nous permettent de bien augurer de la prochaine nuit. Ma chambre est ornée d'un bahut, qu'on admirerait à l'hôtel Cluny : il est certes bien ancien, sculpté, et les sculptures peintes des couleurs les plus vives : ses ornements dorés et argentés ont dans leur richesse je ne sais quoi de barbare : jamais rien de pareil ne nous est tombé sous les yeux ; c'est une curiosité de décors des plus rares. J'ai demandé à l'acheter ; mais il m'a été répondu que cette proposition, faite bien des fois par des voyageurs, avait toujours été repoussée, et le serait, tant que les propriétaires auraient un morceau de pain à manger : c'est qu'aussi bien ce meuble était plus qu'un ornement précieux. C'était un pieux héritage, un

souvenir de grand parents ; et le cœur ne se vend pas. Tant pis pour moi ; mais je félicite ces braves gens de mon échec. La nuit a été bonne, et Koppel vient de me servir un excellent chocolat.

30 Juin.

On sonne le départ à 7 heures : à peine en route, nous apercevons pour la première fois des montagnes à pic et des cimes neigeuses qui nous rappellent l'Oberland Bernois. Pour en revenir au Romsdäl, ou plutôt avant de le quitter, ce Romsdäl qui, de Vevelungen à Stüflaten, passe pour si pittoresque, disons qu'il ne vaut pas la vallée que nous avons parcourue aujourd'hui, par un temps exceptionnellement beau, le long des lacs de Lesjeskogs et par le val de Logen. C'est sans contredit le plus beau pays que nous ayons visité depuis que nous sommes en Norvège : ces vallées ont souvent jusqu'à 3 kilomètres de largeur ; les montagnes qui les bordent ne les écrasent pas du poids de leur masse ; leur pente est douce ; et le côté sud est cultivé jusqu'à une certaine hauteur. Puis les forêts de pins et de sapins se succèdent ; la partie supérieure est toute en pâturage d'où la neige disparaît pendant plusieurs mois de l'année. Le torrent qui, de rigueur, coule dans le fond de la vallée, tantôt avec impétuosité, tantôt avec calme, est bordé dans son cours de prairies verdoyantes où paissent de nombreux troupeaux de chevaux et de vaches. Les habitations sont aussi plus nombreuses, et l'aisance de l'homme complète en quelque sorte cette richesse de la nature. Vers une heure après midi, nous avons fait halte au relais de Domaas, près de Lie : c'est où se rencontrent les routes de Drontheim et

de Gryten qui bientôt ne formeront plus qu'un chemin jusqu'à Lillehamer.

Le relais de Domaas est une grande belle maison isolée qui annonce aux voyageurs un certain confort : nous y demandons à dîner ; et comme il fait chaud et qu'il y a de bonne bière, à ce qu'on nous apprend, nous substituons bravement la choppe au bordeaux, ordinaire et très-ordinaire auquel nous sommes condamnés depuis quelque temps. Truite et gélinotte : voilà le menu ; il est très-agréable ; et ce qui a bien aussi son mérite, on nous sert dans un salon bien meublé.

Dans la maison est un bureau télégraphique : ce que les fils indiqueraient suffisamment déjà, sans le tableau-affiche, qui est suspendu à la porte et où nous lisons les noms d'un certain nombre d'Anglais qu'attendent des dépêches : sage mesure, et très-pratique, qu'il serait bon d'introduire chez nous. Six heures plus tard, nous sommes au relais de Lauregaards, maison isolée et qu'il faut aller chercher à dix minutes de la nouvelle route. Elle est, à côté de l'ancienne que, plus d'une fois, nous avons aperçue de celle que nous parcourions, dominant le torrent qui rugit et les rochers qui la soutiennent. Quelles montées, quelles descentes c'étaient là naguère avant ces nouvelles routes si bien aménagées ! Certes le voyageur doit bien des actions de grâce aux ingénieurs qui lui ont préparé ces beaux nouveaux chemins, au gouvernement qui les a payés. Pour arriver à la maison, il faut traverser un pont, d'une certaine longueur, qui passe par dessus le torrent. J'ai remarqué, aux abords de la maison, des ouvriers occupés à creuser sur un pré des fossés d'irrigation, pour profiter d'un cours d'eau

voisin ; je remarque par la même occasion qu'ils n'entendent rien à la besogne. Je vais à eux, sitôt qu'arrivé ; et bien qu'ils n'aient pour instruments de travail qu'une pauvre pelle de bois, je leur trace quelques fossés d'irrigation, de diverses largeurs et de profondeurs inégales selon les besoins du terrain : je leur explique en même temps la manière de détourner l'eau d'un fossé dans l'autre au moyen de petits barrages faits de pierres et de mottes de gazon ; après leur étonnement, j'ai plaisir à constater leur reconnaissance.

Mon office d'ingénieur rempli, je reprends mon rôle de touriste et je pénètre dans la maison : par une porte entrebaillée, je vois un cordonnier qui raccommode de vieux souliers, et qui est également sellier selon toute apparence ; car il est entouré de harnais. A côté de lui sont deux filles qui cherchent à tirer d'une échevette de laine verte du bois jaune effilé. Ces braves gens ont teint à chaud leur laine dans une décoction de bois jaune effilé, sans sortir le bois avant d'y mettre la laine. Je leur explique, avec le secours de Koppel, comme quoi ils auraient dû avoir soin d'ôter le bois avant de plonger la laine dans l'eau de teinture. C'est à leur tour de me remercier ; et j'aurais beau jeu à dire aujourd'hui comme Titus ; « je n'ai pas perdu ma journée ! » Le fait est que le disciple de saint-Crépin m'assure que dorénavant lui aussi tirera parti de la leçon pour lui et pour ses pratiques : bonne affaire, aussi bien ; dans les grands ménages, en Norwège, on file, on teint, et l'on tisse, pour tout le personnel de la maison.

30 Juin.

Je ne dirai qu'un mot de la maison : chambres et lits sont confortables : il y a, cependant, un détail que je tiens à

relever. On se souvient qu'en Norwège la table de toilette est généralement garnie ; peigne et savon ne manquent nulle part ; il y a plus ici, et Lauregard fait encore mieux les choses. On y fournit ... je vous le donne en trois ; en dix ... en cent ; on y fournit ... devinez, si vous osez ... des brosses à dents ! Oui, des brosses à dents ! On n'est pas obligé de s'en servir, par exemple ; et vous me croirez sans peine, mes amis, si je vous confie que j'ai préféré la mienne. Me croirez-vous aussi volontiers, si je vous affirme que tous les voyageurs ne sont pas de mon sentiment, et que la brosse, qu'on a mise à ma disposition, a dû servir à bien des mâchoires, autant du moins, que ses crins en témoignent. Voilà, vous l'avouerez, un service qui ne se voit pas tous les jours ! Je ne sais pourquoi cette brosse à dents me remet en mémoire une fameuse histoire de cure-dents, qui n'est pas d'aujourd'hui ? Est-ce le contraste, est-ce le rapport des deux instruments ? Toujours est-il que je me suis souvenu ici de ce garçon d'hôtel qui se plaignait de l'indiscrétion des voyageurs, toujours prêts à empocher les cure-dents qu'il était tenu de fournir sur ses appointements ... Ce n'est pas lui qui aurait volontiers défrayé de brosses à dents sa clientèle. La journée s'est terminée par un souper simple : Des truites, fournies par la maison, et le reste, tiré de notre propre magasin.

1^{er} Juillet.

En descendant de ma chambre, j'ai vu Koppel qui aide un valet d'écurie à graisser la voiture : il fait une singulière figure, ce brave Koppel, et qui n'annonce rien de bon. Je m'informe avec autant d'intérêt que de crainte de ce qui assombrit ainsi son visage ; et voici ce qu'il m'apprend :

Nos essieux sont avec des boîtes, dites à patente, et Koppel vient de casser l'écrou d'une des boîtes qui renferment l'huile. Non-seulement il faudra graisser dorénavant à tous les relais; mais nous courons risque que l'écrou ne se détache et que la roue ne tienne plus en place. Nous en avons été quittes pour la peur et l'écrou a tenu bon. Si j'ai relaté cet incident sans importance, c'est pour en prendre occasion de dire qu'il faut, autant que possible, n'avoir avec soi que des objets solides d'abord, simples ensuite, afin qu'ils soient de facile réparation le cas échéant, quand on voyage dans de lointains pays où les distances à parcourir sont considérables, autant que sont rares les artisans dont on a besoin en cas d'accident.

Quand l'heure du diner a sonné à l'horloge de notre estomac, nous étions devant la cour d'une belle maison qui nous inspire toute confiance. Et Koppel assure que notre confiance ne sera pas trompée; en d'autres termes qu'un bon diner nous attend. C'est une dame, plutôt qu'une paysanne qui nous reçoit : c'est une femme d'un certain âge dont les manières tranchent avantageusement sur celles de nos hôtes des jours passés. Elles nous recevaient un peu sans façon, celles-là, ou plutôt elles ne nous recevaient pas du tout: car le plus souvent Koppel, notre grand chambellan nous introduisait sans autre formalité dans la maison après en avoir reconnu les êtres : sa petite visite faite, nous opérions notre entrée à sa suite, et nous voilà installés.

Cette fois les choses se sont passés plus solennellement : nous sommes entrés dans une grande pièce bien meublée, où deux convives achèvent leur repas devant une table bien dressée : ce sont deux Anglais, comme toujours : Ils partent,

et l'on dresse une seconde table à notre intention. A côté de la salle à manger (car nous avons le temps de prendre connaissance des lieux avant qu'on ne nous serve) est un salon, que nous trouverions meublé avec luxe même à Christiania : j'y vois un piano, qui ne laisse pas que de m'inspirer quelque méfiance. Nous profitons de ce confort pour attendre le dîner ; il fait chaud, et la chambre est fraîche ; je ne tiens pas à me promener, et les fauteuils sont excellents. Cependant c'est notre tour de dîner : tout ce qu'on nous sert est bien accommodé ; très-bien accommodé, et ne vaut pas néanmoins les excellentes fraises des bois qui nous donnent un succulent dessert.

La chambre où nous coucherons le soir (car nous sommes partis après le dîner) ne rappelle en rien le luxe de la dernière station : nous sommes à Bolmes. La pièce où Koppel nous a conduits n'est pas meublée pour ainsi dire ; l'ameublement, du moins, est des plus primitifs, à commencer par le lit. Le garde-manger est comme la chambre, quasi-dégarni : il faudra se contenter de lait et d'œufs, à moins de recourir aux provisions. Et nous y recourrons en effet, de même que mon sac me dédommagera de la literie de Bolmes, et que ma couverture me fournira un oreiller suffisant. Quant au docteur, qui est jeune, il s'accommode du lit qu'on lui donne ; et il me confesse au réveil qu'il a dormi comme un roi, — comme un roi qui dort bien.

2 Juillet.

Une bonne tasse de chocolat sur l'estomac ; et voilà comme, au lendemain, de bon matin, finit notre séjour à la poste de Bolmes, où pour tout personnel nous avons entr'aperçu la servante. La vallée que nous parcourons depuis deux jours

est relativement belle : le torrent, ou plutôt le fleuve qui la parcourt se transforme quelquefois en lac de plusieurs kilomètres de large. Une immense quantité de bois, destiné aux scieries, y flotte de toutes parts, quand elle ne s'empile pas à de grandes hauteurs : d'où résultent des débâcles fréquentes ; et l'on retrouve les épaves de ce naufrage prévu aux endroits de la rive où l'eau est plus calme.

En général, les villages sont très-rares ; et notez que j'appelle village, une agglomération de quelques maisons, en comptât-on quarante, ou trente seulement : il s'en faut de beaucoup que la Norwège rappelle de ce côté-là notre Europe méridionale. Les habitations sont sur le terrain même que le propriétaire a trouvé moyen de cultiver : grands ou petits, les héritages ne se morcellent point. Dans la vallée où nous sommes engagés, j'ai remarqué jusqu'à quinze et vingt habitations ou fermes à plusieurs corps de bâtiments qui, malgré la distance où elles sont les unes des autres, sont pour ainsi dire alignées sur le flanc des montagnes, — et le plus souvent au Sud. C'est en effet le côté du soleil qui est le plus particulièrement cultivé, et nous avons longé aujourd'hui des champs de seigle. A onze heures, nous avons atteint Lillehamer.

Lillehamer est une soi-disant grande ville, composée d'une centaine de maisons de belle apparence ; quelques-unes sont vraiment spacieuses et ont un second étage : tout cela forme une rue assez large, qui est la principale, et serait la seule, sans quelques ruelles adjacentes ou parallèles dont il ne saurait être ici question. La situation est quelque peu élevée au-dessus de l'extrémité supérieure du lac de Mjose, dont nous avons connu, en quittant Christiania, la partie inférieure.

— Koppel nous assure, comme d'ailleurs il a fait partout, que l'hôtel où il nous conduit est le meilleur de la ville ; et nous sommes tentés de le croire, à considérer la tribu d'Anglais et d'Anglaises, toujours bien renseignés, dont le départ a suivi notre arrivée ; sans compter que l'extérieur de la maison et les vastes dépendances témoignent en sa faveur.

Les chambres où l'on nous loge sont de bonnes chambres ; je n'en dirai pas autant du dîner qu'on nous sert : excepté la soupe, rien n'est supportable ; et cependant nous pouvons dire en toute sincérité que depuis Christiania nous ne sommes pas gâtés par la bonne chère. Il y a surtout un certain coq de bruyère à qui je n'ai pas encore pardonné. Jeune, le coq de bruyère est rarement tendre ; celui-là n'était plus jeune ; et sous la dent il faisait l'effet d'une vieille corde goudronnée, qu'on mâcherait sans succès ; par là-dessus, on nous a servi du riz cuit à l'eau, à l'eau pure et sans sel, et qui est dur, comme le risotti à Milan : avec la sauce d'un beefsteack, qui l'accompagne, et le parmesan, dont nous avons avec nous provision, c'est à peine si nous parvenons à faire quelque chose de mangeable. Le vin est à l'avenant : ce n'est pourtant plus du saint-Julien ; mais du Léoville. Nous avons donné notre bouteille à Koppel qui y a fait honneur, et qui nous a apporté de celui que nous avons avec nous ; le lendemain le Léoville a figuré sur notre addition pour un species, 6 francs moins vingt centimes.

J'ai dit la note du lendemain ; car nous sommes condamnés à rester toute la journée à Lillehamer, le vapeur ne partant que le matin. Tâchons de nous ennuyer le moins possible. Dans un petit jardinet derrière la maison, au midi,

et à l'abri du vent, j'ai vu quelques fleurs, et me suis plu à les regarder : elles me rappellent mes beaux parterres de Mulhouse, tout verdissant et fleurissant à l'heure présente. La femme de l'auberge a surpris dans mes regards ce plaisir, peut-être ce regret ; et bientôt elle m'a offert bien gracieusement un bouquet de ses fleurs : c'est le premier que j'aie reçu depuis ma visite d'Altona chez M. Booth. Irai-je m'en étonner, moi qui sais ce qu'il en coûte dans des climats plus favorisés pour cultiver les fleurs et qui, depuis des semaines déjà parcours ces pays du Nord si froids, si incultes !

Le lac du Mjose, se prolonge encore sur une assez longue distance en amont de Lillehamer, dans une vallée étroite qu'enserrent de hautes montagnes. Le soleil, ce soir, y projette des reflets si brillants qu'on croirait voir une immense langue de feu ; je ne crois pas qu'on puisse admirer rien de plus beau ; cette impression-là me restera longtemps, comme une consolation de notre journée d'ennui, et comme une compensation des exactions dont nous sommes victimes.

3 Juillet.

Aussi bien, nous avons été effroyablement écorchés par notre aubergiste. Mon bouquet me coûte cher... enfin ! Nous nous sommes embarqués avec quantité de gens du peuple : quelques jeunes personnes d'un monde plus distingué, prennent place parmi les passagers, et j'ose dire qu'elles le font avec passablement d'embarras, tandis que la modestie est une si belle qualité des jeunes demoiselles surtout. Je remarque, et non sans peine, une certaine d'entre elles qui n'est jamais trois minutes sans recourir

à son binocle. Eh ! ma chère demoiselle, que votre binocle soit en or, ou en argent doré, accordez lui donc, et à vos yeux aussi, quelque trêve ; à votre âge, un binocle n'est point une parure ; tout au rebours : c'est un défaut physique que son exigence, et une disgrâce, qu'accusent maladroitement vos façons hautaines et ce regard de dédain que vous jetez sur partie de vos compatriotes qui vous entourent.

Non loin des passagers, je vois un monsieur d'un certain âge et qui est tiré à quatre épingles, comme on dit chez nous : Et ce n'est point assez dire pour ce brave monsieur, si reluisant de propreté, ciré, verni, brossé, ganté comme une gravure de mode : il s'isole..... est-ce pour ne point compromettre sa toilette?... Il lit... ; est-ce pour s'épargner un mouvement qui dérangerait les plis de sa cravate ? Il m'intrigue, ce monsieur ; je voudrais savoir à quel monde il appartient et je dis au docteur, qui l'observe comme moi, que cette exactitude me fait croire que c'est un pharmacien. Pour en avoir le cœur net et tirer au clair le mystère, je vais à mon homme et le salue en allemand.

Lui, aussitôt, de me répondre dans la même langue : on dit qu'il n'y a que le premier pas qui coûte. Après un échange de quelques mots, j'apprenais à Bœckel que j'avais deviné juste ; que ce pharmacien coquet, jouissait du privilège de fournir ses drogues et ses pilules à tous les malades de son rayon, c'est-à-dire à 6 ou 8 lieues à la ronde de Lillehamer ; que ledit rayon était desservi par six médecins auxquels il fournissait, les remèdes les plus usuels des petites pharmacies à leurs domiciles.

L'entretien engagé suivit son cours, et nous abordâmes plus d'un sujet. Après ses affaires, les affaires du pays : la

politique se fourre un peu partout; politique, statistique, économique, nous causâmes donc un peu de tout; et le hasard de la conversation m'amena à lui demander quelques éclaircissements sur un fait dont j'avais été le témoin, et Koppel, le héros à poigne. La veille donc, j'avais été assailli sur une longueur de deux lieues environ par une véritable légion d'enfants affreusement déguenillés: ils me demandaient l'aumône, et Koppel avait ordre de leur donner quelques menues monnaies. Mais au lieu d'argent il leur donnait des coups de fouet; et, quand j'intervenais en faveur des malheureux, Koppel assurait que c'étaient de mauvais bohémiens vivant de l'aumône et n'ayant d'autre industrie que la mendicité. Et tous mes raisonnements sur ce qu'on doit aux malheureux; que l'aumône est une dette; que l'humanité est un devoir, tous ces raisonnements, dis-je, échouaient contre l'obstination de Koppel, jusqu'à ce que j'eusse imposé mon *veto* rigoureux...

Sur quoi, mon pharmacien répondit qu'il n'y avait pas un seul bohémien dans tout le pays; que la misère seule, avait forcé ces pauvres gens à implorer notre secours; que les dernières récoltes, avoine, orge, pommes de terre, avaient manqué, que, selon toute apparence, leur malheur augmenterait encore l'hiver prochain, vu l'extrême sécheresse de l'été. Faut-il le dire? Pourquoi non? Ce brave et digne homme, dont l'air compassé avait d'abord excité notre verve railleuse, nous fit un tableau si navrant, si éloquent de cette affreuse misère, il nous la peignit de si vives couleurs que je le priai de vouloir bien être mon intermédiaire auprès de ses malheureux compatriotes, et lui donnai, pour le médecin du canton, une procuration *sonnante* à l'effet de ré-

parer le mal fait par Koppel. Il accepta la mission avec simplicité, et je n'eus qu'à remercier l'homme bienveillant que le hasard avait mis sur notre chemin. Ce que j'appelle ici un peu légèrement le hasard, c'était la science ; notre compagnon s'en allait à Christiania retrouver une société de plus de trois cents savants scandinaves, qui devaient tenir dans la capitale de la Norwège leurs assises solennelles.

Vous souvient-il, mes bons lecteurs, que lors de notre première navigation sur le lac de Mjöse, le brouillard et la pluie nous empêchèrent d'en apercevoir même les bords ? Aujourd'hui le temps est beau, et ces mêmes rives nous paraissent les plus charmantes du monde.

A mi-longueur du lac, près Ævangen, on voit des pans de murs en ruines, mais de murs assez élevés encore : ce sont, dit-on, les restes d'un ancien monastère : c'est la première ruine de ce genre que nous voyons depuis que nous sommes en Norwège, où de fait les constructions en pierre sont très-rares.

Le même chemin de fer, qui nous a emmenés de Christiania le 16 Juin nous y ramène le 3 Juillet au soir, après 18 jours d'excursion. — Quitterons-nous ce pays étrange, si différent de tout ce que nous connaissons de l'Europe ? N'aurons-nous pas un mot de souvenir ou de regret pour ce bon peuple de la Norwège ? Eh ! pourquoi donc visiterions-nous ces pays, pourquoi connaître ces hommes, si pour tout sentiment humain, nous, qui nous disons l'Europe civilisée, nous ne leur apportons qu'une indifférente curiosité ? Non point vraiment ; et j'aime, en partant, à former au fond du cœur les meilleurs vœux pour ce peuple honnête et sage, pauvre et laborieux, qui aime sa patrie,

toute stérile qu'elle est; qui aime son ciel, tout rude que soit son climat; qui croit à la Providence au lieu de l'accuser. — En Norwège, à peu près point de voleurs ni d'assassins: le crime, si commun au sud de l'Europe, y est peu connu là-bas; et s'il y est presque inconnu, ce n'est point par l'influence des terreurs de la superstition, mais par le pur et profond sentiment du devoir. Si les mains sont innocentes, c'est que le cœur est innocent, et non par ce qu'il se croit absous par une dévotion puérile à la Madona. Loin de nous la pensée de déprécier Rome au profit de Christiania! Mais, sans aller à Rome, n'est-il point vrai qu'il y a tel pays du midi où, moyennant une prière, une offrande, un vœu quelconque, le malfaiteur croit sa conscience déchargée?

Mais quittons ces pensées, et revenons au voyage: le touriste, qui voyage sans autre but que pour se distraire, et qui demande d'abord, et par-dessus tout, du plaisir au pays nouveau qu'il visite, fera bien de ne pas s'engager dans ces contrées du Nord, surtout s'il ne sépare pas le plaisir du bien-être et du confort. La carriole, seul véhicule en usage, est des plus mal commodes: on y est mal assis; le dos à peine appuyé; le buste entier découvert; et notez qu'il pleut souvent! que si l'on étouffe à midi dans les vallées, on risque de geler sur les hauteurs; que le soleil, le vent et la neige s'y livrent un perpétuel combat, dans lequel il n'y a qu'un vaincu: l'homme, je dis l'homme délicat ou pusillanime. Maintenant, pour ne rien exagérer ni surfaire même dans la critique, il faut reconnaître que les routes sont bonnes; que lorsqu'elles seront toutes rectifiées, alignées, comme on est en train de le faire, entretenues comme elles

le sont déjà, la Norwège sera à citer pour ses routes bien tenues.

Je ne me répéterai pas au sujet des cascades : pas un pays au monde ne saurait présenter de chutes d'eau plus nombreuses ou plus belles. La cause : ce sont ces grandes masses de neige qui tombent et séjournent sur ces hauts plateaux qui, quand viennent les fontes, précipitent leurs eaux en torrents des sommets élevés, et s'enfuient à travers les vallées. Pas beaucoup de pays non plus qui soient plus improductifs ou plus pauvres ? Et pourrait-il en être autrement, quand la plaine, ou plutôt la vallée, l'étroite vallée est encaissée par la montagne, rongée par le torrent, et souvent comme oubliée du soleil ! La montagne, le rocher a tout envahi ; et ce qu'il ne prend pas, il le livre en partie au torrent.

A-t-elle, du moins, ses compensations ? J'ai ouï dire plus d'une fois, et j'ai lu dans plus d'un livre que la Norwège est le pays des beaux et grands sapins. C'est possible ; mais en tout cas je ne les ai pas vus, et j'en ai vu beaucoup cependant. Que de blocs de bois ai-je vus (il faudrait les compter par centaines de mille) sur tous les torrents, sur tous les lacs, attendant que la scie leur donne la dernière forme ? Pas un, je crois, et je l'affirmerais presque, n'avait 40 centimètres de diamètre. C'était tout bois destiné à être exporté en lattes et doubles lattes, planches et autre menu bois de construction. Si ces prétendus grands arbres existaient dans la réalité, ils ne pourraient pas être transportés avec les routes de la Norwège, ses petits chevaux et ses légers véhicules. Et c'est si bien cela que nous n'avons pas vu un seul radeau, ni un seul bâtiment chargé de bois

long sur tous les fjords que nous avons parcourus et tous les ports que nous avons visités. La conséquence est qu'il n'y a point en Norwège de forts et beaux sapins comme en Suisse, comme dans la Forêt Noire, ou dans les Pyrénées. En compensation, si c'est une compensation, il n'y a point dans toute l'Europe de sapins qui présentent une épaisseur aussi uniformément égale que ceux de la Norwège de la base à la cime : aussi doit-on, de la réunion de plusieurs de ces arbres, former des mâts parfaits de flexibilité.

Un mot des hôtels, et j'aurai tout dit : rien, absolument rien qui rappelle ici le confort de la Suisse : une fois hors de Christiania, le meilleur hôtel de la Norwège ne vaut pas à beaucoup près la plupart de ces hôtels qu'on rencontre même dans les hautes vallées de la Suisse. Cela posé, nous dirons à nos amis : « Faites le voyage de Norwège ; faites-le de l'est à l'ouest et du nord au midi ; vous serez contents de l'avoir fait ; surtout si le beau temps vous favorise comme il nous a favorisés. Maintenant, l'ayant fait, je doute que l'envie vous vienne de le refaire. A moins d'être peintre de paysage ou pêcheur à la ligne, je ne vois guère quel intérêt pourrait bien vous ramener dans ce pays sévère, froid, aride, et, pour tout dire d'un mot, inhospitalier quant au pays en lui-même. »

Rentrons, cependant, à Christiania, et tâchons d'y prendre, d'en emporter une impression moins déplaisante. Tous les savants de la Norwège, y compris mon nouvel ami de Lillehammer, ont envahi l'hôtel Victoria : je n'aurai plus ma fameuse chambre à six fenêtres, mon bazar... Néanmoins j'ai été casé à ma grande satisfaction après quelques moments d'attente, sans parler du plaisir de retrouver

tout d'abord M. et M^{me} Lecoq : ils ont fait leur voyage d'Apparentha, qui a réussi à souhait ; et le 22 Juin, le soleil pour eux ne s'est point couché !

4 Juillet.

Quelques heures encore, et nous aurons quitté la Norwège. Il s'agit de régler notre temps et d'accommoder nos plaisirs avec nos affaires. Tâchons, pour premier soin, de nous procurer une bonne carte de la Suède, comme nous en avons une de la Norwège : course perdue ; après, allons chez nos banquiers Hefflye et C^e, régler nos comptes et remplir notre escarcelle ; puis, passons chez notre consul, M. Borghers qui a été pour nous si complaisant lors de notre premier séjour, et allons lui présenter nos remerciements et nos adieux, et surtout à M. et M^{me} Stibolt qui ont été si exceptionnellement complaisants pour nous.

Ayant appris qu'il y avait non loin de la ville quelques filatures de coton et tissages mécaniques je n'ai pas voulu quitter le pays sans aller les visiter. J'ai effectivement trouvé dans un village sur un cours d'eau plusieurs de ces établissements, ensemble d'une trentaine de mille broches et de 500 à 600 métiers à tisser. L'outillage est bon ; les machines, de fabrication anglaise, conduites avec intelligence par des directeurs et contre-maitres du pays. Ils filent le coton des Indes et ne vont guère au dessus de notre numéro 15, qu'ils doublent en partie sur de bonnes machines à retordre pour la vente en fil : ce fil doublé sera la chaîne que les paysans tissent chez eux, tramée en laine. On blanchit souvent le fil avant de le tisser mécaniquement, les consommateurs du pays étant persuadés qu'un

tissu fait en fil blanchi à l'avance, est plus solide. Nous avons été à même de constater en route dans les auberges de l'intérieur que le linge des lits est d'ordinaire en coton. Ces tisserands de l'intérieur des ménages, dont j'ai dit deux mots, je les ai vus parfois filer le chanvre; mais de plants de chanvre je n'en ai vu nulle part. Il s'en rencontre, dit-on, entre Chrsitiania et Arvika, dans les pays plats et moins froids. J'ai passé par Arvika sans en apercevoir la moindre trace; et je m'y laisse dire que la Norwège n'en produit point, et le reçoit de la Russie. — Mais laissons le chanvre et les chanvriers, — et parlons des salaires. — Le salaire est généralement élevé dans les filatures que je viens de visiter: le minimum de la journée d'un homme représente de 3 fr. 20 à 4 fr.; les fileurs arrivent jusqu'à un species, soit 5 fr. 80 c.; les femmes gagnent de 20 à 30 shellings, c'est-à-dire 2 fr. 10 c. et 3 fr. 15 c.; une bonne tisseuse ou retordeuse peut aller au-delà. Toute main d'œuvre, en dehors même de la filature, est bien rémunérée: le simple terrassier de grande route, à l'intérieur, a un salaire de 3 fr., et même plus.

5 Juillet.

Notre dernière journée de séjour promet d'être pluvieuse: une promesse qui est bientôt réalisée: M. Lecoq est venu me donner le bonjour. Il m'a apporté une branche de la plante qui porte le nom de Linné, et m'a fait connaître l'endroit où il l'a trouvée: c'est près d'Arvika, en Suède. Nous devons nous retrouver, dans l'après-midi, avec M. et M^{me} Lecoq, à Oscar-Hall: c'est un fort joli château avec jardins et parc, à une lieue de Chritiania, et dont la ville a fait don

au roi ou au prince royal, pour résidence d'été. Du haut du château, et déjà de la terrasse, on a une vue splendide sur la ville, le port, le fjord et ses îles.

Les parents de M^{me} Stibolt demeurent à une très-courte distance d'Oscar-Hall; ils nous avaient invités à y venir prendre le thé, nous avons passé là deux heures charmantes au sein de cette excellente famille, et nous avons eu peine à en prendre congé. Quand nous les avons dû quitter, ce n'a pas été sans assurer M. Stibolt, et lui renouveler mille et mille fois l'assurance de notre vive gratitude pour toutes les bontés dont nous lui sommes redevables. Et puis, comme la journée touche à sa fin, nous sommes rentrés à l'hôtel, et nous avons fait nos malles pour repartir le lendemain matin, et mettre le cap sur la Suède. Et Koppel, direz-vous? Ayez patience; Koppel n'est pas encore près de nous quitter. Koppel, qui a des défauts, a des qualités; et si l'on pèse exactement les unes et les autres, sans doute que la balance penchera du bon côté. Voilà pourquoi et comment, après mûre délibération, Koppel restera notre homme et fera avec nous le voyage de Suède : il connaît le pays pour l'avoir maintes fois visité; la langue lui est familière, et Koppel, qui accepte d'enthousiasme, est et demeure notre courrier ordinaire et extraordinaire, notre interprète, notre cuisinier, et le reste.

SUÈDE.

6 Juillet.

Quand j'ai dit tout à l'heure, dans l'entraînement de ma phrase, que nous allions mettre le cap sur la Suède, cela signifiait que nous prendrions le chemin de fer qui va de Christiania à Arvika, en Suède : ce que nous avons fait

cejourd'hui, 6 Juillet, à sept heures et demie du matin. C'est la première partie achevée, d'une voie ferrée qui aboutira à Carlstadt, sur les bords du lac Wener; après qu'il aura longé ces bords jusqu'à Kristineham, il ira rejoindre à Laxa le chemin qui conduit de Gothembourg à Stockholm.

Le pays que nous venons de parcourir est tout différent de ce que nous avons vu de la Norwège. Le règne des hautes montagnes est fini; nous n'avons plus que des monticules et des plaines, plus productives sous tous les rapports. Nous sommes arrivés à Arvika sur les deux heures et demie par un temps des plus couverts. Néanmoins, à peine entré à l'hôtel Christiania qu'on nous a recommandé, j'en suis ressorti presque aussitôt pour courir dans le bois de sapins qui avoisine la ville. C'est là que M. Lecoq me dit avoir trouvé la Linnéa, plante rampante à petit feuillage et à fleurs blanches. Je l'ai trouvée, en effet, sur les bords de la même forêt, et j'en ai cueilli toute une branche pour emporter et ai rendu hommage, du moins, comme je le pouvais, à l'un des plus modestes et des plus beaux génies parmi les modernes. Je n'ai pas encore mis le pied à l'hôtel qu'il pleut, et le temps frais de tout à l'heure est devenu un temps froid: ce n'est pas là, au surplus de, quoi se préoccuper beaucoup, quand on va se mettre à table; et l'on servira tout à l'heure la table d'hôte. Notre couvert est mis dans la salle à manger, où quatre personnes achèvent de dîner, et de bien dîner sans doute, à en juger par les fraises parfumées qui leur ont été servies pour le dessert: l'appétit ne nous rendra pas bien difficiles: depuis tantôt dix heures, nous n'avons rien pris qu'une tasse de café au lait: et puis nous

dînons à table d'hôte, comme on nous en a prévenus, et comme c'est l'usage : on sait ce que c'est qu'une table d'hôte : l'abondance dans la variété, — A table!

On commence par nous apporter un bouillon si léger, si léger que sans l'œuf qu'on y a délayé, pour lui donner un peu de ton, je croirais à de l'eau chaude : après la soupe, un gigot de mouton, ma foi, très-succulent et auquel nous avons fait honneur... et puis... et puis, c'est tout, sauf des fraises pour dessert. Et voilà ce qu'on appelle la table d'hôte à Arvika! — Trois services, comme ils disent; de la soupe, du gigot et des fraises! — Des gens affamés qu'on met à la diète, c'est triste : aussi rompons-nous le jeûne deux heures après; et, pour ne point affronter de nouveau la table d'hôte, nous nous faisons bravement servir le reste de notre gigot, du poisson, des pommes de terre à défaut d'un autre rôti, et des fraises à la crème. Puis, en attendant le second repas qui sera presque le premier du jour, comme nous ne nous sommes guère réchauffés à la table d'hôte et qu'on a froid quand on a faim, nous avons commandé un bon feu dans nos chambres, et nous patientons en regardant la pluie que le vent chasse contre nos fenêtres. Mauvais début, en somme, pour le voyage de Suède! Je ne dis rien du coucher : des deux lits qui ornent ma chambre, je m'en suis fait un passable, dans la composition duquel mon sac et ma couverture entrent pour les trois quarts.

7 Juillet.

Ce matin, à neuf heures, nous nous sommes embarqués sur un vapeur médiocrement confortable, qui fait la traversée du lac de Glafs-Fjolen. Nous étions sans lest en

partant: nous avons bientôt embarqué une grande quantité de planches de sapins; puis des fers; puis plusieurs centaines de bottes de fer à clous pour le Havre : si bien que je commençai à craindre que le bateau ne fût trop chargé. Pour me rassurer ou m'inquiéter tout à fait, le vapeur chargea encore cent caisses environ de clous à destination de Gothenbourg-Brest. Ainsi se passa la journée, sans incident; — longue journée, les heures auxquelles il fait nuit chez nous arrivèrent, mais le jour continua sans interruption — longue journée pendant laquelle nous traversâmes cette mer intérieure qu'on appelle le lac de Wener.

8 Juillet.

Il est trois heures du matin quand nous abordons à Wenersborg: les maisons qui bordent le quai, s'annoncent fort bien; le plus grand nombre, cependant, des constructions est en bois, comme dans tout le nord: ce qui n'explique que trop les incendies, dont Wenersborg, en particulier, a été plusieurs fois victime; la ville actuelle peut avoir 5,000 habitants. C'est à Wenersborg que se fait, par le chemin de fer et en travers du lac Wener, la grande communication intérieure entre Stockholm et la mer du nord, en attendant que le tronçon de Uddevalla-Wenersborg aille rejoindre à Herrijunga la grande ligne de Stockholm-Gothenbourg. La sortie du lac est fort belle; il y a des ouvrages d'art, en estacades et jetées, très-importants pour la régularisation et la division des eaux: le chemin de fer y passe sur un pont en fer d'une remarquable longueur.

Avant d'entrer dans le canal de Gotha-Elf, nous avons navigué encore pendant quelques heures sur la rivière formée par les eaux du lac. Le vent était très-favorable pour la

remonter, et nous rencontrâmes un très-grand nombre de petits bâtiments à voiles qui s'en allaient charger dans les divers ports du grand lac. Magnifique spectacle ! Cette large rivière avec ses eaux tranquilles ; ce pays accidenté, parsemé de maisons de campagne ; ces plaines riches en belles cultures ; ces forêts où les arbres de diverses essences entremêlent leur feuillage ; sur l'eau, tous ces bâtiments, toutes les voiles enflées par un vent léger, et pour éclairer cette grande nature, un beau soleil levant, tout cela formait le plus imposant et le plus gracieux des spectacles.

Il était 9 heures du matin, quand nous sommes arrivés aux écluses de Trollhatta où commence le fameux canal de Gothie, ou Gotha-Canal. Notre bateau a stationné près d'une heure à l'entrée ; et comme il a, tout de suite après, un certain nombre d'écluses à franchir sur un peu moins de trois kilomètres, nous avons eu le temps d'aller voir la cascade de Toppofallet. C'est de toutes les cascades d'Europe celle qui épanche la masse d'eau la plus abondante. Cependant l'effet n'en est pas complet, bien qu'elle tombe d'une assez belle hauteur ; voici pourquoi : la chute forme pour ainsi dire cinq chutes successives, dont la masse d'eau descend, ou plutôt glisse sur des rochers qui ne sont point perpendiculaires : l'eau arrive à la fin de sa course sans avoir eu de ces sauts et de ces bonds qui dispersent le fluide en légère poussière ou le condensent en une sorte d'écume, ainsi que nous l'avons remarqué bien souvent ailleurs.

Quand nous fûmes de retour à Trollhatta, notre bateau était déjà entré dans la troisième écluse : nous en avons neuf à parcourir sur une petite distance ; et parmi ces neuf, quelques-unes présentaient des différences de niveau de 6 à 8

mètres. Parfois le bassin des écluses et le canal, sur une certaine longueur, sont taillés dans le roc vif. Quand nous arrivions à des séries d'écluses très-rapprochées en descendant, comme le passage de chacune demandait de 15 à 20 minutes, nous descendions à terre et devançons le bateau jusqu'à la dernière de ces écluses. Alors, en nous retournant, nous pouvions apercevoir le bateau perché en réalité sur une montagne, dont la descente figurait un escalier gigantesque à degrés effrayants. Cette image nous est surtout rendue sensible par le spectacle dont nous avons été témoins : une fois à mi-hauteur d'une de ces montagnes et parmi une série d'écluses, notre vapeur a rencontré un bateau à voiles qui s'est garé, pour nous laisser passer, dans un élargissement du canal, tandis qu'un second vapeur suivait le nôtre depuis Trollhatta. Certes, ce n'était pas un spectacle commun que celui-là : notre bateau à la dernière écluse inférieure ; au-dessus, le bâtiment à voiles ; plus haut encore, le second steamer avec sa cheminée noire et jaune d'où s'échappait une longue colonne de fumée.

A peu de distance des dernières écluses, le canal débouche dans le fjord de Kougel-elf sur lequel est situé Gothenbourg. Il forme en grande partie le port où stationnent les nombreux vaisseaux qui abordent à cette ville de commerce si importante. Gothenbourg compte de 25 à 30,000 habitants : la ville, située immédiatement sur la rive gauche, s'appuie à son extrémité d'aval contre un rocher élevé, qui sert de quartier à la classe ouvrière, autant que j'en puis juger par ses constructions. Du haut de ce rocher, la vue est fort belle, dominant tout ensemble le fjord, la ville et la plaine.

Plusieurs canaux navigables pénètrent jusque dans l'intérieur de la ville : elle a été construite dans les premières années du 17^e siècle par ordre de Gustave-Adolphe, d'après le modèle des villes hollandaises. Il y fit même établir une colonie hollandaise qui s'était fixée à Liodhus et à Elfsborg. La nouvelle ville, bientôt florissante, ne tarda pas à exciter la jalousie du Danemark ; mais elle continua à prospérer en dépit de quelques sièges et d'épidémies funestes. Pendant la guerre continentale, Gothenbourg était un des principaux dépôts pour les marchandises anglaises. Les rues sont généralement larges et spacieuses, tirées au cordeau avec leurs belles grandes maisons alignées. Tout y respire l'ordre, le travail et la propreté, dans les rues, d'où l'on peut induire que l'intérieur des maisons est tenu avec soin ; et d'où l'on peut également bien augurer des habitudes de la population. Fortifiée autrefois, la ville est à présent toute grande ouverte : ses anciennes fortifications sont converties en belles promenades, en places grandioses, avec un beau théâtre et quelques édifices remarquables ; et n'oublions pas que voici enfin une ville bâtie en briques, et non plus en bois, comme celles que nous avons vues en général depuis que nous sommes dans le Nord.

Nous nous sommes logés à l'hôtel Gotha-Kelleren qui est très-bien tenu : bonne table et beaux appartements. J'étais fatigué, le soir de cette laborieuse journée, et je me suis couché de bonne heure, hélas !

Ce n'était pas pour dormir tranquille. Un malheureux boulanger, le voisin de l'hôtel, a pétri et geint toute la nuit, et, sans pétrir, j'ai geint à ma façon.

9 Juillet.

La nuit s'est passée enfin ; et nous sommes partis à 11 heures par le chemin de fer pour Jönköping : tout d'abord, et pendant près d'une heure, nous avons suivi une étroite vallée entre deux collines : un ruisseau la parcourt, dont les eaux servent de force motrice à une petite filature et à un tissage de coton. Le bas de la vallée est cultivé avec soin, et agréablement orné de parcs et de villas ; au-dessus, je remarque avec plaisir des forêts de sapins, de bouleaux et de sorbiers. En sortant de la vallée, nous avons passé à côté de trois petits lacs, les deux premiers portent leurs eaux dans le Kongel elf fjord ; le dernier les verse du côté opposé dans le lac Wetteren.

A 3 heures après midi, nous sommes arrivés à Jönköping, situé à l'une des extrémités du lac de Wetteren. Il s'y fait un commerce assez considérable de grains : mon premier soin, en arrivant, fut de prendre connaissance du bateau à vapeur qui devait partir le soir même à 11 heures et nous conduire par le lac Wetteren, les canaux, divers autres petits lacs et la mer à Stockholm. Après y avoir arrêté nos places, nous fûmes à la recherche . . . d'un dîner : nous eûmes bientôt trouvé. Jönköping-hôtel, un magnifique hôtel, qui se divise en trois établissements distincts : l'hôtel garni, la restauration et la Schweizerei, quelque chose comme un café doublé d'une pâtisserie ; on y prend, en effet, le café, le chocolat, les liqueurs. On y trouve des petits gâteaux et des vins fins : quant au nom, il semble désigner une importation suisse. Ce grand hôtel, ou pour ainsi dire ce triple hôtel est bâti sur le quai du canal où est amarré notre bateau ; il donne aussi sur le bord du lac par une de

ses façades. Vis-à-vis est une fort belle promenade ombragée, à l'extrémité de laquelle est la station du chemin de fer; une église de construction récente, un théâtre, quelques autres constructions en pierre donnent un certain cachet à la ville; à cela près, beaucoup de maisons en bois, dont le plâtrage extérieur simule la pierre de taille; la ville n'est guère qu'une seule large voie, propre et spacieuse.

Notre bateau est parti à l'heure indiquée, avec un assez grand nombre de passagers par une nuit claire et tiède. Je suis demeuré longtemps sur le pont à voir les rives du lac que dominent de verdoyantes collines, et parfois même des montagnes, pour un pays où les hauteurs sont assez rares.

10 Juillet

A 3 heures du matin, nous nous sommes arrêtés à Vadstena où l'on a échangé des voyageurs (qu'on me passe le mot!) et chargé des marchandises: une heure après, nous touchons Motala et c'est là qu'est la jonction du lac Wetter avec le second canal de Gothie. Motala est une petite ville de 2,000 habitants, elle ne date guère de plus de quarante à cinquante ans. Sur les bords du canal, le voyageur remarque un établissement de construction mécanique; sous de vastes hangars, je vois deux navires en fer qui sont en construction.

A partir de Motala, nous allons avoir à franchir trente-sept écluses: nous descendons quand elles se suivent de trop près; et comme nous avons déjà fait, nous nous hâtons d'atteindre l'écluse inférieure, tandis que le bateau s'engage dans la plus élevée et nous revoyons une fois encore cet escalier à marches colossales que j'ai essayé de dépeindre, avec notre bateau sur l'une des plus hautes marches.

Le pays où nous nous engageons est d'aspect très-variable, suffisamment accidenté. Il présente des cultures différentes : ici des forêts, là de vaines pâtures : voici les premiers chênes depuis que nous avons quitté le Danemark. Les arrêts aux écluses, les arrêts aux diverses stations, où l'on prend des passagers nous ont fait paraître la journée un peu longue : d'autant plus que nous prenons plus de voyageurs que nous n'en laissons : d'où un encombrement peu agréable. Si seulement, parmi tout ce monde il y avait quelqu'un pour nous parler français ou allemand ! mais c'est une grave erreur de dire ou de croire qu'en Suède nos idiomes se parlent fréquemment. Parmi tous les passagers de première classe qui viennent et qui partent, — qui appartiennent, on le voit par leurs manières, à la bonne société, industriels et propriétaires de grands établissements métallurgiques, — un seul, entendez-vous, un seul parle le français, un autre, l'allemand.

Pas plus tard que ce matin, à Motala, j'ai rencontré sur le quai deux messieurs du meilleur air : j'ai voulu obtenir d'eux quelques renseignements sur une vieille tour, une forteresse qui domine le canal ; je leur ai adressé la parole successivement en français et en allemand : ils m'ont regardé tout ébaubis, et comme du haut de leur grandeur. A bon rat, bon chat : je me suis détourné d'eux avec un étonnement très-significatif, et en prenant leur air, j'ai pu croire à leur mine que le coup avait porté.

Nous sommes arrivés le soir à Scøder Kjøeping où nous avons passé la dernière écluse : peu après, notre bateau a passé dans le fjord de Stütbahn, longeant des îles sans nombre, doublant la petite ville de Nykøbing par une nuit sans

nuit; puis après avoir navigué sur la Baltique, il est rentré dans les fjords à Trosa, et n'en est plus ressorti.

11 Juillet.

A huit heures du matin, nous nous sommes engagés dans une passe de plus d'un kilomètre de longueur, mais si étroite que deux bateaux ne pourraient s'y croiser. Il s'est quelque peu élargi près du hameau de Saint-Telge, mais pour se resserrer de plus belle aussitôt après. Un drapeau était déployé sur une petite tour au bord de l'eau. C'était le signal, avertissant que le passage n'est pas libre. Après plus d'une demi-heure d'attente, un grand bateau, conduit à la rame, sort de la passe où nous pénétrons à notre tour. Nous entrons bientôt dans le fjord de Malaren, ou plutôt dans la mer intérieure qui porte ce nom, mer bizarre et irrégulière, bien différente des fjords de la Norvège; ici les rives boisées et verdoyantes sont couvertes d'habitations charmantes à voir.

A midi, enfin, nous mouillons à Stockholm. Qui ne se croirait ici dans quelques-unes des villes du midi de l'Europe? Dans l'ancienne ville les rues de médiocre largeur suivent la ligne courbe de préférence à la droite; la vie y circule, le mouvement, l'activité d'une grande ville y apparaissent, comme on ne les retrouvera pas dans les larges rues, droites et régulières de la ville moderne. Nous avons traversé nombre de places et de rues; nous avons passé devant le château royal; enfin un beau pont de pierre, avec de larges trottoirs où circule la foule, nous conduit à l'hôtel Rydberg. Il donne sur une place magnifique, et sert en quelque sorte de limite intérieure à la ville moderne.

On m'a donné une belle chambre au rez-de-chaussée, bien aérée et suffisamment élevée : M. Bœckel loge au premier étage dans une pièce un peu moins vaste. Après quelques soins indispensables donnés à la toilette, nous songeons à satisfaire nos estomacs qui n'ont pas eu à se louer de la cuisine du bateau à vapeur. Nous voilà donc partis pour la salle à manger, c'est-à-dire pour la restauration : car on mange à la carte ; le service se fait comme en France, et comme en France, le repas se paye aussitôt que consommé. Après dîner, nous avons donné quelques instants à la flânerie : de belles rues larges, et comme tirées au cordeau entourent l'hôtel de trois côtés, et formeraient une agréable promenade sans les abominables cailloux pointus qui les pavent. C'est tout juste si des pieds sans cors et chaussés de bons souliers à double semelle s'en pourraient accomoder sans trop se plaindre ! Et, pourtant, la ville et les maisons méritent mieux : les maisons, qui ont plusieurs étages, sont bâties en pierres, quelques-unes en briques : ce n'est que dans les rues écartées et aux extrémités de la ville, qu'on voit encore des habitations à simple rez-de-chaussée et en bois.

12 Juillet.

Cette flânerie a son bon côté, et nous sert de leçon : aujourd'hui nous sommes sortis en voiture ; et le sabot des chevaux aura cette fois à s'arranger du pavé des rues. Notre voiture est, ma foi, une belle voiture de remise, et j'ai bonne opinion des équipages d'ici, non point sans raison au moins. Peu avant de sortir, j'ai vu une fort belle calèche, attelée de beaux chevaux, bien harnachés, s'arrêter devant l'hôtel. Pour n'omettre aucun détail, sachez mes bons amis,

que le cocher portait livrée, avec aiguilletes sur l'épaule : il ne lui manquait que la perruque officielle : ainsi du valet de pied, tout de noir habillé et cravaté de blanc : lequel valet a aidé deux dames à monter dans la voiture, et est allé s'asseoir auprès du cocher. Quelles sont ces grandes dames, qui sortent de si grand matin en si galant équipage? Tandis que je me pose le problème et que j'essaie de le résoudre, notre garçon de place vient nous avertir que notre voiture nous attend. Or, notre voiture n'est ni moins belle ni moins somptueuse que l'autre : nous avons des chevaux fort bien harnachés et un cocher magnifique : conclusion : tous ces beaux équipages ne sont pas autre chose que des voitures de remise, et le problème ainsi résolu, nous partons.

Comme Paris, Stockholm a pris naissance dans une île ; je dois ajouter, sans garantir l'authenticité du fait, que comme Venise, ses premières maisons ont été bâties sur pilotis, dans cette île, berceau de la capitale. (Stockholm se pourrait traduire : l'île dans un détroit). Elle renferme un beau château royal, une cathédrale et plusieurs autres édifices publics importants. Mais le gros de la ville s'est répandu sur les rives ; une seule de ces rives communique avec l'île par un pont. Toutes les autres communications se font par eau ; et de petits bateaux à vapeur font un service régulier comme les omnibus de nos villes. Outre que la distance entre les rives serait trop grande pour y jeter des ponts, l'établissement de ces ponts gênerait la circulation des grands bâtiments qui arrivent de la haute mer et parcourent incessamment les fjords.

Nous nous sommes rendus, de prime-abord, au jardin de Mosebacke. C'est un cabaret, chose parfaitement indifférente,

d'où l'on a une vue magnifique, chose tout à fait intéressante. Nous y sommes arrivés par une rue en saillie, bordée dans presque tout son parcours de petites maisons assez pauvres, où pour la première fois j'ai vu des rideaux peints aux vitres. Mais du haut de cette rue, de ce jardin de Mosebacke, quelle vue sur la ville et sur les environs ! C'est l'endroit le mieux choisi pour se rendre compte de la ville. De là, nous avons poussé quelques reconnaissances dans les églises où nous avons remarqué des autels et des tableaux qui ont précédé la réformation.

La cathédrale n'est plus la cathédrale, ni le temple d'aucun culte : c'est le Panthéon de la Suède : on y voit les sépulcres de ses rois et de ses grands capitaines. Quiconque s'est illustré dans l'art de tuer ses semblables a là son monument ; et les plus beaux mausolées sont en général pour les plus grands guerriers : comprenez ceux qui ont tué ou fait tuer le plus de monde. Plusieurs rois et guerriers y ont des statues équestres : Charles-Jean XIV y est représenté avec le grand chapeau et le costume des officiers du premier empire français, en 1810, le bâton du commandement dans la main droite, qui s'avance. En parlant de cet enfant du Béarn, je dois dire qu'il jouit en Suède d'une extrême popularité. — De tous les côtés de l'édifice sont appendus aux diverses parois des murs, des centaines de vieux drapeaux, réduits presque à l'état de chiffons, et qui ont été enlevés par les armées suédoises à leurs adversaires. Les peuples sont-ils donc et seront-ils toujours armés les uns contre les autres ? Puisque nous en sommes aux statues, n'oublions pas celles de Linné et de Berzélius, qui ornent deux des promenades principales.

Nous avons visité le musée. Sauf quelques marbres d'artistes suédois, la sculpture n'est guère représentée que par les reproductions en plâtre des œuvres célèbres que possèdent les diverses galeries d'Europe. La collection de tableaux possède un Titien et un Véronèse, pour l'école italienne ; un Albert Dürer et un Holbein, pour l'école allemande ; pour la France, un Joseph Vernet, un Boucher, et quelques toiles de moindre valeur. Quant aux Flamands, leur part est plus belle : c'est Téniers, Gab. Metz, Van Ostaden, et, surtout Wouwermans. Bien entendu que la collection ne se réduit pas à ces huit ou dix étoiles ; je mentionne les chefs-d'œuvre. Une salle particulière est affectée à la gravure : on y voit reproduits au poinçon les principaux tableaux de Raphaël, du Titien, du Corrège et autres.

La collection géologique et archéologique est considérable. Les âges de pierre et de bronze y sont richement représentés. J'ai revu là une cuillère en tout point semblable à celle qu'on a trouvée à côté d'un squelette dans le terrain où j'ai fait construire ma maison : serait-ce que ce squelette serait celui d'un Suédois, tué en Alsace, lors de l'invasion au XVII^e siècle ?

Nous avons continué notre excursion par une promenade au parc de Djurgarden : à mon sentiment, c'est la plus belle promenade publique de l'Europe. Rappelons-nous les autres : la villa Reale, à Naples, a une position admirable ; mais son uniformité devient monotonie. Le Pincio de Rome est joli, mais petit. Je n'aime pas le Prater, à Vienne, en dépit de sa renommée : toutes ces buvettes en plein vent, ces cabarets des bas-côtés en partie assez mal hantés devraient être relégués loin du public qui se respecte et veut

être respecté. Regents-Park a un grand tort, d'être moralement glacial pendant la canicule; le bois de Boulogne, enfin, n'est qu'un agréable décor; l'art y a tout fait, et la nature point assez : qu'est-ce que c'est qu'un bois sans vieux arbres; et sans accident de terrain? Le Djurgarden de Stockholm, est très-vaste, très-varié, très-mouvementé : on a toute espèce de points de vue sur les fjords qui l'entourent; on s'y promène, enfin, à l'ombre d'arbres séculaires et gigantesques, de toutes les essences, tels qu'on en rencontre dans tout le centre de l'Europe. Combien de ces arbres mériteraient et fixeraient l'attention d'un Calame! Combien de clairières et d'horizons fuyants, combien de perspectives ombragées tenteraient un Corot? Et c'est la nature seule qui a produit cette merveille; l'art n'y a tracé que les chemins : tout le parc est en haute futaie, et le jour y circule et la lumière y joue en mille façons : disons, pour finir, que le Djurgarden est aussi grand, sinon plus grand que le bois de Boulogne.

C'est aujourd'hui dimanche; la journée est magnifique. Des milliers de personnes de tout âge et de toute condition s'y promènent, qui à cheval, qui à pied, qui en voiture. Ceux-là sont assis sur l'herbe, et goûtent en famille. Tableau pittoresque et charmant, qui me rappelle les simples plaisirs de mon enfance! Ce n'est pas sans émotion que je compare ces joies innocentes aux plaisirs généralement si bruyants d'aujourd'hui. C'est que le cœur avait son rôle dans toutes ces fêtes de la famille; c'est que les intérêts n'étaufoaient pas les sentiments; c'est qu'on était uni enfin, et que jusqu'aux gens de service tout se tenait dans la maison : tous les membres de la famille étaient liés étroitement, et

les domestiques se regardaient comme de la famille, qui ne les excluait point, en effet.

Est-ce à dire que la jeunesse ne sait point se divertir au Djurgarden? J'aperçois un vieux ménétrier qui fait danser au son de son vieil instrument quelques jeunes gens et quelques demoiselles sous les yeux de leurs parents. Plus loin, d'autres couples dansent ou valsent en s'accompagnant de leurs voix; ici, un petit Italien, de 14 ou 15 ans, joue de la vielle tandis que sa petite sœur agite le tambourin; et c'est assez pour que de nouveaux quadrilles s'improvisent. Mais pourquoi les petits musiciens sont-ils si distraits en m'apercevant? Pourquoi ont-ils couru à moi, la danse finie, en me témoignant une joie des plus expressives? Eh? j'y suis, je les reconnais. Ce sont eux qui venaient, il y a dix-huit mois, faire de la musique et danser sous mes fenêtres à Santa-Lucia, à Naples. Que de fois alors aux sons de la vielle j'entendis se marier les accords du piano! C'était ma fille adoptive, ma chère fille, qui s'amusait de leur étonnement, et se faisait musicienne avec eux et pour eux, les accompagnant tour à tour de l'instrument et de la voix. Nous nous sommes quittés, eux bien contents de m'avoir rencontré sur leur chemin, et moi le cœur à la fois joyeux et gros, au souvenir de ceux que j'aime, dont je suis séparé pour bien des semaines encore.

En sortant du parc par le côté opposé à celui par lequel nous sommes entrés, nous nous sommes trouvés près d'un pont flottant d'un kilomètre environ de longueur et qui traverse un fjord. Il consiste en une réunion de poutres attachées les unes aux autres comme un radeau; couvert de madriers, attaché à des piliers, il flotte comme un pont

de bateaux. A peu de distance de ce pont, et attenant au Djurgarden, est le petit château du Rosenberg, qu'habite la reine douairière. Derrière le château, sur une pelouse qu'entourent de tous côtés des corbeilles de fleurs, on voit une vasque en porphyre de Suède, la plus grande, dit-on, qui existe, en porphyre du pays bien entendu.

Cette belle journée, si agréablement employée, a bien fini : le contentement donne de l'appétit, et l'appétit fait trouver meilleur ce qui est bon : or, nous avons un bon diner, et surtout d'excellentes fraises à la crème. Petit détail, sans doute, mais qui a aussi son prix, pour moi particulièrement.

13 Juillet.

Nous avons commencé notre journée par une visite au château royal : simple dans son ensemble, il a néanmoins quelques riches salons décorés avec goût. L'appartement personnel du roi laisse supposer qu'il est collectionneur de certains objets : ainsi ai-je remarqué tout un arsenal de vieilles armes, et qui datent d'avant notre siècle : il y en a de fort riches et de fort curieuses : la valeur intrinsèque des unes, la valeur morale des autres, c'est-à-dire des souvenirs qui s'y rattachent, présentent un grand intérêt au visiteur. Le fumoir est un musée... de pipes; un cabinet forme atelier de peinture, car Sa Majesté peint le paysage; la bibliothèque fait salle de billard.

Au sortir du palais, nous avons pris une voiture, et nous sommes fait conduire à une autre promenade qui contourne Stockholm. Elle est ombragée de beaux arbres comme il y en a tant ici. Nous avons, sur notre chemin, traversé un parc magnifique, tout semé de parterres odoriférants; ce

parc, ou plutôt le château qu'il ombrage, est la résidence du prince Auguste, le plus jeune frère du roi.

14 Juillet.

J'ai fait aujourd'hui la grasse matinée; après quoi j'ai écrit quelques lettres. Pour répondre aux exigences de ma chère Madeleine, j'ai dû sensiblement allonger mon épître : je sais qu'elle va faire le tour de la famille; et que la famille en veut généralement savoir un peu plus que le livre ou que moi-même. Belle occasion d'inventer! mais je veux être exact jusqu'à la minutie, et ne rien dire que ce qui est. Dans l'après-midi, je suis allé pour la seconde fois au Djurgarden : cette fois j'y suis allé en bateau et revenu de même après la promenade. C'est une course de vingt minutes environ, et qui coûte huit ores par personne, c'est-à-dire 25 centimes.

15 Juillet.

A neuf heures, nous sommes partis en bateau pour Upsala, ancienne capitale de la Suède, aujourd'hui simple ville universitaire de 10,000 habitants. Il nous a fallu six heures de navigation par les fjords pour y arriver. Rien à regretter, d'ailleurs : la traversée est belle; les rives bien cultivées et semées de vertes forêts, animées par de jolies maisons de campagne, ou par de simples cabanes de paysans. En approchant d'Upsala, on voit sur la rive gauche le château historique de Gripsholm, avec ses quatre tours rondes : si le palais intérieur est un autre Versailles, au petit pied, comme on le dit dans ce pays, nous sommes obligés d'y croire, ne le pouvant voir : car le bateau ne s'arrête pas, et nous passons. Ainsi faisons nous pour l'ancien couvent de Skokloster, que la famille de Wrangel

a transformé en une belle habitation ; toujours en passant, nous apercevons de la même rive une institution d'agriculture et une maison d'aliénés.

Upsala est une grande ville pour son peu d'habitants : les rues, qui sont belles, ont le tort d'être pavées comme celles de Stockholm. Nous braverons ces pavés, et la montée qui, des rives du fjord, conduit à la cathédrale ; car la ville est en pente, et le point culminant sert de place à la cathédrale qui a été commencée à la fin du XIII^e siècle par un Français, Etienne de Bonneuil. Elle devait être la reproduction de l'église Notre-Dame de Paris : elle a beaucoup souffert de plusieurs incendies, et non moins de l'impéritie de ceux qui étaient chargés de la restaurer. Dans l'origine, elle avait trois tours : une au centre du vaisseau, laquelle détruite par un incendie, n'a pas été rétablie ; les deux autres surmontaient la façade principale : incendiées comme la première, elles ont été relevées, mais en partie seulement, et leurs parties supérieures forment des espèces de pigeonniers.

L'intérieur, du moins, a conservé son style gothique primitif ; mais le grand autel, qui date d'avant la réformation, est d'un style italien plus moderne. La seule particularité est qu'en Italie il serait en beaux marbres, de couleurs diverses, tandis qu'à Upsala, il est fait de planches mal barbouillées et tachetées de peintures qui doivent simuler le marbre. La chaire, très-richement sculptée en bois, aurait bien plus de valeur, si on avait laissé prendre au bois la couleur que le temps lui eût donnée, au lieu de la badigeonner d'ocre sous prétexte de dorure.

Les maisons n'ont en général qu'un seul étage ; quel-

ques-unes sont à rez-de-chaussée seulement : spacieuses d'ailleurs, et assez confortables mais construites en bois plâtré. Nous en avons remarqué une assez étrange : elle a une colonnade, c'est-à-dire un faisceau de lattes enduites de plâtre, représentant la pierre de taille. Bien que la construction paraisse de date récente et que la maison soit habitée, l'architecte n'a point encore songé (y pensera-t-il jamais?) à donner un socle aux colonnes. Tant et si bien qu'elles ont l'air d'être pendues contre la maison juste comme devant nos magasins de confection, l'on pend en dehors des mannequins habillés. Je n'ai pu m'empêcher d'en faire la remarque à un monsieur qui se tient sur la porte et qui n'a pas l'air de se douter, à voir comme il regarde son monument, qu'une colonne doit reposer sur une base quelconque.

Presque en face de cette curiosité monumentale, est la maison qu'habita Linné, derrière laquelle est un jardin où l'illustre botaniste plantait ses fleurs. L'Académie, qui est du côté opposé de la ville, renferme une assez précieuse bibliothèque, et des collections de tableaux, d'antiquités et de curiosités dont la valeur est très-contestable, très-variée au moins. Au sortir de l'Académie, nous nous engageons dans une assez vaste promenade, plantée de grands arbres, et qui conduit au jardin botanique qu'organisa Linné et qui est encore entretenu avec soin.

Nous avons quitté Upsala à sept heures du soir par le chemin de fer, et sommes rentrés à Stockholm à 10 heures et demie : la distance était de 72 kilomètres, il n'y a pas eu à se louer du trop de vitesse. Cette locomotion lente et paisible a eu, du moins, un avantage : celui de nous procurer un bon sommeil.

16 Juillet.

Nous nous sommes couchés tard et tard nous nous sommes levés, pour aller prendre notre café au lait dans le jardin de l'île qui sépare, on s'en souvient, les deux tronçons du pont unique de Stockholm. Après avoir fait mettre nos passe-ports bien en règle, chose essentielle quand on se dirige sur la Russie; après avoir arrêté nos places sur le steamer qui part le soir même pour la Finlande et Saint-Pétersbourg, nous avons échangé notre argent suédois contre des roubles : échange que j'ai simplifié en achetant bon nombre de photographies. Car je n'ai point manqué de rapporter ces souvenirs de voyage qui sont une manière de le recommencer chez soi, tranquillement assis dans son fauteuil. Cette nécessité du change mérite quelques réflexions : le Rhin une fois passé, l'argent change avec chaque pays; en Allemagne, le papier d'Etat au cours forcé joue le rôle capital dans les transactions; ainsi de même en Danemark, en Suède, en Finlande et en Russie. Le métal est réservé à la menue monnaie qui n'a même point sa valeur nominative. Aussi ces valeurs en papier ne sont-elles reçues d'un pays à l'autre que comme objets de commerce et avec des pertes souvent très-sensibles : il est donc essentiel de changer ces valeurs, là où leur cours est forcé; et le jour où la confiance manquera à la solidité de l'Etat qui les aurait émises, vous n'avez plus que des chiffons de papier sans valeur. Je ne veux point quitter Stockholm sans rappeler que, dès mon arrivée, je me suis rendu à l'ambassade de France pour y remettre à Son Excellence M. Fournier, notre ambassadeur, une lettre de recommandation de M. le baron Charles de Reinach. Par malheur, son absence m'a privé

de l'honneur de le connaître; en retour, j'ai eu l'avantage de rencontrer en son lieu et place M. le comte de Bellonet, premier secrétaire, dont j'avais connu le père, le feu comte de Bellonet, général du génie et député du Haut-Rhin. Pendant mon séjour à Stockholm, M. de Bellonet a été pour moi d'une rare obligeance; et j'ai eu grand plaisir, alors que je croyais l'avoir vu pour la dernière fois, en allant prendre congé de lui, de recevoir sa visite à l'hôtel : il me venait remettre une lettre de l'ambassadeur, M. Fournier, m'engageant à venir passer une journée auprès de lui, à la campagne. Je n'eus que le temps de répondre par quelques mots de remerciements : mais je partais le soir même, et je priai M. de Bellonet d'être mon interprète auprès de Son Excellence. Sur quoi, nous nous séparâmes; et nos comptes une fois réglés à l'hôtel, nous gagnâmes notre bateau qui devait partir à minuit : séjour charmant mais trop rapide, qui nous a laissé les plus agréables souvenirs!

17 Juillet.

Il était deux heures du matin quand nous avons quitté le port de Stockholm sur le bateau à vapeur, le *Greif-Berg*, grand et beau bâtiment bien aménagé. La nuit était sereine et claire, à deux heures du matin, comme un de nos jours couverts. L'air était tiède; et nous avons passé une bonne partie de la nuit sur le pont. La navigation était fort intéressante : nous longions les côtes en nous dirigeant vers le Nord, par des passes étroites à travers de petites îles nombreuses, dont les plus voisines de Stockholm renferment de jolies maisons de campagne. Quelques-unes sont cultivées, d'autres boisées : le plus souvent, sauf quelques

arbres rabougris, la roche est nue et déserte. Dans la matinée, nous avons quitté les côtes de la Suède pour prendre la large vers l'Est, et nous sommes entrés dans l'archipel d'Aland, avec Bomarsund en vue, à notre gauche!

Bomarsund! Quel est le cœur français qui ne tressaille d'orgueil et de joie à ce souvenir! Le voilà, ce rocher terrible, avec sa vieille tour et ses pans de murailles, dominant les îles voisines, et au loin, la mer! La voilà, cette sentinelle avancée et redoutable pour tout autre que des marins français! L'escadre anglaise était là, en vue, comme nous, de la formidable citadelle; et l'escadre anglaise, spectatrice étonnée de nos exploits, nous a laissé la tâche de prendre, seuls et sans aide, cette forteresse qu'elle croyait peut-être imprenable.

Le hasard a voulu que nous fussions quatre Français à bord du *Greif-Berg*, un Lyonnais et un Breton, touristes comme nous : notre patriotisme s'est confondu dans un même élan, et nos cœurs ont crié ensemble : Vive la France! Tandis que nous échangeons ces sentiments si doux et si vifs tout à la fois, un monsieur s'est approché de nous : bien qu'il parle une langue étrangère, il semble s'intéresser à notre conversation; et, de fait, le voilà qui, en fort bon français, nous vient féliciter de notre nationalité. Il est Finlandais, banquier à Helsingfort, où les Français sont très-aimés. Voici pourquoi : lors de la guerre de 1854, quand les escadres française et anglaise occupaient la Baltique, nos alliés avaient eu l'idée de tout brûler sur les côtes; et Helsingfort, entr'autres, devait être bombardée, et l'eût été sans l'intervention énergique de l'amiral français : on conçoit la reconnaissance de la Finlande. Celle

de notre nouveau compagnon n'est point équivoque en tout cas; pas plus que son obligeance n'est avare. J'en sais personnellement quelque chose; car sans son obligeance de nous servir d'interprète, nous eussions fort regretté d'avoir congédié Koppel à notre arrivée à Stockholm, où nous l'avons remplacé par un garçon de place, que nous avons congédié à son tour en nous embarquant. Notre embarras eût été bien grand, ne comprenant ni le suédois ni le russe, sans notre obligeant banquier.

Il nous explique, par exemple, entr'autres choses, l'usage des perches qui sortent de l'eau, avec leurs petits drapeaux flottants, et que nous remarquons depuis Stockholm : à défaut de drapeaux, des branches d'arbres, et des espèces de balais surnagent, élevés comme autant de signaux. Ce sont des signaux, en effet, et qui indiquent les bas-fonds ou autres écueils difficiles à éviter : sans eux la navigation de la Baltique par des nuits sombres serait bien dangereuse, sinon impraticable.

Après une navigation des plus agréables, nous avons amarré à cinq heures du soir à Abo, en Finlande. C'est une petite ville de 3,000 habitants, située sur une rivière, au fond d'un golfe : les maisons y sont belles, et le plus souvent bâties en pierres de taille. L'intéressant pour nous est d'y trouver à manger; et nous avons réussi, grâce à notre nouveau guide : c'était fort à propos; car ce soir l'on ne faisait pas de cuisine à bord, et nous quatre Français, avec notre protecteur finlandais nous pilotant, nous avons trouvé à faire un bon souper dans un hôtel bien tenu. Avant de rentrer à bord, nous sommes allés ensemble dans un café situé dans un jardin sur une élévation près de notre bateau et y avons pris un bon verre de punch.

18 Juillet.

A cinq heures du matin, nous avons quitté Abo. Le jour précédent, j'avais observé un voyageur qui semblait suivre de loin notre conversation : je l'ai abordé ce matin, et tout de suite j'ai été frappé de l'aisance avec laquelle il s'exprimait dans notre langue pour un Anglais. J'ai appris de lui qu'il était l'agent d'une société anglaise, qui voudrait établir une ligne télégraphique par la Russie, la Mongolie et la Chine, jusqu'au Japon : la Chine faisait quelques difficultés à laisser passer le fil par la partie de la Mongolie, dont elle est suzeraine : raisons politiques où je n'entrerais pas pour ma part. Mon Anglais avait déjà fait par terre le voyage jusqu'à Pékin en suivant l'itinéraire projeté ; il y retournait pour vaincre l'obstination du Fils du ciel, et obtenir l'autorisation souhaitée. Toute sa conversation m'intéressa bien vivement, lorsque, surtout, il en vint à m'expliquer en détail, avec force plans et cartes géographiques, ses voyages si pénibles à travers l'intérieure de l'Asie, par la Mongolie, où l'on manque de tout, souvent même d'eau, sur de longues distances.

Parmi les autres passagers, que nous primes à Abo, je ne tardai pas à reconnaître un nouveau Français ; et cette fois, un Alsacien, M. Schopf, de Colmar, qui voyageait pour une maison de draperie de Paris et qui parlait un peu le russe. La traversée devenait des plus agréables, grâce à tous ces compagnons, et, surtout, à notre négociant d'Helsingfort. Il nous racontait, comment dès le commencement de la guerre de 1854, la marine russe prévoyant l'entrée des escadres alliées dans la Baltique, avait fait disparaître, ou plutôt déplacer tous les signaux dont j'ai parlé tout

à l'heure. C'était exposer l'ennemi à un péril certain : seulement l'ennemi eut vent de la manœuvre, et nos vaisseaux, anglais et français, se firent précéder de bateaux, chargés du sondage de la mer : c'était une précaution, mais qui n'excluait pas encore tout péril. Il nous montrait quelques îles dont les alliés avaient détruit les fortifications; d'autres îles aussi où les Russes eux-mêmes avaient fait sauter leurs défenses. En approchant d'Helsingfort, il nous expliqua une fois encore comment sa patrie avait été sauvée par l'énergie de l'amiral Parseval-des-Chênes, tandis que les divers forts, qui entouraient la place avaient été bombardés et détruits.

A cinq heures, nous arrivâmes à Helsingfort, après avoir parcouru avec notre bateau un véritable labyrinthe, les passes directes étant impraticables à cause des navires que les Russes y ont coulés pour empêcher les alliés d'y pénétrer et de prendre en revers les fortifications qui défendent la ville du côté de la mer, en même temps qu'elles couvrent un certain nombre d'îles, rochers à fleur d'eau, dont les batteries croisent leurs feux. Notre obligant cicérone nous engagea à passer de préférence notre soirée au parc où nous verrions la société de la ville : ce parc est la partie close d'une belle et grande promenade publique, où l'on entre moyennant $\frac{3}{4}$ de marc, c'est-à-dire 75 centimes : c'était le meilleur moyen de nous faire une idée de la société de Helsingfort.

Nous commençâmes par visiter un peu la ville : elle compte environ 20,000 habitants; belles rues et maisons de bonne apparence : tel est l'aspect général. Une grande voie centrale sert de promenade; quatre rangées de tilleuls s'y

alignent dans toute sa longueur, et des bancs à dossier permettent au promeneur de s'y reposer à l'ombre. A l'une des extrémités de la ville, sur une hauteur, est une grande église neuve, de style grec moderne; à l'autre extrémité, également sur un monticule, l'observatoire, grande et magnifique construction, au pied de laquelle s'étend, presque au niveau de la mer, une presqu'île qui peut avoir 1,500 mètres de largeur sur 3,000 de longueur. Elle est plantée de beaux arbres, percée d'allées bien entretenues; une large avenue s'ouvre au centre pour les voitures et les cavaliers. Au bout de l'avenue, sur le bord de la mer, on trouve un établissement de bains de mer chauds et un restaurant; les bains froids sont à deux pas avec leurs cellules avancées dans la mer. A propos de bain de mer, il est à observer que l'eau de la Baltique est moins salée que celle de l'Océan.

Si nous revenons sur nos pas, nous trouvons presque à l'entrée même de la promenade, qui est à 15 minutes de la ville, le parc réservé que nous a recommandé notre compagnon finlandais. Au centre de ce parc est un pavillon élégant où l'on fait d'excellente musique. En regard, une autre construction, avec grands et petits salons, sert de restaurant : nous y avons très bien soupé. La société est fort distinguée : les dames sont en grande toilette; les messieurs ont cette élégance de tenue qui doit être leur seule coquetterie. L'ensemble me rappelait Bade, par une belle soirée, devant la salle de conversation, moins certaines belles.

19 Juillet.

Nous sommes retournés à bord vers les onze heures du soir, enchantés de ces quelques heures si bien passées. Le

lendemain, à six heures, nous avons quitté Helsingfort. Aujourd'hui point d'incident. Nous avons navigué parmi des îles et des rochers à fleur d'eau, dont la présence se trahit par le remous, quand les flots s'y viennent briser. Le pilote le plus expérimenté ne pourrait naviguer dans cette mer, sans les nombreux signaux indicateurs dont j'ai déjà parlé. Je n'ai plus qu'un détail à y ajouter : ces signaux sont implantés dans des flotteurs, qui sont eux-mêmes fixés par des ancres : c'est assez dire combien la manœuvre des Russes était habile et perfide en 1854, quand ils déplacèrent ces signaux : aux approches de Wiborg et de Kronstadt la navigation était impossible à cause des nombreux écueils faussement signalés.

Vers les deux heures, nous aperçûmes près de la côte toute une flotte : c'était la plus grande partie de l'escadre de guerre que la Russie entretient dans la Baltique : entr'autres bâtiments de haut bord, nous avons vu un trois-ponts, un deux-ponts et plusieurs frégates, mais ce qui fixa surtout notre attention, ce furent huit monitors, dont la construction et l'aspect diffèrent si essentiellement des anciens vaisseaux de guerre.

Wiborg est une petite ville de 5,000 âmes, située sur une rivière. Pour y atteindre, il faut franchir une passe étroite hérissée de canons. A l'amont de cette passe, les bâtiments de commerce s'arrêtent; quelques navires spécialement désignés et autorisés, ont seuls le droit de pousser jusqu'à la ville : notre vapeur est du nombre des privilégiés. Nous sommes allés visiter la ville, et ça été chose bientôt faite : il n'y a guère que deux rues sur un terrain assez inégal. A l'une des extrémités de la ville, est un

vieux château qui peut dater du XIII^e siècle, non loin duquel s'étend un beau parc, propriété de la famille Nicolaï. Nous y fîmes un tour en voiture; après quoi, nous revînmes sur nos pas jusqu'en ville, jusqu'au port. Là nous avons pris un petit bateau qui nous a conduits à une île éloignée d'une demi-lieue environ : c'est là, nous le pensons, que se rend le dimanche la société de Wiborg. Il y a en effet de la musique; on y danse, et l'on y mange : car nous y avons fait un souper, et non pas des plus mauvais. Toutefois il faut convenir que l'ensemble n'offre pas l'aspect satisfaisant dont nous avons joui la veille à Helsingfort : plusieurs jeunes officiers, qui appartiennent à la marine, me prouvent, et de reste, qu'ils ne se sont pas voués exclusivement à l'eau salée. Puis nous sommes retournés à bord pour passer la nuit.

20 Juillet.

Parmi les nouveaux passagers qui se sont embarqués ce matin, je remarque le colonel d'un régiment de cosaques du Don (lui-même originaire du pays) et un officier du génie maritime au service de la Russie : ces deux messieurs parlent le français avec une grande facilité et se joignent à notre petit cercle. Le colonel m'a particulièrement entretenu des charges militaires auxquelles son pays est soumis : on ne saurait en imaginer de plus lourdes. Marié ou non, le cosaque est soldat, et contraint de tout quitter, femme, enfants et biens, pour le service militaire, et cela jusqu'à un âge avancé; il m'a beaucoup parlé des cultures de son pays, et entre autre de celle de la vigne. Ainsi lui-même serait rentré au pays pour faire sa vendange, si j'avais consenti à l'accompagner, et à rester quelque temps

avec lui, m'assurant que je ne m'ennuierais pas, que nous ferions des excursions chez les voisins, que j'aurais certainement plaisir à connaître en détail cette manière de vivre qui devait intéresser un touriste curieux de connaître un pays peu connu des étrangers. Et tout cela était dit de façon si engageante que j'étais presque tenté d'accepter. Mon colonel m'a longuement parlé de la viticulture et de sa manière de faire le vin. On ne connaît pas le pressoir dans son pays, et lui-même il n'en a pas l'idée : leur procédé est très-primitif. On commence par piétiner le raisin pour en tirer le plus de jus possible. Cette opération terminée, le raisin est enveloppé dans une grosse toile que l'on tord jusqu'à ce qu'il ne s'en écoule plus rien.

Je lui dis, à mon tour, comment nous opérions; je lui ai même fait le croquis d'un pressoir; il a parfaitement saisi le mécanisme et m'assure que son premier soin, en arrivant, sera de faire établir un pressoir pour la vendange. Il m'a vanté alors les qualités de ses vins très-appréciés à Moscou; je m'en rapporte à lui, car je n'ai pu en juger par moi-même, n'ayant jamais trouvé de ces vins du Don, quoique j'en aie demandé partout depuis Moscou jusqu'à Kazan.

La conversation du marin ne manquait pas de charme non plus, ni d'intérêt. Il connaissait l'Europe centrale, et il avait fait un assez long séjour en Angleterre pour y surveiller la construction de machines à vapeur commandées par la Russie. Il répondit fort obligeamment à toutes les questions que je lui adressai, même lorsqu'il fut question de Kronstadt; après avoir dépassé, je ne dirai pas cette forteresse, mais ces forteresses multipliées, là la mer

devient plus libre et les îles plus rares. Que dire de Kronstadt? Pour être tout à fait sincère et véridique, fort peu de chose : nous l'avons vu en passant, nous n'y sommes pas entrés. En somme c'est une immense citadelle, flanquée de plusieurs autres, fort importantes encore, dont les murs viennent se perdre le plus souvent dans la mer. Toutes ensemble forment une place forte unique, et qui renferme un port dans son enceinte. C'est le principal arsenal de la marine militaire russe. Un nombre considérable de hauts mâts, qui dépassent les remparts, nous ont prouvé qu'il y avait là toute une flotte, bien que nous eussions vu déjà de nombreux vaisseaux à Wiborg. Les murs d'enceinte, percés d'un nombre infini de meurtrières, sont de forme ronde; et en cela tout différents du système de Vauban, qui affecte les angles.

Nous avions si souvent entendu parler des vexations tyranniques de la police et de la douane russes que, malgré les assurances de notre colonel de cosaques et de l'officier de marine, malgré l'état de notre bonne conscience, nous redoutions encore les investigations auxquelles nous devions être soumis, nous et nos effets. Qui sait si les lettres qui nous étaient venues de Mulhouse ne seraient pas sujettes à la censure? Qui sait si nos livres, nos papiers ne subiraient pas un examen redoutable? Si la fausse interprétation de quelque passage de ces lettres ne serait pas très-compromettante? Richelieu n'a-t-il pas dit : « Donnez-moi trois lignes d'écriture; j'y trouverai quatre motifs de faire condamner à mort celui qui les aura écrites. » Franchement, il eût été pénible de s'en aller en prison, ne fût-ce que quelques heures; plus pénible de terminer notre

voyage... en Sibérie; fâcheux tout au moins d'avoir à rebrousser chemin et de se voir interdire le territoire russe. Tandis que nous nous abandonnions à ces réflexions, nous passions à côté d'un des forts de Kronstadt : un batelet s'en détache et vient déposer à notre bord un homme d'une quarantaine d'années, en uniforme. La figure est rébarbative et sournoise; on dirait d'un inquisiteur qui commence par dévisager les gens en face pour surprendre quelques-uns de leurs secrets; il interroge les yeux avant de sonder les malles.

Nous ne tardâmes pas à apprendre que c'était un employé de la police, et un frisson nous passa par tout le corps : c'était un avant-goût, bien amer, de ce que nous redoutions tant! Je sais bien qu'à Stockholm on nous avait tranquilisés, rassurés pleinement; que nos passe-ports étaient, disait-on alors, parfaitement en règle... n'importe : l'anxiété nous avait pris et ne nous lâchait plus. Nous ne fûmes distraits de ces sinistres préoccupations que par la vue si grandiose des abords de Saint-Pétersbourg. Le temps était très-beau, très-clair : la côte, un peu élevée à notre droite, nous montrait ses maisons de paysans, ses villas aux toits verts; et, sur ce bel ensemble, se détachait le château impérial de Petershof. Certes, il y avait de quoi frapper et charmer tout ensemble notre imagination : n'eussent été nos tristes pressentiments et, tout au moins, la désagréable perspective d'un débarquement très-épié et très-suspecté, nous aurions joui mieux et plus de ce magnifique spectacle : ici c'était l'embouchure de la Néwa, qui malgré sa grande largeur est tout encombrée de navires; navires de tout genre et de toute grandeur, à vapeur et à voiles, pour ainsi dire

appartenant au commerce du monde entier; là s'allongeaient de larges quais tout bordés de maisons qu'on eût prises pour des palais. Il fallait ce superbe spectacle pour nous faire oublier un instant et la douane et la police qui allaient nous faire passer par leur laminoir pour en exprimer à leur profit tout ce qui pouvait être à leur convenance.

Après avoir, pendant environ un quart d'heure remonté le fleuve par un étroit passage demeuré libre entre les nombreux bâtiments qui sillonnent la Néwa, notre vapeur prit quai. La première chose qui nous frappe (toujours notre menaçant croquemitaine!), c'est un certain nombre d'individus en uniforme qui, de l'endroit du quai où ils sont postés, arrêtent ou plutôt écartent une foule tumultueuse et qui semble vouloir se ruer sur notre bateau. Nous sommes curieux de savoir comment ils en useront avec les premiers débarqués. Nous ouvrons donc de grands yeux; et... et nous ne voyons rien tout d'abord que de très-simple et de très-naturel. Attendons: sans doute qu'on va nous pousser tous pêle-mêle, hommes et bagages, dans cette vaste baraque à laquelle se relie le pont du débarcadère; voilà évidemment la première étape de l'enfer; heureux si l'on s'en tient pour nous au purgatoire!

Sur ces entrefaites, un commissionnaire qui parle le français vient à nous: il doit nous conduire à l'hôtel Klée d'où il nous a été adressé. Il a fait débarquer nos effets; et nous le suivons avec un certain air d'assurance, qui cache le mieux possible notre terrible émoi. Fort bien; le commissionnaire va, nous allons; il traverse la fameuse baraque que j'ai remarquée tout à l'heure; nous la traversons; notre étonnement se mêle à je ne sais quelle joie secrète, qui

va tout à l'heure éclater. On charge enfin tous nos effets sur un petit char, et nous voilà en route. Dans mon étonnement, j'interroge mon commissionnaire : « Est-ce qu'il y a loin d'ici au bureau de douane ou de police où l'on doit visiter nos effets et nos papiers ? » Quoi visiter, riposte notre homme ; il n'y a rien à visiter et l'on ne visitera rien, Monsieur. — O bonheur ! Et mes poumons de se dilater, comme lorsqu'on respire le grand air au sortir d'une étuve ! C'est donc vrai ? C'est donc possible ? Quoi ! nous arrivons en Russie, en Russie, avec sacs et bagages ! Nous débarquons à Saint-Pétersbourg ; et pas un douanier, pas un agent avoué ni secret pour nous demander « qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? où allez-vous ? que voulez-vous ? » — Merveille des merveilles ; et cette histoire est notre histoire, et l'histoire de tous nos compagnons de route. Et je m'empresse d'en instruire les voyageurs présents et à venir : oui, voilà comment les choses se passent dans ce pays si décrié dans l'Europe entière pour la ridicule sévérité de sa douane, pour les fantaisies tyranniques de sa police !

C'est à l'hôtel seulement qu'on nous a demandé nos passeports pour les faire inscrire à la police ; et l'on nous les a rendus au départ sans ombre d'observations. Nos effets reconnus et chargés, nous avons pris une voiture ; et fouette, cocher ! Et nous allons, admirant ce grand et beau fleuve, admirant ces quais avec leurs magnifiques palais ; car ainsi que je l'ai dit, ces maisons sont bien des palais, et je dois avouer que je ne connais rien de comparable à cette entrée de ville par la Néwa. En portant l'œil au-delà, il s'arrête ou plutôt se promène sur des dômes élevés, dorés ou peints en

bleu, avec des étoiles dorées en relief, qui surplombent les si nombreuses églises de cette grande capitale.

Nous ne tardons pas à traverser la Néwa sur un magnifique pont de pierre : au centre s'élève une petite chapelle, consacrée à je ne sais quel saint dont le portrait attire les regards.

Pas un Russe, je dis pas un, quels que soient son âge, sa position, son sexe, ne passe devant le Saint sans lui faire ses dévotions. Voici en quoi elles consistent : s'arrêter, et se tourner vers la chapelle, faire le signe de croix et un mouvement en avant du haut du corps à plusieurs reprises : simple dévotion ! Les plus dévots s'en viennent toucher, s'ils peuvent, les pieds ou les mains du saint personnage ; l'excès de la ferveur consiste à se courber jusqu'à terre et à baiser le pavé de la chapelle, ou les degrés qui y conduisent, si la chapelle est exhaussée.

Pourquoi direz-vous, les pieds et les mains, sont-ils l'objet particulier de la vénération publique ? C'est qu'à l'exception des pieds, des mains et de la figure, tout le surplus du corps représenté est recouvert d'une plaque de métal, or, argent ou cuivre : ces plaques simulent en repoussé les vêtements qui sont censés envelopper le reste du corps. En Russie comme en Italie, dans toutes les chambres à coucher, on trouve des madones ; à l'extérieur de beaucoup de maisons il y a de petites chapelles : toute la différence, est que la Sainte Vierge est spécialement honorée en Italie ; tandis que le Russe adopte très souvent tel ou tel saint, presque aussi bien que la Madone. Au débouché du pont, dont la longueur est grande, nous avons tourné à gauche, et suivi le quai des Anglais. Palais, hôtels, édifices de toutes

espèces sont bâtis en briques, comme l'est d'ailleurs, le reste de la ville. Ces briques sont enduites de plâtre, et parfois découpées et taillées pour représenter des frontons à colonnes avec chapiteaux de divers ordres; le corinthien riche et fleuri surmontant la colonne cannelée, et le dorique au-dessus de sa colonne unie. Du quai des Anglais nous avons passé sur une place, au milieu de laquelle se dresse, sur un rocher, la statue équestre de Pierre I. Rien de hardi comme ce cheval qui se cabre, la tête tournée vers la Néwa. En tournant à droite, nous entrons dans la rue Nevsky; c'est la grande artère de Saint-Pétersbourg; je n'y puis guère comparer pour la largeur que le boulevard des Italiens, à Paris. Les trottoirs sont fort remarquables, pavés en grandes dalles, une certaine largeur de rue est pavée en bois de bout; l'autre en affreux petits cailloux: c'est la seule expression qui traduise ce nouveau genre de pavés pointus.

Nous venons d'indiquer la grande largeur de la rue Nevsky: ajoutons que ce n'est pas le seul point de comparaison qu'on y puisse établir avec nos boulevards parisiens; piétons et voitures la sillonnent en tous sens, et le mouvement y est des plus considérables. Tous les rez-de-chaussées sont de riches magasins dont je remarque l'élégant étalage: les cafés y sont nombreux, et les églises n'y sont point rares: le devoir y coudoie le plaisir. Ajoutons que sur une petite distance le long de la rue, on peut voir dans le pays qui passe pour le plus intolérant de l'Europe au point de vue religieux deux églises orthodoxes, une église catholique romaine, un temple calviniste français, un temple luthérien allemand. Et j'en oublie: car voici une chapelle an-

glaise, et, si j'écoute ce qu'on me dit, aussi une chapelle américaine de je ne sais quelle secte.

Après avoir parcouru la ville pendant près d'une heure au grand trot de nos chevaux, nous avons tourné à gauche et sommes entrés dans la rue où nous logerons; elle est peu longue, mais bien large, et l'hôtel Klée en occupe l'extrémité. J'ai manifesté le désir d'occuper une chambre au rez-de-chaussée, et n'ai point eu de peine à réussir, n'ayant point eu de peine à me faire comprendre; car tout le personnel, avec lequel nous sommes et serons en rapport parle français ou allemand. Puisque nous en sommes au service, épuisons la question: on mange à la carte; toutefois, il y a pour le dîner une autre façon de procéder. C'est de demander le dîner de table d'hôte. Le mot existe plutôt que la chose même; j'entends qu'il ne faut pas comprendre ici, comme ailleurs, l'expression: de table d'hôte, c'est-à-dire d'un repas en commun à une heure déterminée. Mais de quatre à sept heures du soir, seul ou non seul, si l'on demande le dîner de table d'hôte, ou, si vous voulez, le dîner du jour, on est servi tout de suite et bien, à prix fixe, et, chose importante en somme, à bien meilleur compte que si l'on mange à la carte. Nous sommes arrivés, cinq français ensemble; et tous les cinq, nous avons dîné ensemble, et nous sommes sortis ensemble, après dîner, sous la conduite de notre jeune colmarien qui connaît bien la ville.

En quittant notre rue, nous avons redescendu la rue Nevsky jusqu'à la Néwa, nous avons remonté le quai, passé devant le palais impérial, le palais d'hiver, comme on l'appelle, et aussi devant une série d'autres palais qui font suite à la demeure impériale et sont habités par des mem-

bres de la famille souveraine. Et quand on en a fini avec ces résidences impériales, on retrouve d'autres palais également remarquables : car, tout le long du quai, à l'extérieur les maisons ont un air princier, et, par exemple l'hôtel de l'ambassade de France. Puis nous avons atteint le jardin d'été qui, pour la grandeur et la beauté des arbres, ne le cède guère aux Tuileries. Seulement les statues y foisonnent. Le malheur est que ce ne sont pas toujours des chefs-d'œuvre, qu'elles ne sont point toutes en marbres, que les artistes ne se sont pas assez souvent approvisionnés dans les monts qui dominent Carrare. Le jardin traversé, nous nous sommes trouvés sur une assez grande place. Là une lueur insolite nous a frappés : c'était à croire à une aurore boréale. Et plutôt à Dieu que c'eût été cela ! C'était, hélas ! un grand incendie. Tout à coup l'air a retenti du son éclatant et peu harmonieux des trompettes ; des chariots, attelés à quatre chevaux, emportent des pompiers (j'en compte vingt par chariot) à toute vitesse ; puis viennent les pompes à incendie, et les voitures du matériel ; tout cela au grand trot, on sent là une parfaite organisation de secours ; et l'on ne s'étonne qu'à demi de la perfection d'un pareil service dans une ville en partie bâtie en bois !

Si les voitures, qui font le service de l'incendie, défilent devant nous au grand trot des chevaux, il n'en faut pas conclure que ce soit là l'allure exceptionnelle des chevaux russes : tous les attelages, charrettes exceptées, vont très-vite. Les équipages des maîtres, à deux, à trois et quatre chevaux attelés de front, sont conduits du même train : ce qui n'ôte rien, qu'on le sache, à l'élégance et, si l'expression n'était pas un peu efféminée, à la coquetterie des cochers de

grande maison. Regardez ce cocher, il tient entre ses doigts, et toujours des deux mains, les rênes de chaque cheval, jouant avec ces rênes comme ferait l'ouvrière en dentelle avec ses fuseaux, si elle voulait montrer l'agilité de ses doigts! S'il veut encourager, exciter l'animal qui n'a qu'un simple filet pour mors dans la bouche, il l'avertit simplement d'un coup sur l'épaule; et c'est la guide elle-même dont il se sert pour toucher l'animal, non pas le petit fouet qui est suspendu à son poignet droit, et qu'au besoin il saisit dextrement et d'un tour de main.

La voiture nationale russe est la Drojkys. C'est une petite voiture suspendue, primitivement c'était un banc longitudinal, aujourd'hui elle est perfectionnée et a deux sièges l'un devant l'autre, le plus souvent sans soufflet; les deux sièges sont tellement étroits que deux personnes ont peine à s'y asseoir côte à côte; et l'on voit fort souvent, sans que cela prête à rire ou à médire, des hommes tenant par la taille les femmes qui sont assises auprès d'eux. La charrette russe ne ressemble en rien aux nôtres; c'est une espèce de pétrin grossier fixé sur deux essieux, avec un brancard qui s'attache au collier du cheval le plus simplement du monde, par deux chevilles. Quant aux deux traits du cheval, qui est dans le brancard, ils sont aussi fixés par des chevilles aux deux extrémités de l'essieu de devant de la Drojkys et de la charrette, tandis que les chevaux, qui marchent en dehors du timon sont attachés non à des palonniers plus ou moins mobiles, mais à un seul palonnier qui en traversant la partie de derrière du brancard y est fixé solidement, de manière que tout l'avant-train de la voiture suit spontanément les mouvements que font les chevaux à droite ou à

gauche, et que le cheval du brancard est également forcé à suivre.

Revenons, après cette courte digression, à notre promenade; il nous a fallu un peu plus de temps que de raison pour la faire, et déjà le dîner avait traîné en longueur: si bien qu'après quatre jours sans repos et quatre nuits à peu près sans sommeil (on se souvient que nous n'avions point quitté le bateau à vapeur pendant la nuit), je me suis presque repenti de cette promenade. Je crois être dans la pleine vérité, en disant que nous avons marché plus de trois heures ce soir-là; et trois heures de marche comptent à tous les âges, surtout au mien. Aussi me suis-je senti très-fatigué pour la première fois depuis mon départ, et j'ai regretté, mais un peu tard, cette longue promenade sur un pavé détestable. Le jour commençait seulement à s'assombrir; et trois heures plus tard, c'est-à-dire vers les deux heures du matin, nous allions revoir la lumière dans tout son éclat.

21 Juillet.

Le lendemain encore, je me suis senti des fatigues de la veille: une légère indisposition m'a forcé de garder la chambre. Mais je ne m'en plains qu'à demi, car j'ai pu mettre à jour une correspondance singulièrement arriérée.

22 Juillet.

Aujourd'hui, 22 Juillet, nous sommes sortis à midi pour faire des visites, et remettre à leurs adresses les lettres de recommandation que nous avons pour diverses personnes de l'ambassade et M. le Consul général. Tous ces Messieurs étaient absents de Saint-Pétersbourg, ils sont venus me voir les jours suivants; mais à mon tour j'étais sorti, et j'ai

manqué une fois encore l'honneur de faire leur connaissance.

M. Gabr. Meissonnier, de Paris, m'avait donné rendez-vous à Saint-Pétersbourg. Je me suis rendu à l'adresse indiquée, mais il était allé à Moscou.

Son comptoir est à l'autre bout de la ville, sur un canal, au bas de la Néwa: j'ai su par ses commis qu'il ne devait revenir que le 26 courant; c'est malheureusement la date fixée pour notre départ, et je crains bien de n'avoir pas l'avantage de le rencontrer.

Après nos visites nous avons fait une assez longue promenade aux environs de la ville, dans la partie qu'on appelle les Iles. C'est un delta, formé par plusieurs bras de l'embouchure de la Néwa; rien de charmant comme les beaux chemins qui le sillonnent de toutes parts, et que des ponts réunissent entre eux. Là de jolies maisons de campagne, de beaux parcs, des jardins-café, des bouquets d'arbres, des près verts alternent incessamment avec les eaux qui circulent dans tous les sens. C'est une délicieuse promenade, et bien propre à faire regretter le peu de semaines que le rapide printemps accorde à cette belle verdure, si tard éclos, si vite flétrie!

Avant de rentrer à l'hôtel, nous avons visité le jardin zoologique, établissement privé où l'on entre moyennant une rétribution de 25 kopecks (90 centimes). J'y ai tout d'abord remarqué un lion de toute beauté comme je n'en ai point vu encore, et une lionne qui surveillait d'un œil attentif les ébats de deux lionceaux qui jouaient à ses côtés avec une élégance, une flexibilité de mouvements qui fait penser aux allures du chat; elle encourageait ces jeux tout

en les observant. Non loin de là un autre spectacle du même genre nous attendait : deux vieux ours, avec leurs trois petits, s'ébattaient dans une fosse ; ces derniers en étaient, j'imagine, au quart de leur croissance : rien de singulier comme leur prestesse, qui contrastait si fort avec leur apparente lourdeur. Un gardien est entré dans la fosse par une porte latérale pour verser de l'eau dans leur auge. Sur quoi les petits sont accourus ; ils se sont dressés contre les jambes de l'homme, et avec leurs pattes de devant, ils ont fouillé dans les poches de côté de son pantalon, d'où ils ont retiré des morceaux de pain ; puis ils sont allés les grignoter dans un coin, le plus éloigné qu'ils ont pu trouver. Le père et la mère sont demeurés spectateurs impassibles de cette scène... de famille : alors le gardien est allé à eux, et leur a commandé d'exécuter quelques tours : ce à quoi ils se sont prêtés de fort bonne grâce. Là-dessus, il a mis la main à la poche, et leur a donné à chacun un bon morceau de pain ; ce n'était que la première partie de son programme, nous avons été les héros de la seconde. Après avoir quitté ses amis aux longs poils, l'homme est venu à moi, et je me suis exécuté à mon tour, et sans regret ; car le spectacle m'avait diverti ; j'ai fouillé à ma poche, et si je n'en ai pas tiré du pain, l'homme aux ours ne s'est pas plaint, cependant, de ce qu'il a emporté.

C'est dans ce même établissement que j'ai vu pour la première fois de ma vie un paon blanc : à côté des espèces vivantes, j'ai admiré le squelette d'une baleine, de grandeur extraordinaire, elle mesurait de l'extrémité des fanons à celle de la queue vingt-six mètres : ce dont je me suis assuré par moi-même. Cette course, tout en me fatiguant, m'a

fort distrait, fort intéressé; et j'en suis revenu un peu las peut-être, mais tout à fait remis de mon indisposition de la veille.

23. Juillet.

Ma première course a été, ce matin, pour l'église Saint-Isaac. Si ce n'est pas la plus belle de la Russie, quant aux matériaux employés pour sa construction, c'est au moins une des plus riches pour la valeur de ses trésors mobiliers. L'église de Saint-Isaac est de date récente: commencée en 1819, elle a été terminée en 1858, et d'après un seul et même plan, arrêté et suivi jusqu'à la fin, celui d'un Français, M. Richard de Montferrand, qui en a dirigé toute l'exécution. Aussi la même idée artistique préside-t-elle d'un bout à l'autre à la construction. C'est en approchant de Saint-Petersbourg, par mer, que je vis de loin, aux rayons d'un splendide soleil, le dôme doré de Saint-Isaac brillant d'un merveilleux éclat. En approchant, je me suis demandé si c'est du Panthéon, ou de Saint-Pierre de Rome, ou de Saint-Paul à Londres que s'est inspiré Richard pour le frontispice de son riche monument: ne sont-ce point les traces de Brunelleschi ou de Michel-Ange qu'il a suivies dans la construction du dôme? Comme dans les œuvres de ces grands maîtres, une harmonie sans égale, règne dans cette magnifique construction; il faut presque toucher de la main cette colonnade de marbre pour en apprécier les grandes proportions. Je ne pense pas que Saint-Isaac ait au monde son pareil pour la beauté, la valeur intrinsèque des matières employées à sa construction; ce ne sont que marbres de la plus rare espèce et de la plus grande variété. Le seul regret que j'oserai exprimer ici, c'est qu'il n'y ait pas six ou huit degrés de plus à mon-

ter pour arriver au péristyle, qui sert d'assise aux colonnes : à mon avis, l'aspect de l'ensemble n'aurait qu'à y gagner.

La porte principale est en bronze, à bas-reliefs représentant diverses scènes de l'Écriture sainte. En entrant dans le temple, j'ai été on ne peut plus surpris de la profusion des marbres rares qui le décorent ; et ma surprise a singulièrement augmenté quand je me suis approché de l'iconostase ; ici les richesses se trouvent accumulées comme je crois nulle autre part, et je ne pense pas qu'il y ait en aucun lieu du monde un monument pour l'édification duquel on ait prodigué autant de marbres précieux ; élevé d'aussi hautes colonnes de malachite ou de lapis-lazulis ; couvert des pans de murs tout entiers de plaques d'or aussi riches. Ces plaques d'or représentent les saints en repoussé : je reviens encore sur ce singulier détail que les sujets des tableaux religieux en Russie sont représentés par des plaques de métal estampées dans lesquelles on a découpé la place des têtes, des mains et des pieds qui sont peints à l'huile : c'est ainsi que Jésus et les saints sont tous représentés : le reste du personnage est figuré par le métal en repoussé.

Maintenant, quand on a foulé ce riche et merveilleux parvis, on entre par une porte d'argent dans une nouvelle enceinte, où de nouvelles surprises vous attendent, quand on se trouve en face de ces incroyables richesses, bijoux, pierreries, or et argent accumulés, entassés à l'envi. J'ai visité d'autres églises ; et je citerai parmi : celle de Notre-Dame de Kazan, construite sur la place qui fait recul sur la rue Nevski : elle est précédée d'une colonnade circulaire à l'imitation de celle qu'on admire, place Saint-Pierre, à Rome : deux statues en bronze la décorent ; l'une d'elles

représente Lally - Tollendal. En entrant dans l'église, je vis une foule et fus surpris d'entendre une musique fort inusitée dans la maison de Dieu. Je m'avançai et vis que l'assemblée n'était guère composée que de femmes qui, à fort peu d'exceptions près, tenaient des enfants dans leurs bras. Or la musique instrumentale et vocale, dirigée et formée par des prêtres, était accompagnée des cris, des pleurs d'une multitude d'enfants et du caquetage des mères qui essayaient de les faire taire. Tout cela produisait un vacarme, un brouhaha inexprimable, d'autant plus désagréable que les voûtes de l'église sont d'une remarquable sonorité, qui augmentait le bruit. Information prise, je sus que c'était une fête de consécration; renouvellement de consécration, pour mieux dire; selon le rite orthodoxe, les enfants, consacrés à l'heure même de la naissance, doivent l'être une seconde fois, quand ils vont accomplir leur première année.

L'église de Notre-Dame de Kazan jouit d'une grande faveur en Russie; c'est là que tous les princes et toutes les princesses, qui s'allient à la famille impériale, doivent, dès leur arrivée dans le pays, faire une sorte de pèlerinage extraordinaire: tous y vont faire leurs dévotions en grande pompe; et c'est là aussi que l'Empereur, suivi de la cour, se rend solennellement et adresse à Dieu ses prières dans toutes les occasions importantes de sa vie et de son règne. Par exemple, c'est à Notre-Dame de Kazan que l'Empereur Alexandre II, à son retour de Paris, remercia Dieu d'avoir échappé à la balle qu'un Polonais, Berezowski, avait tirée sur lui au bois de Boulogne. N'oublions pas de dire qu'à toutes ces occasions solennelles il est d'usage que l'église reçoive quelque riche présent.

En sortant de ce sanctuaire que nous avons trouvé si bruyant, et non sans raison, je me suis rendu au quai d'où le bateau à vapeur m'a conduit en moins d'une heure à Petershof : c'est la résidence ordinaire d'été de la famille impériale. Le palais est dans un très-grand parc, dans une forêt, pour mieux dire. Cette forêt, qui longe la mer, est coupée par un très-grand nombre de chemins, les uns en avenues tirées au cordeau, les autres dessinés dans les formes les plus irrégulières. Au centre, sur une éminence, est le palais impérial, au devant duquel s'étend une vaste et large terrasse : en se plaçant au milieu de cette terrasse, on a devant soi une large avenue, découpée au travers de la forêt, et qui permet à la vue de s'étendre jusqu'à la mer. La terrasse descend en quelque sorte jusqu'à cette avenue par de beaux et vastes gradins qui sont ornés de vasques et de statues dorées, trop dorées : j'aimerais mieux pour moi voir la pierre ou le métal dont elles sont faites. Une grande masse d'eau, en s'épanchant du haut de ces gradins qu'elle parcourt, forme une cascade assez semblable à celle de Saint-Cloud, sauf que les proportions sont beaucoup plus grandes en Russie. De chaque vasque s'élance un jet d'eau ; l'ensemble est superbe et charmant tout à la fois. L'eau, qui part de cette cascade, va former une série de bassins du genre des bassins de Versailles, avec force jets d'eau : toute cette eau, enfin, va se confondre et se perdre dans les eaux de la mer.

De l'autre côté du palais est une belle cour d'honneur qui le sépare d'un parc exclusivement réservé à la famille impériale : beaux jardins et magnifiques ombrages, autant qu'on en peut juger du dehors. Le palais intérieur est des

plus vastes, décoré et meublé avec une richesse extrême. Comme autant de postes avancés ou de satellites immobiles de ce grand palais, on voit éparses dans les jardins un certain nombre d'habitations : une entr'autres attire le voyageur et sollicite sa curiosité : c'est la demeure de Pierre-le-Grand; on y a conservé l'ameublement qui fut à son usage; et l'on y voit même encore une partie de sa garde-robe.

Du bateau à vapeur qui m'a conduit à Petershof, j'avais remarqué au loin et dans plusieurs directions, certaine fumée dont la cause m'était restée inconnue. En retournant à Saint-Pétersbourg, non plus par mer, mais bien par la voie ferrée, je me rapprochais de cette fumée : c'est alors que j'appris qu'elle provenait de certaines landes ou tourbières, qui, desséchées faute de pluie et brûlées par les ardeurs du soleil, avaient si bien pris feu, qu'on ne pouvait étouffer que bien difficilement cet embrasement du sol.

24 Juillet.

J'ai réservé cette journée pour le palais d'hiver : à savoir la résidence impériale à Saint-Pétersbourg. Le palais est très-grand et très-richement décoré : certaines salles y ont une dimension qui fait rêver aux steppes de quelques parties méridionales du pays. Un certain nombre de salons sont de véritables musées : l'un d'eux contient les portraits de tous les généraux russes qui se sont acquis une juste renommée et aussi d'autres personnages qui ont rendu à l'Etat d'importants services; une autre salle renferme les batailles gagnées par la Russie; Dresde, par exemple, où est représenté Moreau renversé de son cheval par un boulet français; Leipzig, La Ferté; un peu plus loin, la bataille de la plaine Saint-Denis, et l'entrée des Russes à

Paris le lendemain de cette cruelle et douloureuse victoire. Partout des vases en malachite, en cristal ou en porphyre. L'ameublement est en général somptueux : ce qui me plaît d'une façon toute particulière, c'est l'appartement de l'impératrice-mère, veuve de Nicolas I^{er}. Il y a là un cachet d'intimité que je ne puis comparer à rien de ce que j'ai vu ailleurs dans des palais princiers ; et ce confort et ce luxe, si bien harmoniés, ne bannissaient pas de cette partie du palais je ne sais quel sentimentalisme allemand. La chambre de bain est surtout délicieuse : elle est de style oriental ; et, malgré le voisinage de la chambre à coucher, on se croirait aisément dans un véritable jardin, au milieu de plantes et de fleurs de toute beauté : c'est plus que magnifique, c'est charmant ! Si j'écrivais en allemand, je dirais que le séjour est tout à fait *heimlich* ; et si j'osais hasarder un vœu, ce serait, ma foi, d'y goûter le plaisir réservé à l'impératrice-mère, et d'y prendre un bain. Un dernier détail : nous avons en Alsace, pour ou contre l'hiver, de bonnes doubles fenêtres ; j'en ai vu ici de triples, et je n'oserais point blâmer pareille mode en Russie.

Une pièce à armoires vitrées est confiée à la garde d'un vieux sous-officier en uniforme, assisté de deux autres surveillants qui se tiennent à l'intérieur : ces armoires vitrées renferment les bijoux et diamants de la couronne : perles, rubis, émeraudes, diamants, tout est magnifique, et tout est à profusion. Ici l'entrée coûte un rouble par personne ; j'en avais déjà donné autant en entrant ; et, depuis, aux cinq ou six valets de rechange qui m'ont conduit dans les divers appartements et qui m'y ont passé de mains en mains, j'ai compté bien des demi-roubles.

En sortant du palais d'hiver par la porte Sud-Est, on se trouve sur une grande place mi-circulaire, au centre de laquelle est un monolithe immense en granit rouge : ce monolithe est surmonté d'une Victoire, et le monument est connu à Saint-Pétersbourg sous le nom de colonne d'Alexandre ! La place est tout entourée de belles constructions qui sont occupées par des ministères ou des personnes attachées à l'empereur. J'ai quitté cette place pour prendre le quai de la Néwa, que j'ai remonté jusqu'au jardin d'été ; puis j'ai traversé le fleuve, redescendu un peu la rive droite, et, en traversant un autre pont moins long que le premier, je me suis trouvé dans une île, au milieu du fleuve : c'est là qu'est la forteresse, dite de la ville, autrement le fort Peter-Paul.

Je ne suis sorti qu'à midi et il n'est guère que quatre heures ; cependant comme je n'ai point cessé de marcher, la fatigue est venue et je me suis décidé à rentrer : d'autant que mon hôtel est bien à quatre kilomètres de l'île où je me trouve. Et quatre kilomètres, sur le pavé de Saint-Pétersbourg, sur des cailloux pointus, c'est quelque chose pour tout le monde, c'est beaucoup pour moi ! Il est cinq heures sonnant quand je rentre à la maison. Comme d'habitude, j'y trouve mes compagnons de route ; et nous allons dîner tous ensemble : après le dîner, on a pris le café ; après le café, on a causé ; on s'est communiqué les impressions de la journée, les projets du lendemain et des jours suivants ; on a parlé départ et voyage ; enfin il est neuf heures. — « Bien
« le bonsoir, mes chers messieurs, ai-je dit ; je suis las, je
« l'avoue, et comme vous faites plus grasse matinée que
« votre serviteur, veuillez si vous voulez ; quant à moi, je

« vais dormir. » Et je suis parti sur ce bonsoir; j'aurais dit bonne nuit, s'il y avait une nuit à Saint-Pétersbourg; mais l'intervalle est bien court qui sépare le coucher du soleil de son lever du lendemain.

25 Juillet.

Comme je suis décidé à partir demain, j'ai fait retirer mon passe-port à la police: on me l'a rendu sans autre observation que des observations écrites en russe: j'aime à supposer que la triple apostille n'a rien pour moi de désobligeant. Cela fait, j'ai pris soin de faire changer cent napoléons d'or. J'ai reçu en échange 590 roubles papier: soit le rouble à 3 fr. 40. Et l'on m'assure que le changeur m'a traité à un cours très-avantageux; soit! Sur les onze heures, je suis allé à l'Ermitage: singulier nom pour un très-grand palais, situé assez près de la résidence impériale, et de tous côtés entouré par des constructions grandioses dans le plus beau quartier de cette belle capitale. Ce soi-disant Ermitage n'est autre chose que le riche musée de Saint-Pétersbourg. A mon entrée, on m'a demandé mon passe-port qu'on ne m'a rendu qu'à la sortie. Il y a quelques jours que j'ai eu l'occasion de voir le directeur de l'établissement et d'échanger avec lui quelques politesses. Je le trouve justement au haut du grand escalier; rencontre heureuse; car il me fait accompagner par un guide spécial qui m'ouvre les portes de plus d'une salle interdite au public.

Le musée de l'Ermitage est, entre autre raretés, riche en tableaux de maîtres; je m'y suis arrêté plus particulièrement. L'école italienne y est représentée par quelques Raphaël. Un seul néanmoins attire toute mon attention, c'est une Madone

avec Jésus et Saint-Jean, enfants; cette toile rappelant celle de l'Oiseau du grand artiste. J'ai vu des Titien, des Caravage, des Véronèse, des Tintoret, Salvator Rosa, Le Guerchin, André del Sarte, Buonarrotti, Voltera, le Corrège Sasso-Ferratto, Piombo, *è tutti quanti* mériteraient un examen particulier et une mention toute spéciale, je me contente de les indiquer.

Dans la salle espagnole, Murillo a les honneurs et par le nombre et par le mérite de ses œuvres; après lui, je remarque des Velasquez, des Ribeira; Jurbano, Cabuccio, Alfonso Corso, et d'autres; les Flamands et les Hollandais ne manquaient pas; beaucoup de Téniers; Gab. Mezu, Miries, Brueghel, Van Ostade, Brauwer, Ruysdaël, Nicolas Berghem, Van de Neer, Terburg, Steen, Van Goyen; je ne saurais trop dire lequel fait défaut et se remarque par son absence. Mais comment Rubens, le grand et laborieux Rubens est-il si mal ou si peu représenté? C'est là une grave lacune et une faute; il me semble également que le musée n'a point de Paul Potter ni de Cuyp. Parmi les Allemands très-importants, je n'ai remarqué et ne trouve à citer que deux Holbein.

Après trois heures d'examen attentif, passionné, dirai-je, j'avais la tête si horriblement fatiguée que j'ai dû passer très-rapidement dans les autres salles. Pouvais-je me plaindre, alors que je venais d'admirer tant de belles toiles qui font de ce musée l'une des plus rares collections de l'Europe? Et cependant j'aurais été curieux d'examiner avec soin ces salles nouvelles où sont réunis des objets de toute espèce, et de grande valeur; mais je veux être sincère, et ne puis parler de choses que je n'ai pas examinées avec assez de soin ou de temps.

En rentrant à l'hôtel, j'ai demandé un bain pour me remettre, si possible, de ma fatigue ; comme ce personnage de comédie, je voudrais noyer ma migraine. Hier, on s'en souvient, j'ai parlé du cabinet de bain de l'Impératrice mère ; après celui-ci, celui de l'hôtel Klée est ce que j'ai vu de plus beau en ce genre. D'abord un petit salon, richement meublé, dans le dernier goût du jour ; puis un second salon décoré et meublé avec luxe à l'orientale ; sous des rideaux de damas, une grande baignoire en marbre blanc vis-à-vis de laquelle d'autres rideaux de même étoffe, et disposés avec le même art, séparent la chambre de bain d'un cabinet de toilette. Là tout un ameublement superbe et complet. Les vitraux qui éclairent de haut ces trois pièces, forment d'agréables peintures et qui s'harmonisent avec les décorations intérieures : disons, enfin, que le jour mystérieux, que versent ces vitraux, est plein de charme.

Il est un peu plus de cinq heures, et il me faut décidément quitter ce charmant *buen Retiro*, — sauf à faire peut-être quelque peu la moue quand sonnera le fameux quart d'heure de Rabelais. Je n'ai que bien juste le temps de m'habiller, étant convenu hier de retrouver à table mes cinq compatriotes. Nous devons dîner à six heures ; et je leur offrirai le champagne : moyen comme un autre d'établir la balance entre le prix du dîner et le prix de mon bain. Un des convives manque à l'appel, M. Simon, qui a dû partir pour Moscou où je le retrouverai à l'hôtel Dusseaux. Les autres sont là, entr'autres M. Kleinmann qui m'a donné sa photographie séance tenante. Cette photographie, il l'a fait faire par un artiste ambulante, à Wangen, en Norwège. Le photographe le représente assis dans sa carriole de

voyage, devant l'auberge de Wängen et parlant aux gens de la maison. A le regarder avec un verre grossissant, M. Kleinmann est très-ressemblant; et si je puis relever un petit détail intéressant après le mérite de la ressemblance, je dirai que l'ensemble de la photographie donne une assez juste idée d'un équipage de voyage en Norvège.

Le dîner fait, nous avons été de compagnie flâner par les rues, faisant quelques emplettes de gauche et de droite : ainsi nous avons acheté des appareils pour compter à la façon des Russes, des boules passées dans des tringles, dix tringles avec dix boules chacune; je me suis acheté, pour ma part, les photographies de plusieurs monuments et vues de la ville; je n'en ai point trouvé une seule de Petershof, et je le regrette. Après cette excursion, l'heure du coucher est arrivée, et j'ai souhaité le bonsoir à mes compagnons.

26 Juillet.

Nous partons aujourd'hui pour Moscou, je commence ma journée par mettre un peu d'ordre dans la partie de ma correspondance qui est en retard, et je note du même coup mes observations de la veille.

Cela fait, je prends mon café au lait, et je fais ma malle; la moins agréable des occupations du voyage, et qui m'est presque aussi désagréable que de faire enregistrer mes bagages au chemin de fer; on ne fait pas toujours ce qu'on veut, moins encore ce qui plaît.

Comme dédommagement de cet ennui, j'ai reçu la visite de M. Gab. Meissonnier, de Paris. Il arrive de Moscou, et avant même d'aller chez lui, il m'est venu voir, sachant que je partais moi-même dans quelques heures. J'apprends de

lui, et avec plaisir, que j'aurai à Moscou, hôtel Dusseaux un bon logement, salon et chambre à coucher à raison de cinq roubles et demi par jour, un peu plus de 20 francs. J'ai quitté l'hôtel vers les deux heures de l'après-midi et me suis rendu au chemin de fer où je demande, inutilement, hélas ! un wagon-lit, il n'y en avait point dans ce convoi. Mon billet est pris, du moins, et mes bagages inscrits un assez bon moment avant l'heure du départ. Comme il m'est revenu qu'en Russie, — et c'est, d'ailleurs, l'histoire de bien des pays, — il est des accomodements avec le ciel, et même avec les employés du chemin de fer, j'ai essayé du pouvoir des kopecks sur les gardiens des salles d'attente. Grâce à ce moyen familier, je n'ai fait que traverser la salle et suis allé choisir ma place. Je l'ai prise dans un wagon qui a un couloir au centre, et de petites banquettes, à deux places des deux côtés : le siège est des plus confortables, et ce qui est fort commode aussi, c'est qu'entre les banquettes, qui se font vis-à-vis, on a une table devant soi.

Quand s'ouvrent les portes des salons d'attente, je ne vois sortir que fort peu de monde pour la première classe : deux messieurs viennent prendre possession des sièges que le couloir indiqué ci-dessus sépare de ma place. Ils entament d'abord une conversation, mais trop bas pour que je puisse entendre. Bientôt l'un d'eux prend un livre où il lit de temps à autre et communique par instants une phrase à son compagnon de route. Et tous deux de rire alors, et d'échanger leurs impressions. A un moment donné, le lecteur a déposé le livre, et j'ai vu que c'était un livre français. Il ne m'en faut pas davantage, et me voici interpellant

dans notre langue mes deux voisins; et tous trois nous nous réjouissons d'apprendre que nous sommes compatriotes; seulement mes compatriotes habitent la Russie.

L'un d'eux, M. Loutreuil était chef de la division financière du chemin de fer de Moscou à Nijni-Nowogorod: il m'a patronné pendant la route et à mon arrivée à Moscou. Se souvient-on que l'autre jour en allant à Petershof, j'ai vu au loin d'épaisses fumées qui me cachent le ciel? Même phénomène aujourd'hui: je n'ai pas fait quinze kilomètres, que je me suis retrouvé en face de cette fumée. A côté du chemin de fer j'ai vu non seulement le sol tourbeux, mais aussi une toute jeune forêt de pins en feu; en général le feu rasait la terre et ne faisait pas bien grand mal aux arbres un peu élevés.

Cet incendie, qui suit la voie ferrée des deux côtés, dure pour nous de trois heures de l'après-midi à trois heures du matin, jusqu'à ce que nous atteignons la station de Twer; c'est un spectacle bien extraordinaire, bien émouvant, et surtout quand la nuit est venue, c'était en quelque sorte féérique, ou plutôt fantastique. Vous figurez-vous, en effet, mes amis, cette course rapide à travers l'incendie? Cette nuit éclairée à perte de vue par le sol en feu? Et justement la nuit était sombre, il faut avoir vu la chose pour s'en faire une idée.

Puisque nous sommes en wagon et le nez à la fenêtre, disons que de Saint-Pétersbourg à Moscou, il n'y a qu'une longue et vaste plaine boisée, presque un désert, très-peu d'habitations; la pierre extrêmement rare, si rare que les quelques viaducs, par où il faut passer, sont tous en bois. Vous devinez le danger avec les incendies dont je parlais

tout à l'heure. C'est ainsi qu'après notre passage, un de ces ponts a été brûlé, et la circulation interdite pendant deux jours.

27 Juillet.

C'est à trois heures du matin que nous sommes arrivés à la station de Twer; à environ deux kilomètres de la ville. Plusieurs dômes d'églises et quelques autres grandes constructions, qu'on me dit être des minoteries et une filature de coton, s'élèvent, avec leurs toits verts, de beaucoup au-dessus du surplus de la ville. Bâtie sur le Volga, qui à partir de là deviendra navigable pour les grands bâtiments, la ville est assez importante; elle le paraît du moins de la station où nous nous arrêtons pour manger un morceau de viande froide et prendre une tasse de thé, depuis près de quinze heures que nous étions à jeun. Examinons l'endroit où nous sommes; et, puisque le moment est favorable, connaissons par cette gare à peu près toutes les gares un peu importantes de la Russie.

Les bâtiments dont elles sont formées sont construits entre les deux voies, de manière que les convois arrivant ont toujours à gauche les salles d'attente et les buffets qui ont des portes de l'un et de l'autre côté, et l'on ne risque guère de se tromper de route. Constatons, à présent que nous sommes à table, et que le service est très-satisfaisant.

Quand nous sommes entrés en gare à Moscou, onze heures allaient sonner. M. Loutreuil nous a mis en voiture, a dit au cocher où il nous devait conduire après m'avoir instruit de ce que je lui devais payer. Nous avons échangé nos cartes, et après les politesses et remerciements d'usage, nous nous sommes bien promis de nous revoir.

MOSCOU.

Me voici donc à Moscou! Je frissonné encore aujourd'hui quand je me rappelle la lecture des journaux de 1813 qui, cependant ne disaient alors par ordre de l'Empereur que le moins possible; quand je me rappelle cette tristesse qui couvrait, pour ainsi dire, la France d'un voile funèbre au récit de cette héroïque et douloureuse retraite! Certes, Napoléon pouvait être, était même un grand génie, mais bien souvent un génie funeste et malfaisant. Comme la jeunesse d'alors, je ne voyais que les batailles gagnées; nos soldats entrer en vainqueurs dans toutes les capitales... Je ne voyais, je n'entendais pas les pleurs des pères, les malédictions des mères en voyant partir pour l'armée leurs jeunes fils qui ne devaient plus revenir! Ou si quelques-uns échappaient à la mort, à cette mort prématurée, c'était pour revenir estropiés et achever dans la douleur une misérable existence.

Ce fut à dix-huit ans que je tirai à la conscription : opération dérisoire! Les derniers numéros valaient les premiers alors, et tous les hommes étaient bons pour servir, pour se faire tuer, sauf les aveugles ou les estropiés, qui pouvaient rester au pays. J'étais fort décidé à partir, et le drapeau m'attirait. Mais mon père ne donnait pas dans cet enthousiasme de mes dix-huit ans; il avait racheté mes frères et tenait à en faire de même pour moi. Mais pour que je ne partisse point, il me fallait trouver un remplaçant, et les remplaçants étaient rares. De célibataire, point: ce fut un père de famille qui, moyennant 9,000 fr., prit ma place, quit-

tant femme et enfants pour le hasard des batailles. Blessé à Leipzig, il put rentrer chez lui en 1814, quand son village devint Bernois. Deux ans plus tard, j'étais obligé, avec un de mes frères, de partir comme garde national actif : c'était en 1815 ! Et voilà le génie, je ne crois pas le juger trop sévèrement, voilà le génie qui, pour satisfaire son ambition sans bornes, sacrifiait, entraînait sur les champs de bataille et livrait à une mort à peu près certaine la population la plus valide, l'espoir et la force du pays. Et dire que je criais de toutes mes forces et de tout mon cœur : Vive l'Empereur ! ne rêvant comme tant d'autres que victoire ! Et par quoi donc était compensée cette exécration tyrannie qui immolait toutes les forces vitales de la France?... Tout ce que je puis me rappeler, c'est que toutes les ressources étaient pour l'armée, que tout le reste était négligé, qu'alors les routes étaient impraticables ; que si l'on voyageait en poste, on faisait huit kilomètres à l'heure, et qu'on n'avait pas le droit de se plaindre à ce compte. La liberté individuelle était à ce point confisquée, comprimée, qu'il me fallut je ne sais quels incroyables efforts, quelles démarches inouïes pour obtenir en 1813 un passe-port pour Paris ! Et j'étais bien et dûment représenté à l'armée ! mais à cette époque mémorable, un jeune homme vêtu en bourgeois, et voyageant, était un phénomène, et pour mieux dire un suspect sur qui la police avait l'œil incessamment : nous ne nous arrêtions pas une fois que le gendarme n'accourût et ne réclamât énergiquement mon passe-port ! Et il le fallait bien et dûment exhiber ; le gendarme ne se contentait pas d'une simple parole. — Pauvre jeune homme ! pauvre gendarme ! pauvre pays. Veuille et fasse Dieu que le temps arrive

enfin où les chefs d'une nation ne feront plus la guerre qu'avec l'assentiment de la nation, ou de ses représentants!

L'hôtel Duseaux est situé au centre de Moscou, près du Kremlin, à une distance considérable de la station. Dans la première partie du parcours, les maisons m'ont paru très-espacées; au fur et à mesure que nous avançons, elles semblent se rapprocher, jusqu'à ce qu'enfin elles se touchent et n'offrent plus de solution de continuité. Les rues sont larges, le plus souvent longues et droites; le pavé détestable, avec des trous, des fondrières d'un mètre de diamètre, de dix et quinze centimètres de profondeur. Ce qui n'empêche pas les cochers de marcher à fond de train! Je ne sentais plus, ou plutôt je sentais trop mes côtes au bout de cette course.

Le petit appartement qui m'était destiné ne sera disponible que demain. En attendant, on me donne deux vastes pièces, chambre à coucher et salon, huit roubles par jour, c'est-à-dire trente francs pour votre serviteur! Et comme je n'entends pas que mon brave compagnon et cher docteur soit plus mal logé que moi, j'ai pour cinquante francs d'appartement pour mon premier jour de résidence à Moscou! Franchement, c'est beaucoup, c'est trop pour un simple mortel qui n'a pas ombre de particule à mettre par devant son nom!

Tout le monde à l'hôtel parle le français ou l'allemand; et le service ne laisse rien à désirer. Les garçons cravatés de blanc, habillés de noir, ont la tenue des meilleures maisons, maisons de maître, bien entendu. Peut-être oserais-je dire que le visage ne vaut pas la tenue; les pommettes sont saillantes, la lèvre supérieure épaisse, le nez épaté, les

yeux en biais; il n'est point malaisé de reconnaître là le type asiatique. Et de fait, à Moscou, le plus grand nombre des domestiques mâles est de race asiatique et de religion mahométane. On peut être servi à toute heure, et l'on mange à la carte comme dans un restaurant français : les prix sont relativement raisonnables. La cuisine est française et bonne, tout préjugé de Français à part : car la nature humaine est souvent ainsi faite que nous aimons, chez nous, les choses du dehors; au dehors, les choses de chez nous. M. Duseaux, pour venir au maître, est Français et ancien économiste d'un grand seigneur : il a beaucoup voyagé avec son maître, avant d'épouser M^{me} Duseaux, qui est Saxonne. Tous deux entendent parfaitement leur affaire, et savent contenter les voyageurs en servant leurs intérêts privés : c'est ce que Figaro appelle quelque part un chef-d'œuvre de morale.

Après m'être reconforté, j'ai demandé un domestique de place qui connaît bien son métier, mais parlant allemand ou français, comme on voudra, ou comme on le trouvera. Le portier me recommande un homme d'un certain âge, et qui parle le français : d'accord. Mon premier soin est d'envoyer quérir une voiture pour faire quelques visites; sur quoi, mon homme part et me ramène un affreux petit drojsky avec un siège à deux places, deux places, à condition de se tenir bien serrés l'un contre l'autre et de s'entrelacer par la taille : pour le siège du cocher, il y sera tout juste bien, étant seul. Eh quoi! Ma première sortie à Moscou devait se faire côte à côte avec mon domestique et serré dans ses bras! Je refusai, sans plus, cette voiture impossible et demandai une calèche plus convenable, avec un siège de

devant assez large pour lui et le cocher. La requête l'étonna bien un peu; mais enfin il se mit en devoir de me satisfaire, et après une demi-heure d'attente, il revint avec une voiture assez propre. Je lui donnai par écrit l'adresse de la personne chez qui je voulais être conduit, et nous partîmes pour ne nous arrêter qu'à l'une des extrémités de la ville. Arrivé là, je descendis dans la cour d'un hôtel assez vaste où, par hasard, un jeune homme, qui parlait le français et connaissait la personne de qui j'étais en quête, m'apprit que nous nous étions complètement fourvoyés, et que nous avions à repartir pour un quartier tout opposé, tout juste à l'autre extrémité de Moscou. Et, en effet, ce ne fut que près de deux heures après que j'arrivai chez M. Emile Zundel, abîmé, rompu par les cahots de la voiture. L'accueil que je reçus me remit un peu et me dédommagea tout à fait: car je fus reçu d'une façon toute charmante par M^{me} et M^{lle} Zundel, et, bientôt après, par le chef de famille et ses deux fils. On ne saurait être plus aimable; on voulut me retenir pour prendre le thé; mais je dus refuser; l'hôtel m'appelait, et je sentais l'extrême besoin de me reposer, après mes vingt heures de chemin de fer, et surtout, après mes trois heures de voiture sur le pavé de Moscou. De retour à l'hôtel, je payai et congédaï mon guide.

Donc je ne suis à Moscou que depuis une dizaine d'heures, et j'ai déjà bien maudit cet abominable pavé, ces trous impossibles où je me suis rompu les côtes. Qui croira que sur un pont, le plus fréquenté des ponts de Moscou, sur le Pont-Neuf de ce pays-là, au centre même de la ville, il y ait des trous que deux brouettées de terre ne combleraient pas? Et mon cocher me dit que voilà des semaines entières

que cela est ainsi : je n'en fais pas mon compliment au directeur de la grande voirie.

28 Juillet.

De grand, très-grand, trop grand matin, j'ai été réveillé par un bruit étrange, et bien désagréable pour le dire tout de suite : c'est un coup donné sur une cloche, dont le son vibre longuement; au second coup, j'ai compris que ce son était produit par un coup de marteau sur l'airain, car je ne me suis pas plus tôt redormi qu'un second coup a retenti semblable au premier; puis un troisième a suivi à intervalle égal, et les coups se sont ainsi répétés une dizaine de fois de six en six minutes : c'est la manière à Moscou d'appeler les fidèles à la prière. A Moscou, grâce à Dieu ! Car j'en ai eu bien vite les nerfs horriblement agacés, moi qui ne suis pas des plus nerveux; et quoique la chose se reproduise tous les matins, et qu'une habitude se prenne assez vite, en dépit de mes raisonnements et de ma raison, je n'ai pas pris mon parti de cette dévote sonnerie.

A peine les vibrations métalliques ont-elles cessé qu'un autre bruit, à la vérité moins fatigant, parce qu'il n'était pas vibrant, commence : c'est le bruit de paveurs qui travaillent devant la maison. Comme ce travail se fait ici de façon très-singulière et particulière, à ce que je pense, à la sainte Moscou; comme il m'explique aussi le déplorable pavage des rues que je vais tout à l'heure fouler du pied, sachez comment opèrent les artistes paveurs de la seconde ville de l'empire moscovite. Les pierres ou pavés, pour appeler les choses par le nom connu, sont de petits cailloux, et même de très-petits cailloux; telle est la matière première. Pour faire son travail, le paveur s'assoit par terre, ayant au-

tour de lui, et entre ses jambes les cailloux qu'un aide met incessamment à sa portée : ne pensez pas qu'il les enfonce avec un marteau ou garnisse de sable les interstices : non ; il les range bravement à côté les uns des autres, glissant sur son travail pour l'aplanir sans doute et l'égaliser. On sait de quel lourd marteau se servent nos paveurs, la *demoiselle* comme ils l'appellent par je ne sais quelle grossière antiphrase. Point de demoiselles à Moscou ; si une pierre dépasse l'autre, mon homme en prend une troisième et s'en sert comme de marteau ; et tout est dit ; puis on jette sur le tout une couche de sable, et un pilon, qui n'est pas des plus lourds, fait le reste. Vienne alors une charrette un peu lourde ! Elle y tracera du premier coup une ornière, une véritable et profonde ornière ; les pierres qui n'ont point été enfoncées, ni tassées se déplacent, et Moscou se trouve, en vérité, pavé de trous.

L'on m'avait dit à Saint-Pétersbourg que l'hôtel Duseaux était vis-à-vis le Kremlin. J'ai vu depuis que les étrangers en général ne se rendent point compte de la situation, et donnent un nom commun à toute l'ancienne ville ; comme Londres, comme Paris a sa cité, le noyau de la vieille ville de Moscou a la sienne. Cette cité forme un grand ovale, entouré d'un mur crénelé de dix à quinze mètres d'élévation et percé de je ne sais combien de portes. A l'une des pointes de l'ovale, sur les bords de la Moskowa, et dans la partie la plus élevée au-dessus de la rivière, séparée d'ailleurs de l'ensemble par un gros mur intérieur et une vaste place, la partie extrême de la cité constitue le Kremlin. Trois portes y donnent accès : l'une du dehors, et deux de l'intérieur de la cité, que les habitants de Moscou appellent la ville.

Le Kremlin renferme plusieurs résidences impériales, des églises et de beaux édifices qui servent de musées ou forment les différents sièges de l'administration. Une partie de la ville et du Kremlin est entourée d'un large boulevard planté d'arbres : c'est une promenade publique; j'y ai vu de nombreux agents de police, qui y interdisent rigoureusement la circulation avec des fardeaux. C'est de cet ovale central que rayonnent, à de grandes distances, les rues nombreuses qui constituent la grande ville avec ses mille églises aux toits verts et aux dômes bleus, à étoiles dorées; car les ornements d'or ne manquent pas, et Moscou, avec son cachet tout particulier, se ressent du voisinage de l'Asie.

Convenons d'un point : dans la suite de mon récit, j'appellerai, à la mode des Russes, le Kremlin, l'enceinte dans laquelle se trouvent la résidence impériale avec ses dépendances, la Ville, la cité, c'est-à-dire la partie centrale de la ville entourée d'un mur; et j'appellerai Moscou l'ensemble des maisons qui forment la ville entière.

J'ai commencé mes courses par visiter la cité, soit la ville comme on dit à Moscou : c'est le grand centre commercial : il y a là tout un quartier fermé, entrepôt général de toutes les marchandises en gros; là, tous les négociants ont leurs magasins dans cet enclos commun. Les grandes cours intérieures sont encombrées par les marchandises qui exigent le moins de soins, empilées sur des poutres longitudinales et couvertes par des planches et des nattes. Des espaces ménagés entre ces divers dépôts forment de véritables rues assez larges pour donner passage à une charrette. Il est défendu de fumer et de faire du feu dans tout l'enclos, avec

35 et quelquefois 40 degrés au-dessous de zéro : quel séjour ! C'est à frissonner en pleine canicule, quand on y songe. J'ai cru d'abord que les négociants que j'ai vus si affairés dans cette enceinte étaient israélites : grave erreur ; j'apprends non sans quelque surprise qu'il y en a fort peu, si même il y en a, bien qu'ils soient émancipés depuis les dernières réformes : en général, il y a fort peu d'israélites en Russie, tandis que la plus grande partie de la population polonaise est juive.

En dehors de ce vaste entrepôt que j'ai parcouru en détail et visité minutieusement, grâce au chef d'une des premières maisons de banque et de commerce à qui j'ai été recommandé, j'ai étudié en curieux le reste de cette véritable ville enclose dans la grande. Pas un rez-de-chaussée sans l'étalage de quelque marchandise, denrées ou produits industriels : les maisons y sont hautes et serrées entre elles. Beaucoup de rues, dont partie peu larges, comme si l'on avait mesuré et ménagé l'espace ; quelques hôtels garnis, quelques cafés, pour mieux exprimer la chose et donner sa véritable signification à l'établissement auquel je songe. Le mot le plus juste serait : *des thés* et liqueurs. Aussi bien, c'est le thé et les liqueurs alcooliques qu'on y prend au lieu de café : ces locaux, d'ailleurs, ne s'ouvrent guère qu'aux gens peu aisés et même pauvres. On leur sert une bouilloire remplie d'eau déjà chaude, une théière et des verres, auxquels sont adaptées, au moyen d'un cercle, des anses en métal. — Le client tire alors d'une des poches de son pantalon la quantité de thé qu'il juge convenable ; et quand l'infusion est faite, quand le thé est suffisamment refroidi, il absorbe le breuvage après avoir eu soin de

mettre entre ses dents un morceau de sucre qu'il a puisé, comme le thé, dans sa poche. Si la bourse est quelque peu garnie, une libation plus ou moins copieuse de schnapps complète la fête. Je remarque à ce propos que les liqueurs alcooliques produisent une ivresse analogue à celle de la bière : ivre d'eau-de-vie, l'homme, semblable à la brute, tombe sans bruit, roule et reste dans la fange; tandis que le vin donne une ivresse le plus souvent vive et gaie; quelquefois sentimentale, plus rarement emportée et méchante.

Autre décor : j'ai vu dans la Ville une autre place entourée de petites boutiques ou d'échoppes, pour mieu parler; la Judecca de Rome ou espèce de temple de Paris, ou quelques ruelles du quartier Saint-Marcel. Ici les opérations se traitent en plein air, sur la voie publique, si du moins le temps est favorable. La vieille tuloupe en peau de mouton, la casquette, les vieilles bottes bien graissées sont essayées séance tenante; je vois encore, en en parlant, une vieille femme d'un type bien caractéristique, qui porte sur les bras un cafetan de drap bleu, un pantalon de toile écrue; casquette, chemise à petits dessins rouges, paire de bottes à l'avenant. Elle est entrée en conversation avec un homme qui peut avoir la quarantaine. Elle le tourne et le retourne pour examiner ses vêtements ou plutôt les hailons dont il est mal couvert; elle va jusqu'à lui soulever les pieds pour bien établir (je ne crois pas me tromper aux signes) que sa chaussure est complètement dénuée de semelles. Puis c'est au tour de l'homme à visiter scrupuleusement, comme prudent acheteur, les vêtements que porte la femme sur son bras; tout à coup les voilà entrés dans

une arrière-boutique... Un instant s'écoule ; et voici bientôt reparaitre le sujet de Sa Majesté Alexandre II, empereur de toutes les Russies, avec un changement complet de costume. Puis la marchande revient à son tour, chargée d'un nouvel assortiment de loques qu'elle offre aux amateurs. Si j'avais dû acheter toutes les vieilles bottes qu'on a voulu me vendre, j'aurais eu bien des malles à remplir et bien des colis à faire enregistrer. Il m'est arrivé de m'égarer dans les galeries du temple à Paris ; j'affirme que les marchandes de Moscou rendraient bien des points aux revendeuses de France.

A l'autre extrémité de la cité, et séparé du Kremlin par une vaste place, est tout un quartier de petites boutiques ; mais de boutiques simples et sans dépendances, séparées par des chemins ou galeries entièrement vitrées, elles m'ont rappelé un peu les anciennes galeries de bois du Palais-Royal à Paris : je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'objets nécessaires à l'homme qu'on ne trouve à se procurer dans ce quartier, depuis la victuaille la plus vulgaire, nippes et meubles de simple usage jusqu'à tout objet de luxe et aux parures les plus précieuses.

Je suis sorti de ce champ de foire perpétuelle par l'une des portes qui donne sur la grande place dont j'ai déjà parlé. On sait qu'elle sépare la ville du Kremlin et qu'elle est située sur la partie la plus élevée de Moscou. Au milieu s'élève un groupe en bronze, médiocre sans doute, comme objet d'art, mais riche en souvenirs pour la Russie : il représente Minine et Poyarsky.

Au commencement du XVII^e siècle, les Polonais s'étaient emparés de Moscou et avaient mis sur le trône un fils de

leur roi. Minine, simple boucher de Nijni Novogorod, parvint à lever une armée, en donna le commandement au brave Poyarsky : et celui-ci, chassant les Polonais de Moscou le 20 Août 1612, rétablit le czar légitime, Michel Fædorovitch, dont les droits avaient été usurpés précédemment par les Bozis-Godouno.

Je traverse la place, prends à gauche pour sortir de l'enceinte de la Ville, et me trouve place Krasnaïa, où s'élève la construction la plus extraordinaire qu'il soit possible de voir. C'est l'église de Vasili-Blagennoi (Saint-Basile) : elle a été bâtie dans la dernière moitié du XVI^e siècle par un Italien : c'était sous le règne d'Ivan-le-Terrible. Bien que je ne me sente pas de force à en pouvoir donner une juste et surtout une complète description, je veux cependant en toucher quelques mots. Commençons par nous demander quel style l'architecte a voulu suivre... quel style? A parler franc, je ne vois guère que son style à lui; le sien, et pas un autre. Saint-Basile ne ressemble à aucun monument connu. L'architecte a-t-il fait un plan d'ensemble de son église avant de commencer à bâtir? Je réponds très-résolument : Non. J'ai pensé, et suis tenté de penser encore que l'artiste a commencé par concevoir, puis édifier une église ronde, surmontée d'un dôme, ce dôme surmonté d'un clocher octogone, dont chaque étage est différent de l'étage inférieur et du supérieur. Le tout finit par une tour semblable à un minaret, dont le toit aurait la forme d'un oignon.

Ce premier plan, si c'est un plan, étant exécuté, l'architecte s'est aperçu qu'il manquait une sacristie à son église; et comme la chose est indispensable, il a tout simplement ajouté, en manière d'aile ou d'appendice une construction

d'un genre analogue à la première, mais de plus petite proportion : le clocheton y prend aussi la forme de l'oignon, avec une pointe au sommet. A la sacristie s'est ajoutée une chapelle dans le style de l'appendice précité ; puis une seconde chapelle s'est juxta-posée, puis une troisième avec trois autres clochetons, et entre ceux-ci encore quatre plus petites tourelles du même style : en tout huit qui font couronne à celui du centre. Nous ne sommes pas au bout : quand cela a été fait, il a entouré le tout d'une quantité de petites constructions carrées, de formes et de grandeurs variées, sans aucune espèce d'harmonie, le tout doré, argenté, peint des couleurs les plus vives ; les panneaux échampis de blanc de la manière la plus bizarre. Nul ensemble ici encore ; nulle trace de dessein arrêté : chaque panneau, chaque pan de mur, chaque partie de tourelles fait bande à part ; jamais style n'a plus rejeté ou méconnu l'harmonie des parties, jusque dans les espèces d'hiéroglyphes qui couvrent telle partie de l'édifice et diffèrent avec la partie voisine.

Les ouvertures latérales qui donnent le jour à l'intérieur sont percées un peu au hasard, et en général très-dissemblables. Une série d'escaliers de diverses grandeurs, partant de l'extérieur, conduisent dans la première circonférence de l'édifice. C'est là qu'est le mystère ; je ne dis pas tous les mystères ; car j'ai tout lieu de penser que les religieux, les prêtres en savent à cet égard plus que le public.

La voilà donc, cette construction étrange, impossible, fantasque s'il en fut ! Et, cependant, bien que la fantaisie ne soit pas, ne doive pas, ne puisse pas être l'art, cette réunion de clochers, de clochetons ronds et octogones, ayant

pour contrefort tout un entourage de petites constructions carrées, et aussi diverses que possible; tout cet ensemble me plaisait plus que je ne puis dire; et chaque fois que je passais à côté, je m'arrêtais avec plaisir et m'amusais à disséquer les parties en admirant le tout.

Après avoir dit de l'extérieur tout ce que j'en puis dire (ce qui n'est pas sans doute en tout dire), j'entre dans l'édifice, persuadé que les mêmes idées qui ont présidé à la conception du dehors, se reproduiront au dedans. A peine a-t-on franchi une espèce de porche qui est en face de la grande place et monté quelques degrés, qu'on se trouve dans une chapelle, je dirai un péristyle qui mériterait plutôt le nom d'antichambre. C'est un carré long, éclairé avec une telle parcimonie qu'en y arrivant du grand jour on a peine à distinguer les objets qui vous entourent. Toutefois, après qu'on s'est arrêté un instant, on voit que les murs ont des réflexions métalliques : lesquelles proviennent d'images de saints, estampés et découpés, comme je l'ai déjà dit. La figure, les mains, les pieds se détachent dans l'ensemble et ressortent sur la plaque de métal avec leurs carnations toutes bizarres, où le goût asiatique et l'art primitif ne se laissent que trop reconnaître. Rien d'étrange comme ces murs tout plaqués d'un métal reluisant, comme ces figures sombres et mystérieuses qui ont l'air de vous regarder par ces ouvertures si singulièrement ménagées : tout cet intérieur, avec son obscure clarté, m'a donné le frisson.

En pénétrant plus avant, mon conducteur avec un cierge allumé dans la main, m'a fait entrer dans un passage étroit, voûté, trop bas pour que j'y puisse garder mon chapeau

sur la tête. En vérité, si j'avais été en Espagne, à Madrid au lieu d'être à Moscou, j'aurais craint que quelque disciple de Loyola ne me conduisit dans un souterrain, dans une oubliette pour y subir la question. Et le vrai est que ce mystérieux couloir m'a tout simplement conduit sous le dôme central. L'église était alors éclairée par un soleil resplendissant, dont les rayons se confondaient avec la lumière d'un nombre infini de lampes et de bougies. Rien d'original ou même de beau comme cet ensemble de rayons et de reflets avec tous ces tableaux de saints, dans leur robe de métal : l'or, l'argent, le métal, tout est inondé de lumière. Le plafond est magnifiquement doré : si bien qu'en levant les yeux, en regardant ces rayons de soleil miroitant sur les parois resplendissantes, je croyais assister à je ne sais quel spectacle éblouissant, magique; et j'éprouvais une impression d'étonnement qui n'était pas sans charme et qui corrigeait en tout cas cette émotion désagréable que j'avais ressentie tout à l'heure.

En sortant de là, un nouveau passage, bas, étroit, nous conduisit dans une plus petite église; et de cette église nous passâmes dans une autre par un chemin du même genre. Car au-dessous de chaque voûte, surmontée d'un clocher, est une église distincte du reste et de grandeur proportionnelle, c'est-à-dire proportionnée au clocher qui la domine : toutes ces églises, très-riches, d'ailleurs, en décors de saints et en autels, et toutes reliées à l'ensemble par des couloirs mystérieux qui peuvent donner une idée assez exacte de l'antique labyrinthe.

Je suis sorti par la même porte que j'étais entré. A une centaine de pas, devant cette entrée, sur la place est un

petit tertre rond, entouré d'une balustrade, et qu'on gravit par un escalier de quelques marches ; c'est le lieu du supplice : on décapite en Russie. Non loin de là, sur le mur du Kremlin, est une espèce de plate-forme, surmontée d'un toit. C'est de là, dit-on, qu'Ivan-le-Terrible assistait à l'exécution de ses victimes. Je détourne mes regards de ce lieu de sinistre mémoire, et j'entre dans l'intérieur du Kremlin par la Porte-Sainte (porte Spasskoï) qui passe sous une grande et haute tour carrée.

L'intérieur du passage est décoré des deux côtés d'images de saints : de là, son nom. Pas une personne, quel que soit son rang, n'oserait y passer la tête couverte : ce qui rend le passage on ne peut plus désagréable et malsain, surtout en hiver. Me voilà donc, enfin, dans l'intérieur du Kremlin : je veux y passer seulement, mes chers lecteurs, sans m'y arrêter, sans vous y arrêter par de longues et minutieuses descriptions qui sans doute lasseraient votre patience et votre bonne volonté.

Vous savez ce que c'est que le Kremlin proprement dit : En entrant par la porte Spasskoï, on a devant soi à gauche une large et grande terrasse à balustrade. Au pied de cette terrasse, coule la Moskowa : de cette terrasse et du palais impérial, qui y est situé, l'on a une vue splendide sur une grande partie de Moscou et des environs. Le premier objet qui frappa ma vue, est une cloche énorme, fondue sous le règne de Czarine Anne : elle repose sur le sol. Il paraît que, lorsqu'on la voulut poser, elle tomba d'une grande hauteur et s'enfonça dans le sol si profondément qu'elle n'en put être retirée qu'après un fort long temps, par les soins et sous la direction d'un ingénieur français. Un morceau s'en détacha

dans la chute ; on le voit à côté de la cloche même. La place qu'il occupait est d'environ deux mètres de hauteur sur autant de largeur, du moins à la base : ce qui donne une entrée assez belle sous cette cloche gigantesque.

Sans vouloir revenir sur ce que j'ai déjà dit du Kremlin, il faut rappeler à votre souvenir, que l'intérieur présente une réunion de palais, d'églises, de monastères, de musées, enfin une réunion de monuments comme on n'en saurait voir nulle part ailleurs, sur un espace aussi restreint : tous ces monuments, chose importante à remarquer, présentent pour la plupart des types d'architecture très-divers qui se ressentent, toutefois du voisinage de Bysance et de l'Asie : l'architecte du palais impérial est peut-être le seul qui se soit inspiré du style Louis XIV : ce palais renferme de beaux salons, beaux, et surtout extraordinairement vastes.

Le palais que fit construire Pierre-le-Grand, le palais de l'Escalier rouge, comme on l'a surnommé, m'intéresse davantage : il a un cachet tout spécial, à l'extérieur et à l'intérieur. Parmi les édifices religieux, toute mon attention s'est portée et fixée sur l'église de l'Assomption. Pour sortir du Kremlin, j'ai traversé une grande place, sur laquelle étaient rangés avec une certaine recherche artistique 346 canons français en bronze et 420 canons appartenant à nos alliés : tout ce qu'il fallut abandonner dans la fameuse retraite de la fin de l'année 1812.

Au sortir du Kremlin, j'ai passé par une porte du côté opposé de la place où est situé Saint-Basile, et suis arrivé sur la place rouge que j'ai traversée en me dirigeant à gauche ; là deux portes, l'une d'entrée, l'autre de sortie, se touchent ; entre les deux se trouve une petite chapelle consacrée à la

Vierge, et où l'on monte par un certain nombre de marches. Là tout orthodoxe qui passe, s'arrête, gravit les degrés, baise les pieds de la Vierge; si la Vierge, par hasard, est absente, il se contente des pieds d'un saint; si la foule est trop grande pour qu'on puisse arriver jusqu'à la chapelle, on baise tout uniment une marche de l'escalier. Quand je dis: si la Vierge est absente, c'est que bien souvent, paraît-il, elle n'est point là, mais en tournée de visite, car moyennant finance, et il en coûte cher, dit-on, la Vierge se porte en grande cérémonie chez les malades riches, à l'effet de les guérir de leurs maux.

Après le dîner, nous nous sommes fait conduire, le docteur et moi, à la montagne des moineaux: c'est une hauteur sur les rives de la Moskowa, à une lieue en aval de Moscou: l'on y jouit d'une très-belle vue sur la ville et les environs. En revenant de cette promenade, nous sommes entrés dans un grand restaurant, vis-à-vis le Kremlin, pour y prendre le thé, un verre de thé: car, en Russie, le thé se sert dans les verres. Nous sommes montés au premier étage; et là, dans une première salle, très-vaste, nous avons pris place à l'une des tables nombreuses que nous voyons rangées à la file. Qu'on se figure plusieurs rangées de tables fixées au parquet, avec deux bancs, également fixés, sur les côtés: au fond de la salle, un grand orgue qui, à l'instar des orgues de Barbarie, fonctionne au moyen d'une manivelle. Le service de la salle est fait par des hommes en pantalon blanc, chemise blanche par-dessus le pantalon et serrée à la taille par une ceinture rouge: ce sont des Tartares qu'on n'a point de peine à reconnaître à leur physionomie asiatique. Nous sommes rentrés à l'hôtel; et, s'il faut

Favouer, j'ai eu le plus grand plaisir du monde à retrouver ma chambre et mon lit.

29 Juillet.

J'avais demandé à M^{me} Zundel l'adresse de sa belle-sœur, M^{me} Steinbach, de Mulhouse, qui se trouvait alors à Moscou dans sa famille; je me faisais fête de lui rendre visite, à une si grande distance de l'Alsace. M^{me} Zundel eut l'obligeance de me proposer son équipage et son cocher : la demeure était éloignée, difficile à trouver; mais son cocher la connaissait et elle lui donnerait les instructions pour m'y conduire, ne sachant le lui dire moi-même.

Aujourd'hui la voiture est arrivée à neuf heures et demie, suivant nos conventions; je monte, et fais signe au cocher, qui ne sait que le russe, de se mettre en route. Au bout de trois quarts d'heure, il entre dans un beau parc et s'arrête devant une maison de campagne. Une femme de chambre m'introduit dans une antichambre où donnent plusieurs portes, entr'autres celle d'un grand et beau salon. Je demande en français, je demande en allemand M^{me} Steinbach... Rien! Ou plutôt à mes demandes répétées, on me répond en russe : c'est bien comme si l'on ne répondait pas. Tout ce que je crois deviner est qu'on ne connaît pas la personne que je nomme.

J'étais dans le plus grand embarras, tout prêt à me retirer, et encore fort empêché, quand je serais en voiture, de dire à mon cocher où il me devait conduire; j'étais, dis-je, dans la perplexité la plus fâcheuse, quand je vis par la porte entrebaillée du salon passer M^{me} Steinbach. Je fus en un moment auprès d'elle, et lui contai de quel embarras sa venue me tirait; et j'eus bientôt aussi l'explication de ma

mésaventure. En Russie, me dit-elle, on connaît peu les personnes par le nom de famille, voire même la plupart des gens de service de la maison ; par exemple, elle-même n'était guère connue par les domestiques dans sa famille que par son nom de baptême. Si l'on voulait désigner tout particulièrement une personne, au nom de baptême on ajoutait le nom de baptême du père et seulement après celui de famille : Jean, fils de Jacques Petrowski ; en dehors de ses plus proches parents, ajouta-t-elle, le nom de famille de son mari était inconnu de tout son entourage à Moscou ; son prénom seul la désignait, accompagné parfois du nom de son père. En quittant M^{me} Steinbach, je me fis conduire chez M. Matern, son frère, associé de la maison de banque Zenger et C^{ie} à laquelle j'étais recommandé. Recommandation précieuse pour le voyageur, dont la bourse s'était allégée en voyage.

Après le déjeuner, je suis retourné chez M. Zundel et j'ai visité son grand établissement d'impression sur tissus parfaite organisation ! Tous les travaux s'y font, autant que possible, par un moteur à vapeur. J'ai cru remarquer que toutes les machines avaient un mouvement très-accélééré : non-seulement la gravure sur rouleau se fait à l'établissement, mais toutes les machines, même les conduits à vapeur s'y construisent. La marchandise imprimée est de bonne et belle exécution, bien suivie ; il y a tel dessin au rouleau qui fait souvent, sans sortir de la machine, jusqu'à 12 et 15,000 mètres ; l'ensemble de la fabrication est de plus de 300,000 pièces à 40 mètres par an. Il était six heures et demie, quand je suis rentré à l'hôtel, rentré pour me mettre à table, et ne plus sortir.

Je suis sorti à dix heures en drosky avec le docteur. Après une grande demi-heure de course, c'est-à-dire de cahotements inconnus dans l'Europe du centre, je suis arrivé chez M. Hübner, dont j'avais fait la connaissance, à Mulhouse, où il avait passé avant mon départ. Il peut paraître banal de louer ses hôtes ; je me dois, cependant, de dire avec quelle obligeance je fus accueilli, et par lui présenté à M. Siffert, de Cernay, son représentant. M. Hübner a besoin, en effet, de s'absenter assez fréquemment pour raison de santé et ses intérêts sont confiés alors à son représentant.

Grande et belle maison ; établissement, d'impression fort important ! M. Hübner produit un peu moins que M. Zundel ; mais toute sa fabrication est recommandable ; il ne fait que du bon teint et sur de bons calicots. La houille manque à Moscou : on n'y brûle que du bois de bouleau qui coûte présentement 9 fr. le stère ; il valait 4 fr. il y a quinze ans ; chacun des deux établissements brûle pour environ de 4 à 500,000 fr. de bois par année. Comme, dans son quartier même et à quelque distance de la fabrique, j'avais eu de la peine à trouver M. Hübner, il me dit qu'en demandant la fabrique d'Alberto, j'aurais eu satisfaction tout de suite. Le premier enfant me l'eût indiquée, tandis que sous son nom de famille il était à peu près inconnu. On emploie fort peu d'hommes dans les deux fabriques : la plupart des travaux, qui se font par homme à Mulhouse, les femmes ici en sont chargées. Quant au salaire des ouvriers, il est à peu près le même qu'en Alsace : seulement il y a de certains travaux pour lesquels ils touchent des primes, s'ils arrivent à

produire plus que la quantité normale. Ce qui commence, d'ailleurs, à se faire aussi dans nos établissements d'Alsace.

Une chose que je n'avais pas encore vue, ce sont les logements que se construisent les ouvriers : bien qu'ils n'habitent pas loin de leurs établissements respectifs, ils ne rentrent pas volontiers chez eux en été. Hier, donc, M. Zundel m'avait conduit dans une arrière-cour, très-vaste, où sur deux lignes, coupées par une rue, s'étendaient un grand nombre de petites loges, que je ne saurais mieux comparer qu'aux loges à porc de nos campagnes. Le printemps venu, les ouvriers ramassent tout ce qu'ils trouvent de vieilles planches et se construisent ces loges, qui se ferment par une porte avec cadenas. A l'intérieur, tout l'ameublement consiste en une caisse à vêtements et autres menus objets, par terre une litière de paille ou d'herbe sèche : tels sont les logements d'été, qui parfois abritent une famille tout entière.

J'ai vu l'un de ces logements dans des conditions exceptionnelles : c'est une grande cuve, couchée sur le côté ; un plancher, au centre, la séparait en deux compartiments superposés : c'est là que logeaient deux familles, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage. Pour ce qui est de la nourriture, les ouvriers se mettent par escouade de trente environ, les hommes à part, et autant que possible dans la même catégorie de salaire. Ils choisissent un kock, (cuisinier) ou remplissent la charge, à tour de rôle et pour un temps déterminé : le kock, outre la cuisine, a charge d'acheter les provisions. Comme il faut pour cet approvisionnement... ce qui est le nerf de toutes choses, le

kock va au bureau demander une certaine somme, qui est portée à la charge de l'escouade, dont la composition est connue. Quand vient le jour de la paie, ces avances sont divisées, au maré le franc, entre les individus de la même compagnie et déduites sur le salaire : c'est en moyenne, et approximativement, 21 fr. par mois pour les hommes, 15 fr. pour les femmes. Ainsi que la chose se passe presque partout, les ouvriers malades de Moscou ne veulent point aller à l'hôpital : M. Zundel a donc par philanthropie établi chez lui un hôpital à raison d'un malade par cent ouvriers. Tout cet ensemble d'institutions, tous ces détails d'un vaste établissement, ces mœurs d'un monde nouveau offrent un bien grand intérêt à un ancien industriel comme moi.

Dans l'après-midi, M. Zundel est venu nous prendre, le docteur et moi, et nous a fait faire une promenade en voiture. A une assez courte distance de la ville, nous traversons une belle forêt appartenant à l'Etat, qui y fait à bas prix des concessions pour 99 ans, à la condition d'y construire. Déjà, sur une longueur d'environ 10 kilomètres, la route est une allée avec de charmantes maisons de campagne à droite et à gauche. Ce sont des façons de chalets, en bois, découpés et dentelés de la manière la plus gracieuse. Peut-être n'ai-je vu nulle part ailleurs de maisons aussi élégantes ni aussi bizarres dans leur élégance; les idées les plus fantasques s'y sont donné carrière, et, en somme, toutes ces variétés offrent le plus agréable spectacle.

A l'extrémité de cette allée, et dans une bien belle situation, nous avons visité un ancien château seigneurial avec un grand parc de haute futaie. C'est l'école impériale d'horticulture et d'agronomie avec de vastes serres pour la cul-

ture des fleurs et plantes exotiques : tout cet ensemble est établi avec un grand luxe et non moins de goût. Les dépenses de la section d'agronomie ne laissent rien à désirer pour les études pratiques de cette science, la plus importante de toutes en tous les pays du monde, et surtout en Russie, avec ses immenses plaines de bons terrains qui ne demandent qu'à être cultivées.

En retournant en ville par d'autres chemins, qui traversent toujours la forêt impériale, nous retrouvons sur notre parcours un grand nombre de parcs plus ou moins grands, toujours bien boisés et qui encadrent de jolies habitations. Partout des parterres fleuris; souvent des orangers en caisse, ou d'autres plantes de serre : sur le chemin, un petit théâtre de bonne et belle apparence avec son architecture gracieuse et une salle de concert pour les habitants du voisinage.

Notre voiture arrête enfin à une grille ouverte : où un Suisse en grand uniforme se tient gravement; à l'intérieur nous avons circulé parmi de vastes parterres, bien dessinés et ornés d'une variété infinie de belles fleurs, et rafraîchis par d'agréables jets d'eau : bientôt, nous pénétrons dans un grand bâtiment.

La première pièce où nous entrons, et qui est très-vaste, nous présente une vraie armée de domestiques en grande livrée et raides comme des soldats sous les armes. Nous sommes... au restaurant et M. Zundel nous offre à dîner. Un des serviteurs, le n° 7 (car chaque homme est représenté par un numéro qu'il porte gravé sur une plaque distinctive), le n° 7 nous introduit dans un riche salon où le n° 9 nous vient chercher après quelques instants, nous

annonçant que le dîner est servi. Passons dans la salle à manger, où grandes et petites tables réunissent les convives. Service véritablement princier : chacun de nous a son échanton : c'est le 7, le 39 et le 59 qui nous servent et ce dernier ne portait pas le dernier numéro à en juger par ce que je voyais autour de moi. Pour la première fois je mange du sterlet. C'est un poisson des plus fins et qui ne vit que dans le Volga. Sa chair n'est pas sans analogie avec celle de l'anguille : le corps est presque rond, plus gros proportionnellement que celui de l'anguille ; le sterlet peut mesurer de 30 à 40 centimètres de longueur ; la tête est très-pointue : chair fine, moins grasse que celle du poisson que je lui ai comparé ; point d'arêtes ; rien que l'épine dorsale qu'on détache aisément. Si le service est princier, nous pouvons dire que la cuisine est royale et la cave à l'avenant : tout est apprêté, dressé, servi, admirablement.

An sortir de table, nous avons fait le tour du parc qui est fort bien dessiné : il y a là un petit théâtre, une salle de concert, une espèce de cirque et l'emplacement nécessaire pour la haute voltige ; des serres chaudes et tempérées. Et je passe sur mille petits détails curieux. Tout l'enclos appartient à une société particulière, qu'on appelle le cercle allemand, cercle clos. En traversant le parc, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de M. Hartmann, fils, à Chemnitz. Son père quitta autrefois Barr, dans le Bas-Rhin, comme ouvrier serrurier ; à force de travail et d'intelligence, il arriva à monter un petit atelier ; aujourd'hui, il est propriétaire d'un des plus grands établissements de construction de machines de l'Europe : son fils me disait

qu'il avait traité le jour même avec la compagnie des chemins de fer russes, la livraison de vingt-cinq locomotives.

Avant de rentrer à Moscou, nous nous sommes arrêtés un instant devant le château impérial de Petrowsky, situé sur la grande route de Pétersbourg à Moscou, à peu de distance de cette dernière ville. Une grande cour carrée le sépare de la route par une haute grille : à droite et à gauche, sont des pavillons. Le château est au fond, bâti en briques, très-grandiose d'architecture : c'est dans ce château que logeait Napoléon en 1812, tandis que l'armée occupait Moscou.

31 Juillet.

Il pleut à la grande satisfaction de tout le monde ; et c'est la première fois qu'il tombe de l'eau ici depuis trois mois. Je ne partage pas, quant à moi, l'allégresse générale et je me dis : « pourvu que cela ne dure pas trop, et que nous puissions continuer notre voyage ! » — Il nous arrive justement deux invitations à dîner, l'une pour demain chez M. Hübner, l'autre chez M. Matern pour dimanche. Le mardi, nous devons dîner chez M. Zundel, et partir le mercredi pour continuer notre route vers l'Est.

Je suis sorti pour aller à la poste où j'ai eu le vif plaisir de trouver une lettre qui m'arrive de la maison ;... mais, hélas ! pas de rose sans épine. Jamais je n'avais eu de si beaux et de si nombreux abricots que cette année... En une nuit, tous ont disparu, tous ! On a fait râfle complète. On les a tous volés avant le jour pour les vendre. Adieu mes abricots ! adieu mes confitures d'hiver !

En quittant la poste, nous sommes allés faire une visite à M. Lontreuil, le chef de la division financière du chemin

de fer de Moscou à Nijni-Nowogorod : je n'ai pas oublié à quel point il s'est montré serviable et obligeant à notre endroit dans le parcours de Saint-Pétersbourg à Moscou. Cela fait, nous avons visité une partie de ce que la ville offre de plus intéressant, à commencer par l'habitation du premier des Romanoff; c'est-à-dire de celui dont les descendants occupent aujourd'hui encore le trône de Russie, du grand-père de Pierre-le-Grand. Cette maison est toute petite; elle a un étage sur rez-de-chaussée : cet étage se compose tout uniment de quatre chambres : la cuisine et les dépendances sont dans le sous-sol. Les chambres sont fort basses : et les portes à plein cintre sont plus basses encore ; une des pièces servait de chapelle : pour y pénétrer, il faut presque se plier en deux : tant l'entrée en est basse ! Singulière construction, dira-t-on ! La chose est faite à dessein pour qu'en entrant on soit tout naturellement contraint de se courber devant l'image du saint qui fait face à la porte.

La maison renferme encore une partie du mobilier de son ancien propriétaire : entr'autres meubles, un fauteuil garni de velours d'Utrecht jaune, tel qu'un portier de bonne maison, je devrais dire un concierge, hésiterait à en orner sa loge, je devrais dire son salon. C'était le trône : c'est de là que le czar donnait audience. A côté du fauteuil, on nous montre une bonne grosse canne, garnie au bas d'une grosse pointe. S'il faut en croire la légende, quand il interrogeait un de ses sujets, et que celui-ci ne répondait pas à la question comme il le désirait, ou bien, aussi, quand il mentait (c'est du sujet que je parle), le prince se levait prenait sa canne, et marchant droit sur l'homme, lui

enfonçait à l'improviste la pointe ferrée dans le plat du pied, le tenant cloué au plancher jusqu'à ce qu'il eut bon gré mal gré donné satisfaction à sa demande.

Dans la chambre destinée aux enfants, il y a encore un berceau et des poupées qui ne valent toutefois pas celle qu'un grand financier donna, dit-on, au commencement du siècle à la fille d'un premier ministre tout-puissant. Cette poupée était couverte de dentelles, ornée de pierres fines; en deux mots, elle portait sur elle toute une fortune. Cependant quelqu'un au reçu du modeste cadeau fit observer qu'il manquait au trousseau une parure de perles fines : peu de jours après, des perles de grande valeur furent envoyées à la poupée.

1^{er} Août

Comme je veux avoir des nouvelles de la famille et des amis, j'ai passé toute ma matinée du 1^{er} Août à écrire en France. Après le déjeuner, je suis allé chez M. Zundel, dont l'obligeance ne se dément pas d'une seconde. La belle mademoiselle Clarisse, toujours si aimable et qui néanmoins gagne tant à être connue, vient de me servir, pour ma dernière visite, une assiettée d'excellentes fraises à la crème : j'ai l'air d'être quelque peu gourmand,... je suis, en vérité, très-friand de bonne amitié, et je ne fais mention de ces fraises que par souvenir de tant de grâce et de charmantes attentions dont j'ai été honoré. Le goûter n'a point fait tort au dîner : nous avons été traités par M. Hübner, qui nous attendait : repas exquis avec des mets soi-disant russes que l'illustre Chevet n'eût pas reniés : le service répondait au dîner.

C'est dimanche; et j'ai fait, ma foi, la grasse matinée. Après notre déjeuner, j'ai eu le plaisir d'avoir la visite de M. Zundel, père, avec qui nous avons causé de choses et d'autres. A trois heures, nous sommes partis pour la campagne, pour aller dîner chez M. Matern, gendre et associé de M. Zenger, banquier. M. Matern est le frère de M^{me} Jean Steinbach, de Mulhouse, qui est présentement en visite à Moscou; nous l'avons rencontrée, ainsi que le frère de M^{me} Meyer, établie à Mulhouse. M^{me} Matern, qu'on prendrait pour une française du meilleur monde, sous tous les rapports, a fait les honneurs de chez elle avec une amabilité et une grâce parfaites.

La campagne de M. Matern n'est pas très-éloignée d'une belle forêt, dans laquelle nous avons fait, après le dîner, une longue promenade à pied. Comme celle que nous avons parcourue l'autre jour avec M. Zundel, cette forêt appartient à l'Etat : elle est également percée de grandes avenues, où le gouvernement cède des lots de terrain, pour 99 ans, à tout particulier qui s'engage à y construire. Beaucoup de charmantes habitations, d'architecture aussi variée que fantasque, s'élèvent déjà le long de ces avenues : elles sont toutes en bois, découpées, ciselées, dentelées de la façon la plus originale, et les parcs, qui les environnent, sont dessinés souvent avec beaucoup de goût. De beaux et légers équipages parcourent les grandes avenues, et quelquefois rien de gracieux comme ces attelages à trois et quatre chevaux de front, avec ces six ou huit guides aux mains d'un habile cocher. Les deux chevaux de l'extérieur, au lieu de tirer, caracolent, la tête gracieusement tournée du côté de

dehors : ces attelages, en vérité, sont charmants à voir, et conduits avec une adresse incomparable. J'ai remarqué par la même occasion un certain nombre de tilburys conduits par des jeunes gens, avec des trotteurs comme il ne s'en voit guère chez nous. Tous ces attelages divers attireraient mon attention sans paraître étonner aucun des promeneurs que nous croisons sur le chemin.

Tout à coup une sourde rumeur gagne de proche en proche ; tous les yeux se tournent avec une vive curiosité vers un même point : d'un bout à l'autre des trottoirs, car ces avenues ont des trottoirs, on se tourne vers une calèche conduite à la française comme en plein bois de Boulogne, et attelée de deux grands et beaux chevaux merveilleusement harnachés. Le cocher domine son attelage de son siège élevé ; sa main tient un long fouet ; un valet de pied partage ce trône mouvant : l'un et l'autre ont la livrée semblable à celle d'une grande maison de France : dans l'intérieur de la voiture, un homme jeune à belles moustaches est assis à côté d'un jeune et beau garçon qui attend encore sa barbe. Il l'attendra longtemps ; car ce jeune garçon est une femme habillée en homme, la femme légitime de son voisin : on me dit que c'est leur coutume de se produire souvent ainsi dans leurs promenades en voiture.

Au point central de l'avenue, est un grand espace vide, en forme de cirque, une estrade y est occupée par un orchestre militaire. Les banes à l'entour sont déjà envahis par quelques dames, auxquelles se mêlent quelques bonnes d'enfants, et surtout beaucoup d'enfants. Ceux-ci dansent, courent et s'ébattent dans le rond-point ; il ne faudrait pas grande illusion pour se croire au jardin des Tuileries, près

du grand bassin. Il n'y a que les nourrices pour effacer cette impression et me rappeler que nous sommes à Moscou, en pleine Russie. Ces nourrices sont vêtues avec un luxe tout particulier, mais d'une façon bien originale : leur coiffure est une calotte de satin bleu ou rouge, entourée d'un turban ou torsade en soie de couleur vive; la chemise a de longues et larges manches en toile fine et d'une merveilleuse blancheur. Cette chemise, qui ferme au cou par une coulisse, est garnie de broderies et de dentelles. La jupe, également en soie et de couleur vive, est ample et liée au-dessus du sein : le corsage, en soie toujours, mais d'une autre couleur que la jupe, est peu s'en faut sans épaulettes; on n'en aperçoit d'ailleurs que la partie qui couvre le dos : jupe et corsage sont garnis de rubans en fil d'or ou d'argent. Entre les épaules, un large ruban forme nœud, dont les flots descendent jusqu'aux talons de la femme. Je laisse à deviner à de plus habiles comment avec ce costume l'enfant peut arriver jusqu'au sein : j'ai osé demander à quelques dames de me renseigner à cet égard; mais je n'ai obtenu pour toute réponse qu'un sourire : c'est fort gracieux, mais ce n'est point instructif; et je dois supposer que c'est là un secret du saint empire orthodoxe, que les étrangers ne doivent point pénétrer.

Si la nourrice est parée comme une châsse, l'enfant aussi est vêtu avec un grand luxe : seulement il est vêtu à peu près comme nos enfants, très-suffisamment pour la commodité de ses petits mouvements, beaucoup pour le plaisir et la vanité de la mère. Nous ne sommes rentrés que fort tard chez M. Matern, après nous être préalablement réconfortés d'un excellent verre de thé, il nous a fait reconduire à

l'hôtel. Le cocher a pris un véritable train d'enfer, et nous a ramenés chez nous en moins d'une petite heure, très-inquiets de nous-mêmes par cette marche, très-cahotés, et presque disloqués, grâce au cocher et, surtout, au pavé.

TROÏTZA.

3 Août.

Dès sept heures du matin nous sommes partis, pour Troïtza par le chemin de fer. En traversant un des faubourgs, nous avons passé sous une espèce d'arc de triomphe qu'on appelle la Porte-Rouge : il est peint en couleurs vives, beaucoup de bleu et encore plus de rouge, estampées de blanc qu'on trouverait choquantes en France, et l'on n'aurait pas tort.

Troïtza est à 70 kilomètres de Moscou : il nous a fallu deux heures et demie pour les parcourir. C'est une petite ville qui doit toute son importance au couvent où sont conservées les reliques du grand Saint-Serge, le saint le plus vénéré de toute la Russie. A peine en arrivant a-t-on quitté la station qu'on descend dans un ravin profond : en gravissant le côté opposé, on arrive à une grande place. A sa droite et devant soi, s'alignent de hautes maisons ; à gauche, s'élève une sorte de forteresse carrée, entourée d'une haute muraille, laquelle est surmontée d'un chemin couvert, percé de meurtrières : de grosses et hautes tours la flanquent de distance en distance. Derrière ces murs qu'elles dépassent, nous remarquons déjà le faite de bien des coupoles. Nous traversons la place sans nous arrêter pour obéir à notre guide : nous avons pris à la station une voiture qui nous a

conduits, à fond de train, malgré vingt centimètres de poussière, au couvent de Skidt. Un moine nous a reçus au seuil même du couvent et nous a immédiatement emmenés à la chapelle : sur une galerie élevée, un chœur s'est fait entendre; jamais, non, jamais de ma vie je n'ai entendu un chant plus suave ni plus beau. En dépit des assurances de notre pieux cicérone, je ne pouvais m'imaginer que ce ne fût rien que des voix d'hommes que j'avais entendues. Comme ils sortaient de la chapelle, toujours chantant, jusqu'à l'intérieur du couvent, j'allai me poster sur leur passage; et, de fait, je vis toute une troupe de gaillards grands et forts, barbus et moustachés, qui chantaient d'une voix adorable et il y en avait qu'assurément plus d'une prima donna eût enviée.

Le couvent visité, on nous conduisit au bout d'un jardin, dans un second bâtiment. Nous commençâmes par entrer dans une chapelle qui renfermait quelques portraits réputés de saints vénérés, de là, nous passâmes dans un logement très-simple, celui du primat-fondateur du couvent, qui est l'objet d'un culte réel. Après quoi, l'on nous mit à chacun une bougie en main; et nous descendîmes, par une série d'escaliers, assez avant sous terre. Nous eûmes à prendre des couloirs de 60 centimètres de large, si peu élevés qu'il fallait pour y avancer ôter son chapeau. Après avoir franchi ces allées souterraines, que ferme une série de quinze à vingt portes, nous arrivâmes enfin devant quelques cellules basses d'environ quatre mètres carrés. Et là, dans ces cellules, accroupis sur le roc humide, nous avons vu dans chacune d'elles, assis sur une pierre, un homme un chapelet à la main réciter ses prières. Une

lampe fumeuse est accrochée à la paroi du rocher; pour tout mobilier, le meuble indispensable qu'on retrouve dans la chambre du prisonnier : le vêtement est une soutane brune de gros drap avec un capuchon. Deux fois par jour, pour le service divin et pour le repas qui se fait en commun, on va quérir les pieux reclus, puis on les ramène dans leurs souterrains. Une corde à nœuds leur entoure les reins : c'est la discipline avec laquelle ils se fustigent pour être agréables à Dieu. Et ainsi vivent volontairement ces fanatiques ; ne faudrait-il pas dire ces fous ? jusqu'à ce que la mort les vienne délivrer de cette vie, si peu différente de la mort. J'ai vu là un malheureux qui vivait dans ces bas-fonds depuis onze ans ; et le guide m'a assuré qu'un autre y avait vécu quatorze années.

Quand nous sommes remontés au jour, on nous a redemandé ce qui restait de nos cierges, quoique nous les eussions bel et bien payés. J'ai refusé de me défaire du mien ; et loin de choquer mes moines par la résistance, je crois qu'ils ont été flattés de ce qu'ils ont pris pour un acte de pure dévotion : d'autant mieux que je leur ai acheté une sorte de petite chapelle, sculptée en bois d'une extrême finesse : pour un travail si curieux, le prix ne m'a pas paru élevé. Après cette visite, le cocher nous a reconduits à Troïtza et avec une vitesse vraiment vertigineuse, au travers d'une poussière désespérante : il nous a déposés à la porte même du couvent de Saint-Serge.

Si ce couvent se présente à nous sous forme de forteresse, rien de bien étonnant : car il a soutenu plus d'un siège. On pénètre dans l'enceinte par un couloir surmonté d'une tour : les murs de ce passage sont tapissés d'images reli-

gieuses suspendues à des ficelles, comme cela se pratique dans nos foires : les moines vendent ces images aux fidèles. Au delà, commencent des boutiques, ou plutôt des étalages sur planches, de marchandises de toute espèce : ce qui domine cependant, ce sont bien toujours les images de saints en bois et en plâtre. Voici, ensuite, une avenue plantée d'arbres, sur les deux côtés et serrés les uns contre les autres, des mendiants étalent leurs misères avec un art qui défie Rome, Londres et Saint-Jacques-de-Compostelle : s'il y a une comparaison meilleure ou pire, selon qu'on voudra, je consens à m'en servir : tout ce qu'on peut s'imaginer de hideux, est là rassemblé et collectionné. Comme il est d'usage et même de bon goût d'y faire l'aumône, il est à propos de faire grande provision de menue monnaie, avant de se hasarder dans ce passage forcé à tout arrivant.

Au sortir de l'avenue, commence une véritable ville d'églises, de chapelles, de grandes et petites constructions jetées là pêle-mêle, et comme semées au hasard. Ici c'est le palais du czar ; là, la demeure de l'archimandrite ; plus loin des bâtiments, et encore des bâtiments pour les moines et leur entourage : tous les besoins du couvent et de son commerce y sont représentés car le mot commerce n'est pas de trop. Le hasard veut qu'aujourd'hui même il y ait fête, et grande fête, celle de l'Impératrice.

La chapelle et les églises sont peintes, comme partout ailleurs elles le sont en Russie ; rouge foncé sur rose et bleu de Chine. Tous les panneaux sont estampés en blanc ; les coupes sont dorées, argentées, avec les fonds peints en bleu vif, mais toujours parsemées d'étoiles d'argent ou d'or. Les autres toitures ont simplement cette couleur vert pomme

que nous avons déjà remarquée aux toits des maisons de la classe riche, voire même des simples gens aisés. Nous avons commencé notre revue de l'intérieur par la cathédrale, l'église de l'Assomption : c'est la plus vaste de toutes. Toute sa surface intérieure est peinte à fresque, ou couverte d'images de saints : nous ne reviendrons pas ici sur ce que nous avons dit de ces figures bizarres se détachant du métal, qui simule le corps et les vêtements.

Une foule compacte entourait un autel où un prêtre récitait, débitait plutôt à haute voix, mais très-vite, de certaines prières, qui s'adressaient à tel ou tel saint, suivant la commande. Les intéressés se pressaient autour de l'autel, et accompagnaient le prêtre de leurs invocations, en les renforçant d'un mouvement en avant du haut du corps et de signes de croix multipliés. D'autres fidèles, cependant, circulaient dans l'église, s'arrêtaient devant le saint de leur choix, lui faisaient des salutations et signes de la croix sans fin, suivies de prières ; puis baisaient la dalle, se relevaient, embrassaient le pied du saint quand ils le pouvaient atteindre, — et ainsi du reste. J'ai assisté à bien des fêtes dans la Ville Eternelle ; j'ai été le témoin de bien des dévotions : je connais bonne partie des cérémonies de Notre-Dame-de-Lorette et de Notre-Dame-des-Ermites, en Suisse ; jeune encore, je me suis trouvé, à Naples, confondu dans la foule des adoreurs de saint Janvier ; j'ai même présenté mon front à la sainte Fiole qui contient le sang liquéfié... Eh bien ! je le proclame hautement, rien n'approche, mais rien absolument, de la dévotion des pèlerins russes qui s'en viennent à Troïtza.

Je me souviens qu'en 1865, à Rome, dans une des cha-

nelles de Saint-Pierre, on vola un beau mouchoir brodé à ma pupille, pendant le service divin. Ici, un monsieur qui avait fait route avec nous depuis Moscou s'approche de moi, et tout bas me recommande en allemand de veiller à mes poches. Veiller à mes poches ! Tout comme si nous étions dans certaines rues de Londres ou sur les boulevards extérieurs de Paris, entre minuit et une heure du matin ! Nous sommes, cependant, dans le lieu le plus saint et le plus vénérable de la sainte et orthodoxe Russie.

En quittant l'église de l'Assomption, nous sommes entrés dans l'église de la Trinité. Le soleil brillait au dehors de tout son éclat ; mais c'est tout au plus si je n'ai pas été ébloui en pénétrant à l'intérieur. C'est une boîte à parois d'or, étincelante, éblouissante, tout incrustée de perles et de pierres fines ; un nombre infini de cierges s'y reflète de toutes parts, sans parler des lampes que rattachent de belles chaînes d'or à une voûte peinte, à fond d'or. Il y avait foule, foule compacte ; et je fus en moins de rien séparé du docteur et de mon guide ; le hasard me conduisit devant une sorte d'autel, surmonté d'un dais à quatre colonnes : ce n'était rien moins que la châsse de saint Serge !

Le tout est en argent doré, riche et merveilleux présent de l'impératrice Anne. Tout à l'entour sont des images de saints ; mais entre tous se distingue saint Serge, à qui l'on attribue des pouvoirs miraculeux. Tous sont couverts de diamants, de rubis, d'émeraudes et autres pierres fines, entremêlées de perles blanches et noires d'une incalculable valeur.

J'étais absorbé par ce merveilleux spectacle, qui me faisait oublier jusqu'à la foule dont j'étais enveloppé, lorsque

j'entendis tout à coup dans une chapelle voisine retentir un chœur de voix d'hommes : en même temps, la foule, par un mouvement instantané, me transporta de la place où j'étais tout à proximité de la sainte châsse. Et je me trouvai admirablement placé pour voir défiler une double rangée de prêtres, tous vêtus de magnifiques étoles de soie pourpre, lamée d'or, qui sortirent par une porte, non loin de moi, en ouvrant leurs rangs pour former la haie. La haie formée, l'archimandrite, environné de tout le haut clergé, paré magnifiquement, vint y prendre place et s'avança, en faisant face à la châsse : puis une cérémonie d'une pompe incroyable commença en faveur de la czarine, pour qui on invoquait solennellement la protection de saint Serge. Si le mot n'était pas bien profane, je dirais que j'étais aux premières loges pour voir et entendre ; néanmoins je n'étais pas tout entier à ce superbe spectacle, et la raison, la voici : j'en étais incessamment distrait par une dame, qui me pressait par derrière, étant elle-même pressée par la foule. Or, elle n'avait point assez de place pour opérer le fameux mouvement du haut du corps, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, et qui accompagne invariablement et indéfiniment la prière en Russie : ce qui fit qu'elle m'envoyait sans discontinuer des coups de têtes dans la nuque.

La cérémonie, enfin, se termina, et j'appris en sortant que je venais d'assister à une solennité tout exceptionnelle. Que n'ai-je une plume assez éloquente, assez exercée seulement, pour décrire cette pompe, cette magnificence, ce luxe extraordinaire ? Mais où prendre, où trouver un point de comparaison ? Peut-être les cultes de l'Inde, ou de l'extrême Asie, fourniraient-ils la matière de quelque rapprochement ;

mais parmi tout ce que je connais, même de Rome, rien ne saurait être comparé à ce que j'ai vu. Je serais tenté de croire que c'est après avoir assisté à un service de ce genre que Gallaud a écrit ses Mille et une Nuits. Quant au chant, il était digne de ce que j'avais entendu au couvent de Skidt.

En sortant de l'église, nous avons visité le réfectoire ; il allait sonner midi ; le dîner était servi. Sur une table étroite, et contrairement à l'usage des couvents, on s'asseyait des deux côtés de la table. C'était jour de grande fête — fête de la czarine — et c'était aussi . . . jour de jeûnes : singulière façon de fêter les gens ! Le menu se composait d'une soupe aux herbes, d'un légume vert et de poisson : le pain était de seigle pur ; la boisson, qui se fabrique au couvent, peut se comparer à une bière légère et tant soit peu aigrette ; elle a une couleur d'eau trouble, juste comme est l'eau du couvent. J'ai goûté aux différents mets, au pain et j'ai tout trouvé bon, excepté la boisson qui m'a paru fort désagréable.

Il y avait place à table pour cent personnes : on m'a dit que malgré cela les moines dinaient par séries, faute de place. Nous avons, au sortir de là, passé par la cuisine : tous les ustensiles ont d'énormes capacités ; nous sommes entrés ensuite dans une cour, où dans une très grande chambre sont des tables et des bancs très-grossiers, dont les pareils se retrouvent un peu plus loin en plein air. Tous les jours, midi sonnant, on y donne à manger aux pèlerins nécessiteux, qui se réclament de la charité du couvent. En continuant notre course, nous avons traversé une enceinte quasi sacrée, où, sous une construction sans importance, nous avons vu le puits qu'on dit avoir été creusé par

saint Serge, ermite. Aujourd'hui encore, cette eau doit produire des effets merveilleux, au dire des croyants; j'en ai goûté, mais avec un certain fond d'incrédulité, qui, sans doute, m'a été préjudiciable; je n'en ai rien senti, — ni bien, ni mal non plus.

Une longue file de gens sortaient par une petite porte en fer, gardée par un factionnaire; une quinzaine de personnes attendaient que le défilé fût terminé pour entrer à leur tour. Nous nous y joignîmes. Après avoir monté un étroit escalier, en pierre, nous nous trouvâmes dans la partie du couvent où l'on garde le trésor. Ce sont quatre ou cinq grandes pièces où sont entassées richesses sur richesses, à commencer par les présents de Jean-le-Terrible et de la czarine Anne, jusqu'aux divers membres de la famille impériale régnante et de tous les grands seigneurs passés et actuels.

Etoles brodées pour le clergé dans les grandes cérémonies; chasubles, nappes d'autel et tout l'appareil du service divin; évangiles à couvertures d'argent massif et d'or; ornements de toute sorte, offerts par de hauts personnages aux saints de leur culte; or, platine, argent massif; diamants et perles d'une incomparable beauté;... je ne puis dire, et l'on ne saurait imaginer ce qu'il y a là de richesses amoncelées. Je ne crois pas m'écarter de la vérité en disant que, si l'on détachait de tous ces objets les pierres fines, les perles blanches et noires qui les enrichissent, il y en aurait bien des kilogrammes. Parmi toutes ces objets étalés dans des armoires vitrées, on ne daigne presque pas mentionner les purs objets d'art, ni la quantité inouïe de belle vaisselle d'or et d'argent qui encombre ces armoires. Un moine des

plus aimables a bien voulu s'attacher à moi : il me montre tout en détail et me donne les explications les plus détaillées sur chacun des objets qui doit plus spécialement fixer mon attention ; en nous quittant, nous nous sommes serré la main, comme de vieux amis.

Nous avons vu l'atelier de peinture ; je pourrais dire les ateliers : car il y a plusieurs pièces où des artistes, peintres et estampeurs, sont occupés à fabriquer des tableaux de saints ; car les plus importantes églises de la Russie achètent volontiers leurs tableaux de saints au couvent de St.-Serge ; une remarque doit ici trouver sa place : je n'ai pas vu, pas entrevu en Russie, une seule statue de saint ou de sainte ; c'est l'image, l'image coloriée et estampée qui seule me paraît admise.

Non loin des artistes peintres, sont les artistes photographes ; car il y a un atelier de photographie : des fonds de chapelle, avec leurs saints respectifs, mais surtout avec saint Serge et sa châsse, sont peints sur toile, grandeur naturelle. Le pèlerin, qui veut avoir sa photographie, choisit son homme, je veux dire son saint, prend l'attitude de dévotion qui lui semble la plus respectueuse et la plus favorable ; et le voilà photographié, tout comme s'il était véritablement en prière devant le saint dans l'église. N'oublions pas une imprimerie, avec enluminure des plus communes, d'images de saints, non plus qu'une fabrique de chapelets. Avant de quitter le couvent, je veux dire un mot de son origine. Au commencement du xiv^e siècle, saint Serge était un ermite, vivant dans une misérable cabane, au fond des forêts, en compagnie d'un ours : son existence était la plus austère, consacrée au jeûne et à la prière. Il

bâtit un jour, auprès de sa cabane, une chapelle qu'il consacra à la sainte Trinité; bientôt les fidèles y affluèrent, et demandèrent à l'ermite à rester près de lui : il fallut les loger; ce fut là l'origine du couvent. Ce fut saint Serge, qui n'était encore que le pieux Serge, qui encouragea Dimitri et les siens à marcher contre les Mongols, qui furent défaits. A la fin de ce même siècle, les Tartares assiégèrent, prirent et pillèrent le couvent, qu'ils réduisirent par le feu. Quand, après le départ de l'ennemi, les moines dispersés revinrent au monastère, ils trouvèrent le corps de saint Serge intact sur les ruines : le miracle était évident; il est devenu acte de foi. Troïtza, par la suite, soutint plusieurs sièges, et donna asile à plusieurs czars dans les moments critiques, particulièrement à Pierre I^{er}, lors de l'insurrection des Strélitz : le couvent posséda plus de 100,000 paysans, jusqu'à ces derniers temps. Sur la grande place, vis-à-vis le couvent, il y a deux bâtiments très-vastes : ce sont deux auberges, ou, pour observer les lois de la hiérarchie, une auberge et un hôtel, suivant le goût et la volonté, c'est-à-dire suivant la bourse du voyageur. L'un et l'autre établissement appartiennent au couvent, qui les fait exploiter pour son compte; ce sont de véritables caravansérails. Nous sommes entrés dans le premier de ces établissements, afin d'y déjeuner.

Comme si nous eussions été dans un restaurant français, on nous a présenté une carte des mets du jour : nous avons demandé deux côtelettes de veau aux pommes de terre. Bien que le tout fût bien accommodé et bien servi, et malgré notre appétit, nous avons dû nous contenter d'une seule de ces côtelettes : tant leurs dimensions étaient formidables! Pour le liquide, je ne sais pas si j'étais encore sous l'in-

fluence de ce que j'avais bu au couvent ; mais j'ai trouvé la bière aussi mauvaise que possible. Quant à la côtelette intacte, je l'ai enveloppée dans du papier et l'ai donnée, au départ, à notre cocher, qui ne se tenait pas de joie : si bien que j'ai peur de l'avoir induit en péché, lui ayant fait oublier que le jour de fête est jour de jeûne. A cinq heures, nous étions de retour à notre hôtel à Moscou ; et s'il faut tout dire, j'étais pour ma part bien fatigué.

4 Août.

J'ai dormi dix heures, dix heures de suite, sauf une petite interruption de rien. Il était onze heures, quand M. Bœckel m'est venu chercher pour manger le beefsteack qu'il avait fait préparer : c'était notre déjeuner habituel à Moscou ; j'y joignais toujours un verre de thé ; mon jeune compagnon, vrai enfant de Strasbourg, une bonne chope de bière. Sur ce, M. Matern est venu me prendre pour aller en ville. — « Aller en ville, me suis-je écrié ! Mais n'y sommes-nous pas ? » — « Eh ! non, cher monsieur, la Ville est derrière ces murs, de l'autre côté du boulevard, devant nous. J'ai eu l'honneur de vous dire qu'en général les nouveaux venus confondaient très à tort la Ville avec le Kremlin. Or la ville primitive était entourée d'un haut mur crénelé et de fossés, aujourd'hui comblés et convertis en promenade. »

Toute cette partie de Moscou, entourée de ce mur, a été épargnée par le grand incendie de 1812, qui n'a pas dû être l'unique raison de notre retraite ; car toute une armée aurait pu s'y abriter, tout comme elle avait trouvé un refuge dans les immenses quartiers ouverts qui l'entouraient. Je suis tenté de croire que la retraite s'est bien plutôt opérée sous ce prétexte, que par cette nécessité. Ce qu'il aurait fallu,

c'eût été de se mettre en garde contre un hiver, un dénûment toujours menaçant, dans un pays sans ressources, inhabité souvent à de grandes distances, où le thermomètre descend en hiver de 30 à 35 degrés Réaumur, et que la neige, qui s'entasse à un ou deux mètres de hauteur, rend tout parcours presque impossible autrement qu'en traîneaux, et dire que nos braves soldats dans leur retraite ont été forcés de parcourir des centaines de lieues à pied, et incessamment harcelés par l'ennemi, par un tel froid, un tel pays.

A l'extrémité ouest de la Ville est un terrain un peu plus élevé, sur lequel sont des palais, des églises, musées et autres constructions de l'Etat, séparées par un mur de celle-ci; c'est là le Kremlin. Dans tous les grands centres, en Russie, la demeure des gouverneurs, l'église métropolitaine, le siège des grandes administrations se trouvent réunis et enfermés de murs, qui les mettent à l'abri d'un coup de main : ces vastes enclos, si ce nom n'est point trop modeste, situés autant que possible aux extrémités des villes, et sur des terrains élevés, si faire se peut, s'appellent Kremlin.

J'ai ouï parler en maintes occasions des nuées de corbeaux et de corneilles qu'il y a à Moscou et surtout au Kremlin : je n'en vois que fort peu pour ma part; et j'apprends que l'oiseau de mauvais augure émigre en été. A cette occasion, je dirais qu'en Russie, et généralement dans le Nord, on ne peut guère user du proverbe français : « Noir comme un corbeau » ; aussi bien, les corbeaux sont tous gris avec des ailes noires. Si les corbeaux manquent, la gent ailée ne manque pas pour cela : les pigeons vivent en liberté à Moscou, et on les compte par milliers et milliers, ou plutôt on ne les compte plus. Une fois, j'ai oublié de

monter mon store; en rentrant le soir, et au moment de fermer la fenêtre, je me suis aperçu que les tringles étaient garnies de pigeons. Je n'ai pas voulu les déranger, et j'ai laissé mon store bas. Les moineaux sont également très-nombreux, et dans la rue, s'ils veulent se garer des passants, ils ne prennent pas la peine de s'envoler; ils font paisiblement quelques pas de côté; rien de plus. D'autres petits oiseaux, je n'en ai pas vu en Russie, ni pinson, ni linotte, ni hoche-queue, ni aucun autre. Pour revenir aux corbeaux, ils sont protégés par la loi : Pierre-le-Grand défendit de les tuer, attendu qu'ils se nourrissaient de corps et d'immondices, dont les émanations pestilentielles eussent engendré les maladies contagieuses; les pigeons sont également respectés, mais pour un autre motif : ils représentent le Saint-Esprit; quant aux moineaux, je suppose qu'ils se défendent par leur seule hardiesse.

Puisque nous voilà dans la rue, je veux toucher un mot d'un travail qui m'y a frappé. Il y a dans la ville un certain nombre de belles fontaines jaillissantes, avec de grands et magnifiques bassins : c'est une eau excellente, et qui vient de fort loin. Ces fontaines sont toujours entourées de tonneaux de porteurs d'eau. Sur les ouvertures qui sont au haut de ces tonneaux, il y a une espèce d'entonnoir, d'environ 25 centimètres, formé de quatre planches. L'homme qui veut le remplir, au lieu d'un seau, prend une puisette emmanchée au bout d'un long bâton. Il tient le manche par le bout, remplit la puisette, lui fait décrire un demi-cercle et en jette le contenu, ou plutôt partie du contenu dans l'entonnoir : le reste va à côté; ce travail se fait avec une incroyable dextérité.

A cinq heures, la voiture de M. Zundel est venue nous prendre; nous devions dîner chez lui : je soupçonnais bien que la cravate blanche était de rigueur; mais assurément je ne devais pas m'attendre et ne m'attendais pas à la fête splendide qui nous était réservée. Nous étions trente personnes à table; un cuisinier français, et quel cuisinier! avait présidé à la confection du menu, qui était au-dessus de tout éloge; les meilleurs vins, et les plus variés, ne laissaient rien à souhaiter. Une excellente musique militaire exécutait sous les fenêtres les airs choisis de nos opéras : l'aménité de la dame de la maison égalait la belle ordonnance de la fête. Après le dîner, la société s'est augmentée de jeunesse, et l'on a dansé jusqu'à deux heures du matin.

5 Août

J'ai commencé ma journée par une visite chez MM. Zenger et C^{ie}, qui m'ont remis contre fr. 2,000, cours sur Paris, 584 roubles, 84 r. en papier. D'un banquier au trésor, il n'y a pas loin, que je me dis en pensée; or l'idée me vint de faire visite au Trésor de Moscou, qui est très-renommé et que je n'avais pas encore vu : on l'appellerait plus justement le musée, par la grande diversité des objets qu'il renferme. Dans plusieurs salles du rez-de-chaussée, détail assez curieux, j'ai vu de petits canons, qui sont de diverses origines orientales, et une dizaine de voitures de gala. Ces équipages représentent assez bien le progrès de la carrosserie du xvi^e siècle au nôtre; j'ai remarqué également plusieurs traîneaux de luxe de diverses époques. C'est chose, en vérité, très-intéressante que de suivre les modifications, les progrès, par où a passé l'art de la carrosserie; de voir combien

les voitures ont gagné, sinon en luxe et en décoration, mais en légèreté et en élégance. Dans de grandes armoires vitrées sont exposés des selles, des harnais et autres objets relatifs à la sellerie de ces différentes époques. Aux murs sont les portraits des rois et empereurs, depuis Frédéric-le-Grand jusqu'à Napoléon I^{er} : je ne cite pas précisément ceux qui doivent être les plus chers à la Russie. Le portrait de Napoléon occupe néanmoins le centre, et comme la place d'honneur, en costume d'empereur, avec le manteau d'hermine.

Si du rez-de-chaussée nous gagnons le premier étage, nous voilà dans la salle des armes, antiquités de toute provenance, parmi lesquelles je distingue de belles armes de l'Asie : ce qui ne veut point dire que l'Europe ancienne ne soit pas aussi très-richement représentée. Les deux salles qui suivent sont réservées aux bijoux, à la vaisselle de prix ; une dernière salle, plus petite, contient les trônes, couronnes, vêtements royaux, tout l'appareil, enfin, des grandes cérémonies des siècles passés. — J'ai remarqué que les souverains russes conservent en général intacts beaucoup d'objets de valeur artistique ou simplement d'usage personnel, ayant servi aux règnes antérieurs. C'est ainsi que je viens de voir plusieurs trônes, et une série de riches couronnes ; des costumes d'apparat ; des armes d'une grande richesse. A Pétershof, près Saint-Pétersbourg, on voit encore, et l'état de conservation en est remarquable, la petite maison qu'habitait Pierre-le-Grand : elle renferme son ancien mobilier, et jusqu'à certains vêtements qui sont entretenus et conservés avec un soin vraiment pieux. Dans le palais de Pétershof, l'appartement de la princesse Olga est dans le

même état que lors de son départ, quand elle s'en alla pour le Wurtemberg, dont elle allait devenir reine. Autres souvenirs : la maison qu'habitait Pierre-le-Grand, à Saint-Pétersbourg, et où il travailla au plan de fondation de la grande capitale, est encore dans son état primitif. Dans le palais d'hiver, certains appartements privés sont religieusement conservés, tels que lorsqu'ils étaient occupés par les anciens possesseurs : telle encore se conserve à Moscou la maison du premier des Romanoff; tel le palais de Pierre I^{er} au Kremlin.

En sortant du musée du Kremlin, nous sommes allés dans un autre musée qui a bien aussi son intérêt. Là, toutes les populations si diverses, des diverses provinces de l'empire, sont représentées en grandeur naturelle et dans le costume traditionnel; celles qui vivent sous la hutte enfumée ou qui dressent leur tente au jour le jour y sont avec leurs habitations, leur mobilier, leurs ustensiles de pêche ou de chasse : on y a représenté jusqu'aux animaux, dont elles vivent entourées : rien de plus curieux ou de plus intéressant que ce musée ethnographique.

6 Août.

J'ai commencé ma journée en mettant mes notes à jour et en écrivant à la maison. Après quoi, j'ai mis de l'ordre dans mes bagages; et j'ai enserré dans ma petite valise de main, ce qui me semble indispensable pour une excursion d'une huitaine de jours : mon but est Nijni-Nowogorod et Kazan, pour où je compte partir ce soir, à dix heures, par l'express. Cela fait, je suis allé présenter mes respects et mes amitiés à la famille Zundel; puis j'ai flâné par les rues; j'ai passé une heure chez un marchand de tableaux et de

gravures, auquel j'ai acheté quelques photographies. Il est Italien et se montre charmé de rencontrer quelqu'un qui connaît son pays et qui en parle quelque peu la langue. Je ne sais pas lire, je ne connais pas même l'alphabet russe; mais à Moscou, ce n'est pas chose nécessaire pour les enseignes des magasins. Nulle part, je ne les ai vues parlantes comme ici ou plus artistement faites. Tout ce qui se vend à l'intérieur du magasin est peint sur la devanture. Rien de plus bizarre ou de plus pittoresque; voyez-vous, par exemple, les quarante ou cinquante articles que l'épiciériste a à vendre; le boucher fait peindre sa viande en détail, et justement découpée au goût de la ménagère. Celui qui a soif peut, avant d'entrer, choisir dans les dessins de la devanture, le vin et la liqueur qu'il désire demander.

Voulez-vous, madame, pour votre petit pied un mignon soulier de satin? Non; il ne s'agit point de vous, mais de votre cher enfant; monsieur votre fils, qui commence à marcher et a besoin de ses premières bottes; car tout masculin ne porte que des bottes en Russie; regardez, madame, et faites votre choix... au dehors. Ainsi fera le voyageur à qui il faut de grosses chaussures fourrées; ainsi le moujik, qui veut des bottes bonnes à toute saison, des bottes de gros cuir, munis de bons gros clous... L'artiste-peintre a prévu tous les goûts, toutes les demandes; et l'on n'a qu'à entrer et à demander.

Si la boutique est celle d'un menuisier, vous le voyez sur son enseigne avec ses attributs, un rabot à la main; au second plan, quelque joli meuble, produit de son art; le tailleur prend mesure à son client ou lui montre l'habit à la dernière mode, et ainsi de suite pour tous les états.

Parmi toutes ces enseignes, qui font de la rue, à Moscou, un perpétuel musée, je m'arrête, ou plutôt je reviens à celle du cafetier ou plutôt du *théier*-liquoriste. Regardez cette bouilloire, c'est le meuble indispensable, par excellence, pour tout Russe, à quelque classe de la société qu'il appartienne; il faut dire que la Russie est, après la Chine, sans doute, le pays où l'on absorbe le plus de thé. L'ouvrier, l'homme du peuple, qui est loin de son domicile, s'en va prendre le thé au cabaret. J'ai raconté naguère comment il procède, et de quelle façon délicate, plaçant entre ses dents le morceau de sucre qu'il a en poche, il sucre sa boisson en l'absorbant doucement. Le lundi, par exception (mais quelle exception, si les finances le permettent!) il y ajoute le petit verre, les petits verres d'eau-de-vie; car il ne compte pas : il n'a pas, d'ailleurs, l'ivresse méchante : son ami, sa femme l'emmène sans résistance, à moins qu'il n'aille tout seul paisiblement dormir sur les marches de quelque maison, en attendant le réveil. Au défaut de nos cafés français, Moscou a des salons où les personnes du meilleur monde vont prendre leur verre, et je dis bien, leur verre de thé, qu'accompagne quelquefois aussi un repas à la fourchette.

7 Août.

Hier soir, selon le programme arrêté, nous avons quitté Moscou pour Nijni-Nowogorod : s'il le faut avouer, c'est l'envie de connaître cette foire, illustre de par le monde, qui est la cause première de mon voyage du Nord. J'en parlais depuis bien longtemps, quand je fis connaissance à Vichy, il y a quelques années, d'une dame moscovite, qui avait visité cette foire dans sa jeunesse et en avait gardé le plus vif

souvenir : elle ne pouvait assez dire combien elle s'était intéressée à ce voyage. Nouveau surcroît de curiosité pour moi-même. Toutes les fois qu'il était question de voyage, l'envie de voir Nijni me revenait plus pressante que jamais : qu'on juge si la prévision, en se réalisant, me donnait de satisfaction, et si j'étais bien aise à la pensée de m'y trouver dans quelques heures!

En route donc pour ce fameux Nijni! Il était dix heures du matin quand nous y arrivâmes : nous avons parcouru en treize heures environ 600 kilomètres! Le chemin est presque toujours en droite ligne et traverse une plaine immense : on ne sent quelques ondulations de terrain qu'aux approches de la ville, et je crois que sur ce long parcours, il n'y a guère que deux ponts en bois : encore les eaux, qu'ils aident à traverser, semblent-elles n'avoir qu'un cours sans importance, et ne s'enfler peut-être qu'à la fonte des neiges. Comment en serait-il autrement sur cet immense plateau, qui, à vue d'œil, n'incline d'aucun côté : l'eau des pluies doit évidemment s'infiltrer pour la plus grande partie dans la terre, à la place même où elle tombe.

Voici, au surplus, la théorie que je me fais sur une partie de ces immenses plateaux de la Russie. L'eau de pluie et de neige s'infiltrant sur place, les herbes des terrains vagues, les feuilles des forêts se changent en détritrus, par l'humidité; et les grandes chaleurs qui arrivent du jour au lendemain, font que ces terrains spongieux fermentent; alors une végétation active, passant par diverses phases, les change en tourbières, qui deviennent d'une certaine épaisseur, et qui, séchées par les soleils d'été, comme c'est le cas cette année, s'enflamment facilement : c'est là ma théorie.

Le feu, alors, ne peut être arrêté que par des fossés impossibles à creuser dans un pays où les bras manquent, ou par de fortes pluies, mais sur lesquelles on ne peut assez compter. Aussi m'est-il arrivé de voir des habitants, qui avaient isolé leur maisonnette et le petit jardinet attenant au moyen de fossés profonds, regarder brûler le terrain voisin, sans seulement avoir l'air de s'en inquiéter. On pense si le dommage devient grand quand le feu atteint des forêts, qui s'enflamment en moins de rien : si ce n'est que la terre tourbeuse qui brûle, il y a compensation ou plutôt profit. Le sol, qui était aride et ne produisait que de mauvaises herbes, se trouve non-seulement desséché et comme défriché, mais encore alcalisé par les cendres produites, et fort bon pendant un temps assez prolongé à la culture des céréales. Ici je placerai une remarque que j'ai cru faire dans ces régions du Nord et en Norwège plus particulièrement, c'est que le soleil me brûlait par moments comme si ses rayons étaient réunis par un verre; jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui ait pu m'éclairer à cet égard, et c'est à ce même phénomène que j'attribue ces inflammations du sol tourbeux.

Je m'étais de tout temps figuré la plus grande partie, au moins la partie centrale de la Russie d'Europe, comme couverte d'immenses et hautes forêts. J'ai eu déjà l'occasion de dire que la surface boisée entre Saint-Pétersbourg et Moscou n'était pas à beaucoup près aussi considérable que je l'avais supposé, et que ces forêts n'étaient guère autre chose que nos taillis ordinaires ou des buissons de bouleaux et de pins. Eh bien, de Moscou à Nijni-Nowogorod, la plaine est moins boisée encore, en surface et en hauteur; je veux dire qu'il y a moins de forêts, et des forêts moins belles.

Depuis que j'ai débarqué à Saint-Pétersbourg, nulle part je n'ai vu employer de houille : cette idée me revient, et quand je vois aux diverses stations ces immenses chantiers de bois à brûler, et les vides que ces coupes nécessaires et multipliées font dans ces forêts de petits arbres, je me prends à partager l'avis de ce Russe qui fut si cruellement persifflé, il y a quelques années, dans l'un des plus grands et des plus sérieux journaux de Paris, pour avoir dit que la Russie finirait par manquer de bois, si l'on continuait à brûler du bois dans les chemins de fer et sur les bateaux à vapeur. N'oublions pas que le bois ici a de bien autres usages : par exemple, dans la plus grande partie de l'empire les maisons sont construites tout en bois, la pierre, dans bien des localités, faisant absolument défaut. Ajoutez-y le chauffage privé pendant les longs et bien froids hivers de Russie, et mon vieux Moscovite aura raison une fois de plus. On n'imagine pas quelle dépense il s'en fait ; et nous ne saurions pas même soupçonner quelle consommation de bois il se fait en Russie. Encore une fois mon homme pensait avec sagesse : et le gouvernement ne serait, selon moi, que bien avisé de prendre des mesures pour pousser à la consommation de la tourbe et du combustible minéral : on le dit très-beau, très-abondant dans le Caucase ; et les voies de communications ne sont pas par trop coûteuses pour y arriver. Pourquoi aussi ne pas recourir aux houilles anglaises, qu'on pourrait amener, à peu de frais, de New-Castel, par mer, jusqu'à Saint-Pétersbourg ?

Il y a beaucoup de terres cultivées sur le trajet que nous venons de parcourir ; je remarque aussi un certain nombre de prés. La culture consiste plus spécialement en froment ; moins de seigle, et encore moins d'orge. En se rapprochant

de Nijni, voici dans certaines parties du blé noir et de l'avoine ; parfois aussi du lin en quantité importante. Les pommes de terre, les choux et autres légumes se cultivent à l'entour des habitations. L'on est, actuellement, en pleine moisson ; j'entends dire qu'on manque de travailleurs pour la rentrée des céréales : la plus grande partie, en effet, reste dans les champs à l'état de meules très-bien faites. Les villages, qui se multiplient à mesure qu'on avance vers la ville, et qui sont aussi plus importants, sont formés en général d'une rue, large et longue, sur laquelle s'alignent deux rangées de maisons en bois, pignon sur rue. Ces habitations sont espacées entre elles, pour éviter sans doute une communication trop facile en cas d'incendie. A quelque distance de la maison, et par derrière, sont les écuries, les granges et les fourrages, en petites meules, également distancées les unes des autres ; les chutes d'eau étant très-rares, si ce n'est plus, on les a remplacées par des moulins à vent, qui le plus souvent ont six ailes. Quand le village est important, on voit dans son centre l'église avec son dôme peint en vert, et qui affecte régulièrement la forme de l'oignon.

De constructions en pierres, il n'est pas question. Je crois que de Saint-Pétersbourg à Nijni, le long du chemin de fer, il n'y aurait pas à trouver assez de pierres pour bâtir une demi-douzaine de maisons, sauf à Moscou, près de la Moskowa. Chose bizarre ! A Nijni, où les pierres ne manquent pas, la plupart des constructions sont encore en bois : ne serait-ce pas parce que le bois étant mauvais conducteur, les maisons sont plus chaudes en hiver. Comme nous sommes en plaine, il est tout naturel que j'aperçoive d'assez loin la ville de Nijni-Nowogorod. Elle est située sur une éléva-

tion sur les bord de l'Oka, large rivière navigable. Je ne puis mieux comparer sa situation qu'à la colline de Fourvières et St.-Just à Lyon, se prolongeant jusqu'au pont de la Muletière, mais s'arrêtant là perpendiculairement. Ainsi que la Saône longe la colline de Lyon, ainsi l'Oka longe la colline de Nijni, pour aller se perdre dans les eaux du Volga, qui passe au bout de l'éminence et forme avec lui un angle droit : le Rhône, aussi, absorbe la Saône. Seulement, tandis que Perrache se perd en pointe, l'angle à Nijni est beaucoup plus ouvert : c'est dans cet angle qu'est le champ de foire.

Ici une rangée de maisons de près de deux kilomètres de longueur suit la rive droite de la rivière. Derrière ces maisons, en terrasses, à pans coupés et demi-abruptes, s'élève la colline qu'une belle végétation et quelques blanches constructions rendent très-agréable à l'œil. Tel est l'abord, et comme qui dirait le prélude de cette grande ville. Le chemin de fer s'arrête sur la rive gauche de l'Oka, assez loin de la ville. En quittant la station, il faut longer une large rue, bordée d'auberges ou de ces espèces d'établissements qui avoisinent les gares. Au sortir de là, sur une longueur de près d'un kilomètre, à droite et à gauche de la rue, je vois une enfilade de boutiques. Ce sont des constructions en briques, avec un seul bas-étage : rien de plus ; la façade en est remarquablement uniforme.

Je reviendrai un peu plus tard sur mes pas et continue pour le moment mon chemin vers la ville : au bas de cette rue qui tourne à droite alors, il y a un certain nombre d'échoppes en bois, qui commencent à s'ouvrir pour la foire qui va avoir lieu et pour laquelle tout s'installe. Puis un pont de bateaux jeté sur l'Oka : il a 700 mètres de longueur

sur 15 mètres de large. De l'autre côté du pont, en tournant à gauche, on se trouve dans une large rue, qui suit l'Oka, sur près de deux kilomètres de longueur. Les maisons qui s'y suivent ne s'y ressemblent guère, et varient singulièrement depuis la construction importante jusqu'à la misérable baraque. Tout de suite, en entrant dans la rue, nous avons trouvé un grand hôtel de bonne apparence; et dans cet hôtel, de bons logements et une bonne cuisine. A peine installés, nous avons déjeuné, et nous sommes sortis pour nous orienter et voir un peu la ville : coup d'œil général et d'ensemble. Nous avons parcouru en partie la rue qui longe le quai et dans laquelle est notre hôtel. Vers le centre est une église d'une architecture tout exceptionnelle : ce n'est ni du grec ni du byzantin; un porche assez large, avec colonnade, domine la façade; le vaisseau est surmonté de plusieurs clochers avec les dômes à bulbe, peints en bleu vif, avec étoiles argentées. L'édifice lui-même est peint en couleurs vives, très-vives, où le rouge et le blanc dominant; non loin de cette église, un ravin coupe le monticule, et un chemin rapide le parcourt, conduisant dans la ville haute.

Nous étions arrivés un peu fatigués à Nijni, faute d'avoir trouvé à la station un véhicule quelconque, passable et même médiocre. Nous avons dû fournir à pied la distance un peu longue qui nous séparait de l'hôtel. C'est alors que nous avons pris un drojky; mais nous sommes tombés de Charybde en Scylla : maudits soient les pavés russes! A moins d'être serrés, empaquetés dans des corsets de fer, bien doublés de bonne ouate, on risque toujours de se disloquer la charpente, dès qu'on monte en voiture. Et le pavé de Nijni n'a rien à envier et ne le cède en rien au plus

mauvais pavé de Moscou : on n'imagine rien de pareil. Aussi lâchons-nous avec empressement notre voiture pour nous servir de nos jambes, si fatiguées qu'elles soient.

Après un quart d'heure de chemin, d'une montée rapide, qui nous conduit au haut de la colline, en longeant de profonds ravins, nous arrivons sur le plateau. C'est là qu'est assise la plus grande partie de la ville haute : nous avons commencé par longer la muraille du Kremlin, qui est à notre gauche; c'est une allée bordée de beaux arbres, tandis qu'à droite s'étend une grande place avec une belle fontaine au centre. La place est de trois côtés entourée de maisons de belle apparence, et, entr'autres d'hôtels garnis, qui paient de mine. Nous continuons à suivre notre chemin par la belle allée jusqu'à son extrémité, là où s'élève un belvédère, d'où l'on a une vue splendide. C'est d'abord la grande rue qui longe l'Oka; puis la rivière, puis une plaine à perte de vue, dans laquelle coule l'Oka et le Volga en plusieurs bras.

Je ne comparerai pas, selon l'usage antique et solennel, ces cours d'eau à de belles nappes, ou à de beaux rubans d'argent; car aujourd'hui le fleuve est tout entier couvert de barques innombrables qui viennent du Nord et du Midi, de l'Ouest et de l'Est, amener à la foire des produits d'une infinie variété : les céréales et les bois de toute nature par le Volga et l'Oka; par le Volga, en remontant du Sud, tous les produits de l'Asie sur des navires de la mer Caspienne, qui entrent dans le fleuve à Astrakan et dont partie se font remorquer jusqu'à Nijni par des vapeurs; les fers, à juste titre renommés de la Sibérie, y sont déversés par terre et par eau en grande abondance. Tous les produits d'Europe,

qui ne peuvent être amenés par la voie ferrée, descendent la Moskowa et le Volga : en vérité, c'est chose merveilleuse, inimaginable, que la quantité de navires en tout genre, immobiles, à l'ancre, incessamment parcourus par des armées de porte-faix, lesquels sont parfois obligés d'en traverser un grand nombre pour arriver à celui dont ils opèrent le déchargement.

A côté de cette immobilité, si mouvementée, si active, voici les passages libres du fleuve, où circulent des barques sans nombre, traînées souvent par un remorqueur ; elles cherchent un emplacement quelconque, un vide pour s'y fixer que bien, que mal ; tandis que le bateau à vapeur, qui arrive de Tever, de la mer Caspienne et de Kazan, traverse ce dédale, fier et superbe comme un commandant à cheval qui passe avec prestesse devant son escadron au repos : spectacle unique et féérique !

Dans l'angle, entre les deux rivières, s'étend l'immense champ de foire, aussi loin que l'œil peut diriger ses rayons : puis des champs, des forêts, des prés, le tout coupé par les ramifications du Volga. En prenant à droite, tout le long d'une balustrade qui sépare la voie publique des diverses constructions, constructions publiques aussi ou privées qu'ombragent de beaux arbres, on arrive au-dessus de la jonction de l'Oka avec le Volga. Une fois arrivés à ce point, et rassasiés de cette vue magnifique, il a fallu faire un suprême appel à nos pauvres jambes et retourner sur nos pas pédestrement comme nous étions venus.

En atteignant la porte du Kremlin, nous y sommes entrés pour l'acquit de notre conscience, — de notre conscience de touriste : rien d'intéressant à y voir. C'est une église, une

caserne, la demeure du gouverneur de la province et les bâtiments qui comprennent les bureaux de l'administration: le tout entouré d'un mur très-élevé avec des créneaux et assis sur une sorte d'avance qui domine la partie basse de la ville, l'Oka et le champ de foire. Au surplus, nulle trace d'artillerie; point de lunette ni de bastion. A quoi bon d'ailleurs, et contre qui des fortifications? Contre l'ennemi du dehors? il n'est guère à craindre, ou même à prévoir; quant à l'ennemi du dedans, je ne le crois pas bien terrible dans un pays où l'on ne trouverait pas, à soixante, à quatre-vingts lieues à la ronde vingt mille hommes à armer, et qui, dans tous les cas, n'auraient guère à faire à Nijni-Nowogrod. Certes, la Russie dans son état actuel, ne court pas de chance sérieuse de guerre à l'intérieur, à moins d'une révolution dans quelque-une de ses capitales; et encore à la condition que cette révolution mettrait ou trouverait d'accord et de concert l'armée et les citoyens.

En sortant du Kremlin, je n'en pouvais plus littéralement; et, cependant, j'étais curieux de voir, d'entrevoir seulement ce champ de foire où les marchands affluaient de toutes parts et commençaient à déballer leurs marchandises; d'autant plus que j'étais décidé à partir le lendemain pour Kazan. Je me résolus donc, — résolution terrible! — à confier une fois encore mes pauvres côtes à un drojky, qui se trouvait à point sur la place. Le sort en est jeté, comme dit César; et vogue la galère! Car c'est bien une galère que ces véhicules roulant sur ce pavé monstrueux! Ah! l'heureux instant que celui où je me vis au bas de la côte! Notre cocher courait le vent, fidèle en cela aux usages de la Russie! Qu'on se figure donc quatre personnes

assises sur deux sièges étroits, n'ayant chacune qu'environ soixante-dix centimètres de largeur, sans appui par devant, sans appui de côté, ou fort peu, et descendant au trot, au grandissime trot, une côte rapide. Que notre cheval vienne à buter, et nous roulons tous les quatre, comme dit Madame de Sévigné, . . . par-dessus tête. Grâce à Dieu, nous en fûmes quittes pour la peur, et nous pûmes continuer le chemin jusque de l'autre côté de la rivière, dans ce fameux angle précité que forme la jonction des deux fleuves.

La grande rue, qui est au bas de la côte et qui aboutit au pont de l'Oka, est rejointe aux abords du pont par un chemin qui longe le fleuve, où sont amarrés à cette heure bien des centaines de bateaux, tous en voie de déchargement. Deux longues files de charrettes, les unes chargées qui sortent, les autres vides qui entrent, se croisent à l'envi. Et ne croyez pas que ces charrettes, pour la plupart, aillent au pas. C'est à qui courra le plus vite pour fournir le plus de voyages. C'est qu'aussi pour tout ce monde la foire de Nijni est la grande récolte : charretiers, porte-faix, mendiants arrivent tous, et en famille, et de fort loin. A cette cohue de charrettes, vous verrez se mêler quantité de drojkys, dont les cochers viennent aussi de tous les côtés faire leur moisson de roubles. Tout ce tohu-bohu, ce pêle-mêle traverse le pont sans accident, grâce à quelques Cosaques, qui, la lance au poing, le partagent en deux moitiés longitudinales, et maintiennent l'ordre, en prescrivant d'un geste de leur lance la voie qu'il faut suivre pour chacun. Aussi, pas de cri, pas de discussion dans toute cette foule : de larges trottoirs, bien ménagés aux deux côtés du pont, mettent les piétons à l'abri des chevaux et des voitures.

En quittant la ville, et avant d'entrer sur le pont, il y a quelques échoppes où se vend de l'eau-de-vie, du pain et de la salaison ; de l'autre côté du pont, d'autres échoppes présentent les mêmes ressources : le petit peuple et les curieux trouvent là de quoi satisfaire leurs goûts, gastronomiques ou artistiques ; car, à côté de ces restaurants primitifs, il y a des spectacles de toute sorte, phénomènes de la nature et autres : les passants y sont invités par la grosse caisse. Quand on a passé ces quelques baraques, on arrive au vrai champ de foire, vaste place, ou, pour mieux dire, vaste plage au confluent des deux fleuves. Ce n'est point assez dire : cet espace est coupé en plusieurs endroits par de petits bras du Volga, qui semble pressé de mêler ses eaux à celles de l'Oka, et qui, pour cela, pénètre dans l'intérieur des terres, avant de se réunir tout à fait à l'autre fleuve, par toutes les fissures qu'il peut trouver ou former.

Dans la partie centrale de ce terrain immense, est toute une ville, un enclos formant un carré long, que contourne un bras du Volga. Douze rangées de maisons, en ligne droite, avec façade sur deux rues, constituent cette ville : la grande artère centrale est bordée d'arbres et forme une très-agréable promenade. Toutes les maisons sont construites en briques, et tous les rez-de-chaussée sont des magasins surmontés d'un étage, qui est assez bas, mais qui surplombe le rez-de-chaussée de quatre mètres environ : si bien que chaque magasin est comme protégé par cet énorme auvent, qui abrite le trottoir et permet de déballer à couvert les marchandises. Ces rues qui sont très-longues et parfaitement parallèles, sont coupées à angle droit par plusieurs autres rues : de telle sorte, que l'ensemble forme une dizaine

d'îlots carrés. Au bout de ces carrés, est un quartier à part, le quartier chinois. Gardez-vous, par exemple, d'y chercher les enfants du Céleste Empire. Il n'y en a point, il n'y en a jamais eu. Là, comme ailleurs, on vend des produits de toute provenance. Tout à l'entour de cette enceinte, qu'un petit bras du Volga enlace de ses eaux, entre les magasins et ces eaux, on remarque une ligne de cônes, à distance de 30 ou 40 mètres les uns des autres : ces cônes ont une porte et des fenêtres ou vitrages : nous sommes là dans une de ces singulières constructions, dont nous allons essayer d'expliquer l'usage. En descendant une quinzaine de marches, par un escalier en spirale, on se trouve dans un couloir long à perte de vue, et, d'ailleurs, parfaitement éclairé par le haut. Dans cette galerie sans fin sont tout le long, sur l'un des côtés, des cellules qui mesurent un peu plus d'un mètre carré, et sous lesquelles passe l'eau d'un canal : chaque cellule porte un numéro qui correspond au numéro d'un des magasins de l'enclos. Tous les soirs, au moyen d'une vanne de chasse, on fait passer une grande quantité de l'eau du Volga dans le lit de l'Oka, et les lieux sont ainsi parfaitement inodores.

En dehors de ces constructions régulières en briques, de cette ville entourée d'eau, sont des magasins, également en briques et aussi en bois, mais moins bien alignés : ils sont de diverses dimensions, depuis le magasin bien clos, jusqu'à la baraque misérable ; et ces magasins s'étendent aussi loin que le regard peut atteindre. Nous avons parcouru ces terrains pendant près de deux heures, et en voiture : il y avait un incroyable mouvement de charrettes, qui, depuis la station du chemin de fer et de toutes les rives du fleuve,

transportaient des colis de toute nature dans les magasins, qui s'ouvraient pour les recevoir. Un chemin de fer qui part de la station, traverse la partie principale du champ de foire, et facilite heureusement les transports. Comme aucune marchandise n'est encore exposée pour la vente, nous y reviendrons dans quelques jours à notre retour de Kazan.

Nous nous retirons donc à l'hôtel pour dîner, après une journée des plus fatigantes; et telle est notre fatigue, que nous ne craignons pas de gagner notre lit au sortir de la table, pour jouir un peu plus longtemps d'un repos si chèrement acquis; et de fait, nous ne nous en trouvons pas mal; nous nous en trouvons même parfaitement bien.

8 Août.

Est-ce un rêve? Ou suis-je bien éveillé? N'est-ce pas le ranz des vaches que j'entends? Vraiment oui, c'est cela. Je suis à me reconnaître moi-même; à me bien convaincre que je ne suis pas sur les bords du lac des Quatre-Cantons. Bon! me voilà tout à fait éveillé, et je ne puis que m'assurer moi-même, et d'une façon formelle, que je suis bien dans la chambre où je me suis couché hier au soir, 7 Août 1868! à Nijni-Nôwogorod! Je saute à bas de mon lit, et vois sous mes fenêtres un Russe, un vrai Russe, souffler dans une longue corne en métal. L'instrument, d'ailleurs, a bien la forme des cornes en écorces d'arbre, dont se servent les pâtres des Alpes suisses. Et mon homme écorche de la plus étrange, de la plus abominable façon du monde, cet air, ce doux air des montagnes, si harmonieux et si mélancolique. et qu'il est si agréable d'entendre à l'heure où le soleil éclaire de ses premiers rayons les chalets du Pilate et du Rigi. Si

malhabile que soit le musicien, si peu mélodieux que soit l'instrument, les vaches d'ici paraissent l'entendre avec plaisir; je les vois de tous côtés accourir, et se ranger près de leur pasteur, malgré une pluie battante, la première pluie régulière que je voie depuis notre départ de Bergen.

Un brouillard assez intense couvre le pays; et cependant nous allons nous embarquer avant peu d'heures sur le bateau à vapeur l'*Estafette*, pour descendre le Volga. Charles, notre courrier, que nous avons pris à Moscou, fait avancer deux drojkys à soufflet : nous montons dans le premier; Charles est dans l'autre avec notre petit bagage, bien couvert; et nous voilà en route pour aller rejoindre l'*Estafette*, qui mouille bien loin, au bas de la ville, sur l'Oka. La berge est assez élevée; il nous faut descendre un long et rapide escalier pour arriver au bateau; mais l'escalier est tout envahi par de nombreux et lourds colis qu'on embarque; nous sommes forcés d'attendre, les pieds dans la boue et la tête faiblement protégée par nos parapluies, d'attendre, dis-je, que l'escalier soit désencombré, et la descente possible. L'attente, du moins, est compensée par le spectacle dont nous sommes témoins : à côté de l'escalier, il y a une baraque en planches, un soldat, je crois, un sous-officier, est arc-bouté contre. Hélas! les jambes ne sont pas solides, et l'estomac l'est bien moins encore; je crois même que la faiblesse de l'estomac a causé la faiblesse des jambes. En tout cas, le malheureux ne garde point son déjeuner, par trop noyé dans l'alcool; en même temps l'eau des gouttières de la baraque lui tombe en plein dans la nuque. Qu'est-ce que cela? Voilà qui est bien pis : un hoquet lui a fait perdre l'équilibre; et, patatras, mon homme glisse sur le terrain

détrempe et tombe sur un de ces énormes paniers qui servent d'enveloppe aux bonbonnes à vitriol. Ce pauvre panier était là, couché sur le côté, à proximité. . . l'infortuné, c'est du soldat que je parle, est tombé dessus à plat-ventre; puis le panier a tourné, l'homme a suivi le mouvement de rotation, et en un clin d'œil il s'est trouvé couché sur le dos, en pleine boue, et dans toute sa longueur, se débattant pour chercher à se relever. — Cependant l'escalier a été débarassé, et nous sommes descendus, laissant le triste héros dans sa couchette boueuse, sans savoir combien de temps il a séjourné dans la crotte avec son bel uniforme d'Alexandre II.

Aussitôt à bord de l'*Estafette*, nous sommes descendus dans l'entre-pont. M. Ulich, ingénieur du chemin de fer, auquel nous avions été recommandés par M. Loutreuil, nous avait retenu nos places dès notre arrivée à Nijni-Nowogorod. Grâce à lui, nous avons une des meilleures cabines à deux places, desquelles nous avons pris possession incontinent. A peine avons-nous quitté le quai, le temps s'est éclairci, et, la pluie cessant, nous sommes remontés sur le pont, d'où nous avons admiré la magnifique situation de la ville, magnifique surtout depuis cet endroit du fleuve où l'Oka se jette dans le Volga.

Nous n'étions que peu de voyageurs à bord : en ce moment, on monte le fleuve plus qu'on ne le descend. J'avise cependant un rentier-propriétaire qui, en hiver, habite Nijni, et qui présentement retourne avec sa famille sur ses terres où l'attend la moisson. Une très-belle moisson ! Néanmoins il n'est pas sans inquiétude sur les résultats, vu le manque de travailleurs. Aussi se promet-il de voyager en Angleterre, en Belgique et dans nos départements du

Nord, pour chercher à se familiariser avec l'usage des machines agricoles. Dans l'après-midi, il s'est fait mettre à terre avec sa famille.

Nous fîmes aussi la connaissance d'une famille italienne et de deux jeunes Moscovites d'origine française, qui allaient visiter la Crimée avec l'intention de remonter le Danube jusqu'à Vienne. J'ai bien regretté d'avoir laissé le gros de mes effets à Moscou : sans quoi, j'aurais fait le même voyage avec eux. — Mais point de regrets superflus et revenons au Volga sans souci du Danube. Que dire de ce voyage sur le Volga qui roule des eaux jaunes au travers d'une plaine non interrompue, sauf de rares monticules semés çà et là ? Le pays est fort peu habité : heureusement qu'avec mes compagnons italiens je voyage, tout en causant, ailleurs que dans ces steppes sauvages ; je parcours des monts et des plaines, les plaines et les monts de cette terre bénie, de cette riche Italie, où la nature a répandu ses biens à profusion ; où elle se plaît à donner à une population nombreuse tout ce qu'elle peut souhaiter, et même le superflu. Chose étrange ! Mystère de la Providence ! Ici les gens pauvres en général ont à peine le nécessaire ; il leur est strictement, parcimonieusement mesuré ; et rarement, cependant, il n'est question de crime en ces lieux abandonnés, à peine de délits, tandis que dans ce paradis terrestre qu'on appelle l'Italie, les crimes, et je dis les plus atroces, sont malheureusement très-fréquents.

Revenons au Volga : notre capitaine est un fort galant homme, qui a pour moi, — et pour lui, le grand mérite de parler l'allemand, et même un peu de français : il a été capitaine au long cours, et comme tel il a visité les principaux ports de France, dont il aime à s'entretenir, surtout

du bon vin, avec moi. A défaut du capitaine, je cause parfois avec le machiniste : il est d'origine allemande et demeure depuis longtemps avec sa famille à Simbiorsk, sur le Volga. C'est un homme intelligent, observateur, qui me met au fait des mœurs et usages de ce pays. Ainsi se passe la journée d'une façon calme et agréable tout ensemble.

Toutes les deux ou trois heures on prend terre : aussitôt des femmes, avec des brancards, apportent au bateau une bonne provision de bois des chantiers où il se trouve entassé en piles énormes, à proximité des débarcadères. Voilà le souvenir de mon Russe qui me revient : persiflez donc, Messieurs les journalistes parisiens, persiflez ! Ce n'est pas vous qui êtes dans le vrai : oui, le bois s'épuise, ou s'épuisera vite, tandis que je vous rappelle à plus de sagesse, de beaux gisements de houille, qu'on s'obstine à ne pas exploiter, sont à portée dans le Caucase. Si le bois arrive en abondance, il n'en est pas de même des voyageurs. C'est qu'aussi le pays ne semble pas être très-peuplé : néanmoins nous longeons des plaines qui au loin sont bien cultivées, des champs de beau froment, et rien que de froment ; les forêts sont de plus en plus rares : quant aux beaux arbres, je crois qu'on les aurait bientôt comptés. Je ne saurais rien dire de la petite culture : les quelques villages que j'entrevois sont éloignés du fleuve, dont les bords ne sont généralement pas autre chose qu'une vaste arène de sable. *fin.* Le proverbe dit que le meunier s'éveille quand s'arrête le tic-tac du moulin : ainsi j'ai fait cette nuit, m'éveillant en même temps que la pompe à vapeur a cessé de faire sentir ses coups de piston. Une demi-clarté était répandue dans ma cabine, moins nette que celle des nuits passées. En regardant à la vitre, je ne vis

pas les bords du fleuve; pas d'eau non plus; pas d'eau! Je garde d'habitude, quand je m'embarque, mes habits et n'ôte que les chaussures; en deux temps, je suis sur le pont. Un épais brouillard nous enveloppait de toutes parts, et le capitaine, en homme prudent, avait fait amarrer le bateau à la rive prochaine. Vers les cinq heures du matin, nous avons repris notre course pour être de nouveau arrêtés dans notre marche, environ une demi-heure après, par un nouveau brouillard.

9 Août.

C'est à midi que nous sommes arrivés au port de Kazan, qui se compose de quelques maisons jetées en quelque sorte sur les bords du fleuve. Il paraît qu'il est tombé ici beaucoup plus d'eau, je dis de pluie, que nous n'en avons eu à Nijni, au départ: la boue est profonde sur les bords du fleuve; et sans notre courrier, qui fait avancer un des nombreux drojky, qui attendent l'arrivée du bateau, il nous faudrait patauger dans une mare de boue. Mais ne parlons pas d'un accident dont nous n'avons pas souffert; et fouette, cocher! Notre homme, à l'instar de tous ses collègues... russes, part à fond de train et traverse au grandissime trot de vastes terrains vagues. Le terrain est cependant bien mou; les cailloux manquent: ce dont je ne me plains pas; les secousses sont presque insensibles,... mais c'est le début. Patience! ou plutôt courage! Nous allons tout à l'heure payer, payer cher cette bonne fortune: nous n'avons pas couru dix minutes, que nous atteignons la route. Elle a été pavée autrefois, non pas avec le petit caillou de Moscou, mais avec je ne sais quelles grosses pierres, qui ne tiennent plus au sol maintenant et qui roulent au caprice de la voi-

ture : or, notre petit véhicule navigue dans cette boue énorme remplie de ces pierres. Si notre cocher n'avait pas eu des os de fer, il aurait ralenti l'ardeur de ses trop généreux coursiers, — ne fût-ce que pour lui; mais non. Vingt fois j'ai été tenté de descendre; vingt fois j'ai voulu faire la route à pied; mais si je ne suis brisé, je serai noyé dans cette boue liquide : lequel choisir de ces deux maux ?

La nécessité est mère de l'industrie; en cherchant, je finis par découvrir une position presque supportable : il s'agit de me tenir sur mon siège en équilibre, sans m'appuyer d'aucun côté, pas même des pieds, qui iront flottants au hasard de la secousse. Je relis aujourd'hui ces impressions du jour; et j'écrivais, je ne change rien à mon style, que Lucifer seul avait pu construire cette route, et dans un moment de bien mauvaise humeur. Grâce à Dieu, nous sortons de cet abîme, de cet enfer, et nous arrivons à Kazan, qui est à une lieue du fleuve, sur une colline qui suit la direction du Volga. Avant d'arriver à la ville, à mi-chemin, nous avons remarqué le monument élevé en l'honneur de Derjavine, le poète illustre que vit naître Kazan en 1743, et qui s'éteignit vers 1816 près de Nowogorod, dans ses terres.

On arrive à la ville par une espèce de ravin : à droite, d'assez belles maisons; à gauche, sur une éminence, le Kremlin. Dès qu'on a atteint le niveau de la haute ville et du Kremlin, auquel je reviendrai un peu plus tard, on entre dans une belle rue de deux kilomètres au moins : de grandes maisons la bordent des deux côtés. Elle est sur l'arête même de la colline, et toute droite : des voies latérales y montent de droite et de gauche, au bas desquelles, vers la droite surtout, c'est-à-dire du côté du fleuve, sont d'autres

rues fort nombreuses, qui s'étendent dans la plaine et qu'on me dit habitées plus spécialement par les musulmans. Charles, qui dans un drojky nous précède avec nos bagages, a fait arrêter au milieu de la rue, à gauche, devant une belle maison : c'est l'hôtel de l'Union : nous y descendons, en nous promettant, en nous flattant d'oublier que nous sommes en Tartarie.

La Tartarie ! Qui ne se serait figuré comme moi un pays presque sauvage, des habitants vivant en partie sous la hutte ou sous la tente ? Et nous voici dans un hôtel qui ne le cède en rien à tous les hôtels de l'Europe du centre ! Me voilà introduit, au premier étage, dans un immense salon suivie d'une grande chambre à coucher avec deux lits de très-bonne apparence. Sans m'enquérir seulement du prix, je demande un logement plus modeste, et l'on me donne, toujours au premier étage, un fort joli salon avec chambre à coucher à un seul lit et cabinet de toilette : le tout meublé très-comfortablement. Je fais un bout de toilette, et l'on m'annonce que le dîner est servi. Charles vient m'indiquer la salle à manger, et s'en va de là à la recherche de mon docteur qui habite à l'autre extrémité de mon premier : je dois même dire qu'il habite loin de moi ; car la maison est grande. J'ai retrouvé à table mes compagnons de voyage du Volga, la famille italienne et les deux jeunes moscovites qu'attend le Danube : j'y vois aussi un certain nombre d'officiers russes.

Passons des convives au service ; et voyons si la table en ce pays répond à la maison et si l'on est aussi bien nourri que logé. Plusieurs sommeliers, en grande tenue, habit noir et cravate blanche, figures carrées à pommettes accentuées,

avec des yeux rapprochés du nez, sont autour d'une table et reçoivent la soupe de leur chef : une julienne, oh ! mais une julienne comme on n'en mange pas une meilleure à Paris. Et tout le reste du diner à l'avenant : on deviendrait gourmand en Tartarie pour peu qu'on y eût de dispositions : sans le détailler, disons seulement que le repas s'est galamment terminé par des glaces au citron que Tortoni ne désavouerait pas. Le diner fait, nous nous sommes mis en route, le docteur et moi, mais à pied cette fois, et nous avons repris le chemin par où nous étions arrivés, la grande rue qui nous a permis de flâner de boutique en boutique : exposition perpétuelle et fort attrayante, je vous assure ! Toutes ces vitrines ne le cèdent en rien à tout ce que nous avons vu dans d'autres grandes villes. Les porcelaines d'usage ordinaire et les objets d'art les plus riches : l'horlogerie dans tous ses mille détails ; l'article de Paris dans ses mille fantaisies : inutilités, babioles, tout est exposé avec art et en si grande abondance, qu'il en faut croire le goût aussi répandu dans ce pays que chez nous. Je dois aussi penser que les cheveux sont rares en Tartarie : je n'aurais, certes, pas voulu compter tous les chignons, et de toutes nuances, que j'ai remarqués à la vitre des coiffeurs-parfumeurs. Que dire de l'article modes ? Voyez-vous ces nouveautés pour dames, robes à raies petites et grandes ; robes à ramages ; robes de jaconas pour tous les goûts avec la gravure à côté : salut à vous, dessins connus ! Voici qui sent Mulhouse : ces modes sont signées Steinbach-Kœchlin, celles-ci Kœchlin Frères ; ces fleurs sortent de chez les Dollfus-Mieg.

Le magasin d'à côté a pour enseigne M^{me} Kastner, de Paris,

lingerie et nouveautés : ne serait-ce point par hasard une M^{me} Kastner, de Strasbourg ? A côté de cols et de mantelets brodés, elle expose des corsets qui satisferont sûrement leurs futures propriétaires ; ou ces dames seront bien difficiles. Plus loin, sont des chemises d'homme, haute fantaisie ; des chiens, symboles de la fidélité ; des chats, la perfidie : des renards, l'astuce, . . . de vraies armes parlantes les ornent en diverses nuances. Tiens ! Champbrun, coiffeur de Paris, et à côté de beaux caractères russes en or . . . Allons, docteur, faisons tomber nos cheveux sous les ciseaux tartares d'un coiffeur parisien, ne fût-ce que pour la rareté du fait ?

Dans la vitrine on ne voit que perruques et toupets avec assortiment complet de chignons noirs, blonds, roux et châains ; j'ouvre donc la porte et j'appelle à haute et intelligible voix : M. Champbrun ! Plusieurs individus, à type distinctif asiatique, nous regardent avec surprise sans rien nous répondre. Comme, à dévisager tous ces gens-là, je n'en vois aucun qui ressemble à un parisien, voire même à un Breton ou à un Alsacien, je me mets à appeler plus haut encore : M. Champbrun ! — « Voilà, voilà, » m'est-il répondu alors du fond de l'arrière-boutique par une voix très-française ; et en même temps un homme, dont le type est bien différent du type tartare, arrive, ou plutôt accourt, et me demande avec l'accent parisien ce que je désire. — « Me faire couper les cheveux ? Et combien m'en coûtera-t-il en Tartarie, ajoutai-je par manière de plaisanterie ? — Mais c'est écrit sur l'enseigne. — Sur l'enseigne, c'est possible ; mais l'enseigne est en russe, et je ne connais rien à vos V renversés, ni à vos R retournés. — Vingt kopecks. » — Je

me découvris, et toujours en riant demandai quel rabais j'obtiendrais pour ma tête à peu près dégarnie. — « Vingt-cinq kopecks, Monsieur, c'est le prix des têtes comme la vôtre. — Pourquoi ? — Il y faut plus d'art. » Bon, bon ! J'ai reconnu l'arbre au fruit : en résumé, nous avons confié nos têtes aux ciseaux tartares, le docteur et moi ; la besogne faite, j'ai soldé les comptes avec maître Champbrun et ses aides.

A côté de la boutique du coiffeur, nous entrâmes dans un grand magasin de parfumerie, ganterie et nouveautés : c'est encore la maison Champbrun, et très-bien fournie, ma foi. Parlons donc une bonne fois de M. Champbrun : il est né dans un village de Seine-et-Oise, puis est venu comme coiffeur à Moscou où il s'est marié : de là, il est allé s'établir à Kazan : il a une grande demoiselle qui parle bien le français et soigne le magasin avec sa mère. Quant au maître de la maison, il fait presque tous les ans le voyage de Paris pour ses achats et me dit faire le mi-gros avec ses voisins. J'ai remarqué que la plupart des enseignes portent la double inscription russe et française : Tailleurs, bottiers, coiffeurs et lingères, *è tutti quanti* sont ou se disent être de Paris : je n'en ai point vu un seul qui se réclame de Londres : et nous, Français, nous sommes assez... naïfs pour commencer à singer les modes de nos voisins d'outre-Manche !

Au bas de la rue est une espèce de bazar, un bâtiment où sous une galerie je vois un grand nombre de magasins contigus qui sont occupés par des marchands droguistes et épiciers, drapiers et autres : tous ces magasins étaient ouverts. J'avais justement besoin d'une éponge : j'en vois une à ma convenance exposée dans un des magasins de la

galerie; j'en demande le prix au marchand, que je vois debout à la porte. Néant: il me répond qu'il ne vend pas le saint jour de dimanche! J'avais bonne envie de lui dire que dans ce cas il eût aussi bien fait de ne pas ouvrir sa boutique; mais j'ai gardé *in-petto* ma remarque : cet homme, après tout, est dans son droit; il peut chômer le dimanche et avoir boutique ouverte.

De l'autre côté de la rue est l'entrée du Kremlin. A peine en a-t-on franchi le seuil, qu'on se trouve sur une grande et belle place : un jardin, richement ombragé, en occupe tout le centre : tout de suite à gauche est une très-haute tour, qui a des étages superposés, et qui s'élève en s'aminçant, en s'épointant. C'est le minaret d'où les muphtis appellent les fidèles à la prière. Un peu plus bas est un bâtiment qui, par la simplicité de sa construction, ressemble à une maison d'habitation : c'est une mosquée. Non loin du minaret (il semble même s'y rattacher et en dépendre) est une grande et magnifique église russe; en face, un palais d'architecture grandiose : c'est là que réside le gouverneur. D'autres grands monuments sont des casernes ou des centres d'administration. Ici une terrasse offre une vue très-étendue sur la plaine et le Volga. Non loin sont plusieurs grands villages qu'on me dit mahométans, dont les habitants sont réputés excellents cultivateurs.

En retournant sur nos pas, nous avons remonté d'abord un peu la grande rue; puis à droite, par une rue en pente, nous sommes descendus dans la basse ville qui est coupée par plusieurs canaux. Les rues y sont généralement larges et tirées au cordeau, avec des maisons moins hautes et pour la plupart moins soignées que celles de la ville haute. Nous

avons passé à côté de plusieurs mosquées, qui étaient fermées. Nous sommes, enfin, arrivés à l'une de ces mosquées, sous le porche de laquelle causaient quelques individus. Nous nous enquérons auprès d'eux s'il ne serait pas possible d'ôter l'énorme cadenas qui ferme la porte et si l'intérieur, enfin, n'est pas visible. Sur ce, les voilà qui s'adressent à leur tour à un beau vieillard aveugle, assis près d'eux sur un banc de pierre. A son consentement, l'un d'eux nous ouvre la porte massive, et nous entrons dans une grande salle de 5 ou 6 mètres de hauteur. Un grand nombre de fenêtres l'éclairent ; pour tout ameublement, une natte couvre le plancher ; et sur cette natte, nous voyons des chapelets épars, que la négligence semble avoir oubliés là ; ici, un échafaudage mobile, comme ceux dont se servent les peintres au Louvre, quand ils copient des tableaux suspendus un peu haut : c'est la chaire d'où parle le muphti : d'ailleurs rien, ni table, ni banc, ni chaise.

Comme j'ai assisté déjà à des services religieux chez les mahométans, je veux profiter de l'occasion pour donner une idée de la manière dont ils pratiquent leur culte. Le mahométan prie debout avec un chapelet à la main : à un moment donné, il s'assoit sur les talons ; puis à plusieurs reprises se balance en avant, baise le parquet, se relève, tient les deux mains ouvertes et réunies devant lui, comme s'il y lisait quelque chose ; les passe tout ouvertes sur la figure du haut en bas, et répète ce double mouvement plusieurs fois, tout en murmurant toujours sa prière.

Notre cicerone s'était montré très-complaisant ; il le devint bien plus encore à la sortie, nous engageant à revenir le soir sur les sept heures pour assister au service, nous

promettant d'être là pour nous introduire. En quittant la mosquée, nous fûmes dans le quartier spécialement habité par les mahométans. Les maisons y sont presque partout de très-pauvre apparence : on se sent au centre d'une population de petits trafiquants. Et tous les trafics, à commencer par les victuailles de toute espèce, le porc excepté, sont là représentés : comme l'israélite, le mahométan ne mange pas de porc. Toutes les boutiques étaient ouvertes, et je remarquai que les transactions allaient leur train, à l'opposé de ce qui se passait dans le quartier chrétien où l'on célèbre le dimanche : le jour du repos chez les mahométans est le vendredi. En parcourant ces quartiers, j'y ai trouvé grande analogie avec les habitudes des israélites. Ici aussi les apparences sont trompeuses ; car on m'assure que tel marchand qui vous vendra avec empressement pour quelques kopecks de la farine ou du thé, fait un commerce considérable de ces denrées ; et cet autre, qui vous offre en passant un bonnet d'astrakan noir ou gris, s'en ira à la foire de Nijni avec de la pelleterie pour des sommes, dont on se ferait difficilement l'idée, même approximative.

Avant de quitter ce quartier tartare, je dois dire qu'une bonne partie des boutiques sont de vraies échoppes ; et quand on regarde à l'intérieur, on croit y remarquer plus ou moins de misère, fort peu de luxe et de propreté. Si je ne craignais pas de fatiguer mon lecteur, je l'introduirais volontiers au sein même de la famille qui est d'ordinaire assez nombreuse. L'homme seul s'occupe du commerce : à la femme, les soins du ménage et des enfants. Puisque nous sommes dans la maison, voyons donc quelle toilette il s'y fait. Les hommes ont tous les cheveux coupés ras : ils

portent une calotte en cuir ou en soie ; par-dessus cette calotte, un bonnet plus ou moins haut en astrakan gris ou noir. Au lieu de bonnet de fourrure, les pauvres portent des chapeaux gris pointus, comme les Calabrais, et ne quittent pas cette double coiffure, même par les plus grandes chaleurs. Leur vêtement se compose d'une chemise en indienne, et quelquefois en soie, qui tombe jusqu'aux genoux, en passant sur un large pantalon qui entre néanmoins dans les bottes, dont la tige est parfois en cuir rouge. La chemise et le pantalon sont serrés à la ceinture par une bande d'étoffe en couleur éclatante : un capitan en drap noir ou en étoffe de soie plus ou moins riche complète ce vêtement d'une propreté toujours douteuse.

Maintenant que nos élégantes ne s'imaginent pas que leurs doubles jupes de 1867-1868 soient une nouveauté ni une mode française : en Tartarie, c'est le costume des femmes musulmanes. Une jupe en indienne d'un grand dessin, comme pour meubles, descend jusqu'à la cheville ; une seconde jupe, plus ample, également d'un grand dessin et garnie au bas d'un falbalas d'une bonne largeur de main, tombe jusque au-dessous des genoux. Un mantelet, comme un mantelet de nuit, entre dans le jupon ; puis une large bande, qui descend jusqu'à mi-jambe, couvre la tête et le haut de la figure ; les cheveux surtout. Ajoutez à cela le pantalon, des bas et des souliers ; et voilà l'habillement complet des hommes et femmes tartares de Kazan.

Nous sommes rentrés à l'hôtel en prenant la grande rue, par la partie supérieure, qui n'a plus ou presque plus de magasins à grand étalage. A 6 h. 1/2, nous sommes repartis, et cette fois avec nos compagnons de voyage italiens, pour

assister au service religieux de la mosquée; par malheur, un orage nous a surpris à moitié chemin, et quand nous sommes arrivés, l'heure du service était passée. La pluie continue, une petite pluie fine, mais persistante, qui nous oblige de rentrer à l'hôtel, au lieu d'aller terminer notre dimanche dans un jardin public, une sorte de Tivoli qui est au bas de la ville, mais du côté opposé, à la partie déjà par nous visitée. En somme, Kazan est une des grandes et belles villes de la Russie; on y compte 60,000 habitants; il s'y fait un grand commerce de farine; j'y ai remarqué, entr'autres, une minoterie à la vapeur, qu'on aurait prise chez nous pour une filature de 30,000 broches!

J'ai si bien dormi dans un très-bon lit qu'à 5 heures Charles a dû m'éveiller : nous comptions retourner à Nijni, et le bateau partait à 8 heures. Déjà, en descendant le Volga, nous avons remarqué que tous les bateaux, qui remontent, étaient encombrés de voyageurs : il était donc important d'arriver des premiers pour avoir une bonne place; d'autant plus important, dirai-je, que nous avons à passer la nuit sur ce fleuve, et qu'il eût été bien dur de coucher sur le pont, à la belle étoile, serré contre quelque Asiatique, dont le capitan ou la tulupe sont quelquefois habités.

Nous quittâmes Kazan à 6 heures du matin; le hasard voulut que le vapeur, qui nous avait amenés, fût le même qui nous ramenât : arrivés au bateau, nous trouvâmes un encombrement terrible de voyageurs : terrible est bien le mot; car ces voyageurs, venant d'aval et continuant leur route, avaient la préférence sur les derniers venus. Toutefois, comme les voyageurs de première classe étaient assez rares, nous eûmes, avec cinq roubles de paie supplémen-

taire, un cabinet pour nous seuls. Impossible, je crois, de voir un grand bateau à vapeur bourré de plus de voyageurs : tous gens qui s'en allaient à la foire pour vendre ou pour acheter ; pour gagner quelques bonnes journées à titre de commissionnaires, et même de mendiants. J'ai remarqué dans le nombre des femmes à toilette un peu douteuse, qui cherchaient à dissimuler leur pâleur sous une couche de fard : elles, aussi, s'en allaient à Nijni.

Je n'ai plus rien à dire des bords du Volga : je les ai décrits de mon mieux quand nous avons descendu le fleuve. Aujourd'hui que j'é le remonte, mes observations ne dépasseront pas le pont du bateau. Remarquons, d'abord, que la cuisine du bateau n'est approvisionnée que pour les voyageurs de première classe : aux autres, elle ne donne que l'eau chaude pour le thé. Aussi, à chaque halte du bateau pour faire son bois, une partie des passagers descend à terre, et trouve là de quoi se munir l'estomac. Des centaines d'individus, restaurateurs ambulants de tout âge et de tout sexe, y exposent de la viande, du poisson, des écrevisses cuites : j'ai vu jusqu'à un cochon de lait nageant dans je ne sais quelle sauce à vous en déguster pour toujours. De belles fraises eussent été plus appétissantes, si les enfants qui les offraient, et qui sans doute les avaient cueillies, avaient caché leurs mains. Ce qu'il y avait en abondance, c'étaient des pains, beaux comme le plus beau pain de Paris et qui faisaient plaisir à voir, et sans doute à manger ; car des gens, qui semblaient misérables à la mine, n'en mangeaient pas d'autre.

Un vieux soldat, vêtu d'une capote en drap grossier, mais grossier à ne pas s'en faire une idée chez nous, et

qui étalait toute une kyrielle de médailles honorifiques, se tenait seul à l'écart, indifférent au mouvement général, et s'abstenait de manger et de boire : il me faisait peine à voir. Je le fis interroger par Charles, et j'appris que très-jeune, il était entré au service ; qu'il avait fait sa première campagne en Allemagne, 1813 ; qu'il s'était battu sous les murs de Paris en 1814 ; que plus tard, il avait fait la guerre en Asie et en Circassie : en dernier lieu, il avait fait la campagne de Crimée. Mais ne sachant auprès de qui réclamer, ignorant même de quelle partie de la Russie il est natif, ne pouvant vivre des quelques roubles qu'il reçoit de l'Etat, il est souvent obligé de compter avec la faim. Je lui fis donner immédiatement quelques kopecks : avec quoi il s'acheta du pain ; un peu plus tard, je vis que d'autres voyageurs le gratifiaient d'un verre de thé.

Comme la journée était longue, et que le pays, que nous traversions, ne présentait aucune distraction, il fallait la chercher sur le bateau même : le hasard voulut que je rencontraisse quelques personnes avec qui converser très-agréablement. Il y avait, entr'autres, deux dames encore belles et mises avec une certaine recherche : elles n'avaient avec elles qu'une femme de chambre. Ces dames parlaient fort bien le français, l'allemand, et ne paraissaient pas étrangères à ce pays : je les avais trouvées sur le bateau à vapeur, quand j'y montai, et j'appris un peu plus tard qu'elles venaient du Midi. L'une d'elles me dit qu'elle se proposait d'aller prendre les bains de mer de l'Océan : elle me parla d'Ostende, de Dieppe, de Biarritz comme pays de connaissance. Parmi les messieurs, je recherchai plus particulièrement la société d'un officier, le comte de O*** qui venait du

Midi, où son père possédait de vastes propriétés entre le Don et le Caucase. La conversation était des plus intéressantes, et je profitai largement de la complaisance qu'il mit à répondre à toutes mes questions. Il m'apprit que son père avait d'immenses plaines couvertes du plus beau froment : que la récolte faute de bras en serait bien difficile.

Cette question soulevée, je lui demandai des renseignements relatifs à l'émancipation des serfs : elle avait occasionné d'abord, me dit-il, des pertes énormes pour les propriétaires ; mais elle devait se produire tôt ou tard, et il avait mieux valu en finir d'une manière pacifique et par la légalité que de subir les violences d'une révolution, qui aurait fait bien plus de mal. D'après le nouvel ordre de choses, chaque serf recevait de son ancien maître l'habitation qu'il possédait, et, près de cette demeure, suivant la qualité des terrains de quatre hectares et demi à six avec obligation de les cultiver, lui et ses héritiers cinquante ans durant, et de payer à son ancien maître un rouble argent, soit 3 fr 75 c. par an. D'après une autre stipulation, il recevait seulement le quart du terrain et point d'habitation, mais avec la facilité de disposer tout de suite à son gré de la terre, de soi et des siens. Au temps du servage, il y avait eu des serfs économes et d'autres qui ne l'étaient pas. Au moment de l'émancipation, la plupart des premiers avaient pris l'engagement de rester au village ; et grâce à leurs économies, ils avaient acheté, comme les seigneurs le firent aussi, la part de ceux qui voulaient réaliser tout de suite ce qu'on leur avait donné : si bien que le lendemain du partage il y avait de grands et petits propriétaires, et des prolétaires. Beaucoup de ces derniers étaient restés sur

la propriété comme journaliers; d'autres avaient émigré dans les villes. De là, le manque d'ouvriers pour les grands propriétaires. Les petits, qui cultivent avec soin leurs cinq ou six hectares, sont fort occupés pour leur compte au moment des grands travaux; et les prolétaires ont émigré en partie dans les villes avec leurs familles. On estime que plus de 60,000 hommes sont occupés à la construction des chemins de fer et qu'ils gagnent de fortes journées.

Les propriétaires sont obligés, en ce moment, de donner, outre la nourriture, de 3 à 4 fr. de paie par jour à un homme pour moissonner : aussi y a-t-il d'immenses étendues de belles terres en friche, des herbages de toute beauté absolument abandonnés. Je demandai à mon officier pourquoi l'on n'y élevait pas de bétail, des chevaux, des bêtes à cornes, chèvres, moutons, etc...; il me répondit que le manque d'eau y mettait obstacle; qu'en été, l'on n'aurait pas moyen d'abreuver les troupeaux. Je fis ici observer à M. O*** que cette sécheresse provenait sans doute du manque de forêts : il me répondit que cet avis était le sien, que depuis trois ans il s'occupait d'ensemencer du bois de diverses essences et qu'il avait déjà un millier d'hectares qui venaient très-bien. Il se flattait que dans vingt ans les puits, avoisinant les forêts, auraient de l'eau toute l'année; que le pays serait habitable et habité; qu'on pourrait alors nourrir dans les prairies de nombreux troupeaux et tirer bon parti des plaines aujourd'hui improductives, y attirer des colons, s'adonner dans ces terres vierges aux cultures commerciales, garance, chanvre, lin et betterave. On ferait alors du sucre et de l'eau-de-vie, dont la consommation est si considérable en Russie : chose aujourd'hui impossible,

dans des contrées où le combustible est si rare qu'en hiver, quand le bétail est parqué ou à l'écurie, on fait le plus de fumier possible : lequel, bien pourri et coupé comme de la tourbe en mottes, séché au soleil d'été, fait le principal combustible, et même un très-bon combustible.

Je reviens au personnel des passagers. Tout ce monde buvait du thé du matin au soir ; les théières étaient en permanence sur les tables, sur les bancs, sur les caisses, même sur le plancher, seul emplacement disponible pour beaucoup de pauvres diables. Le restaurant du bateau leur prêtait les verres, théières et tasses, se réservant de vendre l'eau chaude : car tout Russe, qui voyage, porte son thé avec soi, et le boit à toute heure, et l'eau-de-vie de même, si la bourse le permet.

En dehors des voyageurs de première classe, quelques femmes seulement des deuxièmes avaient une grande chambre avec une espèce de lit de camp pour y passer la nuit : tous les autres demeuraient jour et nuit sur le pont. Tout Russe, s'il n'est grand seigneur, ou si pauvre qu'il n'ait à porter que sa personne, a son bagage de voyage dans une peau de vache tannée, liée avec une corde. Ce bagage se compose invariablement d'un sac qui renferme ses vivres, du thé, et un grand oreiller, bourré de plumes : la tulupe en peau de mouton ne le quitte pour ainsi dire jamais, ni jour ni nuit, ni été ni hiver ; et la toison toujours à l'intérieur appliquée au corps.

Dans la journée, il a plu à plusieurs reprises, et même fortement à une certaine heure : alors ceux qui avaient des peaux se sont couchés sur les bancs, sur les tables, sur le plancher, et se sont couverts avec leur grande peau du haut

en bas, l'oreiller sous la tête. Ceux qui n'en avaient pas ne se sont pas moins abrités en se fourrant du mieux qu'ils pouvaient sous le manteau des autres : c'était au moins le haut du corps qui était protégé, et j'ai remarqué avec plaisir qu'on supportait patiemment ces voisins parasites. D'autres cherchaient un refuge sous les bâches qui couvraient, sur le pont, les bagages des voyageurs et la marchandise. D'autres ont reçu la pluie sans en paraître bien affectés.

Après trente heures de navigation, nous fûmes de retour à Nijni et résolûmes de repartir le soir même pour Moscou. Nous n'avions donc pas de temps à perdre, si nous voulions voir un peu en détail la foire. Ce qui nous força de recourir encore au drojky pour ménager un peu nos jambes et perdre le moins de temps possible : nous commençâmes par aller déposer nos effets dans les magasins de M. Zenger et C^{ie} pour les reprendre le soir au départ. En sortant du bateau, nous prîmes tout de suite la voiture ; et profitant de l'expérience que j'avais acquise à Kazan, je me mis, en véritable équilibriste, sur mon siège : le docteur prit place à côté de moi ; Charles avec les bagages se mit sur un autre véhicule, et en route ! Nos bagages déposés, nous résolûmes de procéder méthodiquement : nous reprenons au pont, et suivons la grande artère qui conduit à la station.

La foire était en pleine activité : un changement incroyable s'était opéré pendant les quatre ou cinq jours de notre absence. Quand nous partîmes, les magasins s'ouvraient ; on déballait les marchandises ; tout était sens dessus dessous. Aujourd'hui les magasins sont ouverts : vendeurs et acheteurs sont occupés de leurs transactions. Je me figurais ces orientaux, dans leurs magasins, trônant

raides et fiers, répondant à peine à leurs acheteurs : c'est tout le contraire. S'ils sont occupés eux-mêmes avec quelque client à l'intérieur du magasin, un employé sera sur la porte qui, au moindre regard jeté sur la marchandise, vous interpellera et vous invitera à entrer. La grande rue, qui part du pont, avec ses magasins à droite et à gauche, offre une assez grande variété de marchandises : il y a surtout là certaine marchandise qu'on ne trouverait nulle part ailleurs. Ce sont des caisses ferrées et peintes avec plus de luxe que de goût sur toutes leurs surfaces ; beaucoup de fleurs, quelquefois un paysage ; des maisons, des animaux, mais toujours dans les couleurs les plus vives, et souvent à reflets métalliques. Les couvercles, ferrements et serrures sont parfois d'un aspect artistique, d'une complication et d'une richesse de travail merveilleuses. Ce sont des carrés longs de 30 centimètres à 2 mètres avec largeur et hauteur proportionnées. J'aurais voulu en trouver une petite assez jolie pour valoir la peine d'être emportée ; mais j'ai perdu, à la chercher, mon temps et ma peine. Chez les paysans russes, et surtout chez les habitants d'une partie de l'Asie, ces coffres ou caisses remplacent des armoires. Je me rappelle, d'ailleurs, un temps où chez bien des gens de nos campagnes on voyait une grande caisse (trog), en sapin ou en chêne qui tenait lieu d'armoire. On ne peut point se faire une idée de la quantité de ces caisses qui sont à vendre : elles sont entassées dans les magasins par milliers et milliers. Les marchands, qui viennent à la foire pour acheter des articles manufacturés, les emballent dans ces caisses, qui à leur tour sont emballées avec soin pour être revendues avantagusement dans leur pays.

Puisque je suis venu à parler d'emballage, je dirai qu'ici tout s'emballé dans des tissus, dans des nattes faites avec de l'écorce de tilleul : il y a sur le Volga de grands bateaux chargés exclusivement de ces nattes. La toile d'emballage en fil de chanvre n'est point employée. Après les magasins de caisses, viennent en grand nombre et à la file les magasins de tableaux de saints, tous n'ayant de peints que les têtes, les mains et les pieds, comme on sait. Il y a des saints de toute grandeur et de tout prix. Dans cette même rue, sont des libraires : leur vente consiste le plus souvent en livres de dévotion pour les divers cultes chrétiens et autres qui se pratiquent dans l'empire russe et pays circonvoisins. Il faut comprendre dans cette catégorie les marchands de gravures, et surtout d'estampes coloriées, qui sont fort demandées. Faut-il mentionner maintenant ces magasins bourrés de caisses carrées de 50 à 60 centimètres, recouvertes de peau de bœuf sèche : quelques-unes ont des ouvertures de 4 à 5 centimètres, comme qui dirait la fenêtre d'une cabane de paysan. Toutes ces caisses renferment du thé qui vient de la Chine chinoise et russe : ces petites fenêtres servent à reconnaître la qualité. La bouilloire et l'eau bouillante que vous avez là sous la main avec des tasses à côté servent aux acheteurs méfiants qui aiment mieux s'en rapporter à leur goût qu'à leurs yeux : aussi voit-on là vendeurs et acheteurs, la tasse à la main, dégustant leur thé, comme les gourmets chez nous dégustent le vin.

S'il y a de ce côté bon nombre de marchands de thé, il y en a bien plus encore dans d'autres parties de la foire : c'est à n'y pas croire. Les hangars de notre station mulhousienne ne suffiraient pas, je crois, tout grands qu'ils sont,

à abriter le thé qui est amené à Nijni. Ne croyez pas au moins que ce soient les enfants du Céleste empire qui l'apportent : pas plus de Chinois que sur ma main ! Ce sont les Russes qui détiennent ce commerce : bien des maisons de Moscou ont en permanence des associés ou employés dans les pays de production pour soigner les achats.

Outre les articles ci-dessus mentionnés, il y a encore bien d'autres magasins dans cette rue : après en avoir parcouru une certaine longueur, nous avons pris à gauche, et sommes descendus vers l'Oka dont les bords, sur une longueur de plusieurs kilomètres et sur une largeur de plusieurs centaines de mètres sont littéralement couverts de fer, en fonte et forgé, de tout genre et de toute qualité. Chaque marchand y occupe un espace distinct ; une petite baraque lui sert de comptoir ; et comme le lit n'est pas toujours dans les habitudes russes, la nuit venue, il s'y étend dans sa tulupe, avec le coussin, son fidèle compagnon de voyage, sous la tête. Si la fatigue du jour contribue au repos de la nuit (et les nuits à présent sont bien courtes), les négociants en fer doivent bien dormir ; car ils se fatiguent bien durant le jour : leurs marchandises, en effet, sont déposées dans 30 centimètres, et plus, de sable fin ; et circuler dans ce sable n'est pas moins fatigant que de circuler dans la terre labourée.

Nous en ressentons quelque chose : aussi nous dépêchons-nous d'en sortir, et de remonter dans la rue que nous venons de quitter. Nous l'avons traversée pour entrer dans la vraie ville de foire, qui est située derrière. Ici l'aspect change : nous avons vu le commerce des spécialités ; ici c'est le commerce général, ce sont plutôt tous les com-

merces. Voici des milliers de chignons et autres coiffures de femmes; des toupets et des faux toupets à faire croire que la Mongolie et la Chine se sont mises à la mode de Paris. A côté de cette industrie en cheveux naturels et artificiels, sur la porte du magasin, voici le Persan avec son capstan de soie, lié à la taille par une ceinture de soie rouge, son haut bonnet en astrakan et son large pantalon dans ses bottes. Il vous offre des fruits secs, du raisin, des figues, vous assurant que personne ne vous vendra rien de meilleur, ni de plus belles noix, ni d'amandes plus fraîches, ni de meilleure pistache : il a encore des dattes, prunes, pruneaux; quartiers de pommes et de poires séchées que l'on consomme beaucoup là-bas et qui ne tentent guère. Si vous avez le malheur de vous arrêter, il vous contera le contenu de tous les sacs empilés dans son magasin.

A côté, voici du coton imprimé, ou de la toile : vous n'avez qu'à choisir. Telle maison de Moscou y envoie cinquante, soixante mille pièces de calicot imprimé, dont les trois quarts en petit dessin à fond rouge au rouleau; et les maisons de ce commerce sont fort nombreuses. Dans tout le parcours de la rue, les marchands de drap se touchent : magasins bien garnis, plus fournis cependant de drap ordinaire que de fin. Cette autre boutique vous montre des amas de fourrures : voilà des monceaux de peaux de martres : une seule vaut bien des roubles, quoiqu'elle ne soit pas plus grande que la main.

La nouveauté, la lingerie, les modes; les confections pour hommes et femmes ne manquent pas non plus : j'allais oublier les magasins de bottes. Kasan y envoie beaucoup

de bâtis de voitures et de calèches, du plus beau au plus ordinaire : en deux mots, les détaillants de Moscou, pour peu que leur commerce soit important, se dégarnissent chez eux pour ouvrir des succursales à la foire de Nijni. Dans la rue Rambuteau, à Paris, vous ne trouverez pas un assortiment plus complet de tricot, de broderie ou de laine teinte. Rien de beau comme les expositions de tissus en soie : tout ce que les différents cultes, le luxe des femmes de l'Orient et même des hommes peuvent exiger de magnificence, tout est là, et en abondance. Voulez-vous ce qu'on appelle l'article de Paris? Ces riens artistiques qui font la spécialité des Susse, des Tahan, des Giroux? vous n'avez que l'embarras du choix : ainsi pour la bijouterie et l'horlogerie.

Après avoir parcouru toutes ces rues bien alignées, regardé en vrais flâneurs à tous les magasins, dérangé nombre de marchands, et le reste, nous nous sommes dirigés, en traversant une grande place, vers un immense bâtiment dont le rez-de-chaussée forme bazar pour la vente en détail. Ce qui nous attire plus que la partie commerçante, c'est la partie gastronomique : il y a un restaurant, où nous avons dîné très-passablement. Nous avons mangé, entr'autres mets rares, une soupe au sterlet (soit l'uka si renommé en Russie) : à dire vrai, j'en ai mangé sans grand plaisir, estimant la rareté plus que le goût du poisson : par exemple je l'ai payée pour la rareté et pour le goût, c'est-à-dire fort cher. Après le repas, en sortant par une autre porte que la porte d'entrée, nous nous sommes trouvés sur une belle place plantée d'arbres avec fontaine pour décoration du centre.

Vis-à-vis est une petite ligne de construction avec un pavillon du milieu, qu'on dirait construit par un architecte du Céleste empire : c'est, qu'aussi on le nomme le quartier chinois ; il n'est pas grand et ne présente qu'une rangée de boutiques ; nous allons, j'imagine, y découvrir du neuf, tous les produits de l'industrie chinoise : belle occasion d'y acheter ces jolis riens qu'on ne trouve chez nous à aucun prix... vraiment, oui, dans ce quartier chinois, il n'y avait ni Chinois ni chinoiserie ; quelques magasins de thé comme partout ; mais comme partout aussi des magasins de drap et autres, mais rien de fabrique chinoise. Quand nous eûmes visité consciencieusement la foire qui se tient dans les magasins, tout cet immense bazar pour la vente en gros et en détail qui forme toute une ville régulière avec des maisons en briques, nous sommes allés voir le véritable champ de foire, celui qui n'a d'abri que d'informes hangars ou la voûte céleste.

Il y avait là des cotons en laine et de la laine de mouton ; rien de bon ni de régulier ni en coton ni en laine ; des quantités formidables de poils de tous les animaux possibles, des peaux de bœufs, chevaux, chèvres, moutons, simplement séchées, et en tas qui formaient collines. Le mot n'a rien d'extraordinaire ou d'exagéré pour ces tas de nattes à emballage, ces bois de construction en grume et autres ; le tout entremêlé de baraques construites à la diable, d'où les marchands veillent sur leurs marchandises. Quel spectacle que ces rues construites ou plutôt formées de charrettes de toute espèce qui ont servi au transport et sont devenues le refuge de tant de familles ! Ces familles, je l'ai dit, viennent chercher à gagner quelques roubles par le travail, la

mendicité et quelquefois le vol : quelques-unes peut-être cumulent ces diverses industries.

Voilà donc ce que j'ai vu ; mais ce que je n'ai pu voir, ce sont les caravanes arrivant, avec les longues files de chameaux, apportant les produits de la Perse ; avec les éléphants, qui servent de monture aux Nababs de l'Inde, chargés de beaux châles de cachemire ; ils viennent, ces Nababs, étaler leur luxe et accroître leur richesse. Non, par malheur, je n'ai point vu cela, moins favorisé que d'autres touristes qui m'ont précédé et qui en ont donné des descriptions à faire suite aux *Mille et une Nuits*. Voici, du moins, un aperçu que je glisserai ici en manière d'épilogue : j'ai vu des gens, presque tous hommes, venus des pays de l'Est et du Nord de l'Europe, et d'une grande partie de l'Asie. Je ne dirai rien du costume si prosaïque de l'Europe centrale, ni de celui des juifs polonais avec la redingote longue à taille étroite sans oublier la fameuse mèche de cheveux qui encadre la figure d'un double tire-bouchon ; négligeons de même le Russe avec sa tulupe, toujours sale si encore elle est entière. Ce qu'il me souciait de voir, c'était des Persans aux riches costumes en brocard de soie à fleurs nuancées, rehaussées d'un fond d'or ; c'étaient des Mogols avec l'arc et le carquois ; le Kirgisc avec le javelot et les pistolets à la ceinture, puisqu'on nous représente éternellement les hommes de ces contrées armés de pied en cap. Des Chinois, j'avais fait mon deuil, je l'avoue, dès mon arrivée à Nijni, lors de mon premier passage. Pauvres illusions, qu'êtes-vous devenues ? Ni Persans, ni Mogols ; pas d'ares, pas de javelots : pour tous costumes, notre costume européen, émaillé de quelques tuloupes russes et de quelques

caphtans en drap noir ou bleu foncé : toute la différence de ces nationalités asiatiques, est dans la coupe des cheveux et de la barbe, et dans le bonnet d'astrakan, gris ou noir, plus ou moins haut.

Allez, cependant, allez à Nijni-Nowogorod, si vous voulez voir le plus grand marché du monde ! allez là, si vous voulez voir exposés tous les produits du sol ou de l'industrie ; thé, blé, farine, fer, fourrure, tout enfin s'y vend et s'y achète ; et telle transaction se monte souvent à des chiffres étonnants. Allez à Nijni, nulle part ailleurs vous ne verrez pareille chose, ni tant d'hommes de races et de religions différentes réunis. Point de femmes qui fassent le commerce, sinon quelques fricoteuses pour le pauvre peuple : point de femmes, en vérité, sauf celles-là, et celles encore dont la ruine est mal dissimulée par un fard imposteur. Elles viennent de toutes parts, ces dernières, et souvent de très-loin : on les rencontre à pied ou en voiture, cherchant à attirer l'attention par un luxe de mauvais aloi et promenant de tous côtés leurs sourires provoquants : un quartier spécial leur est réservé.

Il commence à se faire tard : nous allons reprendre nos effets chez M. Zenger et gagnons la gare. Dans la salle d'attente, nous retrouvons plusieurs de nos compagnons du bateau ; il nous reste une heure ! M. l'ingénieur Ulrich, à qui nous a recommandés M. Lontreuil, nous aperçoit ; et comme il habite la station, il nous offre de monter chez lui, et nous présente à sa femme. Nous causâmes, entr'autres sujets de conversation, du chemin de Moscou à Saint-Pétersbourg qui allait être cédé par le gouvernement à la Compagnie de Moscou à Nijni : il fut question, bien en-

tendu, du triste état où il se trouvait, et s'était trouvé dès le principe. A ce propos, M. Ulrich nous dit l'immense avantage qu'il y avait à employer les fers de la Sibérie, qui, malgré l'élévation de leur prix, étaient en fin de compte les plus économiques.

L'heure du départ étant arrivée, M. l'ingénieur nous fit donner un compartiment pour nous seuls, et nous recommanda au chef de train.

12 Août.

La nuit se passe sans incident notable, sinon que nous avons trouvé sur notre chemin quelques taillis qui brûlent : il était 10 heures du matin, c'est-à-dire que nous avons voyagé 12 heures, quand nous entrâmes en gare à Moscou. Après un peu de toilette et un déjeuner quelque peu reconfortant, je fus prendre congé des familles Matern, Zenger, et Zundel; et comme elles sont à grande distance les unes des autres, l'heure du dîner arriva assez vite. Une nuit sur le Volga; un jour en course sur le champ de foire de Nijni-Nowogorod, et la nuit suivante en chemin de fer; c'était assez pour me permettre de me coucher de bonne heure : ce que je fis.

Comme nous devons partir à une heure après midi pour Saint-Pétersbourg, je fis la grasse matinée, mais non point jusqu'à fermer ma porte aux quelques personnes qui me firent l'honneur de me venir serrer la main. Après un bon déjeuner, dans la sage prévision que d'ici à Saint-Pétersbourg nous ne trouverions que peu de chose ou rien que du thé, nous partîmes pour la station qui est très-éloignée. M. Zundel nous y vint voir une dernière fois : ce dont nous lui savions bien bon gré, car il avait fait pour nous plus de huit

kilomètres. M. Loutreuil, eut la bonté de nous venir voir encore ; mais faute de connaître ou de reconnaître quelqu'un du personnel de la station, il ne put nous être utile comme il l'eût souhaité.

Le compartiment, dans lequel le hasard nous plaça, était à six sièges, mais divisés et si étroits que nous n'y étions guère à notre aise. Heureusement que nous avions passé la dernière nuit dans de bons lits et que nous n'avions avec nous qu'un compagnon de route, habitant de Saint-Pétersbourg et du meilleur monde : il parlait parfaitement le français, l'allemand et l'italien. Nous causâmes une bonne partie du temps, et sa conversation était des plus attrayantes ; il eut la bonté de nous patronner à un buffet pour nous faire donner un verre de thé et un morceau solide.

14 Août.

A dix heures du matin, après neuf heures de chemin de fer, nous fûmes de retour à Saint-Pétersbourg : une voiture de l'hôtel Klée nous prit à la station. Bien que nous n'eussions plus rien à faire dans la capitale de la Russie, nous y passâmes la journée tant bien que mal, nous reposant à l'hôtel ou flânant à l'aventure dans la perspective, dans la grande et belle rue de Newsky ; ainsi fimes-nous le lendemain matin.

15 Août.

Tout est hâte au retour ; il semble qu'on ne se puisse pas assez presser de revenir. Nous partîmes à une heure de l'après-midi pour Varsovie. J'étais recommandé à l'un des chefs de l'administration du chemin de fer : il nous fit donner un compartiment de quatre places ; et comme ces

places n'étaient pas séparées les unes des autres, nous pûmes nous mettre à notre aise. Jusqu'à Wilna, on parcourt une plaine avec des cultures en céréales : beaucoup de terres vagues; de vastes étendues de sable fin sans verdure aucune; de vaines pâtures, le tout entrecoupé de buissons ou de forêts en pins et bouleaux de petite taille : tel est le paysage. Quelques villages de la plus triste apparence et quelques misérables maisons isolées servent d'abri à une population très clair semée.

16 Août.

A Wilna, l'aspect du pays change : le terrain s'accidente ; les arbres des forêts deviennent plus grands, et le pin, le bouleau se mélangent de sapins, de chênes et de hêtres. Voici aussi les premiers arbres fruitiers, poiriers et pommiers. Nous ne nous sommes pas arrêtés à Wilna qui est située sur une petite élévation : j'ai profité seulement de cinq minutes d'arrêt pour monter sur un tertre voisin de la station. A juger de Wilna par le dehors, c'est une ville importante, agréablement située, entourée de jardins et de villas charmantes. Tout cet ensemble forme un agréable contraste avec le triste pays que nous avons parcouru ; mais bientôt nous retrouvons les grandes étendues de terrain sablonneux, incultes comme les déserts du Sahara : l'aspect général en est cependant moins lugubre que ce que nous avons déjà vu.

Bientôt nous avons atteint Grodno ; je n'ai pas pu m'en rendre compte depuis la station ; mais la ville et ses alentours ne m'ont pas fait une impression aussi favorable que Wilna. Il y a à côté de la station un ravin assez profond avec quelques misérables baraques d'une vue médiocre-

ment, soit pas du tout réjouissante. Mais la végétation est plus active : le chêne, le hêtre, l'aune sont plus nombreux; tous les arbres forestiers sont plus forts que ceux que nous avons remarqués au Nord : nouveaux poiriers et pommiers avec des fruits noués. Depuis que nous avons quitté la Suède, je vois la première cigogne et les premières demoiselles... entendons-nous : il s'agit de l'insecte; je n'en avais point vu depuis que nous étions dans le Nord. Je remarque aussi des meules de foin couvertes avec des toits mobiles, comme en Hollande.

Toute cette matinée, j'ai eu le cœur bien gros. Je me retrouve depuis Wilna sur cette route qu'ont parcourus nos braves soldats en Novembre 1812, à leur retraite de Moscou. Et quand je songe à ce que sont ces plaines de la Russie, de Moscou à la Bérézina, à Varsovie, — non, je ne puis m'imaginer, ou, pour mieux dire, je ne comprends que trop ce que nos soldats ont dû souffrir! Faire des centaines de lieues dans de véritables déserts; marcher dans la neige profonde ou glissante par 40 degrés centigrades de froid; n'avoir pour nourriture que ce qu'ils avaient pu emporter avec eux, les chevaux des voitures de train mourant de froid et de faim; quel tableau! Il fallait abandonner les bagages à l'ennemi; le cavalier, traînant sa monture qui ne le peut porter, chargeait, comme le fantassin, ses épaules d'un peu de pain et de viande glacée, pressant le pas autant que possible et se hâtant vers le moindre abri, pour s'y défendre contre un triple ennemi : le soldat russe bien vêtu et bien pourvu; le froid; la faim! Et quand après avoir marché depuis l'aube du jour jusqu'au soir, les malheureux découvraient un village, une maison, ils n'osaient rien en

espérer. Que pouvaient attendre, en effet, une colonne, un bataillon, un régiment de quelques baraques perdues? Si tant est qu'il s'en trouvait encore quelques-unes debout, Napoléon ayant ordonné de tout incendier sur la ligne de retraite, ordre trop bien exécuté par Davout. Tout au plus serait-ce un abri pour les plus souffrants; un abri contre le froid! Quelle ressource autrement? A peine les pauvres habitants, en temps ordinaire, y ont-ils de quoi se suffire à eux-mêmes : eux ruinés pourraient-ils nourrir une armée? Pauvre armée! oh! non, ceux qui n'étaient point là ne peuvent se figurer ce que nos soldats eurent à souffrir; et je me suis bien dit et bien répété que, si Napoléon avait fait reconnaître le pays avant de s'y aventurer, il n'aurait certes pas entrepris cette campagne insensée. Agir sans avoir rien prévu, ce n'était pas une folie, c'était un crime.

Aussi je me la rappelle, la consternation qui régna en France à la nouvelle de ces désastres : un voile noir couvrait la patrie; et cependant on a toujours dit et écrit que Napoléon était un génie! je l'admets! mais ce fut aussi un grand criminel, sacrifiant à son ambition le plus pur sang de la France: s'il a cru la servir en agissant ainsi, il voyait bien à faux de toute façon; il lui fut bien funeste à cette chère France.

Il était six heures du soir, quand nous arrivâmes à la station de Praga : Praga est un grand faubourg de Varsovie, séparé de la ville par la Vistule. Le train arrêté, personne ne peut quitter son wagon : des agents de police vont de compartiment en compartiment, réclamant les passeports; ceux du pays, qui n'en ont pas, doivent avoir des livrets de passe, c'est-à-dire des permissions de quitter

telle destination pour telle autre. Cette formalité remplie, nous pûmes descendre; nous nous rendîmes alors dans la salle des bagages où plusieurs personnes inscrivirent nos noms et nous rendirent nos passe-ports après examen.

En traversant le faubourg pour aller en ville, nous passâmes à côté d'une grande église en construction et destinée au culte orthodoxe russe. Un superbe pont en fer sur la Vistule, dans le genre de celui du Rhin à Kehl, relie le faubourg à la ville même. Au sortir du pont, on monte par une rue assez rapide; à notre droite, plusieurs jardins en terrasse s'élèvent des bords de la Vistule en amphithéâtre. Au haut desquels, une grande et belle construction, avec vue sur le fleuve, Praga et le pays environnant : c'est le palais des anciens souverains de la Pologne, ou plutôt c'était leur palais; aujourd'hui c'est la demeure des gouverneurs. L'autre façade du palais est au niveau de la ville, dans laquelle nous entrons par une rue belle et large : avec des grands magasins et beaux étalages.

Nous descendons à l'hôtel d'Europe : il est bien situé, bien tenu, et les appartements sont très confortables : ma chambre donne sur une grande et belle place, la plus belle de la ville, la place de Saxe. Au centre est un mausolée qui a été élevé en mémoire des Polonais, morts durant les dernières révolutions de 1830... en défendant le gouvernement russe... contre leur patrie ! En face de ma chambre, de l'autre côté de la place, est un grand palais, ancienne demeure des rois, Quant je dis un palais, ce sont deux palais reliés entre eux par une belle colonnade. En traversant celle-ci, on entre dans un parc de toute beauté, le jardin de Saxe qui est la promenade publique : grandes allées bien aménagées ;

beaucoup de bancs pour se reposer; des jets d'eau pour le plaisir des yeux, tel est l'ensemble. C'est aujourd'hui dimanche; la journée est très-chaude. Nous sommes au milieu du mois d'Août, et les jours sont longs; nous avons donc le temps d'aller faire un tour dans le jardin. Les journaux de Paris nous entretenaient de la tristesse de Varsovie; de la grande simplicité des toilettes, en remplacement du vêtement de deuil interdit... ô vérité!... les toilettes sont à la dernière mode; il y a foule au jardin de Saxe, c'est le rendez-vous du luxe le plus éclatant: où donc les journaux prennent-ils leurs renseignements?

17 Août.

J'ai passé une nuit bien chaude; et le soleil, qui darde déjà sur moi ses rayons, c'est-à-dire sur ma chambre, promet une autre journée, chaude encore. Je remplirai cependant mes devoirs de touriste et me rendrai compte des lieux où je passe. En course donc! On me dit que Varsovie a aujourd'hui passé 200,000 âmes; que la population s'accroît sensiblement, tous les jours, comme c'est actuellement le cas dans la plupart des grandes villes.

Il y a la nouvelle et la vieille ville: la seconde a les rues assez droites, mais généralement peu larges avec des maisons qui ont cherché leur développement en hauteur plutôt qu'en largeur. La nouvelle ville, en revanche, a des voies larges, bordées de hautes et belles maisons proportionnées: Varsovie a un grand nombre d'édifices considérables: outre les deux palais que j'ai déjà mentionnés, il y a l'hôtel de ville, le palais des finances, les hôtels Kraschinsky et Brüllawsky, la police centrale, le casino de la bourgeoisie. Les églises catholiques de Sainte-Croix, de Saint-Paul, Sainte-

Marie; l'église évangélique, qui est une rotonde, et l'église russe, avec ses clochetons, la pulpe, cet ensemble donne un grand air à la ville.

Une belle promenade à faire en voiture est d'aller jusqu'au palais Lazinsky, situé à une lieue environ de la ville dans un beau parc, que les czars habitent, quand ils viennent dans la capitale polonaise : ils se le sont adjugé; ce qui prouve en faveur de leur goût et d'autre chose encore. J'ai remarqué, partout où nous avons porté nos pas, un grand nombre de juifs, reconnaissables à leurs redingotes noires qui leur tombent jusqu'aux talons et à leurs cheveux en tire-bouchons, descendant jusque sur le collet de la redingote. Je demandai à mon domestique de place si les juifs avaient mis à profit la loi qui les autorisait à devenir propriétaires; et si quelques-uns s'étaient adonnés à l'agronomie. Il me répondit qu'ils avaient acquis beaucoup de biens-fonds, d'émigrés surtout; il ajouta d'un air assez aristocratique que cultiver la terre était l'affaire de paysans, et non d'israélites, que ceux-ci sont tous commerçants : comprenez trafiquants et vivant, comme plantes parasites, du travail des autres : de là cette grande misère qui les accable périodiquement. S'ils travaillaient eux-mêmes la terre, ils seraient plus assurés du pain quotidien.

En arrivant à l'hôtel, nous fûmes priés ou forcés, c'est tout un, de déposer nos passe-ports à la police; nous les fîmes retirer pour le départ, et quittâmes Varsovie le 18 Août au matin.

18 Août.

Notre prochaine destination étant Prague, nous demandâmes à la station nos billets pour la capitale de la Bohême :

avant tout, le caissier nous requit de lui présenter nos passe-ports : cette formalité remplie, restait à s'entendre; nous avions dit Prague, et il nous avait compris; mais il n'avait point de billet pour Prague et nous en offrit pour Cracovie, où nous ne voulions pas du tout aller. Un monsieur, un voyageur survint qui nous tira d'embarras, en nous faisant délivrer des billets pour Granitz, dernière station polonaise.

Arrivés là, un employé très-complaisant soigna nos affaires, et se chargea de nos billets pour Prague. Nouvelle exhibition de passe-ports, cela va de soi. Comme il y avait à Granitz un temps d'arrêt assez prolongé, nous nous promenâmes sur le quai: nous vîmes alors un garçon de dix ans, le bras en écharpe, tout pleurant sans pouvoir être consolé par sa mère. M. Bœckel, qui prend sa profession au sérieux, se fit montrer ce qui faisait mal à l'enfant, et en apprenant que l'enfant s'était blessé quelques jours auparavant avec de la poudre, blessé et brûlé, il se fit montrer la plaie. Elle était dans le plus mauvais état; les vers se mettaient déjà dans les chairs; le poignet était renversé. Le docteur se fit apporter un seau d'eau fraîche, lava la blessure, redressa la main non sans peine et, surtout, non sans douleur pour le pauvre petit patient; puis lui ayant assuré la main sur une planchette, il banda le tout solidement, recommandant les bains d'eau de mauve, la propreté et la fixité de l'avant-bras sur la planchette. Tout cela se fit au milieu d'une foule attentive; et je vis plus d'une femme les larmes aux yeux : mon jeune, brave et savant ami eut bien des peines à se soustraire à l'enthousiasme et à la reconnaissance de tous les assistants. Il ne m'a rien dit; mais j'ai

cru remarquer qu'il était, lui aussi, content du service rendu : qui sait si le pauvre enfant, sans lui, n'eût pas été pour toujours estropié ?

Nous sommes remontés en wagon : le pays que nous avons parcouru n'est guère habité ni cultivé : n'était ici et là quelque bouquet de bois, on se croirait dans le désert. Rien d'intéressant ou qui nous intéresse plus spécialement sur tout ce parcours. Partout où le sol semble quelque peu fertile, apparaissent des semblants de village, soit quelques baraques agglomérées sur un point, comme c'est d'ailleurs par tout le Nord, surtout en Russie et en Pologne. Ce ne sont guère que des juifs qui montent et descendent aux diverses stations. Que les voyageurs, qui ont à échanger des roubles contre des florins d'Autriche ou des florins contre des roubles, soient sans inquiétude : ils trouveront à toutes les stations bon nombre d'israélites, hommes et femmes, prêts à faire le change à un taux raisonnable, s'ils marchandent bien.

Au fur et à mesure que nous avançons en Bohême, la population devient plus compacte, les villages plus nombreux, plus grands ; les maisons sont encadrées dans des jardins où les arbres fruitiers se laissent voir : on sent un pays plus aisé, un peu comme notre belle Alsace ; je n'avais rien vu, depuis que j'avais dépassé le Holstein, rien qui eût meilleure apparence.

19 Août.

Avec le jour, nous étions au cœur de la Bohême, bien productive et bien peuplée, à cause de cela même. De loin en loin quelques hautes cheminées indiquaient des établissements industriels, filatures ou tissages de coton, de laine ; fabriques de sucre de betterave, brasseries et autres.

On se plaignait beaucoup par là de la grande sécheresse : pas d'eau depuis trois mois ! et tous les produits de la terre étaient en souffrance : chose d'autant plus fâcheuse, que le pays, ayant servi de théâtre de la guerre entre la Prusse et l'Autriche, avait été épuisé et n'avait pas encore eu le temps de se remettre un peu de ses ruines. En arrivant à Prague, nous avons fait plusieurs hôtels sans trouver de place ; nous avons fini par nous arrêter à l'hôtel de Wien, dont nous avons eu à nous louer : on y est bien logé, et à moins de frais que dans les hôtels de premier ordre.

Je ne connaissais point Prague ; et je pensais que cette ville devait avoir un aspect, un cachet particulier comme capitale de la Bohême et l'une des plus anciennes grandes villes d'Allemagne ; je voulais aussi connaître la vallée de l'Elbe, si renommée en Allemagne sous la dénomination de Suisse saxonne. Nous sortîmes sans plus tarder, et en voiture pour gagner du temps. Nous parcourûmes toute la ville de la rive droite de la Moldau, sans rien y trouver de bien remarquable. Tout près de notre hôtel, sur un carrefour de plusieurs rues, se dresse une vieille tour isolée, la tour à poudre, qui est d'un assez curieux aspect.

La ville a des rues larges à grandes et petites maisons, plus ou moins belles ; les rues qui donnent dans la grande artère centrale, sont étroites et laides comme leurs constructions : certains quartiers, surtout, habités par les juifs, ne sont pas des plus beaux ni des plus propres. On nous y fit voir une des plus vieilles synagogues connues : elle date du VII^e siècle, et elle a été surbâtie au XIII^e ; elle est petite, et parfaitement laide, quoiqu'on l'exhibe comme une des curiosités de Prague. C'est bien le cas de dire que, parmi

les aveugles, les borgnes sont rois. On nous a fait remarquer ailleurs une horloge mécanique qui, toutes les fois qu'elle sonne l'heure, fait apparaître quelques poupées qu'on honore du nom des apôtres. Quiconque voudra une description complète de l'hôtel de ville, des églises, du théâtre fera bien de recourir à Bedœcker ; je me déclare incompetent ou insuffisant ; de fait, je n'ai rien vu qui m'ait frappé.

Nous avons quitté cette partie de la ville, et passé la rivière, que traversent deux beaux ponts et que bordent des maisons d'agréable perspective ; nous étions alors sur la rive gauche. Cette partie de la ville va s'élevant depuis la Moldau jusqu'au château du Hradschin, autrefois château fort : nous y arrivons par une rue toujours montante, après avoir passé devant le palais Lobkowitz et la place où s'élève la statue de Radetzky. Rencontre bizarre ! en passant près du héros, nous avons croisé un bataillon de chasseurs qui marchaient, tambour battant, il y avait des soldats dans les rangs qui tenaient le fusil d'une main et la pipe de l'autre, en fumant, est-ce l'école Radetzky ? Je ne le crois pas.

Le Hradschin fut autrefois une citadelle qui, par sa position, devait être forte en son temps : elle domine la ville et les environs, qui sont fort beaux. On y a une grande variété de belles vues, sur un horizon très-étendu ; et la Moldau, qui coule au pied de la montagne, donne au tableau une singulière animation. L'intérieur comprend : un château royal, ou impérial plutôt, pour leurs Majestés impériales, royales quand Elles se rendent à Prague ; une église, la cathédrale de construction gothique, laquelle est inachevée. On y a édifié un petit clocher dont le style est en parfait

désaccord avec la construction primitive : derrière le château s'étend une magnifique promenade. Je n'ai guère plus à dire de Prague : tout ce que j'ajouterai est que je croyais y trouver plus de raisons de m'y intéresser.

20 Août.

Ce matin nous sommes partis à 8 heures pour Dresde. Le chemin de fer commence par traverser des plaines à culture riche et variée; mais bientôt nous apercevons à droite une colline, au bas de laquelle l'Elbe roule ses flots : c'est là aussi que se développe dans une situation des plus agréables la petite place forte de Theresienstadt; la colline, qui forme l'arrière-plan, est toute en vignes. Chères vignes! Ce sont les premières que je revois depuis trois mois, depuis que j'ai quitté l'Allemagne du centre. Successivement les collines se rapprochent, et nous touchons l'Elbe; puis les collines se font montagnes, et enserrent, dans une vallée étroite, l'Elbe et le chemin de fer.

C'est à Bodenbach, extrême frontière des Etats autrichiens et de la Saxe que commence ce qu'on veut bien appeler la Suisse saxonne. Pourquoi ce nom? Parce que le pays est accidenté? parce qu'une vallée s'allonge, étroite et resserrée, entre deux basses montagnes qui rappellent en petit le Jura? parce que cette vallée comme les vallées de la Suisse, se voit arroser par un cours d'eau important? c'est encore à Bodenbach que l'Elbe devient navigable; j'y vois néanmoins quelques bateaux sur le gravier faute d'eau; en somme, cette vallée me rappelle en plus d'un endroit la vallée du Doubs, de Montbéliard à Besançon.

A un certain tournant, nous apercevons la petite citadelle de Königstein, assise sur un rocher qui plonge dans l'Elbe :

du côté d'où je la vois, on n'y arrive que par un escalier taillé dans le roc. Elle domine toute la vallée, et c'est peut-être le point le plus intéressant de tout le pays. Joli village encore que celui de Loschwitz : nous voyons quelques grandes constructions à Tharand ; les moulins suisses et le pont de Bastel ne manquent pas de pittoresque. Mais c'en est assez pour la Suisse saxonne, dont l'Helvétie aurait grand tort d'être jalouse.

A Pirna, nous entrons dans la plaine où trône Dresde-la-Belle, et bientôt le convoi s'arrête à l'une des extrémités de cette ville. Nous descendons à l'hôtel Bellevue, nom justifié ; car l'hôtel est situé dans le plus beau quartier : l'hôtel a un jardin qui s'étend jusqu'à l'Elbe et une terrasse d'où la vue est splendide : devant l'hôtel est une large place, sur un de ses côtés est le théâtre et le palais du roi, derrière lequel est le musée, le musée de Dresde, un des plus riches et des plus renommés de l'Europe et un beau jardin public, plus beau que grand.

Je ne crois pas qu'un hôtel garni puisse être situé plus heureusement que celui de Bellevue, à Dresde ; il est aussi fort bien tenu. La ville me paraît agréable de toutes les manières ; nous avons pris une voiture, et parcouru, battu les environs. C'est une véritable jouissance que de revoir ces beaux villages, ces riches cultures, ces magnifiques promenades, et ces parcs, et ces villas élégantes, quand on sort de parcourir en partie la Russie et la Pologne. On nous fait remarquer, au milieu d'un beau parc, la villa d'un prince de Saxe. On nous a assuré que les soldats prussiens, rien que par esprit de destruction, s'apprétaient à abattre les arbres du parc, quand l'énergique intervention de notre

ambassadeur, qui demeure dans le voisinage, empêcha l'exécution de ce vandalisme insensé. Nous ne rentrâmes à l'hôtel qu'avec la nuit, fatigués mais bien satisfaits.

21 Août.

Nous avons déjeuné avec du café au lait sous une tonnelle : dans le jardin derrière l'hôtel, au bord même du fleuve. A dix heures, je suis allé au musée, et j'y suis resté cinq heures à contempler et à admirer ces mille chefs-d'œuvre; j'y ai causé, avec quelques artistes qui font des copies, et j'ai eu l'avantage de faire la connaissance du directeur, M. Schnorr, de Carlsfeld, grand connaisseur et artiste lui-même, ajoutons aussi aimable qu'obligeant.

Après dîner nous avons repris une voiture, visité encore la ville, et nous avons donné le restant du jour au jardin zoologique. Parmi les animaux, j'ai remarqué deux taureaux sauvages, urus, tels que je n'en avais encore jamais vu d'aussi beaux, et deux tigres aussi d'une beauté vraiment exceptionnelle. Nous sommes rentrés par une véritable forêt de grands arbres, et de toutes les essences; à neuf heures, nous étions à l'hôtel.

J'avais remarqué, aux abords de Dresde, un certain nombre de vignobles; et je m'étais laissé dire par les gens du pays que le vin y était bon. Bon? Comprenez potable, m'étais-je dit; et j'ai demandé à l'hôtelier de m'en faire goûter. Il envoya chercher du meilleur dans un cabaret, sans toutefois insister sur l'excellence du produit : en rentrant, je trouvai une bouteille du crû sur ma table; je me contentai d'une gorgée, à la satisfaction de la domestique, qui ne se fit pas prier pour emporter le restant.

22 Août.

Nos paquets faits, et lesté d'une tasse de café au lait, je suis retourné au musée. M. Schnorr m'a fait voir dans une pièce séparée une copie de la Madone Sixtine, de la grandeur de l'original : c'est une œuvre fort remarquable d'une artiste morte il y a peu de temps et pour laquelle les héritiers montrent des prétentions que je trouve exorbitantes : on m'assure que c'est la seule copie qu'on ait autorisé de faire de la grandeur de l'original. J'ai acheté, ce même jour, une trentaine de cartes photographiques : nulle part je ne les ai trouvées à meilleur compte, 3 silbergross, soit 37 centimes et demi. Nous sommes rentrés à trois heures pour dîner, et au sortir de table, nous sommes partis pour Berlin.

Ni ma mémoire, ni mes notes ne m'indiquent rien de bien intéressant sur la route qui sépare ou relie, si vous voulez, les deux villes. Le chemin parcourt d'abord une large vallée encaissée dans des hauteurs qui finissent par se perdre dans la plaine : des villages, fort distants les uns des autres, témoignent du peu de fertilité du sol. C'est dans cette plaine qu'est situé Berlin, où nous sommes arrivés à neuf heures du soir ; à neuf heures et demie, nous étions à l'hôtel britannique.

23 Août.

La nuit a été bonne ; le réveil est bon, et le déjeuner aussi. Nous prenons une voiture pour la station de Potsdam ; mais notre lambin de cocher nous fait arriver juste au moment où le train se met en marche. Comme c'est dimanche, nous sommes allés voir le musée qui n'est pas riche, tant s'en faut, ou plutôt il est pauvre en vrais objets d'art. J'ai

trouvé, parmi les tableaux, une toile signée Drogsløot, qui me rappelle tout à fait les miens : les Drogsløots, on le sait, sont fort rares.

En sortant du musée, nous avons parcouru la belle rue (on dirait à Paris les boulevards) des Linden ou tilleuls. Ces tilleuls bordent, sur deux lignes, cette belle voie où nous voyons le palais habité par le roi ; plusieurs hôtels princiers, l'Opéra et d'autres beaux édifices publics et privés : les maisons y sont généralement spacieuses, et d'architecture peu commune. A l'extrémité supérieure de l'allée des Linden est un arc de triomphe, dit la porte de Brunshwig : de l'autre côté, et en dehors de l'enceinte de la ville, s'étend la magnifique promenade du Thiergarten, ou jardin zoologique. Le temps était beau ; et les habitants profitaient du dimanche pour se promener, qui à pied, qui en voiture. J'ai vu de fort beaux attelages ; dans plusieurs des allées qui aboutissent à la ville, comme autant de nobles avenues, j'ai vu, abritées par d'agréables ombrages, de fort élégantes habitations : ainsi s'est écoulé notre dimanche dans la patrie du vice-roi M. de Bismark.

24 Août.

Aujourd'hui, nous avons pris une voiture qui nous a conduits, d'abord, à Babelsberg : c'est un beau château, style Normann, bâti vers 1835, sur une petite éminence : quelquefois résidence royale, on y a une vue charmante sur un petit lac, aussi bien aménagé que le parc est bien tenu : on montre sur cette pièce d'eau un mignon vaisseau de guerre, véritable joujou offert par la reine d'Angleterre. Sur le bord, est une construction assez importante, contenant une machine à vapeur pour élever l'eau afin d'irriguer

tout le domaine : la précaution est bonne, et plus encore indispensable dans ce terrain sablonneux et sec qu'on rencontre tout autour de Berlin.

En quittant Bablesberg, nous sommes allés en moins d'une demi-heure à la résidence royale de Sans-Souci : c'est un beau château, construit sur une petite hauteur, et devant lequel s'étendent de vastes jardins qui vont en descendant jusque dans la plaine. A gauche, et non loin du château, on voit encore le fameux moulin à vent, que le meunier refusa de vendre à Frédéric-le-Grand ! On avait alors des jugs à Berlin ! Au reste, c'est un descendant du meunier récalcitrant qui est aujourd'hui encore au moulin.

Il serait bien difficile de donner une idée détaillée de cette royale demeure, et de ces jardins : l'ensemble est un mélange du style italien et du style français : le genre Versailles domine cependant et a dû inspirer les architectes d'il y a plus de cent ans. Une allée qui part du pied du château de Sans-Souci mène au Château-Neuf, que le grand Frédéric fit bâtir peu après que Sans-Souci était achevé ; malgré son nom de Palais-Neuf, il a l'air singulièrement vieux, le pauvre château. Un peu plus loin, route de Potsdam, on nous montre dans un jardin plutôt que dans un parc une maison qui n'est d'aucun style : c'était une maison particulière que Frédéric-Guillaume IV, encore prince royal, acheta et voulut transformer en villa italienne. Il paraît qu'il n'avait pas les mêmes goûts que Guillaume I^{er}. Celui-ci en aurait fait un château moyen-âge, avec créneaux ; ce qui est d'ailleurs le genre actuellement dominant en Allemagne.

Après cette visite bien superficielle, cette course au tra-

vers, et toujours au dehors des résidences royales, nous avons été à Postdam. Grande surprise de ma part ! Je me suis étonné de voir que Potsdam est une grande ville, avec de belles rues larges et droites, de beaux boulevards plantés d'arbres, des promenades publiques ; on prendrait celle qui est à l'extrémité de la ville, sur les bords de la Havel, pour le jardin d'un superbe palais, qui appartient à la Couronne, et qui s'élève vis-à-vis. Nous n'avons pas visité Potsdam en détail, je n'en saurais donc pas dire davantage ; nous y avons renvoyé la voiture, et sommes revenus à Berlin par le chemin de fer ; nous sommes arrivés juste pour le dîner de table d'hôte. Après dîner, nous avons flâné par les rues bien alignées sans doute, mais un peu trop désertes de la ville qu'a illustrée Voltaire : peu de beaux magasins et peu d'étalages, ce qui cependant égaie tant une ville ! Berlin, à en juger par mon goût, est froid et nu ; je m'empresse toutefois d'ajouter que je n'ai regardé qu'à la surface, et en courant : déjà mes idées sont moins à l'Allemagne qu'à l'Alsace vers qui la pensée m'entraîne. Je pense moins à ce que j'ai là sous mes yeux qu'à mes fleurs, qu'à mes roses qui en sont à leur seconde floraison. Je me demande quels fruits je vais retrouver ; car j'aime les fruits comme à vingt ans, je les aime et n'en ai pas encore mangé un qui fût passable cette année, sauf les fraises des bois.

25 Août.

Je me hâte donc de quitter Berlin ; et ce matin, à sept heures, nous prenons nos billets pour Leipzig où nous arrivons vite. Nous faisons de suite porter nos effets à la gare de Francfort-sur-le-Mein ; et comme nous avons deux heures

à nous, nous courons un peu la ville. Le premier chemin où nous nous engageons traverse un Nouveau-Quartier, c'est-à-dire un beau quartier bien coupé, bien bâti. Une promenade, plantée d'arbres de belle venue, sépare ce quartier neuf du vieux Leipzig : sur la grande place, parmi d'autres constructions remarquables, je regarde surtout le grand théâtre. Pour ce qui est de la vieille ville, je l'ai trouvée mieux que je ne me l'étais figuré : et sensiblement différente de Berlin au point de vue du mouvement et de la vie : on se croirait à Londres le dimanche, quand on est à Berlin ; Leipzig est un petit Londres de la semaine. Après une course d'une heure par les rues, nous sommes retournés à la station où nous avons fait un bon déjeuner, arrosé d'une bonne bouteille de vin du Rhin : merci pour le Saint-Julien.

J'avais trop bonne envie de rentrer pour m'arrêter ici ou là : nous brûlons donc la politesse à toutes les villes qui sont sur notre ligne de jour : le soir, nous faisons une pause à Gotha pour nous réconforter un peu. La station du chemin de fer est tout enguirlandée, endimanchée et fleurie ; j'en demande la raison à deux messieurs qui attendent sur le trottoir et ne sont pas moins endimanchés que la station. L'un d'eux me répond qu'on attend le roi de Prusse ; qu'il va passer la revue de la Landwehr, qui volontiers renoncerait à cet honneur, comme ces messieurs au compliment obligatoire. Le cri « En voiture ! » suspendit la conversation, et je laissai à sa mauvaise humeur le citoyen de Gotha, qui, un peu plus tard, j'imagine, aura fait son meilleur visage à Sa Majesté Prussienne.

26 Août.

Il était cinq heures du matin quand le convoi s'arrêta à Francfort-sur-le-Mein : la nuit avait été fraîche, et nous fûmes obligés d'attendre une heure, une grande heure, dans une salle froide, le départ du convoi. A Darmstadt, le buffet de la gare nous offrit une tasse de café au lait pour nous réchauffer : ce n'était que juste. Ici aussi la station était encore enrubbannée et enguirlandée : une musique militaire, à la tête d'un détachement de uhlands, était dans la cour : je pris de nouvelles informations, et m'enquis si le roi de Prusse avait aussi à passer en revue le corps d'armée, la grande armée du duc de Hesse-Darmstadt... Non, cette fois, non ; le compliment, que feront tout à l'heure les autorités qui sont réunies à la gare, s'adressera à l'impératrice de Russie, la princesse Marie de Darmstadt, de bien chère mémoire dans son ancienne patrie.

Pour noter un dernier épisode et un des plus désagréables du voyage, je dois noter ici l'épouvantable et insupportable cahotement de la voie ferrée aux environs de Darmstadt. De ma vie je n'ai été secoué de la sorte, ni plus désagréablement en chemin de fer. Mais c'est la fin ! A midi nous sommes à Baden-Baden, qui nous retient quelques instants ; et c'est assez ! Malgré tout l'attrait que nous présente l'aimable séjour, et bien que nous y trouvions, et sans peine, un excellent dîner, d'excellents raisins de Fontainebleau, vrais Thomery, et le reste, nous n'y tenons plus, et prenons le premier train partant. Mon intention est d'arriver à Strasbourg à temps pour pouvoir repartir avec le train de Cologne qui me fera arriver à Mulhouse vers les neuf heures du soir.

Tout réussit à souhait. Nous voici à Strasbourg; quelques instants encore, et j'aurai dit : adieu, non, mais à revoir à mon cher et brave docteur; je l'aurai remercié de ses soins d'ami et de docteur; d'ami surtout; car le docteur, sauf une ordonnance très-anodine n'a pas eu l'occasion de s'exercer beaucoup sur ma personne, et je m'en félicite, lui aussi. Durant les trois mois que nous avons passés ensemble, je n'ai pas souvenir que notre compagnie nous ait pesé un seul instant à l'un ni à l'autre; quant à moi, du moins, j'aime à me louer de cette société toute charmante, de ces attentions, de ces égards et de ces soins prévenants : que mon jeune ami en reçoive ici l'expression, toute amicale, de ma reconnaissance!

Mais voici neuf heures, et, ce qui est mieux, voici Mulhouse! A neuf heures et demie, je fais ma rentrée dans mon petit domaine, point fatigué malgré mes trente-neuf heures de chemin de fer, et bien heureux, je l'avoue, bien heureux que Dieu m'ait permis de faire en santé ce long voyage et cet heureux retour; qu'il m'ait accordé ce vif plaisir de connaître ce qui avait été inconnu pour moi. Dès le même soir, j'ai prié ma chère pupille, M^{me} Müller, de tout disposer dès le lendemain pour recevoir mes neveux et mes nièces le surlendemain à l'occasion de mon 75^e anniversaire, et de le fêter en famille ce qui a eu lieu à la satisfaction de tous et particulièrement à celle du vieil oncle!

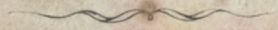
Cependant le plaisir de me retrouver chez moi, — quel est l'oiseau qui n'aime pas son nid? — ne doit point donner à penser que j'oublierai les amis bienveillants que j'ai rencontrés dans mon voyage, qui ont été si excellents à mon égard, si utiles et si chers. Leur souvenir, qui vit dans ces

Jeanne
62

notes, vit surtout dans mon cœur; et volontiers j'aurais mis ces feuilles au net pour le seul plaisir de me rappeler tant d'heures charmantes et tant d'aimables services. Ma reconnaissance, enfin, durera autant que ma vie, et je souhaite franchement, qu'elle dure longtemps encore; après moi, ce journal redira, que ce que je préfère de mon voyage, ce que j'ai vu de meilleur, ce que je me rappelle le mieux, ce sont les amis que j'y ai faits et que je garde.



30 Novembre 1869.









4485